J.M. TEQUEM
BOOKSELLER
PARIS 17 RUE DES SAINTS PÈRES
NEW YORK 16 E. 48TH ST.

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL GRIOIS

1792-1822

PUBLIÉS PAR SON PETIT-NEVEU

Avec Introduction et Notes

PAR

ARTHUR CHUQUET, MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1909

Tous droits réservés

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL GRIOIS

G8684m

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL GRIOIS

1792-1822

PUBLIÉS PAR SON PETIT-NEVEU

Avec Introduction et Notes

PAR

ARTHUR CHUQUET, MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1909

Tous droits réservés

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Published 13 July 1909.
Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March 3d 1905 by Plon-Nourrit et Cie.

INTRODUCTION [1]

Le second volume de ces *Mémoires* n'est pas moins attachant que le premier : Griois y raconte la campagne de Russie, la campagne de Saxe, la campagne de France et le siège de Mézières.

* * *

L'histoire de l'expédition de Russie a été faite bien des fois. Le Journal de Griois ne le cède en intérêt à aucun des récits de ses devanciers et il laissera dans l'esprit de tous ceux qui le liront une ineffaçable impression. Comme auparavant, Griois ne dit que ce qu'il voit : on n'est jamais avec lui que sur un point, le point où il se trouve : mais on le suit jour par jour, et sur sa marche et sur celle du groupe auquel il appartient, sur ses combats, sur ses cruelles épreuves, il ne cesse pas un seul instant d'ajouter les détails aux détails, des détails vrais, saisissants, poignants.

Il est enchanté de faire la campagne, il croit qu'elle

1) Cette introduction fait suite à celle du tome premier.

sera glorieuse et lorsqu'il passe le Niémen, lorsqu'il voit étinceler au soleil les armes et les cuirasses de ces troupes innombrables venues de toutes parts et qui rivalisent de tenue et d'entrain, il juge que jamais une armée n'offrit « un ensemble aussi brillant et une majesté aussi imposante ».

Mais bientôt son enthousiasme s'attiédit. Les chevaux harassés et mal nourris succombent en foule. Les vivres manquent. L'ennemi se retire sans combat ou lorsqu'il consent à se battre, il résiste avec une incroyable valeur, avec une inlassable ténacité, et Griois admire le courage passif de ces Russes qui, même blessés, même accablés par le froid de la nuit, ne profèrent aucune plainte et qui meurent stoïquement en baisant l'image de saint Nicolas. Quelle journée sanglante que celle du 17 août devant Smolensk, et durant près de deux mois, jusqu'au 4 octobre, quelle série de vives escarmouches contre un adversaire qui ne discontinue pas, du matin au soir, tout en se repliant, de tirailler, de canonner et de brûler maisons et villages! Enfin, le 7 septembre, a lieu la bataille depuis si longtemps attendue. Hélas! elle n'est pas décisive. L'attaque, selon Griois, a manqué de précision et de vigueur; on n'a pas manœuvré à propos, on n'a pas profité de l'ardeur des troupes, on n'a pas mis de l'ensemble dans les dispositions et de nouveau les Russes ont défendu le terrain pied à pied, reculé sans désordre de position en position. C'est que l'empereur, malade, ne s'est pas montré à ses soldats et à ses généraux; il n'a pas, comme dans d'autres

batailles, parcouru la ligne de son armée ; il est resté constamment au même point, à la droite, une lunette à la main, et l'occasion de terminer la guerre sur les bords de la Moskova, d'enfoncer et de détruire les Russes après l'enlèvement de la grande redoute, a été manquée (1).

Il faut donc livrer une seconde et dernière bataille ; personne qui ne la désire et personne qui ne doute de son succès. Mais cette bataille, les Russes la refusent ! Ils ne défendent même pas Moscou, et le 14 septembre, du mont Sacré, Griois contemple cette ville vers laquelle les Français cheminent depuis plusieurs mois et pour laquelle ils ont supporté tant de privations et de fatigues, cette ville qu'ils dévorent du regard comme le terme de leurs courses. Elle lui paraît immense, et à l'aspect des clochers et des coupoles revêtues de métal doré, il croit voir une de ces fameuses cités de la Perse ou de l'Inde décrites par les voyageurs.

Griois commandait l'artillerie du 3e corps des réserves de cavalerie, et ce corps, qui formait l'extrême droite de Murat, prit position sur la route de Pétersbourg. Il n'a donc pas séjourné dans Moscou : il y est venu cinq ou six fois, trois heures chaque fois, et il n'a pas souffert de l'incendie : il l'admire du reste ;

1) C'est ainsi que Lejeune (*Mémoires*, t. II, p. 217) s'étonne que l'empereur ne déploie pas son activité d'antan, et il ajoute que Napoléon n'était plus l'homme d'Austerlitz, qu'il resta constamment assis, suivant tous les mouvements et donnant ses ordres avec calme, sans courir, comme autrefois, sur les points où le succès semblait douteux, pour électriser les troupes par sa présence ; « nous ignorions, dit Lejeune, qu'il fût souffrant ».

à ses yeux, cette catastrophe est une horreur digne des temps antiques, une horreur « belle et héroïque que l'égoïsme des siècles modernes regarde presque comme fabuleuse et que la demi-civilisation et le sauvage patriotisme des Moscovites pouvaient seuls renouveler ».

Les jours s'écoulent, et le 3e corps de cavalerie, posté à Vinkovo, ne cesse pas de guerroyer avec les Cosaques. Le 19 octobre, au lendemain d'une sérieuse attaque, commence la retraite, et bientôt elle devient lamentable. Dès le 26 il faut abandonner les blessés malgré leurs prières et leurs lamentations, et le 3 novembre, après le combat de Viasma, le désordre se met dans les rangs; le 3e corps de cavalerie n'existe plus, et Griois ne relève plus de personne; il ne reçoit plus d'instructions de qui que ce soit, il marche à sa guise avec son artillerie, et de sa propre autorité il suit à Dorogobouje le 4e corps d'armée commandé par le prince Eugène : il y connaît beaucoup de monde et il compte trouver sur le chemin qu'a pris le vice-roi plus de ressources que sur la route où s'est engagé le reste de l'armée.

Mais le 6 novembre l'hiver fond sur cette masse de fugitifs pour ne plus la quitter, la neige tombe, elle durcit sous le froid, un froid qui depuis ce fatal 6 novembre est intolérable, et peu à peu Griois abandonne ses caissons et ses pièces. Nommé, après la blessure de d'Anthouard, commandant de l'artillerie du 4e corps, il laisse le 9 novembre au passage du Vop la plupart de ses canons entre les mains des Cosaques

et le lendemain, à Doukhovtchina, lorsque tous les hommes qui sont à cheval se jettent en avant pour arrêter les Russes, lorsqu'il se joint à cet escadron improvisé, il n'a d'autre arme qu'un sabre à la lame brisée et son domestique, qu'une cravache!

Le 12, à une heure de la nuit, on sort de Doukhovtchina livré aux flammes. Marche triste et sinistre! L'incendie semble poursuivre les soldats; il illumine la neige et les sapins de la forêt qu'ils traversent; puis insensiblement vient l'obscurité, le fracas des maisons qui s'écroulent diminue, et le silence n'est plus interrompu que par les jurons et par le bruit de la neige qui craque sous les pieds.

Le 13 et le 14, séjour à Smolensk; le 15, arrêt à Loubnia sous un hangar par un vent glacial sous des tourbillons de neige; le 16, attaque des Cosaques. Cette fois, le 4e corps, qui ne compte plus que 4 000 hommes, est débordé de toutes parts; il périssait si la nuit n'était venue, et quelques heures plus tard, après avoir abandonné ses bagages et ses blessés, il profite des ténèbres pour gagner à travers champs la route de Krasnoï.

Les dramatiques tableaux ont abondé jusqu'ici dans la narration de Griois. Mais voici le plus terrible de tous, le passage de la Bérésina. Tourmenté par la fièvre et par la toux, Griois arrive sur les bords de la rivière et au lieu de traverser aussitôt le pont avec le prince Eugène, il cède au plaisir de dormir toute la nuit dans une grange, sur de la paille fraîche. Le matin du 28 novembre, il part à cheval: mais dans la

foule épaisse et toujours grossissante il perd ses camarades et soudain il remarque qu'il ne peut plus bouger : il est ballotté à droite, à gauche ; il finit même par tourner le dos au pont, et il songe qu'il va être étouffé par le monde qui l'entoure ou emporté par un des boulets russes qui commencent à tomber ; mais un de ses soldats qu'il rencontre par bonheur, le pousse en avant, tantôt sur le sol, tantôt sur les cadavres, parmi les gémissements et les cris de douleur et d'effroi ; les pontonniers l'aperçoivent, le reconnaissent, l'aident à franchir ce pont qu'il voyait depuis plus de quatre heures sans espoir de l'atteindre, ce pont qui se hausse si peu au-dessus de l'eau que les chevaux dont les cavaliers se sont noyés viennent appuyer leur tête sur le plancher et le garnissent ainsi dans toute sa longueur.

Au reste, il faudrait citer tout ou presque tout dans cette partie de *Mémoires* de Griois, citer, par exemple, cet endroit vraiment curieux et original dans lequel il a eu l'idée de retracer par le menu l'emploi de la journée pendant la retraite. On se lève avant le jour et on se sépare aussitôt pour se retrouver le soir au moyen de cris et d'écriteaux : on marche tout le jour, cinq, six lieues durant, sans échanger une parole avec qui que ce soit, sans faire attention à ceux qui défaillent et qui meurent, sans s'arrêter jamais, sinon pour se chauffer quelques instants au feu d'une maison incendiée ; le soir, au bivouac, on mange une insipide bouillie, on fait la chasse à la vermine, on dort autour d'un pauvre brasier.

*
* *

Griois n'excelle pas moins à tracer des portraits. On lira volontiers au cours de sa narration de la campagne le jugement qu'il porte sur plusieurs généraux : Bessières, Lahoussaye, Friederichs, Chastel, Grouchy, Davout, le prince Eugène, Murat, Ney.

Bessières était, de l'avis de Castellane, incapable de conduire un corps d'armée. Griois fait la même remarque : il sert durant quelques jours sous le duc d'Istrie et il se moque des ordres ridicules que donne le maréchal et qui se contredisent à chaque instant.

Lahoussaye, que Gonneville accuse de poltronnerie et de fausseté, n'est pas mieux traité par Griois. « Sa réputation ne donnait pas de lui une idée bien avantageuse, et sa réputation avait raison. » Il manque de sang-froid : il s'échauffe, s'emporte ; il perd la tête : il ne sait diriger une retraite, ne sait imposer à l'ennemi par une belle contenance. Vainement Griois lui représente qu'il faut se replier par échelons en canonnant. Lahoussaye enjoint à l'artillerie de se retirer au galop, et qu'advient-il? Griois lui désobéit, et Watier fait de même. A plusieurs reprises Griois taxe Lahoussaye d'imprévoyance, lui reproche les bagarres où il engage ses troupes. Une fois, pendant que fuient les dragons et les équipages, on voit Lahoussaye aller de régiment en régiment, sans donner d'ordre et comme s'il ne commandait pas, et inquiétement il s'informe de ses cantines et de sa cuisine. Une autre fois,

malgré les instances de ses lieutenants et bien qu'il entende le canon, bien qu'il entende les cris de nos soldats et les hourras de nos Polonais, il refuse de marcher au secours du roi de Naples et le soir, après le combat, dont il ignore l'issue, il pousse dans un défilé pour y établir ses bivouacs. Généraux et colonels se révoltent contre cet ordre absurde, s'étonnent qu'il veuille passer la nuit en un endroit où la cavalerie ne peut agir. Lahoussaye persiste dans son dessein. Alors le général Chastel lui déclare net et ferme qu'il n'obéit pas, et il s'éloigne avec ses escadrons. Colère de Lahoussaye, colère furibonde, risible : il se démène, il se lamente, il s'écrie que son autorité est méconnue, qu'on le prend pour un imbécile, qu'il ne commande plus, qu'il ne montera plus à cheval, et il met pied à terre, il jette son chapeau sur le sol, il jure qu'il aura raison des mutins. Mais Chastel est déjà loin, et Lahoussaye suit Chastel. Enfin, à Vinkovo, lorsqu'il remarque que son quartier général est en l'air, Lahoussaye ne prescrit-il pas d'entourer d'un retranchement la maison où il demeure au centre du village; il appelle à lui toutes les gardes extérieures et il laisse Griois et Jumilhac en dehors de la ligne des grand'gardes à la discrétion de la première patrouille de Cosaques!

Friederichs est un des plus beaux hommes de l'armée. Mais Griois l'a pris en horreur. Ce général a montré pendant la retraite une cruauté, une insensibilité abominable. Un jour, il commande à ses soldats de tuer des paysans russes qui n'ont fait aucun mal et

de les brûler dans une hutte de paille. Un autre jour, il ordonne de transporter impitoyablement, hors de la baraque qu'il occupe, un officier blessé et gémissant qui, dans la nuit, meurt de froid.

Ce Friederichs, ainsi que Lahoussaye et Bessières, sont les seuls généraux que Griois ait blâmés dans cette partie de ses *Mémoires*. Il aime et il loue les autres.

Chastel, si énergique en face de Lahoussaye et qui, par bonheur, lui succède, est un excellent militaire plein de valeur et d'expérience.

Grouchy est brave, prudent, et il a la confiance des troupes.

Davout presse durant la retraite le mouvement de ses bataillons et il engage Griois à hâter sa marche le plus tôt possible.

Le prince Eugène fait preuve des plus grandes qualités. A Malo-Iaroslavets, il déploie non seulement la bravoure du soldat, mais le sang-froid d'un général consommé. Au passage du Vop, il donne l'exemple du courage et de la constance : il ne quitte qu'à la nuit le bord de la rivière lorsque les hommes et les chevaux ne peuvent plus bouger. A Doukhovtchina, il forme en carré la garde italienne et il marche résolument contre les Cosaques. Avant de se diriger sur Smolensk, il s'entretient longuement avec Griois des mesures nécessaires au transport de l'artillerie dont il dispose encore. A Smolensk, il « débloque » la division Broussier et, au matin, Griois le voit toujours calme et énergique, debout près d'un petit bois, à droite de la route, devant

un feu de bivouac, par un temps extraordinairement superbe, mais par un froid que la pâle lumière du soleil rend plus âpre et plus pénétrant. « Le prince Eugène, dit Griois, est à coup sûr un des hommes qui, dans ces années de splendeurs et d'infortunes, ont constamment développé le plus beau caractère. Toujours accessible et bienveillant, il ne se laissa pas éblouir par l'éclat dont il fut si tôt entouré, et il sut dans l'adversité rester fidèle à l'honneur, à la patrie et au grand homme que tant de lâches courtisans abandonnèrent sans pudeur. »

Mais les deux hommes que Griois admire sans réserve et qu'il regarde comme les héros de la campagne, ce sont Murat et Ney; ils personnifient à ses yeux l'idéal, le *beau idéal* du courage.

Avant l'entrée des Français à Moscou, Griois a vu Murat presque tous les jours. Il a été félicité par le roi de Naples; il l'a entendu dire à ses canonniers : « Bravo, enfants, culbutez cette canaille, vous tirez comme des anges! » Le costume de Murat est théâtral; il rendrait tout autre ridicule: mais à lui, Murat, il convient merveilleusement et il semble fait pour sa taille : des cheveux longs et noirs retombant en boucles sur les épaules, un chapeau retroussé et garni de plumes et d'aigrettes, — à moins que ce ne soit un bonnet polonais surmonté d'un panache — un habit chamois, un manteau de velours vert orné d'or, un pantalon cramoisi, des bottes jaunes, un cheval bizarrement mais magnifiquement harnaché, manié avec autant de grâce que d'adresse. Tout cela sied donc à

Murat, et tout cela, comme s'exprime Griois, accompagne parfaitement sa bouillante et brillante valeur. Griois le voit un jour au milieu de la mitraille, malgré les sauts et les écarts de sa monture, lire une dépêche et écrire la réponse avec le même calme que s'il était assis à sa table sous sa tente, loin du danger, et l'on sait si bien qu'il est toujours au fort de la bataille et dans le feu le plus épais que les aides de camp et les officiers d'ordonnance chargés de lui porter des messages galopent vers le point où il fait le plus chaud, parce qu'ils sont sûrs de l'y trouver. Il a parfois un courage impatient : il veut enlever le succès d'emblée sans l'avoir préparé : à Mojaïsk, il montre trop d'impétuosité, et il se heurte à l'ennemi sur un terrain qu'il n'a pas reconnu : des ravins arrêtent soudainement sa cavalerie. Mais c'est à Murat que Griois attribue l'attaque décisive de la grande redoute dans la journée du 7 septembre : le feu durait depuis plusieurs heures sans résultat et la canonnade très vive et très meurtrière ne menait à rien : elle allait même, faute de munitions, se ralentir lorsque Murat arrive, envisage la situation et, après avoir parcouru la plaine où la cavalerie se laisse inutilement écraser, ordonne d'assaillir, de « charger » la grande redoute du centre où il remarque des terres éboulées dans le fossé et des parapets à peu près effacés par notre canon ; tout s'ébranle aussitôt, la cavalerie se forme en colonnes, les cuirassiers prennent la tête, culbutent tout ce qu'ils rencontrent, pénètrent dans la redoute. Plus tard, pendant l'espèce d'armistice qui règne entre les avant-

postes, Griois voit Murat se fâcher contre un général russe qu'il accuse d'occuper sans aucun droit un certain emplacement: Murat parle avec hauteur et avec irritation: Griois croit même que sa violence va rompre les négociations entamées par Lauriston, et la scène paraîtrait plaisante sans la gravité des suites qu'elle pourrait avoir et « sans l'air martial de Murat qui donne de la dignité aux mouvements désordonnés de sa colère et à ses rodomontades gasconnes ». Lorsque a lieu l'affaire du 18 octobre, Murat est encore là : il rétablit le combat, il contient les Russes, il dirige la retraite, il reçoit au bras une contusion, mais il ne quitte pas l'artillerie qui couvre la reculade des troupes et il enjoint aux soldats de brûler ses propres voitures d'équipage qui gênent l'opération : il les excite même à se partager ce qu'elles renferment, et il rit de l'empressement qu'ils mettent en cette circonstance à lui obéir. Il riait d'ailleurs pendant cette retraite où tous, presque tous, marchaient sombres et mornes. Griois l'entrevoit à Smolensk : le roi de Naples est assis au pied du mauvais grabat où gît son chef d'état major Belliard, encore souffrant d'une blessure reçue à Mojaïsk, et il cause joyeusement : tableau intéressant, remarque Griois, « un roi tenant compagnie à un de ses généraux blessés, et paraissant un ami qui soigne un autre ami! » Quelques instants après, Murat reparaît aux yeux de Griois : il sort avec Eugène de la chambre de l'empereur, il est gai, et à ses bruyants éclats nul ne devinerait la triste position de l'armée. Pareillement, près de Doubrovna, le 19 novembre,

lorsqu'il rencontre de nouveau le roi de Naples à qui Napoléon donne le bras, Griois lui trouve un air de mâle assurance et de gaieté. Murat sourit en parlant à l'empereur et il plaisante sans doute de la contenance grotesque et de la figure transie de ses compagnons: il porte toujours sa toque, sa pelisse, ses bottes à la polonaise, et l'élégance de ce costume contraste avec le misérable accoutrement de ses entours.

Au-dessus de Murat, au-dessus de tous les autres Griois met le maréchal Ney, le brave des braves. Il le voit à Viasma arriver au galop à l'endroit où le combat est le plus vif, et Ney parle aux soldats, indique aux généraux les dispositions qu'ils doivent prendre, enflamme les cœurs de la confiance ardente qui brille dans ses regards. « Il fit sur moi, dit Griois, un effet que je ne saurais rendre: Murat au milieu du feu ne me parut jamais aussi beau! » N'est-ce pas l'intrépide maréchal qui, à Viasma, protège la retraite durant une partie de la nuit et repousse les attaques réitérées des Russes? Il court bientôt un grand danger et il inspire au reste de l'armée des inquiétudes cruelles; on le croit pris, perdu; mais « après avoir erré presque au hasard dans les neiges, au milieu d'ennemis qui le regardaient comme une proie assurée et à travers lesquels il fallait se frayer un passage », il rejoint le gros des troupes, et c'est Griois qui, non loin d'Orcha, tire les trois coups de canon qui l'avertissent de la présence d'Eugène, qui lui apprennent que le vice-roi a rebroussé chemin et remonté la rive droite du Dnieper pour venir à sa ren-

contre. Ney est sauvé, et de nouveau il sauve les débris de l'armée. A Vilna, sur la place, il forme en pelotons les soldats qu'il peut réunir; à Kovno, avec l'arrière-garde, il dispute jusqu'au soir l'entrée de la ville.

*
* *

Les pages que Griois consacre à l'expédition de Russie méritent donc d'être connues et consultées. Il a lu Ségur et il sait par Ségur que, dans la nuit du 25 novembre, les deux armées se tournent le dos en se trompant l'une l'autre par leurs arrière-gardes et que les boulets qu'il a jetés, lui, Griois, sur le camp russe sont tombés au milieu de colonnes en retraite. On peut même croire qu'il paraphrase les expressions de Ségur lorsqu'il retrace l'arrivée du vice-roi sur les bords du Vop. De même, il a évidemment lu la relation de Labaume. S'il fallait le comparer à ses devanciers, il faudrait dire qu'il rappelle Labaume, mais qu'il a plus de mordant que Labaume, plus de relief, plus de véracité, qu'il a plus de force et d'ampleur que Chambray, plus de simplicité que Ségur.

La dernière partie des *Mémoires* de Griois n'offre peut-être pas autant d'intérêt. L'historien trouvera néanmoins à y glaner.

Griois, devenu major de l'artillerie de la garde, retrace en 1813 les batailles de Dresde, de Leipzig et de Hanau.

Il remarque qu'à Dresde la pluie incessante empê-

cha l'infanterie d'user de ses fusils, qu'on n'employa d'autre arme que le sabre et la baïonnette, qu'on n'entendit durant toute cette journée que le bruit de l'artillerie.

Le 16 octobre, à Leipzig, au début de l'action, il admire l'armée française : on aurait cru, avant la bataille, que cette armée fût en désarroi; les rangs n'étaient pas serrés, les corps marchaient sans direction; soudain, retentit le canon, des officiers courent porter partout les instructions de l'empereur, et cette masse confuse se déploie avec la plus grande régularité, s'avance vers l'ennemi dans le plus bel ordre; c'est un des plus superbes mouvements auxquels Griois ait jamais assisté. Mais le colonel exprime à Leipzig les mêmes regrets qu'à la Moskova. Il voit le village de Wachau pris et repris, son artillerie fait aux Russes un mal extrême, l'effet de ses pièces est prodigieux, pas un coup ne se perd, chaque boulet pratique une brèche dans les carrés de l'infanterie moscovite, l'adversaire recule sur les réserves en arrière de Gossa; c'est la victoire, et une victoire éclatante, c'est la défaite des alliés; il n'y a plus qu'à se jeter sur des troupes resserrées dans une espèce de vallon, embarrassées par l'arrivée des fuyards, incapables de se développer. Mais l'attaque des Français ne fut pas, en cette circonstance, « assez vive ni assez générale ».

La bataille ne recommence pas le lendemain, et Griois voit alors l'empereur se promener « rêveur et soucieux ».

Le 18, mauvais présage : on fait sauter des caissons

en plusieurs endroits et on brûle un grand nombre de chariots; Griois se rappelle la retraite de Moscou. Il dirige derechef avec autant d'habileté que de courage le feu de son artillerie. Mais vers le soir, dans une conversation avec Poniatowski, il avoue que le résultat de la journée ne peut être que malheureux. et le jour suivant, à Lindenau, lorsqu'il se souvient de la tristesse de Poniatowski, il se prend à songer que le vaillant Polonais avait dès la veille le pressentiment de sa mort.

La retraite des Français de Leipzig sur Hanau est très exactement décrite. Griois ne manque pas de dépeindre la foule croissante des traînards et des isolés, et de nouveau et de même que Noël, que Rilliet, qu'Odeleben, il se remémore certaines scènes de 1812; cette retraite, c'est un peu la retraite de Russie, moins le froid.

Hanau est peut-être un des meilleurs, un des plus saisissants endroits du volume. Griois voit soudain l'empereur arriver au grand trot — la circonstance devait être bien pressante pour qu'il prît cette allure — et l'empereur lui ordonne de se rendre au galop avec son artillerie au débouché de la forêt. Puis, voici que les chasseurs de la vieille garde accourent à toutes jambes en chargeant leurs armes, et Griois ne peut penser sans émotion à l'élan de ces braves grognards : « Plus de rang: les plus agiles étaient en avant, et c'était à qui joindrait l'adversaire et qui croiserait le plus tôt la baïonnette avec lui; on est fier de porter l'uniforme en voyant de tels soldats, et je ne puis

encore me rappeler ce moment sans sentir mon cœur battre plus vivement! » Il éprouve le même enthousiasme quelques instants plus tard lorsque se produit la charge de la cavalerie de la garde; tout le monde s'exalte, tout le monde sent qu'il faut vaincre ou mourir, Griois lui-même encourage les pelotons qui l'entourent et les anime de l'ardeur qui transporte son âme.

* * *

En 1814, Griois fut attaché à la cavalerie de la garde, placée sous les ordres de Nansouty, puis de Belliard, puis de Sebastiani, et il fait un curieux portrait de Nansouty et de Sebastiani, l'un énergique, doué d'un coup d'œil rapide, du ton de commandement et d'un extérieur imposant, mais qui gâtait toutes ces qualités par la brutalité de son allure, par la dureté de ses expressions, par le persiflage, par l'ironie, l'autre, aimable, spirituel, doux jusqu'à l'affèterie, brave du reste et allant volontiers au feu, mais dépourvu de fermeté et malheureux à la guerre où il avait mérité le nom de général Surprise.

On suit Griois avec intérêt à travers les péripéties de cette campagne de France, à Champaubert, à Montmirail, à Château-Thierry où eut lieu la charge brillante des dragons de la garde, à Montereau où les habitants font le coup de feu avec les soldats, à Berry-au-Bac, à Reims où notre colonel canonne la grille de la porte de Vesle, à Arcis-sur-Aube où il assiste à la

fuite de notre cavalerie. « J'aperçus, dit-il, le général Sebastiani qui revenait au galop avec la cavalerie de la garde. Elle avait dû tourner bride, mais elle allait encore en bon ordre et sans que ses escadrons fussent rompus. Bientôt elle fut à ma hauteur, et je crois encore voir et entendre Sebastiani, entraîné par le mouvement, et tout en galopant, il criait à tue-tête d'arrêter et de faire demi-tour; chaque chef répétait le même ordre et aussi vainement: l'impulsion était donnée et probablement cette retraite serait devenue une véritable déroute à l'entrée de la ville. Tout à coup cette masse s'arrête comme par enchantement. Elle avait aperçu sur la grande route l'empereur, l'épée à la main, à la tête de son état-major. A cette vue chacun de ces braves ne songe plus qu'à la honte de fuir en présence de l'empereur et au danger qu'il va courir; les escadrons font demi-tour; Exelmans, à la tête des dragons, se retourne sur un des hussards autrichiens qui le serraient de près et le renverse; ceux qui n'ont pu arrêter à temps l'élan de leurs chevaux éprouvent le même sort: notre cavalerie culbute tout ce qu'elle rencontre; elle chasse au grand galop ces escadrons devant lesquels elle pliait à l'instant et bientôt elle a repris ses premières positions. »

Mais Arcis-sur-Aube est le commencement de la fin. Jamais Griois n'a essuyé une canonnade plus rude, plus meurtrière, et bientôt se livre le dernier combat de la campagne, le combat de Saint-Dizier où Winzingerode, complètement battu, sait du moins retarder l'empereur et l'entraîner loin de Paris.

*
* *

Griois est à Ponthierry lorsqu'il apprend l'abdication de l'Empereur. Il faut prêter de nouveaux serments à de nouveaux maîtres, et Griois ignore l'âge et même le nom des membres de la famille royale. Un jeune officier à qui l'on parlait du roi et de son retour, ne s'écriait-il pas avec étonnement que le roi avait péri dans la Révolution? Quoi qu'il en soit, Griois sacrifia, comme il dit, ses anciennes affections au bonheur de la patrie. Il adhéra aux Bourbons et il accepta les fonctions de directeur d'artillerie à Mézières.

Le 6 mars 1815 il sut le débarquement de Napoléon au golfe Jouan. Il comprit aussitôt que les Bourbons seraient lâchés par le peuple et par l'armée. Les dépêches quotidiennes justifièrent ses prévisions. Napoléon entra dans Paris, et le chef du bureau de l'artillerie, Evain, prescrivit à Griois d'organiser la défense des places de l'Ardenne.

Les Bourbons avaient désespéré de leur cause, ils avaient quitté la France pour demander le secours extérieur : Griois crut que le devoir des Français était de combattre l'étranger et tout en pressentant que la crise finirait par une catastrophe, il servit Napoléon, comme firent tant d'autres, comme fit Hulot qui déclarait que l'étranger menaçait la France et qu'il ne se ralliait qu'à la France, comme fit Lecourbe qui disait qu'il n'était plus que Français et ne songeait plus qu'à

défendre contre l'invasion étrangère le territoire abandonné par les Bourbons.

Il était alors sous les ordres de Vandamme et il dépeint ce personnage remarquable en quelques lignes qui méritent d'être citées. Il blâme les défauts de Vandamme, une extraordinaire loquacité, une activité déréglée, tumultueuse qui brouille et confond tout : Vandamme répétait à Griois des ordres qu'il avait déjà donnés et lui demandait des rapports qu'il avait reçus. Mais, remarque Griois, Vandamme avait de l'esprit, de la verve, et il était fort amusant dans l'intimité : « il s'exprimait toujours en bons termes et il traitait les questions militaires avec une grande supériorité. »

Vandamme alla commander un des corps de l'armée active et le général Lemoine fut nommé gouverneur de Mézières. Ce Lemoine avait eu, comme dit Griois, une certaine réputation dans nos premières guerres : mais il était « absolument nul », et le rôle qu'il joua pendant le siège n'est pas en effet très honorable. Du moins, Griois fut-il le seul qui, dans le conseil de défense, combattit la reddition de la forteresse : il déclara, lorsque Lemoine proposa de rendre la place et de se retirer dans la citadelle, qu'il fallait se défendre encore et que, si l'on voulait à toute force capituler, il était utile, indispensable de rendre la citadelle en même temps que la place : la citadelle n'était plus tenable, et s'y renfermer, c'était se mettre à la discrétion de l'adversaire.

A la fin de 1815, Griois fut envoyé au Havre

comme directeur d'artillerie. Il passa là sept années. En 1823, il fut mis à la retraite avec le grade de maréchal de camp. Il mourut à Paris le 28 novembre 1839.

*
* *

Le nom de Napoléon revient très souvent dans ces Mémoires.

Nous avons vu que Griois aimait Bonaparte, qu'il avait confiance dans sa fortune et ses talents. Lorsqu'il sut que le vainqueur des Pyramides débarquait à Fréjus, il se réjouit à la pensée que le général allait délivrer la France de l'état d'abaissement où elle semblait tombée durant le Directoire. Au dîner de la promotion de Châlons en 1799, il porta la santé du Consul avec enthousiasme et quand il lut le décret du 2 mai 1800 qui le rétablissait dans son grade et son rang, quand il revêtit de nouveau l'uniforme de l'artillerie qu'il avait si imprudemment quitté, il jura une éternelle reconnaissance à Bonaparte. Il accepta donc l'Empire sans nulle répugnance et il ne fut pas de ceux qui jugeaient, comme le lieutenant Maire, que Bonaparte était fait pour quelque chose de mieux ou comme Paul-Louis Courier, qu'il aspirait à descendre. A Plaisance, au mois de juin 1805, lorsqu'il vit de très près Napoléon, lorsqu'il discuta longuement avec lui sur l'emploi de l'artillerie à cheval, il fut vraiment sous le charme, l'empereur le conquit absolument: il lui trouva la simplicité, l'abandon d'un bon camarade.

En 1809, à Vienne, quand il reçut une instruction

rédigée par Napoléon sur l'approvisionnement des caissons de munitions, il se récria d'admiration : l'empereur était entré dans les plus petites particularités, et il vint même à Schœnbrunn visiter plusieurs caissons, constater de ses propres yeux le chargement. « C'était peut-être, dit Griois, après avoir dicté à l'Autriche les conditions de la paix qu'il s'occupait de ces minuties, mais son vaste génie embrassait tout, ensemble et détail. »

En 1811, durant un séjour à Paris, il assista deux ou trois fois au grand lever du dimanche, et chaque fois l'empereur lui parla de son régiment, lui demanda s'il était content de sa garnison. Griois l'entendit répondre aux membres des conseils généraux du commerce et des manufactures, et il n'oublia jamais le discours que fit l'empereur en cette occasion, sa facilité d'expression, sa verve chaleureuse, son entraînement de conviction.

En Russie, durant la retraite, à peu de distance de Doubrovna, au milieu des grenadiers de la garde, qu'il vient de haranguer et de féliciter de leur courage et de leur discipline, Napoléon reparaît devant Griois : il est vêtu d'une pelisse de velours fourré : il marche à pied sur la neige et tient à la main un bâton. Griois ne pense pas du tout à lui reprocher le désastre. Il ne blâme pas le long séjour de Napoléon à Moscou (1). Il estime que l'empereur a eu raison de

(1) Il y eut des grognards qui disaient à ce propos, que Napoléon avait agi comme un *conscrit* et que Moreau les aurait mieux conduits ; mais ils versaient des larmes en le voyant marcher à pied et un bâton à la main ; cf. Bourgogne, 137, 202, et Dedem, 192.

quitter l'armée à Smorgoni et il atteste que les soldats n'ont pas été indignés, qu'ils n'ont pas regardé ce départ comme une « fuite », que la nouvelle fit peu d'impression sur des gens affaiblis, engourdis dans une apathie profonde. « Loin d'y voir rien de fâcheux et d'en faire un crime à l'empereur, je jugeai au contraire que c'était la seule manière de sauver les débris de l'armée, en allant à l'avance organiser des moyens de secours et diriger à notre rencontre les réserves rassemblées en Pologne et en Prusse. » Cette appréciation est confirmée par d'autres témoins de la retraite. Napoléon ne devait-il pas songer à son Empire autant qu'à son armée? Dedem ne dit-il pas que sa présence était nécessaire à Paris? « S'il m'avait, écrit Dedem, demandé avis, je lui aurais conseillé de décamper, et de faire ce qu'il a fait. »

Jusqu'à la fin Griois n'éprouve pour Napoléon que sympathie et respect. Il le montre à Leipzig obligé de changer soudain quelques-unes de ses mesures et sans nul retard trouvant dans son génie des dispositions nouvelles. Après Hanau, sur l'esplanade de Francfort, lorsqu'il le voit passer, il partage le sentiment des troupes qui, selon le mot d'un Saxon, semblaient vouloir consoler Napoléon dans son malheur: il salue l'empereur avec transport. « C'est, je crois, la seule fois que j'ai crié *Vive l'empereur!* mais je le fis avec un véritable enthousiasme: j'admirai sa constance et je l'aimai mieux dans ses revers que dans l'éclat de sa prospérité. »

Durant la campagne de France il loue non seule-

ment la foudroyante rapidité de ses manœuvres, mais sa tranquillité d'âme et sa bravoure personnelle. « Les balles, dit-il dans son récit du combat de Château-Thierry, les balles et la mitraille qui sifflaient autour de nous, ne détournaient pas un moment son attention, et dans cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, je dus reconnaître que la valeur chez lui s'alliait au génie et qu'il s'exposait souvent plus que ne devait le faire l'homme dont dépendait le destin de l'armée de la France. Des calomniateurs ont eu pourtant l'inepte bassesse de l'accuser de lâcheté, et l'esprit de parti a pu feindre de les croire! »

Dans la nuit qui suivit cette glorieuse journée de Château-Thierry, une des compagnies de Griois perdit deux de ses pièces, et alors eut lieu cette scène, déjà contée par d'autres, décrite avec les détails les plus complets et les plus crus par Griois qui n'oublie ni une phrase ni un juron. On entend Napoléon lui-même, on l'entend jeter ses invectives par saccades et comme par convulsions — c'est le mot de Griois; — ce n'est plus l'empereur, ce n'est plus le donneur de batailles, c'est un homme « délirant de fureur ».

Et qui ne comprend en de telles circonstances de tels emportements? Griois aime Napoléon même dans ses colères, fussent-elles injustes. Il l'aime au point qu'il souhaite ardemment de l'accompagner à l'île d'Elbe, et il ne renonce à ce dessein que parce qu'il craint que sa demande ne soit pas accueillie : il est depuis trop peu de temps auprès de l'empereur. Mais il ajoute que, s'il avait été désigné, il se serait

empressé de répondre à l'appel de son souverain.

Toutefois, s'il applaudit en 1814 à l'abnégation de l'empereur, s'il le félicite d'avoir sacrifié le trône à la paix et à l'existence de la France, s'il juge que Napoléon n'a jamais été plus grand, il se ravise en 1815 et il ne peut s'empêcher de le blâmer. C'est avec douleur qu'il apprend son retour. A ses yeux le Napoléon de 1814 n'est plus désormais qu'un ambitieux qui cédait à la force, qui feignait de s'immoler à son pays et attendait l'occasion favorable de remettre la couronne sur sa tête. Griois combat pour lui dans « cette nouvelle lutte contre toute l'Europe »; mais il ne se range qu'avec tristesse du côté de l'homme qui « replonge la France dans un abîme de maux ». Il n'a plus ce dévouement exalté qui le poussait, quelques mois plus tôt, à suivre Napoléon en exil: il pourrait redevenir major de l'artillerie de la garde, et son camarade et ami Desvaux, nommé colonel général du corps, l'appelle à Paris: il préfère demeurer à Mézières et faire obscurément son devoir.

Néanmoins, d'un bout à l'autre de ses *Mémoires*, Griois rend hommage au génie de Napoléon, à cet « immense génie », et il le proclame « le héros des siècles. »

Arthur Chuquet.

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL GRIOIS

CHAPITRE XI

MOSCOU

(Février-octobre 1812)

Griois commandant de l'artillerie du 3e corps des réserves de cavalerie. — Départ de Vérone (28 février). — Dresde. — Glogau. — Les juifs. — Les veilleurs de nuit. — Spectacle et Casino. — Fraustadt. — Kalisch. — Plock. — Seyny. — Mystification. — Jumilhac et le faux Napoléon. — Aspect de la Pologne. — Paysans et gentilshommes. — Juifs. — Orage du 24 juin. — Passage du Niémen (25 juin). — De Kovno à Vilna. — Minsk. — Passage de la Bérésina à Borisov. — Tolotchin. — Orcha. — Nova Topchina. — Charrettes et chevaux. — Rossasna. — Passage du Dnieper. — Krasnoï. — Courage passif des Russes. — Murat. — Incendie de Smolensk (17 août). — Doukhovtchina. — Dorogobouje. — Chaudes affaires de la fin d'août. — L'adjudant-général Dugommier. — Tactique des Russes. — Viasma. — Ghiatsk. — Bataille de la Moskova. — Réflexions. — Mojaïsk. — Griois et Jumilhac associés. — Caumont de La Force. — Rouza. — Zvenigorod. — Aspect de Moscou. — Peterskoe. — Visites dans la ville et au Kremlin. — Achats. — Commencement de l'incendie et du pillage. — Le feu est partout. — Belle et héroïque horreur. — Patriotisme sauvage. — Désordre et indiscipline. — Mathieu Dumas et son cuisinier. — — Plaques de métal. — Voitures. — Une Française fugitive. — A l'avant-garde, sous Murat. — Marches et contre-marches. — Bessières. — Canonnade du 4 octobre. — Maladresses de Lahoussaye. — Mission de Lauriston. — Violence de Murat. — Vinkovo. — Les équipages de Griois enlevés par les Cosaques. — Misère et maraude.

J'avais, dans les premiers jours de février 1812, reçu une lettre de service pour commander l'artillerie du

3e corps des réserves de cavalerie. Ce corps, qui devait d'abord être commandé par le général Kellermann, ainsi que ma lettre de service me l'annonçait, le fut par le général Grouchy (1), les infirmités du général Kellermann ne lui ayant pas permis de faire la campagne.

Le 3e corps était composé :

1° D'une division de cuirassiers, commandée par le général Doumerc (2), mais elle n'a jamais été réunie avec le corps d'armée, elle servait dans le corps du maréchal Macdonald.

2° D'une division de dragons sous les ordres du général Lahoussaye (3) et composée des 7e, 23e, 28e et 30e régiments formant deux brigades commandées par les généraux Seron et Thiry (4).

3° D'une division de cavalerie légère sous les ordres

(1) Grouchy, maréchal de camp depuis le 7 septembre 1792 et général de division depuis le 13 juin 1795, devait être nommé maréchal de France le 17 avril 1815. Griois fait plus loin son éloge, confirmé par Castellane (*Journal*, III, p. 392) : « Dans la retraite de Russie, il s'est fait remarquer par son énergie; homme de cœur, il était du petit nombre de ceux qui ne se sont pas démoralisés. »

(2) Jean-Pierre Doumerc, né à Montauban en 1767, dragon en 1783, sous-lieutenant au 4e chasseurs (1791), lieutenant (1792) et aide de camp de Pichegru, chef d'escadron titulaire (1797), colonel du 9e cuirassiers (1799), général de brigade (31 décembre 1806), baron de l'Empire (2 août 1808), général de division (30 novembre 1811), inspecteur général de cavalerie (1814), mis en non activité (1815) et à la retraite (1825), remis en activité (1830) et de nouveau retraité (1833), mort à Paris en 1847. Marbot (III, p. 77) le juge « assez ordinaire ».

(3) Armand Le Brun de Lahoussaye, né à Paris en 1768, sous-lieutenant au 82e en 1791, successivement sous-lieutenant au 5e dragons, capitaine dans la légion de la Moselle et aide de camp de Beurnonville en 1792, chef d'escadron en 1793 au 3e hussards qu'il mène à la bataille de Frœschwiller, colonel de ce régiment en 1794, général de brigade (1er février 1804) et de division (14 mai 1807), baron de l'Empire (22 novembre 1808), fait prisonnier par les Russes le 10 décembre 1812, rentré en France à la paix de 1814, employé par Napoléon sous les Cent-Jours, mis en non-activité (1815), disponible (1818,) retraité (1833), mort à Paris en 1846. Voir plus loin comment Griois le malmène, non sans raison, et comparer les *Souvenirs* de Gonneville, p. 101 et 105 ; « il était poltron et n'avait pas la réputation d'être franc ».

(4) Denis-Etienne, baron Seron, général de brigade depuis le 6 août 1811, et Nicolas-Marin baron Thiry, général de brigade depuis le 5 juin 1809.

du général Chastel (1) et composée des 6e, 8e et 25e chasseurs, du 6e hussards, d'un régiment de dragons saxons et de deux régiments de chasseurs bavarois. Les deux brigades françaises étaient commandées par les généraux Gérard et Gautherin, et le général Dommanget commandait la brigade étrangère (2).

L'artillerie du corps d'armée était composée de deux compagnies du 6e régiment à cheval, commandées par le chef d'escadron Norguet et attachées à la division de cuirassiers; de la 4e et 5e de mon régiment, capitaines Huguenet et Lebeau, sous les ordres du chef de bataillon Reisser, attachées à la division de dragons, et de la 6e de mon régiment, capitaine Mouillet, attachée à la division de cavalerie légère (3).

Le 28 février 1812, je partis en poste de Vérone dans ma voiture. Mes chevaux et la totalité de mes équipages, c'est-à-dire à peu près tout ce que je possédais, étaient partis quelques jours avant, avec les compagnies de mon régiment. Quoique enchanté de faire la campagne, dont les immenses préparatifs annonçaient l'importance, je

(1) Aimé-Pierre Chastel, né en 1774 à Vergy en Savoie, lieutenant dans la cavalerie allobroge (1792), capitaine de dragons (1794), major (1803), major en second des grenadiers à cheval de la garde impériale (1805) avec rang de colonel (1807), général de brigade (6 août 1811) et de division (26 avril 1812), fait les campagnes de Russie, de Saxe, de France, de Waterloo, mis en non-activité (1815) et à la retraite (1825), mort à Genève en 1826. Griois le juge plus loin très favorablement.

(2) François-Joseph Gérard (qu'il ne faut pas confondre avec Maurice Gérard, le futur maréchal), colonel du 2e hussards, baron de l'Empire (27 novembre 1808), général de brigade (10 mars 1809) et de division (29 septembre 1813). — Pierre-Edme, baron Gautherin, général de brigade (21 septembre 1809), devait être nommé lieutenant-général le 23 mai 1825; c'était, dit le colonel Combe (*Mémoires*, p. 133), un brave et ancien militaire. — Jean-Baptiste Dommanget, colonel du 10e dragons, baron de l'Empire (14 avril 1810), général de brigade (6 août 1811); cf. Thiébault, *Mémoires*, II, p. 36.

(3) Huguenet, Lebeau et Mouillet périrent dans la retraite. Etienne Reisser survécut; né à Soucht (Moselle) en 1770, canonnier (1788), maréchal des logis chef (1793), lieutenant en second (1794), capitaine en second (1795) et en premier (1802), chef de bataillon (1806), lieutenant-colonel (1814), il se retira à Bitche en 1820.

ne pus quitter Vérone et les objets bien chers que j'y laissais sans un serrement de cœur qu'augmentait encore la presque certitude de ne jamais revoir cette ville où j'avais passé à différentes reprises environ trois années, où j'avais mené la vie heureuse, où j'avais goûté tous les plaisirs. Je rejoignis à Roveredo une partie du corps d'armée qui ne fut cependant réuni qu'aux environs de Dresde (sauf les cuirassiers), et je continuai à marcher avec lui soit dans ma voiture, soit à cheval.

Nous passâmes successivement à Roveredo, Trente, Botzen, Brixen, Innspruck, Augsbourg, Nuremberg, Bayreuth et Dresde.

A Dresde, je dînai, ainsi que le général Grouchy, chez le roi de Saxe avec la reine, sœur de l'empereur d'Autriche, et la princesse sa fille. La reine était un peu trop grasse, mais fraiche; elle m'a paru aimable. Toute la famille royale parlait français. Le roi, déjà fort âgé, avait une figure respectable; il s'endormit au milieu du dîner suivant son habitude, et il ne se réveilla qu'au dessert; la reine et la princesse soutinrent la conversation. Pourtant, il chasse presque tous les jours et monte à cheval comme un jeune homme (1).

En partant de Dresde nous passâmes par Bautzen, Görlitz, Liegnitz, Breslau, etc., et nous arrivâmes dans les premiers jours de mai à Glogau où je demeurai une quinzaine de jours. De là, je me rendis avec le quartier général du 3e corps à Fraustadt, première ville de Pologne, où nous restâmes environ autant (2).

La ville de Glogau est fortifiée et bien bâtie. Elle ren-

(1) Frédéric-Auguste le Juste (1750-1827) avait épousé en 1769 Marie-Amélie de Deux-Ponts qui lui donna en 1782 une fille, la princesse Auguste. Bonneval (*Mémoires anecdotiques*, p. 87) le montre « ayant la meilleure figure du monde » et lorsqu'il marchait « trottinant d'un air tout débonnaire ». Cf. Boulart, p. 288.

(2) Fraustadt, dans la Posnanie, à six lieues au nord-est de Glogau et à trois lieues de la frontière de Silésie.

ferme beaucoup de juifs dont plusieurs sont riches. J'étais logé chez un d'eux. Ils ont presque tous un costume national dont ils s'écartent encore moins à mesure qu'on pénètre en Pologne. Il consiste en une grande soubreveste de couleur foncée et en un bonnet de peau de renard ou de martre selon les fortunes. Ils portent la barbe. Leurs femmes ont la tête enveloppée de bonnets ou de voiles qui recouvrent entièrement leur chevelure que leur religion leur prescrit de cacher. Les filles, en général fort jolies, n'ont pas de costume particulier et se mettent avec élégance et coquetterie; elles sont d'un accès facile et se dédommagent d'avance de la vie retirée qu'elles mèneront sitôt mariées. Dans toutes les maisons juives on trouve sur les chambranles des portes intérieures une espèce de reliquaire, à peu près de la forme d'un thermomètre; et chaque fois qu'ils entrent ou sortent, ils y portent dévotieusement la main. Ils attirent à eux presque tout le commerce du pays par leur industrie et leur activité. Chaque jour, avant le lever du soleil, on venait avec une masse frapper à la porte de chaque maison juive et sur le champ tout était debout et la journée commençait.

On exerce à Glogau, comme dans toute l'Allemagne, mais avec plus de soin encore, une grande surveillance pour le feu. Dès le coucher du soleil, chaque rue a son gardien de nuit qui ne se retire qu'au jour. Il se promène lentement, armé d'un long bâton. A chaque demi-heure, il annonce celle qui vient de sonner par autant de coups de sifflet, de cornet ou de crécelle, suivant les usages de chaque ville, et il avertit de prendre garde au feu. L'usage m'a paru excellent; mieux que toutes nos patrouilles, il maintiendrait une exacte police dans les villes de France. Ces gardiens de nuit, il est vrai, sont souvent très gênants; on les rencontre au moment où l'on voudrait le moins être aperçu, et avec eux on ne peut guère compter sur le secret d'une intrigue de nuit.

La salle de spectacle est fort petite et très laide; mais près de là il y avait un lieu de réunion nommé Casino, où les dames de la ville se réunissaient; chaque semaine on y donnait des bals où nous étions fort bien accueillis (1).

Fraustadt, petite ville séparée de Glogau par cinq ou six lieues de sables et de bois, est habitée par un grand nombre de juifs beaucoup moins riches et plus sales qu'à Glogau et n'offre aucune ressource.

Notre corps se mit en marche dans les premiers jours de juin pour suivre le mouvement général de l'armée. Nous passâmes par Kalisch et traversâmes la Vistule à Plock. Tout ce pays a un aspect misérable; il est couvert de forêts de sapins et les routes sont à peine tracées au milieu des sables et des marais. Kalisch est une petite ville; les juifs y forment la plus grande partie de la population; ils remplissent tous les métiers et le peu de Polonais qui y résident ont un juif pour intendant ou homme d'affaires. Ils y sont d'une saleté encore plus horrible que dans les autres villes que j'avais traversées. Ils pullulent dans les maisons qu'ils habitent, et la multitude d'enfants dont chaque famille est pourvue offre le spectacle le plus repoussant de la misère et de la malpropreté.

La Vistule, que je passai sur un bac, est plus considérable à Plock que la Seine à Paris, et la ville, où je séjournai, est assez jolie et propre.

De Plock, nous continuâmes notre route par Neidenbourg, Lötzen, Willenberg, Oletzko et Seyny, où nous nous arrêtâmes quelques jours.

Je me rappelle une mystification complète que me raconta à Seyny celui qui en fut l'objet; la bonne foi où il était en me la racontant la rendait encore plus piquante.

(1) Comparer tout ce passage sur Glogau, ses juifs, son théâtre, ses bals avec les p. 169-176 du *Journal* de Fantin des Odoards. Cf. les *Souvenirs militaires* de Victor Dupuy, p. 158, sur cette « agréable résidence » et Ch. Faré, *Lettres d'un jeune officier à sa mère*, p. 154.

Voici le fait. L'adjudant-commandant de Jumilhac était chef d'état-major de notre corps d'armée (1). Plus âgé qu'il ne le paraissait, il avait encore les goûts et les manières d'un jeune homme, et il réunissait à un esprit cultivé le ton et les façons des grands seigneurs d'autrefois. C'était celui des officiers de notre état-major avec lequel j'étais le plus lié, et nous avions ordinairement le même bivouac. Officier supérieur de hussards avant la Révolution, il avait fait un voyage assez long en Pologne et en Russie; il y était même retourné pendant son émigration, dont il ne revint que sous Bonaparte qui le plaça major dans la légion portugaise. Ayant eu pendant ses voyages des relations très intimes avec plusieurs des premières familles de Varsovie, il demanda et obtint du général Grouchy d'y aller passer quelques jours lorsque nous partîmes de Kalisch. Il nous rejoignit à Seyny. Je le vis le jour de son arrivée et lui trouvai un air plus gai qu'à l'ordinaire. Sur quoi il m'avoua qu'une rencontre fort extraordinaire et fort heureuse qu'il avait faite à Varsovie en était la cause, et voici ce qu'il me raconta. C'est lui qui parle.

« Arrivé à Varsovie, j'y vis plusieurs personnes que j'avais connues autrefois. Mais une femme, avec qui j'avais été intimement lié, et que je désirais revoir, était absente (il me dit alors son nom; c'était une princesse

(1) Antoine-Pierre-Joseph Chapelle, marquis de Jumilhac, né à Paris en 1764, sous-lieutenant au régiment du Roi (1777), major en deuxième des hussards (1788), lieutenant-colonel de cavalerie dans la garde constitutionnelle du Roi (1792), émigré, capitaine au Royal-Louis (1794) et blessé à Quiberon (1795), major de la cavalerie de la légion portugaise (1808), major général de cette cavalerie (1811), adjudant-commandant (14 décembre 1811), chef d'état-major du 3e corps de cavalerie (18 janvier 1812), général de brigade (18 août 1813), lieutenant-général (30 août 1814), commande sous la seconde Restauration la division militaire à Lille où il meurt en 1826. Cf. Marquiset, *A travers ma vie*, p. 101-102 : « d'une beauté remarquable... à des manières pleines de distinction il joignait la franchise du soldat; il avait la repartie vive et brusque, une gaîté piquante et soutenue ».

Radziwill ou Poniatowski, qui, par son esprit, sa famille et ses relations, avait une grande influence sur les affaires politiques de la Pologne). Elle était dans une de ses terres peu éloignée de la ville et connue sous le nom d'Arcadie, à cause de la beauté pittoresque du site et des jardins. Je ne voulus pas manquer l'occasion de la voir et j'allai passer vingt-quatre heures chez elle; j'arrivai le matin et je fus accueilli comme on peut l'être par une ancienne amie. Nous sortions de table, lorsqu'un valet de chambre vint lui annoncer d'un air de mystère que l'empereur Napoléon se promenait dans les jardins du château. « Il est, nous dit-il, déguisé, ainsi que l'officier qui l'ac-« compagne, et il paraît vouloir garder l'incognito; mais « je l'ai vu si souvent pendant la dernière campagne de « Pologne qu'il m'a été facile de le reconnaître, malgré la « modeste redingote dont il est revêtu. » La princesse et moi crûmes d'abord que cet homme se trompait, puisque l'empereur n'avait pas encore été annoncé à Varsovie. Cependant, nous réfléchîmes qu'il ne serait pas impossible que l'empereur eût voulu connaître par lui-même et sans être connu, l'esprit de la Pologne et ce que la capitale pensait de son expédition, que rien d'extraordinaire ne devait étonner d'un homme tel que lui, que d'ailleurs le valet de chambre l'avait vu assez souvent pour le reconnaître. La princesse sortit avec moi et quelques personnes de la société en se dirigeant vers le lieu indiqué par le valet de chambre. Nous aperçûmes bientôt les voyageurs, et en approchant, nous reconnûmes parfaitement l'empereur, malgré son costume de voyage et la simplicité de sa mise, car il n'avait qu'une redingote grise sans décorations. Il s'avança d'un air aisé vers la princesse, qu'il reconnut pour être la maîtresse du château. Il lui dit qu'il passait pour la première fois dans ce pays, qu'il n'avait pu résister au désir de parcourir ces jardins dont l'aspect lui avait paru si beau, qu'elle voudrait

bien l'excuser de n'être pas allé d'abord lui demander la permission et lui présenter ses salutations. La princesse répondit qu'elle était flattée que son parc pût mériter l'attention des voyageurs, mais qu'elle n'accepterait leurs excuses que s'ils passaient la journée entière au château, pour le visiter en détail; et l'empereur, cédant à ses instances, accepta l'hospitalité qu'elle lui offrait et remit son départ au lendemain matin. La princesse employa le reste de la soirée à montrer à son hôte les sites les plus agréables de son jardin et tout ce que cette magnifique habitation offrait de plus curieux. Pendant cette promenade, la conversation fut générale, sans objet particulier, et rien n'aurait pu faire reconnaître l'empereur, si ce n'est la déférence presque involontaire que son compagnon de voyage lui témoignait et son tic habituel de tirer à chaque instant sa tabatière. La nuit venue, on rentra au salon, et assise près de l'empereur sur un canapé, la princesse amena la conversation sur la politique; elle déplora en bonne patriote l'état actuel de la Pologne qui ne comptait plus au nombre des États et qui méritait pourtant un autre sort par l'éclat dont elle avait brillé et qu'elle pouvait recouvrer encore si la France soutenait les efforts que la nation brûlait de faire. L'entretien fut long et la discussion vive. Après avoir complimenté la princesse sur la manière dont elle plaidait les intérêts de son pays, l'empereur finit par lui dire que peut-être cet esprit national n'était pas assez général en Pologne, et qu'une personne comme elle devait le propager, que le rétablissement du royaume de Pologne entrait dans ses propres vues et convenait et à sa politique et à ses affections personnelles. Un juste sentiment de convenance ne permit à aucun de nous de se mêler à cette conversation, car, bien que l'empereur n'eût pas renoncé à son incognito, cependant par le ton qu'il prenait avec la princesse, il indiquait

parfaitement qu'il était reconnu et consentait à l'être.

« L'heure avançait; l'empereur paraissait avoir besoin de repos; la princesse l'accompagna jusqu'à la porte d'un pavillon où son logement était préparé, et lui en fit les honneurs avec ces attentions délicates et recherchées qu'un pareil hôte avait droit d'attendre. Nous continuâmes quelque temps notre promenade en nous entretenant de la bizarrerie de cette aventure. A l'instant où nous passions devant le pavillon, dont les croisées étaient ouvertes, nous aperçûmes l'empereur qui causait familièrement avec son compagnon; la princesse s'arrêta, puis lança dans le salon une orange qu'elle tenait à la main et à laquelle elle attacha un papier sur lequel elle écrivit au crayon : *à notre héros*. L'empereur, ramassant l'orange, se mit aussitôt à la fenêtre; mais nous nous étions retirés derrière un massif d'arbres, et il ne vit personne.

« Quelques moments après, je quittai la princesse pour gagner mon appartement dans le même pavillon que celui de l'empereur. La porte de sa chambre à coucher était encore ouverte et lorsqu'il me vit passer, il m'invita à entrer. Vous jugez avec quel empressement je me rendis à cette invitation. Je le trouvai encore plus affable et, si je puis m'exprimer ainsi, meilleur enfant qu'il ne l'avait été à souper; tout en se promenant dans sa chambre, il me parla de la princesse et combien il était sensible aux honnêtetés dont elle l'accablait, et il me demanda depuis quand je la connaissais, me demanda mon nom et dans quel corps je servais et quelles fonctions j'y remplissais; et, sur ma réponse, il me fit compliment d'être sous les ordres du général Grouchy. « Grouchy, dit-il, est un « excellent officier de cavalerie; je fais grand cas de lui « et je ne doute pas que dans cette campagne vous n'ayez « à vous féliciter de l'avoir faite sous ses ordres et que « vous ne soyez nommé officier général. Vos services, « monsieur, et le nom que vous portez, vous y donnent

« des droits; l'empereur aime à s'entourer de noms histo-
« riques et soyez sûr qu'il ne vous perdra pas de vue,
« qu'avant peu vous serez officier général: j'oserais vous
« en répondre. Mais il est tard, et un voyageur a besoin
« de repos; adieu donc, monsieur de Jumilhac. » Je pris congé et me retirai dans ma chambre, où, comme vous le pensez bien, je ne fermai pas les yeux, repassant dans ma mémoire les événements singuliers de cette journée et ce que j'en pouvais attendre. »

Jumilhac termina là son récit, et je lui fis mon sincère compliment sur l'espoir qu'il avait et qui me paraissait fondé. Un mois après, ne voyant rien arriver pour lui, je lui demandai s'il avait quelques nouvelles et si l'empereur avait parlé de lui au général Grouchy, appelé naguère au quartier général. D'un air assez triste, il m'avoua avoir été trompé, ainsi que la princesse polonaise, de la manière la plus complète par un aventurier qui profitait de sa ressemblance avec l'empereur, dont il singeait les manières et la mise, pour mystifier les gens. Cet homme était, disait-on, sous-officier ou officier dans un régiment de chasseurs et il venait, par ordre de l'empereur, de quitter l'armée et de rentrer en France. Il ne paraît pas cependant qu'il ait jamais fait mauvais usage de cette ressemblance (1).

Au reste, plusieurs personnes ont eu avec l'empereur une ressemblance plus ou moins forte et que la manière de se mettre et surtout de se coiffer augmentait encore. J'ai vu à Vérone un officier supérieur d'un régiment italien qui aurait pu facilement passer pour l'empereur aux yeux de ceux qui ne l'auraient pas parfaitement connu.

(1) C'est peut-être ce Français nommé Latouche, qui venait des provinces illyriennes et que le chef d'état-major Dessolle signalait ainsi, le 25 juin 1812, dans une situation sommaire du 4e corps : « Le sieur Latouche, affectant de jouer la ressemblance avec l'empereur et de provoquer des méprises ridicules, a été arrêté et envoyé au grand quartier général. »

Revenons au pays, qui présentait un aspect moins misérable, quoique toujours très sablonneux. On rencontre depuis la Vistule une quantité considérable de petits lacs d'une eau très limpide; les espèces d'entonnoirs qui les forment au milieu des terres ressemblent par leur conformation à d'anciens cratères de volcan; ils sont remplis d'une espèce de poissons que les habitants regardent comme très malsains.

La partie du grand-duché de Varsovie que nous traversâmes est peu peuplée. Les villages sont éloignés les uns des autres, et les villes habitées presque entièrement par les juifs. La partie de pays qui n'est pas boisée était couverte, à perte de vue, par des champs de seigle qui promettaient la plus riche récolte; mais bientôt ces champs furent dévastés pour nourrir nos chevaux pour lesquels on ne trouvait que très difficilement du fourrage sec.

Les villages de Pologne sont misérables, ainsi que leurs habitants. Tous les paysans sont la propriété de leurs seigneurs, dont les châteaux magnifiques font ressortir la pauvreté des cabanes. Ces châteaux, souvent très vastes, offrent, par leur ameublement, leurs jardins et leur nombreux domestique, un luxe et une magnificence inconnus en France.

On rencontre fréquemment dans ces villages des gentilshommes réduits à un état voisin de la misère, mais qui conservent la hauteur et la fierté de leur race: ils ont encore quelques laquais qu'ils peuvent à peine nourrir et qu'ils couvrent d'une livrée dont les lambeaux tiennent à peine. Leurs maisons diffèrent peu, à l'extérieur, de celles des paysans; elles sont construites de grandes pièces de sapins en partie couverts de leur écorce et dont les joints sont garnis de mousse dans l'intérieur des appartements; mais dans ces mêmes appartements, il est rare que l'on ne trouve pas piano et guitare et souvent une

aimable et jolie femme qui s'en sert avec goût et qui réunit ordinairement l'instruction aux grâces. Le français, l'allemand, l'italien et même le latin sont assez généralement répandus parmi la noblesse des deux sexes.

Nous quittâmes Seyny le 23 ou le 24 juin. Cette petite ville assez jolie renfermait beaucoup de juifs; mais, bien différents de ceux que nous avions vus, ils étaient propres et bien vêtus, la plupart avec des espèces de soutanelles de soie noire. Je logeai chez l'un d'eux et sa maison était fort bien tenue.

Le 24, nous eûmes en route un orage effroyable; le ciel était embrasé et l'horizon couvert d'une fumée noire et épaisse; elle s'élevait des forêts qui bordent le Niémen du côté de la Pologne; on y avait mis le feu dans une étendue de plusieurs lieues, pour masquer nos mouvements à l'ennemi.

Le 25 juin, notre corps arriva vers les 10 heures sur les bords du Niémen, environ une lieue au-dessus de Kovno. Trois ponts avaient été jetés depuis Kovno au point où nous nous trouvions et une partie de l'armée avait déjà passé le fleuve, sans presque éprouver de résistance. Nous passâmes sur le pont de droite et prîmes aussitôt position sur le territoire russe au bord du fleuve qui en forme la limite. Il faisait ce jour-là un temps magnifique et le soleil dardait sur les armes et les cuirasses des innombrables troupes de toutes nations qui se succédaient sans interruption sur les trois ponts. Il est impossible de décrire ce spectacle. Toutes ces troupes rivalisaient de tenue et d'ardeur et couvraient au loin les deux rives. Jamais armée européenne ne présenta un ensemble aussi brillant et d'une majesté aussi imposante. Le passage dura trois jours.

Le surlendemain, nous nous dirigeâmes sur Vilna et on mit à l'ordre la déclaration de guerre à la Russie, au grand contentement de l'armée, qui, fatiguée d'une route

de plus de trois mois, désirait rencontrer enfin un adversaire à combattre et à vaincre.

Notre corps resta, je crois, quatre jours pour aller de Kovno à Vilna. Le deuxième jour la pluie commença et nous bivaquâmes à Novo-Troki, où nous ne trouvâmes aucune ressource. Une très grande abbaye, entourée de hautes murailles, est bâtie sur une hauteur qui domine le village et un petit lac. La température se refroidit tout à coup et une pluie froide qui ne cessa pas jusqu'à Vilna, rompit bientôt tous les chemins. Les chevaux, mouillés pendant le jour et dépourvus d'abri pendant la nuit, n'avaient d'autre nourriture que du seigle vert et mouillé; ils succombèrent en grand nombre; la route était couverte de leurs cadavres, et pendant ces trois jours l'armée perdit au moins le quart de ses chevaux d'artillerie et un grand nombre de ses chevaux de cavalerie, quoique en moindre proportion, à cause de la différence de fatigue qu'ils avaient à essuyer (1).

Nous prîmes position autour de Vilna. La pluie avait redoublé de force et nous manquions d'abris et de vivres, car les maisons, les rues même de la ville étaient encombrées de troupes arrivées avant nous, et il me fut impossible de trouver un logis. Je revins à mon bivouac hors des portes, et le soir je partageai la moitié d'une petite chambre où un sous-inspecteur de ma connaissance avait pu se mettre à couvert.

Le lendemain, le général Grouchy eut ordre de se porter à la poursuite du corps de Platof, que notre mouvement avait coupé de la grande armée russe et qui était sur les bords de la Bérésina. Toute mon artillerie n'avait pas atteint Vilna : une partie était encore en arrière, faute

(1) Ségur (cf. *la Campagne de Russie*, p. p. Bapst, 1894, p. 27) estime que dix mille chevaux périrent dans cette marche; cf. Marbot, III, p. 54, et les détails que donnent Boulart, p. 243, et Pion, p. 282; voir aussi Vandal, *Napoléon et Alexandre*, III, p. 510.

de chevaux et le général me donna l'ordre de rester pour l'attendre : je devais partir le soir ou le lendemain, emmener les pièces et caissons que je pourrais atteler convenablement avec les chevaux valides et laisser à Vilna le reste de l'artillerie, avec les chevaux éclopés et les hommes inutiles. Lui-même partit aussitôt avec toute sa cavalerie et m'indiqua à peu près la direction que je prendrais pour le rejoindre.

J'organisai sans perdre de temps la partie de mon artillerie capable de marcher et je partis le soir même quatre heures avant le coucher du soleil avec les deux tiers environ de celle que j'avais amenée. Le temps était parfaitement remis et depuis il fut presque toujours beau. Le général Grouchy avait laissé à Vilna la division de dragons qui devait le rejoindre plus tard, et d'après un ordre qu'il m'avait laissé, je pris 50 hommes d'un de ces régiments pour escorter mon artillerie. Ce ne fut que le troisième ou le quatrième jour que je pus le rattraper et ils me parurent bien longs : je n'avais aucune connaissance du pays et ne suivais le corps d'armée que sur les renseignements, toujours très incertains et que je pouvais croire infidèles, de quelques juifs ou Lithuaniens. Mais je marchais dans le plus grand ordre, en faisant éclairer ma route par mes dragons; chaque soir, je bivouaquais en me gardant militairement, et mon artillerie en batterie pour éviter toute surprise.

Le 3e corps de cavalerie, dont les mouvements devaient se combiner avec ceux du 1er corps d'armée, commandé par le maréchal Davout, se mit en route le soir du jour où je le rejoignis. Après différentes marches et contremarches de jour et de nuit, nous vînmes à Minsk. Nous y fîmes notre jonction avec le 1er corps et nous y restâmes deux jours. La ville me parut assez jolie. Beaucoup d'habitants y étaient restés, car les Lithuaniens nous

voyaient avec plaisir, dans l'espoir de se réunir à la Pologne, leur ancienne patrie.

Nous quittâmes Minsk vers le soir, bivouaquâmes à quelque distance et passâmes le lendemain la Bérésina à Borisof, que l'ennemi avait abandonné depuis peu, après avoir incendié le pont et les magasins de vivres établis sur ce pont. Nous restâmes alors cinq ou six jours en position au bourg de Tolotchin pour appuyer la gauche du 1er corps d'infanterie, qui s'était dirigé sur Mohilef où il battit complètement Bagration et Platof.

Nous vînmes ensuite à Orcha, où nous trouvâmes les lanciers hollandais de la garde qui avaient été mis momentanément sous les ordres du général Grouchy. Ils avaient eu quelques escarmouches avec l'ennemi et lui avaient enlevé un convoi assez considérable qui mit durant quelques jours une sorte d'abondance dans notre camp, car depuis notre entrée en Russie, nous étions dans un dénuement presque absolu de vivres de tout genre et ce dénuement augmenta chaque jour — sauf quelques distributions qu'on recevait de loin en loin et des provisions que nos soldats trouvaient parfois en fourrageant loin du camp. — Des partis ennemis se faisaient voir dans les environs d'Orcha, que nous quittâmes le lendemain de notre arrivée en passant le Dnieper; nous fîmes plusieurs marches et contre-marches sans pouvoir joindre aucun de ces partis et vînmes à Nova-Topchina, petit village sur le Dnieper ou Borysthène.

L'armée ayant fait halte pendant une quinzaine de jours sur le Dnieper et la Dvina, nous restâmes à Nova-Topchina où nous étions à peine à couvert et où nous manquions de tout. Pendant ce temps, le quartier impérial fut successivement à Vitebsk et dans les environs. Nous éprouvâmes alors de grandes chaleurs et c'était avec grand plaisir que chaque soir nous allions nous baigner dans le Borysthène qui coulait près de notre

camp. Il restait encore dans le village quelques habitants, mais des plus pauvres; le curé était de ce nombre; il était marié et j'assistai au baptême d'un de ses enfants qui eut lieu dans l'église selon le rite grec. L'église, ainsi que le clocher, était entièrement en bois, blanchie intérieurement et assez propre; elle avait pour ornement quelques dorures et des tableaux de petite dimension qui, de même que tous ceux que j'ai vus dans les églises grecques, étaient exécutés et finis avec soin; mais les figures, d'un dessin sec et incorrect, étaient appliquées pour la plupart comme des découpures sur un fond doré ou recouvertes elles-mêmes de dorures.

Depuis notre entrée en Russie, nous trouvions facilement à nous pourvoir de charrettes et de chevaux; les paysans les avaient abandonnés en quittant leurs villages. Les charrettes, entièrement construites en bois de bouleau, étaient étroites et courtes et les roues grossièrement faites n'avaient pour jante qu'une seule branche de bouleau équarrie et assez mince qu'on avait pliée en cercle à l'aide du feu et dont les extrémités ne se joignaient jamais et étaient ordinairement éloignées entre elles de huit ou dix pouces. Les rais entraient dans les trous percés dans la jante et où ils étaient chevillés. Ces voitures, construites d'une manière assez légère, exigeaient beaucoup de ménagements; aussi résistaient-elles peu entre nos mains. Quant aux chevaux, connus dans l'armée sous le nom de *cognats* ou *konias* (qui signifie « cheval » en polonais), ils étaient très petits, de mauvaise tournure, mais ayant de beaux membres et accoutumés à des allures vives. J'ai remarqué dans un grand nombre une espèce de maladie qui vient soit de l'espèce, soit du climat, soit au peu de soin que nous avions de les tenir propres et de les bien nourrir. Une grande quantité de vers se réunissait à leur fondement; ils formaient bientôt une masse considérable qui pendait à l'extérieur et attirait

dehors une partie de leurs intestins; dans cet état l'animal dépérissait, exhalait une odeur insoutenable, et on l'abandonnait au milieu de la campagne où probablement il périssait bientôt. Nous en trouvions aussi beaucoup qui étaient attaqués de la plique, maladie fort connue en Pologne parmi les chevaux et même parmi les habitants. Dans cette maladie les crins ou les cheveux sont tellement mêlés entre eux qu'ils ne forment plus qu'une masse qu'il est presque impossible de séparer, et lorsqu'on essaie de le faire, des crins qu'on casse découle une matière visqueuse. Au reste, les chevaux attaqués de ce mal n'en étaient pas moins en état de servir.

Du 10 au 12 août, un détachement de pontonniers fut envoyé à deux lieues de notre cantonnement pour y construire un pont sur le Borysthène vis-à-vis le village de Rassasna; j'y fus envoyé plusieurs fois pour en presser l'exécution. Le pont étant terminé, notre corps de cavalerie se mit en mouvement le 12 ou le 13 pour passer le fleuve. Lorsque nous atteignîmes le pont, quelques troupes l'avaient déjà traversé et se rassemblaient sur la rive gauche. L'empereur avec sa garde y était déjà arrivé; à cheval au débouché du pont, il voyait défiler les différents corps qui criaient : *Vive l'empereur!* Aussitôt passé, notre corps continua sa marche et rejoignit la grande route de Smolensk, formant l'avant-garde des corps d'infanterie qui nous suivaient, et nous bivouaquâmes au milieu des champs à l'entrée de la nuit.

Le 14 août, dans la matinée, nos tirailleurs d'avant-garde rencontrèrent pour la première fois l'ennemi depuis notre entrée sur le territoire russe. Les premiers coups de carabine nous firent grand plaisir : nous désespérions presque d'atteindre les Russes et de pouvoir en finir par quelques batailles. Bientôt notre cavalerie se déploya et je fis avancer notre artillerie. L'ennemi se retira devant nous jusqu'au petit bourg de Krasnoï où il se concentra.

Notre cavalerie ne pouvant enlever Krasnoï sans infanterie, nous escarmouchions avec ses avant-postes, lorsque le roi de Naples, Murat, arriva avec le maréchal Ney. Ils reconnurent la position de l'ennemi et aussitôt que la tête de colonne du 3e corps d'infanterie fut près de nous, le maréchal Ney, qui le commandait, lança quelques compagnies de voltigeurs. L'ennemi, après une vive résistance, fut débusqué et mis en désordre. Mais il se rallia à quelques bataillons qui étaient en réserve et qui firent une belle retraite, n'abandonnant une position qu'après l'avoir longtemps défendue et dans l'après-midi, renforcés par des troupes fraîches, ils tinrent ferme et ne quittèrent le champ de bataille qu'après un combat opiniâtre et meurtrier. Notre corps ne donna pas en entier dans cette affaire du soir; mais toute la journée il se battit partiellement et le soir nous prîmes position et bivouaquâmes sur le terrain que nous avions enlevé (1). J'y trouvai quatre soldats russes que mon artillerie avait mis hors de combat; tous avaient bras ou jambe emportés, mais vivaient encore, et loin de se plaindre, loin d'implorer du secours, ils le refusaient au contraire et paraissaient déterminés à mourir où ils étaient. Je ne me faisais nulle idée de cette espèce de courage passif que j'ai depuis remarqué cent fois chez les soldats de cette nation et qui tient, je crois, à leur ignorance et à leur crédule superstition : car ils meurent en embrassant l'image de saint Nicolas qu'ils portent toujours avec eux, croient aller au ciel en droite ligne, et bénissent presque le coup qui les y envoie.

Le 15, nous continuâmes notre route sans rencontrer l'ennemi, et nous bivouaquâmes à quelque distance de Smolensk.

Le 16, nous nous mîmes en mouvement de fort bonne

(1) Cf. sur ce combat, le récit et les réflexions de Chambray (*Expéd. de Russie*, I, p. 165-166) qui blâme l'impétuosité de Murat et remarque « la supériorité d'une infanterie aguerrie et bien conduite sur la cavalerie. »

heure et trouvâmes les hauteurs qui environnent Smolensk occupées par des corps de cavalerie ennemie. Notre division de cavalerie légère les chargea vigoureusement et les poursuivit jusque sous les murs de la ville, où elle fut arrêtée par le feu de l'artillerie et de l'infanterie. Je fis aussitôt avancer mon artillerie. Elle se mit en batterie sur deux points et canonna très vivement la place qui de son côté tirait continuellement sur nous. Le feu continua jusqu'au soir et devint bientôt général sur tous les fronts, parce que les batteries des corps qui arrivaient successivement, joignirent leur feu au nôtre. J'eus deux pièces démontées et plusieurs hommes et chevaux furent tués. Presque au commencement de l'action, un de nos canonniers d'ordonnance avait eu le bras emporté d'un boulet. Il fut conduit à l'ambulance où on lui fit aussitôt l'amputation. L'empereur vint à passer dans ce moment. Le canonnier, conservant tout son sang-froid, l'appela et lui dit qu'il ne regrettait pas d'être blessé pour lui, qu'il se croirait heureux s'il obtenait la croix de la Légion. L'empereur la lui accorda. Depuis, je n'ai plus entendu parler de ce soldat; très probablement il aura succombé à sa blessure.

L'ennemi avait encore, hors de la place, des troupes qui cherchaient à nous en éloigner et à reconnaître les mouvements de notre armée. Plusieurs escadrons de dragons russes s'approchèrent de nous dans cette intention. La première brigade de dragons de notre corps reçut ordre de les charger. Le 7e, soutenu par le 23e, se porta aussitôt à leur rencontre. Les deux troupes s'abordèrent au galop et la mêlée fut vive et meurtrière. J'ai peu vu de charges de cavalerie poussées plus à fond. Mais enfin, les Russes plièrent; ils se retirèrent en désordre sous les murs de la place, et mon artillerie, qui n'était qu'à demi-portée, les canonna si bien que tous nos boulets et nos obus tombèrent au milieu d'eux et augmentèrent leur

désarroi. Murat était à côté de moi près de mes pièces; enchanté de la vivacité et de la justesse de nos coups, il témoignait sa satisfaction aux canonniers en leur disant, avec son accent gascon : « Bravo, enfants! culbutez cette canaille; vous tirez comme des anges. » Il commandait l'avant-garde de l'armée dont nous faisions partie, et il était chaque jour avec nous. Son costume tout à fait théâtral aurait jeté du ridicule sur tout autre, mais il semblait fait à sa taille et accompagnait parfaitement une valeur toute brillante qui n'appartenait qu'à lui seul. Ses cheveux assez longs et d'un beau brun retombaient en boucles sur ses épaules. Il portait un chapeau retroussé, garni de plumes et d'aigrettes, ou bien un bonnet polonais surmonté d'un vaste panache, une soubreveste chamois à la chevalière, un pantalon cramoisi et des bottines jaunes. Un manteau court de velours vert brodé en or, ou une fourrure élégante, ornée de ganses et de torsades d'or, était jetée sur ses épaules. Ses chevaux avaient un harnachement bizarre, mais magnifique, et la grâce et l'adresse avec laquelle il les maniait, relevait encore leur beauté. Sa bravoure était tellement reconnue dans l'armée et on était si accoutumé à le voir au milieu du feu le plus épais, que les aides de camp ou officiers d'ordonnance qui avaient des ordres à lui transmettre ou des renseignements à lui donner, se dirigeaient toujours sur le point où l'on se battait et du côté où l'attaque paraissait la plus vive; ils étaient sûrs de l'y trouver. C'était le beau idéal du courage (1).

Vers les 4 heures après midi, le 1er corps d'infanterie arriva. Le maréchal Davout m'appela et, ensemble, nous nous approchâmes le plus près possible des remparts

(1) Tous les historiens et mémorialistes de la campagne ont fait le portrait de Murat, « ce paladin en habit de fête, couvert de plumes, de velours, de soie et de lauriers » (Norvins, *Mémoires*, III, p. 190); voir surtout Soltyk, *Mémoires*, p. 117-119; Dupuy, p. 176-177 et 185-186; d'Espinchal, *Souvenirs militaires*, I, p. 320.

malgré le feu de mousqueterie qui en partait. Il fit avancer quelques compagnies de voltigeurs pour repousser dans la place les tirailleurs ennemis, et son artillerie m'ayant, vers le soir, remplacé dans la position où j'étais, il me donna l'ordre de me rendre avec la mienne sur une hauteur assez éloignée où l'empereur avait établi son quartier général. L'artillerie de la garde y arriva à la nuit pour me relever. J'allai bivouaquer près de là, et dès la pointe du jour du 17, je rejoignis le 3e corps de cavalerie sur les hauteurs qui dominent la ville.

Le 17, toute l'armée étant réunie autour de Smolensk, l'empereur fit attaquer la place de vive force par plusieurs corps d'infanterie. L'armée russe étant également réunie sur ce point, la résistance fut d'autant plus vive que de la position qu'elle occupait sur les hauteurs de la rive droite du Dnieper, elle faisait relever par des troupes fraîches, au moyen de ponts de communication établis sur le fleuve, les troupes qui avaient souffert.

Nos attaques se succédèrent sans interruption pendant toute la journée. Souvent nous gagnions du terrain et pénétrions dans les faubourgs; mais de nouveaux efforts des Russes nous en délogeaient, et la nuit arriva sans que nous fussions maîtres de la place, dont nous occupions cependant tous les dehors. Cette journée, où nos troupes montrèrent l'ardeur la plus brillante, fut très meurtrière, et l'acharnement fut terrible de part et d'autre. Le 3e corps de cavalerie ne prit aucune part à l'affaire.

Dans l'après-midi, voyant que notre corps ne faisait aucun mouvement et ne serait probablement pas employé, je montai à cheval et parcourus les différents points d'attaque. La nuit venue, les Russes diminuèrent leur feu. Vers 11 heures il cessa entièrement, et des flammes s'élevèrent de la place. Bientôt, l'incendie fut général et des tourbillons de feu et de fumée couvrirent la ville et éclairèrent les environs.

Cet événement qui nous annonçait la retraite des Russes, perdit son horreur à nos yeux, et le soldat n'y voyait que la ruine d'une ville qui lui avait résisté toute la journée, et l'assurance de nouveaux progrès. Je passai plusieurs heures à admirer ce superbe spectacle que nous offrit bientôt l'incendie de Moscou; celui-ci fut infiniment plus considérable, mais moins prompt, moins général au même moment, et il ne présentait pas une activité aussi dévorante (1).

Le surlendemain 19, le 3e corps de cavalerie se mit en mouvement vers midi. Je visitai auparavant quelques parties de Smolensk que le feu avait épargnées, et j'y vis plusieurs beaux bâtiments en pierre et une fort belle église attenant à un vaste couvent de moines grecs. Presque toute la population avait suivi l'armée russe dans sa retraite. Notre corps faisait l'avant-garde de l'aile gauche de l'armée que formait le 4e corps sous les ordres du prince Eugène. Il passa le Dnieper au-dessous des ponts qui brûlaient encore, à un gué assez mauvais que mon artillerie traversa avec peine. Nous prîmes de là un chemin de traverse très mauvais à travers les hauteurs qui bordent la rive droite du fleuve et nous bivouaquâmes à deux ou trois lieues de Smolensk. Nous y restâmes la journée suivante et ce fut là que nous apprîmes la bataille de Valoutina et la mort de Gudin (2).

(1) Même réflexion dans les *Mémoires* de DEDEM, p. 255 : « L'incendie de Smolensk eut quelque chose de plus grandiose (que celui de Moscou); les murs élevés, les vastes tours au-dessus desquelles les flammes jaillissaient avec force, me représentèrent Ilion dans la fatale nuit que Virgile nous a décrite avec tant de beauté. Le feu à Moscou, beaucoup plus étendu, avait quelque chose de moins poétique. »

(2) César-Charles-Etienne Gudin, né à Montargis en 1768, sous-lieutenant en 1784, lieutenant en 1791, adjudant-général chef de brigade en 1795, général de brigade le 5 février 1799 et de division le 6 juillet 1800, blessé à Valoutina le 19 août 1812, mort à Smolensk trois jours après. C'était « un des généraux les plus distingués de l'armée » (Mathieu DUMAS, *Mémoires*, III, p. 434), le « modèle des divisionnaires » (ROGUET, *Mémoires militaires*, IV, p. 47); l'opinion le désignait comme un des futurs maréchaux (BURGOING, *Episodes*, p. 581), et « ce digne général fut justement estimé, aimé, et regretté » (BOULART, p. 250).

Le 21, nous rejoignîmes la grande route de Doukhovtchina et nous dirigeâmes sur cette ville. Nous rencontrâmes bientôt de gros partis de Cosaques que nous poussâmes devant nous et ensuite quelque infanterie et du canon. Ces différentes troupes réunies tinrent ferme et semblèrent résolues à défendre la position en avant de la ville. Mais après un combat vif et assez long et plusieurs charges que nous fîmes, ils furent culbutés et nous abandonnèrent Doukhovtchina. Nous y trouvâmes quelques ressources en vivres et en fourrages; une partie des habitants y étaient restés. Nos troupes ne logèrent pas dans la ville, et nous bivouaquâmes dans la plaine à environ une demi-lieue. Il faisait une chaleur excessive, et des essaims de cousins et de moucherons nous dévoraient et nous empêchaient de reposer la nuit. Cette chaleur, plus forte qu'elle ne l'est en France et même dans une partie de l'Italie à pareille époque, dura pendant tout le mois d'août (1).

Nous restâmes dans cette position un ou deux jours et continuâmes ensuite notre route sur Dorogobouje. Nous passâmes le Vop qui devait plus tard nous être si funeste et bivouaquâmes à quelque distance au delà.

Nous arrivâmes le lendemain à un vaste château, bâti au milieu d'immenses possessions; mais nous ne fîmes que nous y arrêter quelques heures, et après avoir cédé la place au 4e corps, nous vînmes bivouaquer sur la rive droite du Dnieper en vue de Dorogobouje où l'armée se réunissait en masse autour du quartier impérial. Nous n'avions depuis Doukhovtchina rencontré que quelques pulks de Cosaques que nous avions chassés devant nous.

Ayant passé le Dnieper au-dessus de Dorogobouje, nous nous réunîmes aux 1er et 2e corps de cavalerie et marchâmes ensemble à la tête du reste de l'armée dont nous

(1) La chaleur était si forte que les vieux soldats assuraient que le soleil de Russie était aussi brûlant que celui d'Egypte.

formions l'avant-garde, et chaque corps de cavalerie formait à son tour la tête de cette avant-garde. Toute l'armée marchait alors ensemble sur plusieurs colonnes, et au milieu d'une poussière effroyable que la chaleur excessive rendait encore plus insupportable. Chaque jour l'avant-garde se battait et quelquefois le combat devenait assez vif pour que non seulement toute notre cavalerie fût engagée, mais même de l'infanterie. La perte de mes notes ne me permet pas de me rappeler ces différents combats que nous livrâmes chaque jour. Je ne me souviens que de certains détails.

A quelque distance de Dorogobouje, faisant tête d'avant-garde, nous aperçûmes dans une plaine assez resserrée que nous dominions entièrement, et à demi-portée de canon, environ 5 000 à 6 000 hommes de cavalerie ennemie, chargés probablement de couvrir quelques mouvements, car cette position n'était nullement militaire. Notre corps s'arrêta; je fis mettre mon artillerie en batterie et commencer sur cette masse le feu le plus violent. Pendant quelques instants, elle eut bonne contenance; mais nos boulets, dont aucun n'était perdu, y mirent bientôt le désordre et sa retraite fut bientôt une espèce de déroute; malheureusement, de profonds ravins qui nous séparaient de cette cavalerie empêchèrent la nôtre de profiter de cet avantage.

Nous eûmes encore une affaire très chaude vers le 27 août sur les bords de l'Osma, avant d'arriver à Viasma. Toute la cavalerie de l'armée et quelques corps d'infanterie y furent engagés et l'on se battit jusqu'à la nuit close. Les corps de cavalerie qui étaient à notre droite avaient commencé à plier et notre position à l'extrême gauche devenait critique; mais bientôt les troupes se rallièrent et repoussèrent les Russes. Le feu fut très vif où nous étions, et les hauteurs de l'autre rive offraient des positions très avantageuses à l'artillerie ennemie.

L'adjudant-commandant Dugommier, fils du général et chef d'état-major de notre division de dragons, fut blessé au col d'un coup de carabine. Quoique la blessure ne parût pas dangereuse, je ne le revis plus, et probablement, n'étant pas encore bien guéri lors de la retraite, il aura succombé (1).

Au reste, depuis le 14 août jusqu'au 7 septembre, et depuis le 20 septembre jusqu'au 4 octobre, il ne s'est pas passé de jour où notre corps de cavalerie n'ait combattu et où je n'aie tiré le canon, et c'était chaque jour, à peu d'exceptions près, les mêmes heures, le même genre et le même résultat d'attaque.

Nous partions de notre bivouac vers les 5 ou 6 heures du matin, la division de cavalerie légère en tête, ayant devant elle un escadron d'avant-garde éclairé par un peloton et quelques tirailleurs. Je marchais avec le général et son état-major après cet escadron, et ce n'était guère que vers 9 heures que les coups de carabine de tirailleurs annonçaient les Russes. Les colonnes se déployaient aussitôt sur plusieurs lignes et avançaient en repoussant l'ennemi. Il ne se montrait d'abord que quelques Cosaques qui reculaient en tiraillant jusqu'à la première position favorable; mais là ils se ralliaient à une batterie d'artillerie légère qu'ils avaient avec eux. Cette batterie tirait sur nous; je faisais avancer la mienne; la canonnade s'engageait, des charges de cavalerie s'exécutaient, et bientôt les Russes se repliaient jusqu'à une nouvelle position où pareille manœuvre recommençait,

(1) C'était le troisième fils de Dugommier. On le nommait Chevigny pour le distinguer des deux autres frères. Sous-lieutenant au 14e régiment d'infanterie, aide de camp de son père, adjudant-général chef de bataillon à l'armée des Pyrénées-Orientales, adjudant-général chef de brigade à l'armée d'Italie en 1796, il eut de Clarke cette note terrible : « Sans talents; ivrogne quoique très jeune; peu probe. » Aussi n'eut-il plus d'avancement. Il fut fait prisonnier pendant la retraite de Russie et mourut à Saint-Pétersbourg; cf. A. Chuquet, *la Jeunesse de Napoléon*, III, p. 226 et 300.

et ainsi successivement jusqu'au soir, où ils tenaient ferme dans la dernière position qu'ils avaient choisie et qu'ils ne quittaient qu'à la nuit, après avoir eu soin auparavant de mettre le feu aux villages et aux habitations à portée (1). Cet incendie était pour eux le signal de partir et pour nous, de les remplacer, de soustraire aux flammes le peu de fourrage et d'abris qu'elles n'avaient pas encore consumés, de nous établir au milieu de ces décombres, et au lever du soleil nous reprenions notre marche, qui toujours avait les mêmes résultats.

Le 29 août, on entra à Viasma au milieu de l'incendie que les Russes y avaient allumé en se retirant et que les Français parvinrent à éteindre. Notre corps passa à la gauche de la ville en traversant une petite rivière très marécageuse où j'eus beaucoup de peine à faire passer mon artillerie.

Le 1er septembre, nous traversâmes Ghiatsk que les Russes avaient aussi tenté d'incendier. Cette ville, peu considérable, m'a paru bien bâtie et beaucoup plus agréable que celles que nous avions rencontrées jusqu'alors.

Vers le 3 ou le 4 septembre, toute l'armée s'arrêta et nous bivouaquâmes deux jours près d'un petit village à peu de distance des avant-postes de l'ennemi. Ce fut là que nous reçûmes l'ordre du jour par lequel l'empereur annonçait que nous allions enfin livrer la bataille si longtemps désirée et ordonnait aux généraux et chefs de corps de profiter de ces deux jours de repos pour amasser quelques vivres et mettre les armes en état. Les chaleurs, très fortes jusqu'alors, cessèrent tout à coup et l'air devint assez vif. Pour la première fois je pris sur la peau le gilet de laine que je n'ai pas quitté depuis.

Le 5 septembre, notre corps marcha en bataille sur le

(1) Chambray (*Expéd. de Russie*, I, p. 277) dit qu'il voyait alors « les flammes l'entourer constamment. »

flanc de la grande route. Il ne formait pas ce jour-là l'extrême avant-garde; il n'était destiné qu'à soutenir la cavalerie qui marchait en avant. Près de Borodino, cette cavalerie eut plusieurs engagements sérieux. Dans l'un, le 11e régiment de hussards, presque entièrement composé de Hollandais, souffrit beaucoup; il avait culbuté des Cosaques qu'il pourchassait avec ardeur, lorsqu'un régiment de dragons russes, en bataille dans un vallon, le chargea et profitant du désordre que la poursuite avait mis dans ses rangs, le culbuta à son tour. Les Russes furent bientôt arrêtés et repoussés par notre cavalerie; mais en arrivant sur le champ de bataille où cette échauffourée avait eu lieu, nous le vîmes couvert de chevaux et d'hommes morts que la pelisse blanche du 11e hussards faisait reconnaître (1).

Nous aperçûmes bientôt toute l'armée ennemie qui occupait les hauteurs de Borodino, et la nôtre prit position environ à une lieue de ce village. Notre corps s'arrêta sur la gauche de la grande route, derrière le bivouac de l'empereur. Entouré de ses maréchaux, Napoléon examina longtemps avec une longue-vue les dispositions des Russes et les redoutes qui couvraient leur position. J'étais tout près de lui à portée d'entendre les ordres qu'il donnait, et jamais je ne vis de spectacle plus imposant que celui de notre armée se déployant sur des lignes immenses en présence des nombreux bataillons russes dont les armes étincelaient au soleil. Et c'était un seul homme, celui que je voyais, qui d'un seul mot faisait mouvoir ces terribles masses et allait ordonner leur choc!

Vers les 5 heures, il décida d'emporter la redoute qui protégeait la gauche de l'ennemi en avant d'un village sur la vieille route de Kalouga (2). Elle était appuyée

(1) Castellane (*Journal*, I, p. 147) dit de même que ce 11e hussards, régiment hollandais, souffrit beaucoup et fut détruit presque en entier.

(2) La redoute de Chévardino.

à des bois, et des forces nombreuses la soutenaient. Aussitôt, la division Compans (1), chargée de cette attaque et suivie par une partie de la cavalerie, se porte sur le point désigné où les Russes, de leur côté, font marcher de nouveaux bataillons.

C'était chose belle à voir que l'ardeur de nos troupes. Un ciel superbe et le soleil couchant qui se reflétait dans les fusils et les sabres, ajoutaient à la beauté du spectacle. Le reste de l'armée, de ses positions, suivait des yeux ces troupes qui marchaient, fières d'être appelées les premières à l'honneur de combattre, et les accompagnait de ses acclamations. Des saillies militaires assaisonnaient les observations que chacun faisait sur les moyens d'attaque et les obstacles à vaincre. Mais tous présumaient avec raison que l'adversaire céderait à de pareilles troupes, et il fallait que l'empereur en fût bien persuadé pour tenter à une heure aussi avancée l'assaut d'une position aussi forte à laquelle l'ennemi paraissait et devait en effet attacher autant d'importance puisqu'une fois cette redoute enlevée, sa gauche se trouvait très exposée. L'attaque devint bientôt extrêmement vive. Plusieurs charges de cavalerie eurent lieu, et rien n'était encore décidé lorsque nous reçûmes l'ordre de nous porter vers la redoute. Quand nous arrivâmes, elle était emportée et nous restâmes en position jusque vers les 9 heures du soir. L'ennemi s'était retiré dans les bois voisins. Il essaya même de reprendre la redoute; il fut repoussé

(1) Jean-Dominique comte Compans, né à Salies (Haute-Garonne) en 1769, capitaine au 3e de la Haute-Garonne (1791), adjudant-général chef de bataillon (1793) et chef de brigade (1795), général de brigade (19 octobre 1799) et de division (23 novembre 1806), mis en non-activité (1815), disponible (1818), retraité (1834), mort à Blagnac (Haute-Garonne) en 1845. Cf. sur son rôle dans cette journée les pages intéressantes de Soltyk, *Mémoires*, p. 204-207 : « Son coup d'œil militaire était sûr et son jugement parfait ; ... il eut une de ces inspirations soudaines qui décident du sort des batailles... » Voir aussi Gourgaud, *Examen critique de l'ouvrage de Ségur*, p. 200-205 et 216-218.

vigoureusement; toutefois il continua son feu jusqu'à minuit et ses boulets tombaient sur notre bivouac.

Je fis ramasser le soir près de la redoute un jeune officier russe de seize ou dix-sept ans qui avait reçu un coup de feu dans le bas-ventre. Il parlait un peu français et demandait avec instance à être pansé : chose impossible, puisque tous les chirurgiens étaient employés. Je le conduisis comme je pus dans une masure déjà encombrée de blessés, et après lui avoir trouvé, non sans peine, une petite place au milieu de ces malheureux dont les gémissements contrastaient si péniblement avec l'éclat de la victoire qu'ils venaient de payer de leur sang, je lui donnai un peu de pain et d'eau-de-vie en lui promettant qu'il serait pansé le lendemain. Mais je doute qu'il ait passé la nuit, et que les chirurgiens l'aient trouvé vivant.

Ce soir-là, j'allai avec le général Grouchy et son chef d'état-major Jumilhac reconnaître les environs. Un boulet tiré de très près passa entre nous trois. Jumilhac se baissa vivement. Le général Grouchy ne put s'empêcher de sourire et me dit : « Il paraît, colonel, que vous êtes plus familier avec les boulets que monsieur, car vous ne les saluez pas comme lui. » Le pauvre chef d'état-major, fort embarrassé de sa contenance, ne dit pas un mot. Au reste, c'est un mouvement involontaire chez quelques militaires que j'ai connus; mais c'est un malheur pour eux, car il peut être souvent attribué à la peur. Quant à moi, j'ai été assez heureux pour ne jamais faire le moindre mouvement afin d'éviter un boulet, et je m'en félicite.

Après une nuit pluvieuse et très froide, nous eûmes le 6 une très belle journée, et nous pûmes examiner à notre aise le camp ennemi, dont un soleil brillant nous découvrait toutes les parties.

Dès le matin, j'allai dans la redoute emportée la veille. Le nombre considérable de cadavres qui y étaient

entassés attestait la vigoureuse résistance qu'elle avait faite et les efforts que nos troupes avaient eus à surmonter. Les parapets étaient détruits en plusieurs endroits par notre canon; les pièces russes qu'elle renfermait, démontées et renversées; et les canonniers qui les servaient, gisaient morts à côté d'elles. C'est surtout dans les fossés et sur les revers de l'escarpement qu'il y avait eu le plus d'hommes tués. La partie qui était de notre côté était couverte de Français qui y avaient péri en montant à l'assaut et une quantité plus grande encore de grenadiers russes avaient trouvé la mort sur le côté opposé qu'ils avaient tenté à plusieurs reprises de franchir lorsque nous nous étions emparés de la redoute. Plusieurs maréchaux et commandants de corps d'armée se trouvaient là quand j'arrivai et, entre autres, le général Montbrun qui fut tué le lendemain et avec qui je m'entretins quelque temps (1).

La journée du 6 fut employée de part et d'autre à s'observer, et quoique sur plusieurs points nos postes fussent très rapprochés de ceux de l'ennemi, il n'y eut pas un coup de fusil de tiré. Le grand événement qui se préparait rendait inutile et presque ridicule toute attaque partielle de postes ou de patrouilles, et ce ne fut que le soir que de fortes batteries de position, établies par l'empereur contre la droite de l'adversaire, commencèrent le

(1) Louis-Pierre Montbrun, né à Florensac dans l'Hérault en 1770, enrôlé en 1789 au 1er chasseurs à cheval qu'il ne quitta qu'après dix-huit ans de services le 25 décembre 1807 lorsqu'il devint général de brigade, général de division (9 mars 1809), commandant en chef du 2e corps de cavalerie de la Grande Armée (9 janvier 1812), tué le 7 septembre dès le début de la bataille. Il fut, a dit Marmont, l'émule de gloire de Lasalle, mais ses facultés individuelles étaient plus hautes. Dedem le nomme un « guerrier beau et brillant de gloire, un officier de talent, mais trop ardent. » Parquin le regarde comme le plus bel homme de guerre qu'il ait vu de sa vie, et Ségur comme le plus actif des généraux de l'avant-garde. Son nom remplit le premier volume des *Souvenirs militaires* de D'Espinchal qui vante son audace, sa fougue et sa loyauté. Voir aussi Marbot, II, p. 84.

feu qui se prolongea une partie de la nuit et recommença à la pointe du jour. Entouré de ses maréchaux et généraux en chef, Napoléon se porta sur le front de l'armée pour lui donner ses dernières instructions et lui indiquer, suivant son expression, le théâtre de sa gloire pour le lendemain.

Dans la soirée du 6, le 3e corps de cavalerie reçut l'ordre de quitter la position qu'il occupait depuis le 5 à la droite et de se rendre vers la gauche sous les ordres du prince Eugène, qui commandait cette aile et une partie du centre. Pour dérober ce mouvement à l'ennemi, nous ne le commençâmes qu'à la nuit. Mon artillerie n'atteignit que fort tard la nouvelle position, quoique le trajet ne fût guère que d'une demi-lieue; mais les ravins escarpés et fangeux qu'il fallut traverser sans guide, tantôt dans l'obscurité la plus profonde, tantôt au milieu des feux de bivouac qui nous éblouissaient et nous faisaient perdre toute direction, rendaient la marche très longue et très pénible. Notre position était à peu près celle que nous occupions le 5 avant l'attaque de la droite. Je m'établis au bivouac d'une de mes compagnies dont les hommes envoyés aux environs étaient rentrés avec des provisions d'œufs et de beurre. Nous mangeâmes des œufs accommodés de toutes les façons et il ne manquait que du vin pour rendre la fête complète.

Au reste, il est difficile de se représenter l'aspect que notre camp présentait cette nuit-là. Il y régnait une joie bruyante qu'inspirait la pensée de la bataille dont l'issue ne paraissait douteuse à aucun de nous (1). De toutes parts on entendait les cris des soldats qui s'appelaient et les

(1) Fezensac écrit de même (*Souvenirs militaires*, p. 251) que la garde semblait se disposer à une parade, qu'une nouvelle bataille n'était aux yeux de ces vieux soldats qu'une victoire de plus, et que pour partager cette noble confiance, il suffisait de les regarder. Cf. Soltyk, p. 215 : « La figure martiale et calme de nos guerriers révélait leur entière confiance dans l'avenir. »

éclats de rire qu'excitaient les contes joyeux des plus délurés, leurs réflexions grotesquement philosophiques sur les chances que chacun devait courir le lendemain. Des feux innombrables, assez mal en ordre de notre côté et symétriquement allumés du côté des Russes, le long de leurs retranchements, éclairaient l'horizon et donnaient l'idée d'une magnifique illumination et d'une véritable fête. Mais peu à peu, le bruit diminue, les feux de bivouac pâlissent, puis s'éteignent, et les hommes cèdent au sommeil qu'un grand nombre d'entre eux goûtent pour la dernière fois.

Le 7, à la pointe du jour, les trompettes et les tambours se font entendre sur toute la ligne dans les deux camps, ainsi que le canon des batteries établies pendant la nuit. On prend les armes, on forme les rangs et à la tête de chaque corps, on lit un ordre de l'empereur ainsi conçu : « Soldats, voilà la bataille que vous avez tant désirée; désormais la victoire dépend de vous: elle nous est nécessaire, elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver et un prompt retour dans la patrie; conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Vitebsk, à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée; que l'on dise de vous : *il était à cette grande bataille sous les murs de Moscou!* » Cette lecture fut accueillie par les cris d'enthousiasme de *Vive l'empereur!* et chacun attendait avec impatience le signal de cette bataille attendue depuis si longtemps et qui aurait été décisive, comme l'ardeur des troupes le promettait, si de meilleures dispositions avaient été prises ou si, du moins, elles avaient été suivies avec plus de vigueur et d'ensemble (1).

Je me rendis au bivouac du général Grouchy dont

(1) Griois juge donc, comme Saint-Cyr (*Mémoires sous l'Empire*, III, p. 269), « qu'il n'y eut pas dans les attaques la précision et surtout l'ensemble que la coopération active du chef pouvait seule imprimer ».

j'étais peu éloigné et pendant que notre cavalerie se mettait en mouvement, nous prîmes une tasse de café qui, avec un morceau de pain que j'avais dans ma poche, fut ma seule nourriture pendant cette journée. Nous rejoignîmes la tête de notre colonne et descendîmes avec elle vers la Kologda, petite rivière que nous passâmes à gué, après avoir franchi plusieurs ravins escarpés, et sur laquelle quelques ponts légers avaient été jetés pour le service de l'infanterie.

Au jour, une canonnade générale s'engagea sur toute la ligne. Un brouillard épais nous environnait encore, mais bientôt le soleil le dissipa entièrement et éclaira une de ces belles journées d'automne de nos climats.

Notre corps, formé sur deux lignes, se mit en bataille sur le revers d'un coteau qui nous dérobait la vue des ennemis. Leurs boulets venaient cependant jusqu'à nous et nous reçûmes plusieurs obus percés de trous et remplis d'artifices; c'est une espèce de projectiles qui n'est guère employée que dans les sièges pour mettre le feu aux magasins et c'est la seule fois que je l'ai vue en campagne, où elle me paraît avoir peu d'utilité. Je vis aussi dans cette circonstance un résultat bien malheureux de l'ignorance et de l'étourderie d'un officier d'infanterie dont le régiment se trouvait près de nous. Un boulet mort arrivait de son côté en faisant de faibles ricochets et en rasant presque la terre; sans réfléchir à la force d'impulsion qui devait encore rester au projectile, cet officier avance vers le boulet et veut l'arrêter avec son pied qui est aussitôt fracassé.

Pendant à peu près une heure que nous restâmes dans cette position, le feu d'artillerie et de mousqueterie était devenu terrible, et de vastes nuages de fumée s'élevaient au-dessus des deux armées. Une charge du 2e corps de cavalerie qui était à notre droite avait eu lieu et Montbrun qui la commandait y avait été tué. Le feu de mous-

queterie, plus vif encore et plus soutenu vis-à-vis de nous que sur les autres points, annonçait une attaque de vive force. Effectivement, la grande redoute du centre venait d'être emportée à la baïonnette par le 30e régiment de la division Morand qui, dans cette journée, avait été mise sous les ordres du prince Eugène. Un grenadier, blessé à cette attaque, revint, couvert de sang et enivré de gloire, nous confirmer cet heureux succès qui nous semblait décider la victoire, en ouvrant le centre de l'ennemi et séparant ses deux ailes. Malheureusement, une demi-heure après, un feu encore plus vif et des hourras nous annoncèrent que les Russes étaient rentrés dans l'ouvrage. Les braves qui l'occupaient et qui, par une imprévoyance qu'on ne peut expliquer, avaient été abandonnés à eux-mêmes sans être soutenus à bonne distance par d'autres troupes, succombèrent. L'ennemi, vainqueur, redoubla d'efforts sur toute la ligne et écrasa de son feu les masses d'infanterie qui tentèrent vainement, à plusieurs reprises, de reprendre la redoute. Après avoir perdu beaucoup de monde, nous dûmes la battre par notre canon pour ruiner l'artillerie dont elle était armée, détruire ses parapets et pouvoir l'attaquer ensuite avec plus d'avantage.

Vers les 10 heures, plusieurs pulks de Cosaques et quelques régiments de cavalerie ayant tourné notre gauche, où se trouvaient les troupes italiennes et la cavalerie légère du 4e corps, y jetèrent un désordre dont nous pûmes juger de la position où nous étions. Le général Grouchy y envoya aussitôt une brigade de cavalerie légère Mais tout était réparé avant son arrivée et elle nous rejoignit. L'infanterie, se formant en carrés, avait promptement repoussé l'attaque plus bruyante que redoutable de ces troupes irrégulières.

A peu près dans le même temps, une masse de cuirassiers russes exécuta une charge sur notre droite et nous

pûmes voir de notre position qu'elle y mit un peu de désordre; mais cette masse de cavalerie fut promptement ramenée et culbutée.

Cependant, notre corps se rapprochait de la grande redoute. Il se forma en arrière d'un ravin profond qui l'en séparait. Pour moi, je me portai au delà du ravin avec mon artillerie que je mis aussitôt en batterie et qui commença son feu contre l'artillerie des redoutes que nous avions à notre droite et à notre gauche, et contre les masses d'infanterie et de cavalerie que nous avions en face. Bientôt toutes les réserves de cavalerie se réunirent sur ce point et se formèrent sur plusieurs lignes à la droite de mes batteries. Le feu augmentait de violence. Les balles, les boulets, les obus et la mitraille pleuvaient sur nous de toutes parts et faisaient de larges trouées dans notre cavalerie qui, pendant plusieurs heures, resta là exposée et sans bouger. La plaine était couverte d'hommes blessés qui se rendaient aux ambulances et de chevaux sans cavaliers qui galopaient en désordre. Je remarquai près de moi un régiment de cuirassiers wurtembergeois, sur lequel les boulets semblaient frapper de préférence; les casques et les cuirasses volaient en éclats dans tous les rangs. Les carabiniers français, postés plus en avant, souffrirent aussi beaucoup, surtout de la mousqueterie dont les balles résonnaient sur leur armure. C'est là que le jeune Lariboisière, capitaine dans ce corps et fils du général d'artillerie, fut blessé à mort d'une balle dans le bas-ventre (1). Mon artillerie fut très éprouvée et j'eus bientôt deux pièces démontées et un grand nombre d'hommes et de chevaux de tués. Pendant ce temps, le général Grouchy, avec son état-major, s'était

(1) Ce fils du général, Honoré-Charles, né à Fougères en 1788, élève de l'Ecole poytechnique, élève sous-lieutenant en 1808, second lieutenant en 1809, aide de camp de son père depuis le 27 février 1810, avait été promu capitaine le 22 juillet 1812.

avancé sur le bord du ravin, derrière moi, et m'avait fait appeler. A peine étais-je près de lui que l'ennemi tira sur notre groupe et, en très peu d'instants, plusieurs ordonnances et officiers d'état-major furent tués ou blessés par la mitraille; le cheval du général Grouchy, atteint d'un boulet dans le poitrail, se renversa sur son maître, que nous crûmes mort, mais qui en fut quitte pour une forte contusion. Dans le même moment, un des canonniers d'ordonnance que j'avais avec moi fut blessé au col d'une balle de mitraille.

Le feu continuait de part et d'autre avec vivacité sans résultats décisifs, lorsque vers les 2 ou 3 heures, le roi de Naples parut avec son nombreux et brillant cortège. Depuis le commencement de la bataille, nous n'avions vu que le prince Eugène qui, rappelé à la gauche par le hourra des Cosaques, n'était resté qu'un moment auprès de nous et ce fut à notre grande satisfaction que nous vîmes arriver le roi Murat. Nous étions bien persuadés qu'il mettrait fin à une canonnade meurtrière qui ne menait à rien, qui allait même se ralentir faute de munitions, et qu'il disposerait enfin de tant de troupes entassées sur le même point pour faire une attaque franche et décisive. En effet, après avoir reconnu la situation et parcouru le terrain où notre cavalerie était écrasée depuis plusieurs heures, il remarque que les parapets de la grande redoute du centre sont presque effacés par notre artillerie. Il ordonne à la cavalerie de charger cette redoute et les troupes qui la protègent. Aussitôt tout s'ébranle; cette nombreuse cavalerie se forme en colonnes; les cuirassiers du 2e corps qui sont en tête — c'était, autant que je m'en souvienne, le 5e cuirassiers — prennent le galop, culbutent ce qui se trouve devant eux et tournant la redoute, y pénètrent par la gorge et par les endroits où les terres éboulées dans le fossé en facilitent l'accès. Pendant ce temps, le vice-roi, avec son

infanterie, attaque la redoute par la gauche. Mais on aperçoit bientôt les casques et les sabres de nos braves cuirassiers briller dans cette redoute dont le feu cesse immédiatement. Elle est prise! Il serait difficile de se faire une idée de ce que nous éprouvâmes tous à la vue de ce brillant fait d'armes, peut-être sans exemple dans les fastes militaires des nations. Chacun de nous accompagnait de ses vœux et aurait voulu aider de ses bras cette cavalerie qu'on voyait franchir des fossés et gravir des remparts sous le feu de la mitraille, et des cris d'enthousiasme s'élevèrent de toutes parts lorsqu'ils furent maîtres de la redoute. Caulaincourt commandait cette brillante charge où il mourut glorieusement (1).

La prise de l'ouvrage décidait de la journée. Aussi de nombreuses colonnes russes se précipitent vers la redoute dont elles sentent l'importance. Le moment est pressant. L'ordre arrive à notre corps de marcher. Bientôt nous sommes aux prises avec l'ennemi. Après quelques charges vigoureuses, il est repoussé en désordre loin de la redoute. Mais ce succès fut vivement disputé et nous y perdîmes du monde. Le colonel Ledard, du 6e chasseurs, fut tué (2). Le général Dommanget, atteint de plusieurs coups de sabre sur la tête, fut mis hors de combat. Le général Grouchy reçut dans la poitrine un biscaïen qui, heureusement, ne pénétra pas; mais il me chargea d'aller

(1) Auguste-Jean-Gabriel, comte de Caulaincourt, né à Caulaincourt en Picardie (1777), sous-lieutenant aux cuirassiers (1792), lieutenant aux carabiniers (1796), capitaine de dragons (1797), chef d'escadron (1800), colonel (1801), aide de camp de Berthier (1804), général de brigade (10 juin 1806) et de division (7 septembre 1809); c'était, disait Soult, un officier consommé dans son arme, et Labaume (*Relation circonstanciée de la retraite de Russie*, p. 151), assure qu'il brillait de toutes les qualités d'un chevalier français; il fut, écrit Fezensac (p. 254), « vivement regretté au quartier général où il était fort aimé. »

(2) François Ledard, né à Vacherauville (Meuse) en 1766, entré aux chasseurs à cheval (1783), brigadier (1787), fourrier (1791), maréchal des logis (1792), sous-lieutenant, lieutenant, capitaine en janvier, septembre et novembre 1793, chef d'escadron (1801), major (1803), colonel du 6e chasseurs (14 mai 1808), tué d'un coup de feu au bas-ventre.

annoncer au vice-roi que sa blessure l'obligeait à se retirer et qu'il remettait le commandement au général Lahoussaye, le plus ancien de ses divisionnaires.

Je ne savais où trouver le vice-roi; je le cherchai longtemps et le rencontrai enfin à l'extrême gauche. En le cherchant, j'avais parcouru une partie du champ de bataille que l'artillerie ennemie balayait en tous sens et j'avais reçu un biscaïen dans les reins, mais il avait déjà perdu de sa force et la barrette de mon ceinturon sur laquelle il frappa l'amortit encore. J'en fus quitte pour une contusion assez douloureuse, mais qui n'eut pas de suites et qui ne m'empêcha pas de me tenir à cheval.

Le jour finissait. Je rejoignis mon corps qui s'était remis en bataille, ainsi que mon artillerie, à la droite de la redoute et nous étions encore là une heure après que la nuit fut venue. Car, bien que la bataille fût gagnée, l'ennemi occupait toujours de fortes positions vis-à-vis de nous; nous recevions des boulets, des balles; le feu ne cessa que lorsque l'obscurité fut complète. Chaque corps établit alors ses bivouacs et je passai la nuit avec une partie de mon canon, près de la première position que nous avions prise le matin. Le froid fut très vif, nous manquions de bois et même à peu près de vivres, mais le succès, les récits de nos prouesses nous faisaient oublier nos privations, et les fatigues de la journée nous plongèrent bientôt en un sommeil profond.

Cette bataille, à laquelle les Français donnèrent le nom de la Moskova et les Russes, le nom de Borodino, commença à 6 heures du matin et continua sans interruption jusqu'à la nuit fermée. Le feu fut terrible de part et d'autre. Le vaste terrain sur lequel on luttait, était sillonné de boulets dans tous les sens et la perte fut immense des deux côtés. Les Russes défendirent le terrain pied à pied pendant toute la journée, reprenant une nouvelle position quand ils ne pouvaient parvenir à re-

prendre celle que nous leur avions enlevée, et ce ne fut que vers le milieu de la nuit que leurs masses se mirent décidément en retraite sur Mojaïsk.

Pendant l'action ils avaient, selon leur coutume, détaché sur nos derrières et nos flancs de nombreuses troupes de Cosaques qui mirent quelque désordre parmi nos bagages restés à une lieue du champ de bataille. Même le lendemain, ils firent un hourra sur notre droite, près du quartier impérial; mais les premières troupes qui prirent les armes suffirent pour les refouler sur leur armée.

Si l'on eût profité de l'ardeur de nos troupes, manœuvré à propos, et mis de l'ensemble dans les attaques, je suis persuadé que la journée eût été décisive et l'armée russe détruite. Et ce résultat, on eût pu l'obtenir à 9 heures du matin, lorsque la grande redoute fut enlevée. Un mouvement général sur l'armée russe que ce brillant succès avait ébranlée, l'eût probablement acculée aux bois qui étaient sur ses derrières et qui n'avaient pour issues que d'étroits défilés. Mais pour cela, la présence de l'empereur était nécessaire; or, il resta constamment sur un même point, à la droite, une lunette à la main, et il ne parut pas sur le reste de la ligne. S'il avait employé ces moyens décisifs qui lui valurent tant de victoires, s'il s'était montré à ses soldats et à ses généraux, que n'aurait-il pas fait avec une telle armée et dans un pareil moment? Peut-être la guerre eût-elle été terminée sur les bords de la Moskova. Telles étaient les réflexions qu'officiers et vieux soldats faisaient le lendemain en voyant le résultat de tant de sang versé : c'était quelques lieues du terrain dévasté que l'ennemi nous abandonnait et de nouvelles batailles à donner (1).

(1) Selon Ségur. Napoléon avait ce jour-là un « fiévreux refroidissement » et « une atteinte de dysurie » qui influèrent sur son esprit. Cf., pourtant, les réflexions de Gourgaud, *Examen critique*, p. 227-238, 253-254 et 418.

Le 8 septembre, au matin, je me rendis au bivouac du général Grouchy pour prendre ses ordres et j'appris de lui que sa blessure, quoique peu dangereuse, l'obligeait à quitter le commandement. Deux de ses aides de camp, Turenne (1) et Grammont d'Aster (2), avaient été, eux aussi, blessés légèrement. Ce fut avec peine que je vis le général Grouchy s'éloigner de nous. Il était brave, prudent et il avait la confiance des troupes. Quant à moi, j'y perdais doublement, par l'amitié qu'il me témoignait et par la ressource que je trouvais à son quartier général, où je mangeais chaque jour : avantage qui, dans toute autre circonstance, est presque toujours plus gênant qu'agréable, mais qui, alors, était inappréciable. Lahoussaye, qui le remplaçait, ne s'était pas encore fait connaître, mais sa réputation ne donnait pas de lui une idée bien avantageuse et sa réputation avait raison.

Après avoir fait remplacer les munitions consommées et nommé de nouveaux sous-officiers et brigadiers dans mon régiment, je profitai de quelques heures de repos pour visiter une partie de la droite du champ de bataille. Il y régnait un affreux désordre. Plusieurs charges de cavalerie y avaient eu lieu et la terre était jonchée de

ainsi que celles de Mathieu Dumas, *Mémoires*, III, p. 439-440, de Pasquier, *Mémoires*, II, p. 8-10, et de Chlapowski, *Mém.*, p. 269.

(1) Jean-François-Martial-Amédée de Turenne, né à Beaulieu (Corrèze) en 1785, élève à l'école militaire de Fontainebleau, sous-lieutenant au 13e dragons (1805), lieutenant et aide de camp du général Kellermann (1808), capitaine (1811), chef d'escadron au 6e chasseurs à cheval (8 octobre 1812), major et premier aide de camp du ministre Dupont (5 avril 1814), colonel (24 mars 1825), mort le 10 juin 1830 à Bordeaux où il était chef d'état-major de la division.

(2) Antoine-Louis-Raymond-Geneviève, comte de Gramont d'Aster, né à Paris en 1787, sous-lieutenant (1809), puis lieutenant (1812) au 30e dragons, réformé pour cause de blessures en novembre 1813, nommé colonel à la suite, le 20 avril 1814, par ordonnance de Louis XVIII datée de Londres et sous-lieutenant des gardes du corps dans la compagnie de son oncle le duc de Gramont (3 juin 1814), pair de France (5 mars 1819), mort de la fièvre jaune (27 juillet 1825) à Fort-Royal de la Martinique où il était allé, par décision du 2 février précédent, commander, comme colonel, le 49e de ligne.

débris d'armes et de canons, ainsi que de cadavres de chevaux et d'hommes, et surtout de cuirassiers russes. Parmi ces derniers se trouvaient beaucoup de blessés qui n'avaient pu encore être relevés et la plupart moururent, sans doute, sur le terrain même où ils avaient été renversés; les secours de nos ambulances, si considérables qu'ils fussent, étaient insuffisants et les Français devaient avoir la préférence (1).

Les blessés russes que je vis, accablés de leurs souffrances et du froid de la nuit, ne poussaient cependant aucune plainte. Ils regardaient d'un air indifférent les troupes qui passaient près d'eux, en évitant autant que possible d'être atteints par les chevaux. Cette insensibilité qui, je crois, résulte d'une organisation plus forte et moins irritable que la nôtre, était augmentée par leur fervente dévotion pour leur grand saint Nicolas; presque tous tenaient dans leur main la médaille ou l'image du saint qu'ils embrassaient avec ardeur et qui leur faisait oublier leur mal.

Vers les 2 heures après-midi de ce jour, 8 septembre, l'avant-garde dont nous faisions partie et que commandait le roi de Naples, se mit en mouvement et nous suivîmes la route de Mojaïsk, sur laquelle l'armée russe avait fait sa retraite pendant la nuit.

La route, jusqu'à Mojaïsk, presque partout bordée de vastes forêts de sapins et de bouleaux, est large et bien entretenue. A peu de distance du champ de bataille, nous passâmes devant une chaumière bâtie sur la lisière d'un bois. Une ambulance russe y était établie pendant l'action et des amas de bras et de jambes coupés couvraient le terrain, autour de la cabane.

(1) Notons toutefois, d'après Soltyk, p. 252, les soins que prit l'empereur pour « étendre cette mesure d'humanité aux blessés moscovites »; Soltyk assure que Napoléon leur témoigna le plus vif intérêt et qu'il était « humain et sensible après la victoire »; cf. Fezensac, p. 255.

Nous avions à peine marché deux heures, que le canon se fit entendre devant nous, et bientôt nous découvrîmes la ville de Mojaïsk et de fortes masses d'artillerie, de cavalerie et de Cosaques, postées entre la ville et nous, comme pour en défendre les approches. Un terrain découvert d'une vaste étendue, entrecoupé de ravins, et d'une pente bien prononcée, nous séparait de Mojaïsk qui est dans un fond, sur les bords de la Moskova. Le roi de Naples fit attaquer l'ennemi dès qu'il l'aperçut. Plusieurs charges successives eurent lieu, appuyées de part et d'autre d'un feu vif et soutenu d'artillerie, et les masses russes, cédant peu à peu, se concentrèrent enfin autour de la ville. Le courage impatient du roi voulait un succès prompt et décisif (1). Il ordonne et dirige de nouvelles charges et probablement elles auraient rejeté l'ennemi au delà de la ville, si des ravins qu'on n'avait pas reconnus n'eussent arrêté notre cavalerie au milieu de sa carrière. Il fallut revenir sur ses pas en essuyant presque à bout portant le feu de la mitraille; la nuit, qui commençait déjà, mit fin au combat et nos troupes s'établirent sur le champ de bataille ou dans les bois environnants, aussi bien que l'obscurité le permit.

La cavalerie perdit beaucoup de monde dans cette affaire. Celle du 3e corps, quoiqu'elle ne fût qu'en seconde ligne, souffrit cependant par le feu de l'artillerie auquel elle fut constamment exposée. Le colonel du 7e dragons, jeune Italien, fils de Mme Visconti, y fut blessé au talon (2)

(1) Ségur dit aussi que Murat montra son impétuosité ordinaire et pensa seulement à se heurter contre ce qu'il avait devant lui; cf. Mathieu Dumas, *Mémoires*, III, p. 442.

(2) Il se nommait Sopransi, et Castellane dit qu'il fut touché d'un biscaïen au genou. Louis-Ambroise-Barthélemé Sopransi, né à Milan en 1780, entré dans les hussards volontaires et nommé provisoirement en juin 1800 sous-lieutenant et aide de camp de Berthier, sous-lieutenant au 1er dragons (1803), lieutenant (1804), adjudant-major (1806), aide de camp du prince de Neuchâtel (1807), chef d'escadron (1808), colonel du 7e dragons (14 juillet 1812), général de brigade (13 octobre 1812), blessé de

et en mourut peu de temps après. Je faillis moi-même être emporté d'un boulet qui passa entre la tête de mon cheval et moi.

Mes compagnies bivouaquèrent dans un bois, et les détachements envoyés à la découverte ayant trouvé des vivres, on soupa assez bien. Quelques bouteilles d'hydromel qu'ils avaient rapportées nous firent passer gaiement une partie de la nuit près d'un feu énorme que les canonniers entretenaient en y jetant des arbres entiers.

Dès que le jour parut, nous nous remîmes en marche. Nos tirailleurs ne trouvèrent plus dans Mojaïsk que de faibles détachements que l'arrière-garde russe y avait laissés et qui, après une courte défense, la rejoignirent sur les hauteurs au delà de la ville. Le roi de Naples la fit attaquer aussitôt. Mojaïsk souffrit beaucoup de ce combat; les boulets et obus dirigés sur nos troupes qui la traversaient, mirent le feu en plusieurs endroits et un grand nombre de soldats qui se précipitèrent dans les maisons sous prétexte d'y chercher des vivres augmentèrent le désordre. Enfin, l'ennemi, chassé des positions qu'il occupait, se mit en pleine retraite et l'empereur vint s'établir dans la ville.

Les Russes n'opposaient plus qu'une faible résistance et semblaient, en hasardant quelques pulks de Cosaques et des pièces légères, chercher seulement à retarder notre marche, pour avoir le temps de se réunir et de se réorganiser avant de livrer une dernière bataille sous les murs de Moscou. C'était, du moins, le sentiment assez général de l'armée, et un déserteur que Jumilhac fit parler nous dit qu'une armée de réserve se formait

nouveau à Leipzig le 18 octobre 1813 (Martinien, *Tableaux*, p. 24), employé au dépôt central de cavalerie à Versailles en 1814, meurt en 1815, et sa mère, la belle Visconti, devenue son héritière, touche l'indemnité de 3 350 francs allouée à ce jeune général pour les trois chevaux qu'il avait perdus dans la campagne de 1813. Cf. sur lui les *Souvenirs militaires* de d'Espinchal dont il était l'ami le plus intime (I, p. 318).

dans Moscou, qu'on avait armé jusqu'aux domestiques, que la population était décidée à se défendre jusqu'à la mort. Une seconde bataille ne nous effrayait nullement et nous la désirions pour en finir; mais ce n'était pas à Moscou ni sous ses murs que nous la voulions, car il était aisé de prévoir que, si elle nous était favorable, comme aucun de nous n'en doutait, la ville serait saccagée et peut-être brûlée avant de nous être livrée et tout notre espoir se fondait sur les ressources que nous comptions y trouver.

Cependant, la position du 3e corps de cavalerie avait bien changé. Lahoussaye était loin d'avoir notre confiance et nous prouvait chaque jour qu'il la méritait peu. Quant à moi, sans vivres, sans provisions, sans distribution aucune, je manquais de tout, ainsi que ce qui m'entourait. Trop heureux quand les canonniers nous faisaient part du fruit de leur maraude, organisée du reste avec autant d'ordre qu'il était possible! Jumilhac, n'ayant pas de troupes sous ses ordres immédiats, avait encore moins de ressources que moi. Nous associâmes dès lors notre fortune ou plutôt notre misère, et à part quelque séjour qu'il eut l'esprit de prendre à Moscou, nous eûmes toujours le même bivouac jusqu'à Dorogobouje, où le hasard nous sépara dans la retraite. C'était un homme haut, violent et colère avec ses inférieurs, mais aimable, spirituel, d'un excellent ton avec ses camarades et nous nous faisions mutuellement trouver plus supportables nos privations et nos détestables bivouacs. Nous étions assez liés avec le colonel Caumont de La Force, chef d'état-major de la division de dragons; c'était un bon vivant, fort gai, tout à fait original, aimant le vin et les femmes et profitant de toutes les occasions qui se présentaient d'en avoir, sans trop regarder à la qualité (1).

(1) Louis-Joseph-Nompar Caumont duc de La Force, né en 1768, garde du corps en 1781, sous-lieutenant à Royal-Vaisseaux en 1784, major en

Notre corps avait quitté la grande route et marchait à la hauteur de l'armée d'Italie qui formait l'extrême gauche et se dirigeait sur Rouza. Avant d'y arriver, nous eûmes une affaire assez vive où une de nos batteries se porta tout à fait en avant, à une portée de mousqueton des tirailleurs ennemis. Dans un moment où je donnais des ordres, je vis fondre sur moi au galop un de ces tirailleurs. Je n'eus que le temps de prendre un pistolet et j'allais le décharger sur lui à bout portant pour éviter sa lance, lorsqu'il la jeta par terre et me fit entendre, par gestes et par quelques mots, moitié allemands et moitié italiens, qu'il désertait et, si je n'avais pas été préoccupé, je m'en serais aperçu, car plusieurs tirailleurs russes, en le voyant s'élancer vers nous, avaient fait feu sur lui. C'était un habitant des frontières de la Turquie et il était encore vêtu, à la mode de son pays, d'un turban et d'un dolman.

La veille ou l'avant-veille d'arriver à Rouza, nous bivouaquâmes sur les bords de la Moskova et je vis arriver avec grand plaisir un de mes domestiques et deux ordonnances que depuis trois jours j'avais envoyés à la découverte pour tâcher de trouver des vivres et dont je commençais à être très inquiet. Ils ramenaient une petite charrette russe, attelée de cognats et chargée d'une assez bonne quantité de provisions, telles que beurre, œufs, choux et pommes de terre. Nous nous en régalâmes comme des gens qui, depuis plusieurs jours, étaient à la diète forcée et ces provisions nous mirent dans une espèce d'abondance jusqu'à Moscou.

second du 2e régiment de carabiniers en 1789, aide de camp de Monsieur en 1792, volontaire au siège de Valenciennes en 1793, chef d'escadron aux hussards de Béon en 1794, capitaine-commandant dans Bourbon-infanterie au service d'Espagne (1797-1807), employé par Napoléon comme chef d'escadron en 1809 à l'état-major de Bessières, adjudant-commandant en 1810 et attaché en 1812 au 3e corps de réserve de cavalerie, commandant le Vaucluse à la fin de 1813, maréchal de camp (23 août 1814), commandant sous la Restauration le Lot et le Tarn-et-Garonne, retraité en 1832, mort le 22 octobre 1838.

L'armée d'Italie nous avait précédés à Rouza et venait d'en partir lorsque nous y entrâmes. C'est une petite ville bâtie sur une hauteur et qui me parut assez jolie. Mais elle n'avait plus d'habitants; une partie d'entre eux, conduits par quelques seigneurs, avaient voulu s'opposer à l'entrée du 4e corps; ils avaient été culbutés et tous avaient pris la fuite. Nos soldats avaient mis à profit le peu de temps qu'ils restèrent dans la ville pour chercher des vivres dans les maisons et tout y avait été mis en désordre. Nous y passâmes la nuit.

Nous vînmes ensuite à une vaste abbaye, véritable forteresse entourée de hautes murailles crénelées et de ponts-levis. C'est, je crois, Zvenigorod, à quelques lieues seulement de Moscou. Il y avait encore quelques religieux dont les figures hâves et ombragées d'une barbe épaisse exprimaient la haine et le désespoir. De vastes draperies bleues déguisaient toutes leurs formes et leur donnaient l'air de véritables fantômes. Ils s'éloignaient à notre aspect, se retiraient dans les endroits les plus cachés de leur monastère et lorsqu'ils ne pouvaient nous échapper, nous n'obtenions d'eux qu'un silence absolu ou un signe négatif à toutes nos questions.

Les bâtiments de l'abbaye sont d'une vaste étendue et, quoique dégarnis de meubles et en grande partie dévastés, leur ensemble avait encore un aspect de splendeur et de magnificence. Une salle était entièrement garnie de portraits des anciens ducs de Moscovie. Leurs vêtements et leurs coiffures, variés comme les siècles où ils avaient vécu, rivalisaient de richesse et de singularité et les longues barbes dont toutes ces figures étaient ornées, donnaient à plusieurs d'entre elles une expression vraiment extraordinaire. L'exécution de quelques portraits n'était pas sans mérite.

Au centre des bâtiments était une église d'étendue médiocre, mais très riche d'ornements. Je crois qu'elle

servait de sépulture aux tsars lorsqu'ils résidaient à Moscou, ou du moins, à en juger par les nombreux tombeaux dont elle était remplie, plusieurs y ont été inhumés. Ces tombeaux, d'une architecture bizarre et plus ou moins recherchée, chargés d'inscriptions en caractères russes et par conséquent illisibles pour moi, étaient presque tous recouverts de plaques d'un métal doré qui m'a paru être du vermeil. Les soldats du 4e corps, qui nous avaient précédés à Zvenigorod, avaient pénétré dans l'église et, prenant pour de l'or pur ces plaques d'argent ou peut-être de cuivre doré, en avaient enlevé une partie. Ils avaient même ouvert ou brisé quelques tombes dans l'espoir d'y trouver des ornements ou des bijoux de prix et le désordre de ce temple que tout un peuple vénérait depuis plusieurs siècles, présentait un spectacle également pénible à la vue et à la pensée (1).

Nous quittâmes l'abbaye avant la nuit pour bivouaquer à un village, à quelque distance en avant, et le 14 septembre au matin, nous continuâmes notre marche sur Moscou. Vers le milieu de la journée, nous arrivâmes près d'une colline au pied de laquelle les troupes du 4e corps avaient fait halte. Le prince Eugène et son état-major étaient sur cette hauteur. Je me rendis près de lui avec plusieurs des généraux et officiers supérieurs du 3e corps. Il me serait impossible de rendre la sensation que j'éprouvai, lorsqu'au sommet de cette montagne, que j'ai su s'appeler le Mont Sacré, j'entendis toutes les bouches répéter le nom de Moscou et vis tous les yeux fixés du même côté, toutes les lunettes braquées sur cette cité, but désiré vers lequel nous marchions depuis si longtemps et qui nous avait fait supporter tant de fatigues et de privations.

Je m'assis sur la crête de la montagne et je contem-

(1) Le prince Eugène n'avait donc pu, quoi qu'ait dit LABAUME, p. 168, préserver du pillage l'église et le couvent.

plai à mon aise cette immense ville, dont nous étions éloignés encore d'environ deux lieues. On n'en distinguait à l'œil nu que l'ensemble et les innombrables clochers qui réunissaient chacun plusieurs coupoles de grandeur et d'élévation différentes, et qui, presque toutes recouvertes de métal doré ou de tuiles de couleur, étincelaient de l'éclat le plus vif aux rayons du soleil.

Ce premier aspect de Moscou ne ressemblait en rien à celui que m'avaient présenté les villes d'Europe que j'avais vues; mais il réalisait parfaitement l'idée que, d'après le récit des voyageurs, je m'étais formée des villes de la Perse et de l'Inde, et de l'architecture extraordinaire de leurs temples (1).

On ne savait encore rien de positif à l'état-major du prince sur la situation intérieure de la ville et les dispositions de ses habitants à notre égard. On ne savait même pas si elle avait encore des habitants. Les bruits les plus contradictoires circulaient à ce sujet. Mais notre propre désir et ce que nous avions vu dans les guerres précédentes ne permettaient pas de croire que la population eût si étrangement abandonné la ville.

Pendant que nous observions et que chacun faisait ses remarques, une espèce de hourra eut lieu dans la plaine que nous dominions. Un grand nombre de nos soldats avaient profité de la halte que nous faisions pour chercher des vivres et des fourrages dans les villages, entre nous et la ville. Des pulks de Cosaques y étaient embusqués : ils en sortirent tout à coup, et ils ramenèrent grand train nos fourrageurs. Mais ce fut l'affaire

(1) Fantin (*Journal*, p. 331-332) dit également que Moscou lui paraissait une vision des Mille et une nuits, qu'il se voyait « brusquement jeté en Asie ». Cf. les Mémoires de la campagne, notamment Boulart, p. 256; Soltyk, p. 261, « style oriental, ensemble grandiose et romantique »; Labaume, p. 183-184 : « les terrasses, les obélisques, les cloches construites en forme de minarets offraient à nos yeux une de ces cités fameuses d'Asie qui jusqu'alors nous paraissaient n'avoir existé que dans la riche imagination des poètes arabes. »

d'un moment; notre cavalerie s'élança et les Cosaques disparurent. Quelques instants après, l'empereur arriva avec sa garde. Il vint aussitôt sur la hauteur d'où il put à son aise contempler cette ville qui, enfin, allait être en sa possession.

Notre corps reçut ordre de se porter sur la gauche pour flanquer l'armée et éloigner les troupes légères qui pourraient se présenter; mais nous ne trouvâmes aucune résistance, et dépassant Moscou que nous laissâmes à peu de distance sur notre droite et que nous dévorions des yeux comme le terme de nos courses, nous vînmes prendre position sur la route de Pétersbourg, en avant de l'antique château de Petrovski et à peu près à une lieue et demie de Moscou (1). Cette route était bordée, presque sans intervalles, de maisons de campagne, la plupart peu considérables, mais toutes plus ou moins élégantes et bien décorées. Pendant les huit ou dix jours que nous restâmes sur ce chemin, nous changeâmes plusieurs fois de position pour nous rapprocher ou nous éloigner de Moscou. Mais Jumilhac et moi fûmes toujours assez heureux pour nous établir dans quelques-unes de ces maisons de plaisance, où nous trouvâmes même des lits et où je pus, pour la première fois, me déshabiller et me coucher à mon aise, chose que je n'avais pas faite depuis notre départ de Prusse. A peine arrivés, nous ne rêvions que Moscou et nous faisions, mon camarade et moi, mille projets d'emplettes et de plaisirs. Aussi, lorsque le lendemain, la matinée se passa sans que vînt un ordre de mouvement, je montai à cheval, et suivi d'une ordonnance, je me dirigeai vers Moscou. Les environs de la ville étaient cultivés en jardins potagers et offraient

(1) Sur ce château de Petrovski, voir SOLTYK, p. 300-301 : « Il est bâti en briques rouges non recrépies, son architecture est gothique, il m'a semblé avoir quelque ressemblance avec Hamptoncourt. » CASTELLANE dit de même (*Journal*, p. 155) qu' « il a l'aspect très romanesque, que ses murailles en briques sont flanquées de tours d'un style grec. » Cf. p. 54.

en abondance à nos soldats ces légumes dont ils étaient privés depuis si longtemps et surtout des choux d'une grosseur énorme dont j'eus soin le lendemain d'envoyer faire provision.

Une porte formant simple barrière et dont les montants en pierre étaient surmontés de deux globes, est à l'entrée du faubourg par lequel j'arrivai. Il n'offre d'abord que des maisons peu élevées et mal bâties; mais bientôt on en rencontre de plus belles et plus loin, ce sont, dans des rues larges et bien alignées, de superbes et vastes palais. Mais à côté de ces édifices qui annoncent l'extrême opulence de leurs propriétaires, on voit de tristes masures en bois d'aussi pauvre apparence que les malheureux qui y demeurent. Il restait encore quelques habitants, mais presque tous étrangers, Italiens, Allemands et Français, qui paraissaient revoir avec grand plaisir des compatriotes. J'en aperçus beaucoup dans les rues et sur les places; ce qui me fit espérer que le bruit qui avait couru de l'abandon de Moscou par sa population était au moins très exagéré. Mais presque toutes les boutiques étaient fermées; ce que j'attribuais à la crainte bien excusable des marchands dans les premiers moments de l'occupation, et l'ordre, la tranquillité qui régnaient dans les quartiers que je parcourus devaient prochainement dissiper toute frayeur et rétablir la confiance. Je m'adressai à un Italien qui m'indiqua un café assez laid, où je pris avec délices du café à la crème. Mais mon plus grand désir était de trouver du vin; c'était presque un besoin, et la première chose dont je m'informai fut de demander où je pourrais en avoir. Un capitaine d'artillerie de ma connaissance qui venait de faire sa provision, m'indiqua le magasin d'un marchand russe. C'était un vaste souterrain rempli de tonneaux. Je me fis d'abord donner une bouteille d'une espèce de madère sec dont je bus sur-le-champ et que

je trouvai délicieux. Mon ordonnance qui acheva la bouteille fut du même avis. Je le chargeai d'une demi-douzaine d'autres bouteilles et je laissai mon marchand fort content de recevoir en or le prix qu'il recevait ordinairement en roubles-papier et calculant sans doute par avance le bénéfice qu'il allait tirer du grand approvisionnement qui lui restait. Ses espérances furent trompées; dès le lendemain il ne reçut plus rien et sa cave devint sans doute la proie du pillage ou de l'incendie. Après cette courte apparition à Moscou, je revins grand train au corps d'armée; je me faisais une fête d'offrir mon vin à mes camarades de bivouac, et le soir, nous vidâmes gaiement nos flacons, bien disposés à renouveler nos provisions le lendemain et à n'en plus manquer.

Le lendemain, nous envoyâmes nos domestiques à Moscou avec ordre d'y acheter du vin, du sucre, du café, tout ce qui pouvait nous dédommager des privations passées. Je m'y rendis aussi pour parcourir la ville que je n'avais fait qu'entrevoir la veille. Mais l'aspect de Moscou était bien changé. Le feu avait éclaté dans plusieurs quartiers et on ne rencontrait plus d'habitants; ils avaient pris la fuite ou ils étaient renfermés dans leurs logis, menacés et par l'incendie et par les soldats qui, ne trouvant plus à se procurer des vivres avec de l'argent, commençaient à pénétrer dans les maisons et à piller celles qui étaient abandonnées.

Je parcourus quelques parties de la ville et entrai dans le Kremlin où l'empereur était logé avec plusieurs bataillons de sa garde. Ce fort, d'une vaste étendue, était entouré de murailles antiques pourvues de créneaux. L'entrée par laquelle on y pénètre du côté de la ville est formée de plusieurs longues voûtes fermées de barrières et de portes surmontées de mâchicoulis. L'intérieur renfermait différentes cours qu'encombraient les canons et les caissons de notre artillerie. Sur l'une de ses places

était le palais des tsars, ancien comme l'empire et d'une architecture surmontée de tourelles et de clochers qui, malgré sa bizarrerie, avait quelque chose de grand et d'imposant (c'était dans ce palais que logeait l'empereur Napoléon). Plus loin était l'arsenal; la cour dans laquelle il se trouvait était ornée de trophées militaires, canons et obusiers de dimensions colossales, montés sur des affûts énormes, la plupart pris aux Turcs dans les anciennes guerres. Je vis la fameuse cloche qui est presque entièrement enterrée dans les décombres et dont on n'aperçoit guère que le sommet. Du terre-plein des remparts, on a une vue très étendue des plaines qui entourent Moscou et on découvre parfaitement l'ensemble de la ville et le cours de la Moskova qui le traverse. Je vis sur cette rivière et non loin du Kremlin un fort beau pont en pierre et au delà un vaste et bel édifice qui, me dit-on, était l'hôpital des enfants trouvés. J'entrai aussi dans une église grande et fort belle, mais dont je ne pus savoir le nom. Près de la porte du Kremlin on trouve ou plutôt on trouvait une grande et belle place entourée de magasins peu élevés, mais bien bâtis; c'était ce qu'on appelait le bazar, entrepôt où étaient étalées les riches marchandises d'Europe et d'Asie.

Voilà à peu près tout ce que je remarquai à Moscou, dans les cinq ou six promenades que j'y fis, car je n'y passai jamais plus de trois ou quatre heures chaque fois. J'y vis de superbes rues et de beaux palais, remarquables surtout par leur étendue; mais je n'entrai que dans trois ou quatre où demeuraient des officiers de ma connaissance. Tous donnaient une idée de l'opulence et du luxe de leurs habitants. On y trouvait de nombreuses bibliothèques, riches surtout en éditions de luxe, galeries de tableaux, des jardins, des serres, de vastes appartements qui semblaient peu appropriés au climat, mais que des

tuyaux de chaleur artistement disposés maintiennent à la température qu'on désire. Presque tous les propriétaires de ces palais les avaient abandonnés à notre approche. Dans quelques-uns étaient restés l'intendant, le concierge ou des domestiques de confiance qui bientôt s'enfuirent, eux aussi.

Le 16, troisième jour de notre entrée à Moscou, l'incendie augmenta d'une manière effrayante et le soir il prit une telle activité dans tous les quartiers de la ville que le feu éclairait les campagnes environnantes et que, quoique éloignés de deux lieues, nous pouvions facilement distinguer les objets, entendre le pétillement des flammes et le fracas des édifices qui s'écroulaient, admirer en frémissant ces longues pyramides de flammes qui s'élevaient de toutes parts. C'est dans cette nuit que l'empereur dut abandonner le Kremlin en n'y laissant qu'une faible garde, et se retirer à une lieue de là, au château de Pétrovski, près de l'endroit où nous étions cantonnés. C'était un édifice très vaste, d'une construction fort ancienne, entouré de hautes murailles de briques et son ensemble lourd et sévère lui donnait l'apparence d'une prison d'Etat plutôt que du palais d'un souverain. L'incendie ayant dévoré tout ce qui entourait le Kremlin, les bâtiments renfermés dans son enceinte se trouvèrent à l'abri du danger et Napoléon y revint peu de jours après en être sorti et y demeura jusqu'à la retraite de l'armée.

Ce serait ici l'occasion de discuter les différentes opinions sur l'auteur ou les auteurs de l'incendie de Moscou. Beaucoup en attribuent l'effrayant honneur au comte Rostopchine, et lui-même s'en glorifie dans un ouvrage publié plusieurs années après. Pour moi, je pense que si, comme je suis porté à le croire, ce projet de dévastation avait été conçu à l'avance, il fut bien secondé par nos soldats dans son exécution. Je me rappelle parfai-

tement que le lendemain ou le surlendemain de notre occupation, des ordres sévères avaient été donnés contre le pillage. Mais le feu s'étant manifesté sur plusieurs points et consumant les provisions de tous genres que contenaient les édifices, on permit ou du moins on toléra le pillage des maisons attaquées par l'incendie, et ce fut un pressant motif pour les soldats de ne s'opposer que faiblement à ses progrès et peut-être de les favoriser. Au surplus, cette catastrophe, provoquée par la détermination des Russes, est une de ces grandes, belles et héroïques horreurs dont les annales des Grecs et des Romains nous avaient donné des exemples, que l'égoïsme des siècles médiocres regarde presque comme fabuleux et que la demi-civilisation et le sauvage patriotisme des Moscovites pouvaient seuls renouveler. De pareils dévouements obtiennent toujours de grands résultats. Qu'on réfléchisse un moment sur la tournure qu'auraient prise les affaires de France si, lors de l'invasion de 1814, les Parisiens avaient eu un peu de ce dévouement patriotique, si éloigné aujourd'hui des mœurs et du caractère de notre nation.

J'allai encore trois ou quatre fois à Moscou pour y faire provision de vivres et d'objets de toute espèce. Les rues que l'incendie n'avait pas encore atteintes ressemblaient à une véritable foire dont tous les acteurs, marchands et acheteurs, étaient militaires, car on ne voyait plus un seul habitant et à mesure que les flammes atteignaient les endroits où était ce marché, il s'établissait plus loin. Des soldats de toutes les armes et de tous les corps, attirés par l'espoir du butin et aussi par le besoin, quittaient leur camp et affluaient à Moscou, malgré toutes les défenses, chargés de sucre, de vin, de café, de fourrures de grand prix, de vêtements de toute espèce. Ils se faisaient marchands et c'était près d'eux que les officiers de tout grade venaient s'appro-

visionner à prix d'argent de vivres de toute sorte (1).

Un grand nombre d'entre eux, à qui les caves abandonnées offraient un pillage facile, étaient étendus ivres et presque morts au milieu des débris de bouteilles qui obstruaient toutes les rues. De là des désordres qui firent souvent couler le sang. Je fus témoin d'une scène de ce genre. Un jour que je voyais à la porte d'un hôtel des soldats chargés de bouteilles, je m'approchai d'eux pour leur acheter du vin. C'était par une trappe assez étroite et à l'aide d'une échelle qu'ils sortaient de la cave, et on entendait dans le fond le bruit effroyable d'une dispute ou plutôt d'un combat entre les pillards; ils s'égorgeaient dans l'obscurité! Bientôt surgit de la trappe un dragon pâle, couvert de sang et de vin. Il fit quelques pas, et, à peine dans la rue, tomba, expira au milieu des bouteilles qu'il tenait et qu'il n'abandonna qu'en mourant. Il avait, dans la mêlée, reçu un coup de sabre au milieu du corps. Dans ce moment, attiré par les cris et le tumulte, arriva le général Mathieu Dumas, intendant général (2). Il met l'épée à la main, il frappe à droite et à gauche, il atteint la trappe et saisisssant par les cheveux la première tête qui se présente, il reconnaît... son cuisinier qui remontait chargé de bouteilles et à demi ivre, sa veste blanche salie de vin et de sang. Il serait difficile de se figurer quelque chose de plus comique que l'étonnement, la colère et le dépit du général, en voyant sortir son domestique au milieu des

(1) Cf. CHAMBRAY, I, p. 357, PION, p. 302, et les *Souvenirs militaires* de THIRION, p. 208-209, qui accuse surtout les soldats de la garde d'avoir établi ces boutiques et bazars; aussi « l'armée ne les appelait plus que les marchands ou les juifs de Moscou ».

(2) Mathieu Dumas, ancien membre de la Législative, maréchal de camp (30 juin 1791), général de division (1er février 1805), comte de l'Empire (30 octobre 1810), avait été nommé intendant général de la Grande Armée le 25 février 1812 et il remplit l'année suivante en Saxe les mêmes fonctions. Il n'a pas parlé de son cuisinier dans ses *Mémoires*, mais il mentionne (III, p. 453) « le pillage des caves où l'on trouvait beaucoup de vins et de liqueurs fortes. »

éclats de rire des soldats; il lui donna, non des coups d'épée, mais des coups de pied et il s'en alla, désespéré de voir que le désordre ne pouvait plus être maîtrisé et que tout le monde s'en mêlait.

Les soldats avaient découvert un amas considérable de plaques de métal dont quelques-unes pesaient jusqu'à dix livres. Ce n'était, autant que j'en ai pu juger, qu'un alliage d'étain et de zinc, mais il avait la couleur et le brillant de l'argent, et on le tirait, disait-on, des magasins de la Monnaie. Tous s'en chargeaient à l'envi et de préférence à tout; ce fut la dernière chose qu'ils abandonnèrent dans la retraite; je vis plusieurs fois de ces espèces de lingots tomber du sac des malheureux qui succombaient en route et leur poids avait, sans doute, hâté leur mort en augmentant leurs fatigues.

Dans une de mes courses à Moscou, j'appris qu'en un quartier qu'on me désigna et que l'incendie avait atteint, il y avait des magasins qui renfermaient une quantité de voitures, qu'elles étaient à la disposition de ceux qui en voulaient. Plusieurs généraux et quelques-uns de mes camarades avaient pris de ces voitures à la place des leurs que la route avait à peu près mises hors de service. Ma calèche était dans ce cas; j'allai à l'endroit indiqué et je n'eus que l'embarras du choix parmi une centaine de voitures neuves et de la plus grande élégance. Je pris une calèche des plus légères, et comme il était déjà tard, je la fis conduire près de là, à l'hôtel occupé par le général d'Anthouard. Le lendemain, je revins pour la prendre et la faire conduire à mon cantonnement, mais l'incendie avait fait pendant la nuit d'énormes progrès et forcé le général d'Anthouard à quitter son logement. Ma voiture n'était plus là; elle avait été enlevée ou brûlée. Je retournai aux magasins, ils n'existaient plus; tout était devenu la proie des flammes et je fus heureux de retrouver celle que j'avais amenée d'Italie et abandonnée la veille. Dans

le moment où j'y faisais atteler mes chevaux, je vis accourir à moi une jeune femme, les cheveux épars, le visage épouvanté. Une nourrice la suivait, portant un enfant. Elle était, me dit-elle, femme d'un négociant français que l'armée moscovite avait emmené avec elle (1) et elle était restée seule avec son enfant et cette domestique russe; mais l'incendie venait d'atteindre sa maison; elle n'avait eu que le temps de se sauver et sans appui, sans secours, n'ayant plus la force de se soutenir, elle me priait de la sauver ainsi que son enfant et de la conduire hors de la ville. Cette femme était Française et, malgré l'altération de ses traits et le désordre de sa toilette, me parut fort jolie. J'oubliai de lui demander son nom. Je les fis monter tous trois dans ma voiture; mais le feu faisait de plus en plus des progrès; je ne connaissais pas le quartier, et les flammes, la fumée qui sortaient des maisons m'empêchaient de retrouver le chemin par lequel j'étais venu. Cependant, comme plus je tardais et plus le danger augmentait, je me décidai à prendre la rue où le feu semblait le moins vif, et précédant à cheval ma voiture qui suivait au grand trot, je parvins à gagner un quartier encore intact; mais ce ne fut qu'après avoir erré pendant trois quarts d'heure qui me semblèrent bien longs, au milieu des rues désertes, bordées à droite et à gauche par le feu et encombrées par les poutres embrasées et par les tôles brûlantes des toits qui s'écroulaient. Je déposai au quartier général la famille que je conduisais et la laissai au bivouac de ses nombreux compagnons d'infortune que l'incendie avait également chassés de Moscou et laissés sans asile et sans ressources.

Le 3e corps de cavalerie avait presque chaque jour,

(1) Sans doute un des quarante étrangers arrêtés et emmenés le 22 août dans une barque qui les transporta sur la Moskova jusqu'à Kolomna et, de là, sur l'Oka jusqu'à Nijni-Novgorod où ils arrivèrent le 17 octobre et restèrent jusqu'au retour de l'armée russe à Moscou.

depuis l'occupation de Moscou, changé de cantonnement, mais toujours sur la route de Pétersbourg et à la distance d'environ trois lieues de Moscou. Le dernier que nous occupâmes était un village assez bien bâti et où se trouvait un parc immense avec un château magnifique et ses dépendances, dont une fort jolie salle de spectacle. Malgré les désordres commis par les premières troupes qui y étaient entrées, on pouvait encore juger de la richesse du propriétaire par celle de l'ameublement qui restait.

Le 21 septembre au soir, notre corps se mit en mouvement et se dirigea sur Moscou qu'il dépassa pour prendre position à quelques lieues au delà sur la route de Kalouga. Jumilhac et moi nous arrêtâmes à Moscou rendre nos devoirs au général Grouchy qui n'était pas encore entièrement rétabli de sa blessure. Nous fîmes chez lui un fort bon dîner, que devait suivre une si longue et si rude abstinence, et vers les 10 heures du soir, nous remontâmes à cheval, traversâmes la ville à la lueur de l'incendie qui durait encore, quoique sa violence fût bien diminuée faute d'aliment, et après avoir marché quelques heures, nous nous arrêtâmes dans un hameau abandonné, jusqu'au lendemain que nous rejoignîmes notre corps que je ne quittai plus.

Il était destiné à agir sous les ordres du roi Murat qui, avec le reste des réserves de cavalerie et quelques divisions d'infanterie, poursuivait l'armée ennemie dans sa retraite.

Le général en chef Koutouzof, profitant de l'avantage que lui donnait la connaissance parfaite des localités, avait dérobé une marche et, changeant tout à coup de direction, s'était jeté avec les débris de son armée entre Moscou et Kalouga; ce qui mit de l'indécision dans les mouvements de Murat. Nous nous en aperçûmes d'autant plus qu'avant de rejoindre ce prince, nous étions aban-

donnés à la direction du pauvre Lahoussaye, dont la faible tête était bien incapable de concerter un plan et de l'exécuter. Aussi, pendant dix ou douze jours que nous agîmes isolément, nous ne fîmes que marches et contre-marches sans but raisonné et sans autre résultat que de mettre les chevaux sur les dents et de nous exposer souvent à de honteuses échauffourées.

Depuis le 22 septembre jusqu'au 5 octobre, chaque jour nous rencontrâmes l'ennemi et eûmes avec lui des affaires plus ou moins vives; mais je ne me souviens que de quelques-unes et ne puis me rappeler précisément leur ordre et leur date.

Dans une de nos marches, nous arrivâmes à un village, ruiné comme tous ceux que les Russes nous abandonnaient en se retirant et sur le fronton d'une grande porte qui paraissait avoir servi d'entrée à quelque vaste habitation, depuis incendiée, nous aperçûmes un écriteau sur lequel je lus, en gros caractères et en français, une inscription conçue à peu près ainsi : « Rostopchine, gouverneur de Moscou, a lui-même mis le feu à son château pour qu'il ne soit pas souillé par la présence des Français » (1). Ce trait de patriotisme, si peu dans nos mœurs et dont l'héroïsme a quelque chose de barbare, fournit à nos réflexions et nous fit entrevoir ce que nous avions à espérer dans un pareil pays. Ce village, où nous repassâmes depuis, s'appelait Voronovo.

Le jour où nous fîmes notre jonction avec le roi de Naples, nous étions depuis plusieurs heures aux prises

(1) Le colonel Combe (*Mémoires*, p. 115) raconte de même qu'il a lu à Voronovo sur une pierre de taille, débris du château incendié de Rostopchine, ces mots tracés au charbon : « J'ai mis moi-même le feu à mon château pour empêcher les chiens de Français de s'en rendre maîtres. » Cf. Chambray, I, p. 365, et II, p. 40, Ségur, p. 187-188, Soltyk, p. 291, *Lettres* de Peyrusse, p. 225, et les *Souvenirs* du colonel Biot, p. 41. Mais, dit Gourgaud, p. 297, ce comte russe n'aurait-il pas brûlé son château pour qu'on ne lui reproche pas de n'avoir rien perdu dans ce grand désastre dont il se faisait l'instrument?

avec l'ennemi. Il opposait une résistance plus vive qu'à l'ordinaire et déployait des forces considérables en avant d'un gros village qui, je crois, est celui de Czerikovo, lorsque nous aperçûmes des colonnes de troupes arrivées vers notre gauche. C'était le roi de Naples avec sa cavalerie et quelque infanterie. Ce renfort décida promptement le combat et l'adversaire fut chassé de toutes les positions. Nous bivouaquâmes sur le champ de bataille et le lendemain nous nous remîmes à la poursuite des Russes. Nous formions l'extrême droite du corps d'armée de Murat dont nous marchions cependant assez éloignés pour être quelquefois plusieurs jours sans communications avec lui.

Ce soir-là, en arrivant à notre bivouac, je laissai tomber un de mes gants, et ni moi ni mon ordonnance ne pûmes le ravoir dans la boue où le pied de mon cheval l'avait enfoncé. Je restai avec un seul gant. Cette perte, si légère en toute autre circonstance, fut bien cruelle pour moi; je n'eus plus occasion de la réparer et je n'eus qu'un gant pendant toute la retraite. Je me rappelle aussi que par une sorte de pressentiment superstitieux, je regardai comme un pronostic fâcheux de ne pouvoir retrouver cet objet que je venais de voir tomber aux pieds de mon cheval. La suite confirma malheureusement cette prévision.

Le 27 et le 29 septembre, les combats que nous eûmes furent beaucoup plus vifs que les autres jours. Dans une de ces deux affaires, l'ennemi se montrait en nombre et occupait une position extrêmement forte. J'avais réuni toutes mes pièces sur le même point; elles faisaient le feu le plus violent et Murat, établi au centre de mes batteries, examinait de là les mouvements des Russes. On lui apporta dans ce moment une dépêche; il la lut et y répondit sur ses tablettes sans descendre de cheval, avec le même sang-froid que s'il eût été sous sa tente, loin de

tout danger, et, en cet instant, une pluie de boulets, d'obus et de mitraille arrivait sur nous et faisait faire à son cheval des sauts et des écarts qu'il ne semblait pas même apercevoir. J'oubliai le péril pour admirer l'impassibilité parfaite et la belle prestance du roi, que relevait encore son riche et bizarre accoutrement.

Vers la fin de septembre, la division d'infanterie du général Friederichs (1) et un corps de Polonais avaient rejoint Murat. Le maréchal Bessières était venu avec ces troupes, mais il ne resta que peu de jours (2). Il avait formé un plan d'attaque contre un corps russe qu'il voulait surprendre. Il me fit venir, m'expliqua son projet, me donna ses instructions et nous partîmes ensemble pour l'exécuter. Mais probablement il avait été mal instruit de la position de l'ennemi; nous ne rencontrâmes que des piquets d'infanterie et de cavalerie postés en avant d'un village dont une petite rivière nous séparait, et mon artillerie les força bientôt de se retirer. Il n'y avait plus d'ennemis; cependant, le maréchal Bessières fit continuer le feu sur le village à coups d'obus, tantôt ordonnant d'y mettre le feu, tantôt révoquant cet ordre, qu'il renouvela et retira trois ou quatre fois assez mal à propos, car en faisant jeter des obus sur le village, il n'ignorait pas que probablement ils y mettraient le feu et que le hasard seul pouvait l'empêcher. Ce hasard n'arriva pas et l'incendie éclata dans le moment même où le maréchal, venant de changer d'idée, recommandait de ne pas allumer d'incendie; aussi fut-il très mécontent. Je ne l'étais pas moins de ses ordres ridicules qui se contredisaient à chaque instant et je ne pus m'empêcher de le lui témoigner. Fort heureusement, il nous quitta

(1) Voir plus loin sur ce général le jugement de Griois et une note biographique.

(2) Cf. A. Rabel, *Bessières*, p. 317-322. Le duc d'Istrie, a dit Castellane (*Journal*, p. 228), « était très brave de sa personne, mais peu capable de conduire un corps d'armée ».

le lendemain, car sans doute j'aurais été fort mal avec lui et, étant le plus faible, j'eusse été infailliblement sa victime.

La journée du 4 octobre fut plus chaude. Dès le matin, le combat s'engagea. Il dura sans interruption de position en position jusqu'au soir, que nous parvînmes, après de grands efforts, à rompre les masses considérables de l'ennemi. Notre cavalerie, que précédait mon artillerie, se mit à sa poursuite et se disposa à gravir une éminence assez considérable qu'il venait de franchir. Mais au moment où nous arrivions au sommet, nous fûmes assaillis par le feu de trente bouches à feu en batterie sur un plateau, éloigné tout au plus de deux cents toises, dont un ravin nous séparait. Pas un coup n'était perdu et les hommes et les chevaux tombaient de toutes parts sous une grêle de boulets et de mitraille. Nous nous déployâmes lestement et je commençai le feu. Mais, comme il était impossible à notre cavalerie de franchir, sans s'exposer à une ruine certaine, le ravin qui nous séparait de l'ennemi, nous revînmes à notre première position. Cette canonnade, qui ne dura guère plus d'un quart d'heure, nous fit éprouver une perte consi dérable; c'est une des plus vives et des plus nourries que j'aie vues. L'ennemi qui, pendant toute la journée, avait eu constamment le dessous, ne fit aucun mouvement pour nous suivre. Il faisait nuit lorsque notre corps vint reprendre position au village de Vinkovo, où nous avions bivouaqué la nuit d'avant et où nous devions faire un long et triste séjour.

Quoique nous eussions presque toujours l'avantage dans nos rencontres avec l'ennemi, cependant deux ou trois fois il n'en fut pas ainsi, et cela par la faute du général qui nous dirigeait. Un jour, après avoir poussé de position en position quelques pulks de Cosaques, qui avec du canon tâchaient de retarder notre marche, le

général Lahoussaye, plus échauffé qu'à l'ordinaire et espérant sans doute avoir bon marché des troupes qui se retiraient devant nous, se lance au galop en avant des tirailleurs et donne ordre à la cavalerie qui marchait en colonne sur les deux côtés du chemin et à mon artillerie de suivre son mouvement. Mais à peine parvenus sur une hauteur qui dominait la route, nous aperçûmes à deux ou trois cents toises de distance des lignes considérables de cavalerie soutenues par de l'infanterie et de l'artillerie qui semblaient nous attendre. Imposer à l'ennemi sur notre infériorité par une bonne contenance était la seule manière de réparer l'imprudence qu'on avait commise de poursuivre des troupes légères sans se faire éclairer. Par malheur, la faible tête du général était perdue et à la vue de ces forces qu'il ne s'attendait pas à rencontrer, il tourna bride aussi vite qu'il était venu : « *En retraite, au galop* », s'écriait-il en donnant l'exemple et il ordonna à mon artillerie de se retirer au galop. En vain, je lui représentai que c'était le moyen infaillible de la perdre et qu'il valait beaucoup mieux se retirer par échelons en canonnant; il n'écoutait rien et il répétait toujours à tue-tête : « Au galop! » Je me gardai d'exécuter son ordre et le général de brigade Watier (1), qui commandait la brigade de cavalerie légère d'avant-garde, ne lui obéit pas davantage; il se replia par échelons en bon ordre, il fit de distance en distance face en tête et ralentit ainsi la marche de l'ennemi que notre subite reculade avait

(1) Pierre Watier, né à Laon en 1770, sous-lieutenant dans les chasseurs à cheval (1792), chef d'escadron (1793), chef de brigade (1799), général de brigade (24 décembre 1805), comte de l'Empire (26 octobre 1808), comte de Saint-Alphonse (12 novembre 1809), général de division (6 août 1811), commanda successivement la 2e division de cavalerie légère au 2e corps de la cavalerie de réserve en 1812, la 2e division de cuirassiers au 2e corps de cavalerie en 1813, la cavalerie du 13e corps à Hambourg en 1814 et la 3e division de cavalerie du 2e corps en 1815. Inspecteur général sous la Restauration, disponible en 1830, mis en non-activité en 1836, placé dans la section de réserve en 1839, il meurt à Paris en 1846.

ramené sur nous. La bonne contenance de la division de dragons qui se trouvait en ligne derrière nous, le feu qu'ouvrit mon artillerie en se retirant de position en position, et l'approche de la nuit, obligèrent les Russes à s'arrêter et mirent fin au combat. Nous perdîmes un assez grand nombre de hussards et de chasseurs des pelotons d'avant-garde qui tombèrent au premier choc et il fut heureux pour nous de sortir à si bon marché d'une échauffourée où nous pouvions être écrasés.

Une autre fois, nous nous rendîmes au quartier général du roi de Naples, à une ou deux lieues à notre gauche, et, après une halte de deux heures, nous revînmes sur nos pas, d'après l'ordre de Murat. Des Cosaques en grand nombre nous suivirent et comme nous avions devant nous une longue et rapide descente, au bas de laquelle était une rivière assez profonde qu'il fallait traverser à gué, on engagea le général Lahoussaye à marcher avec précaution et à couvrir son mouvement par quelques troupes sur son flanc. Paroles perdues! Il voulut continuer sa marche en colonne de route; il fit seulement presser l'allure de la tête pour gagner plus tôt la rivière et la mettre entre nous et l'ennemi. La cavalerie légère et l'artillerie passèrent l'eau sans obstacle; mais nos équipages et quelques caissons de munitions ayant éprouvé du retard, la colonne se trouva rompue et les Cosaques, profitant de cette faute et voyant que cette file d'équipages n'était plus protégée que par un régiment de dragons, le 28e, je crois, qui formait notre avant-garde, se précipitèrent sur lui. Il fit d'abord bonne contenance, puis, cédant au nombre, il battit en retraite, non sans quelque désordre, et nous rejoignit. Il n'en fut pas de même des équipages dont les conducteurs avaient fui au galop à travers champs dès que l'ennemi avait paru. Beaucoup de voitures furent renversées, brisées et d'autres abandonnées. Cette espèce de déroute se passait sous nos

yeux et une partie de notre cavalerie repassa la rivière pour aller au-devant des dragons. Or, au milieu de cette bagarre dont l'imprévoyance du général Lahoussaye était la seule cause, on n'aurait pas deviné que ce fût lui qui commandait en chef. Il ne donnait aucun ordre, il allait d'un régiment à l'autre, il demandait avec inquiétude si l'on n'avait pas vu son cuisinier et ses cantines.

Cette aventure n'ajouta pas au peu de considération qu'il avait encore et on le vit quelques jours après. C'était le 1er ou 2 octobre; nous avions marché comme à l'ordinaire une partie de la journée en poussant l'ennemi et même je faillis être pris avec deux de mes pièces que le général avait fait porter au milieu de nos tirailleurs et qui, n'étant soutenues que par quelques pelotons de chasseurs, furent soudain entourées d'une nuée de cavaliers. Nous nous dirigions vers le roi de Naples qui se battait non loin de nous; la vivacité du feu d'artillerie et de mousqueterie faisait juger que l'affaire était chaude et l'arrivée de notre corps pouvait la décider à notre avantage. Aussi chacun pressait-il le général d'avancer. Il se contenta de rester en bataille pendant plusieurs heures, assez près du lieu de l'action pour entendre distinctement les cris des soldats et les hourras de nos Polonais. Vers le soir, pourtant, il se décida à pénétrer dans une forêt qui formait devant nous un long défilé. Nous marchions en colonne sur la chaussée qui traversait cette forêt, mais notre mouvement devenait inutile; le feu avait cessé, nous ignorions l'issue du combat, et si elle n'avait pas été heureuse, il était fort dangereux de pousser sans infanterie dans un défilé où la cavalerie ne pouvait agir. La nuit s'approchait et chacun s'étonnait que Lahoussaye ne nous fît pas rétrograder, lorsque à notre grande surprise il prescrivit de faire halte et d'établir les bivouacs pour y passer la nuit. Généraux et colonels représentèrent à Lahoussaye que l'ordre était absurde.

Mais lui, s'avisant mal à propos de montrer du caractère, répondit sèchement qu'il fallait exécuter ce qu'il avait ordonné. Le général Chastel insista de nouveau sur le danger de passer la nuit dans ce défilé; puis, voyant que ses observations étaient inutiles avec un pareil homme et que la nuit allait rendre notre position plus critique, il déclara qu'il prenait sur lui de ne pas obéir et qu'il allait se retirer avec sa division de cavalerie légère, qu'il mit aussitôt en mouvement. On aurait peine à décrire la colère, en même temps risible et furibonde, de Lahoussaye, lorsqu'il vit son autorité ainsi méconnue. Il se démenait, il se lamentait, disant que puisqu'on le prenait pour un imbécile, il ne voulait plus commander ni monter à cheval, mettant pied à terre, jetant son chapeau, jurant qu'il aurait raison des mutins. En attendant, le général Chastel et ses troupes étaient en marche. Lahoussaye restait avec les régiments de dragons dont les colonels se disposaient à suivre Chastel. Il prit le parti de suivre le mouvement qui se faisait en dépit de ses ordres et nous vînmes bivouaquer près d'un petit village. L'événement acheva de le discréditer.

Le lendemain 5 octobre, le général Lauriston, aide de camp de l'empereur et chargé de ses instructions, arriva à Vinkovo, et après avoir vu le roi de Naples, se rendit aux avant-postes ennemis. Il eut une entrevue avec le général russe; on convint d'une espèce d'armistice qu'on ne pouvait rompre sans s'avertir quelques heures à l'avance; il était du reste tout à fait local et il ne s'étendait ni sur les flancs ni sur les derrières de notre position. La nouvelle se répandit dans nos bivouacs et ce fut une joie générale. Jumilhac et moi nous vidâmes ensemble la dernière bouteille de vin qui nous restait et que nous avions conservée pour une grande occasion.

L'ennemi n'avait fait aucun mouvement le 4 au soir lorsque nous nous étions retirés. Mais il s'était rapproché

successivement de nous et ses vedettes étaient le 6 à portée de pistolet des nôtres. Murat, informé, fait sonner à cheval sur toute la ligne et se rend près des avant-postes russes; il appelle un des chefs, il lui demande d'un ton impérieux de quel droit les Russes occupent un terrain dont ils ont été repoussés à l'affaire du 4 et le somme de s'éloigner sur-le-champ. L'officier s'excuse sur les ordres qu'il a reçus et propose d'avertir son général qui pourra donner au roi les explications et la satisfaction qu'il désire. Le général arrive bientôt. Murat, impatient, lui adresse les mêmes reproches et les mêmes intimations qu'à l'officier, avec plus de hauteur encore, et sa colère ne connaît plus de bornes lorsque le général lui répond, du ton le plus calme et le plus respectueux, que l'espace qui séparait les deux armées après l'affaire du 4 n'étant pas occupé par nos troupes, rien ne l'empêchait d'y mettre ses avant-postes qui avaient l'ordre de ne commettre aucun acte hostile. « Vous n'en aviez pas le droit, reprend Murat. Ce terrain m'appartient; j'en avais chassé vos troupes. Vous deviez rester dans la position où je vous avais repoussé et vous avez manqué à votre parole en la quittant malgré la suspension d'armes. Mais on ne peut se fier à vous. Vous ne respectez rien. Hier, en visitant mes postes, un de vos Cosaques a eu l'insolence de tirer sur moi. Si mes officiers ne m'avaient retenu, je l'aurais sabré sur-le-champ. Au surplus, je vous somme de faire retirer à l'instant vos postes dans leur première position ou je vais les y obliger. » Et en même temps il ordonne à la cavalerie d'avancer et à mon artillerie d'arriver au galop. « Votre Majesté, répond le général russe, est la maîtresse de faire ce qui lui conviendra; je ne puis retirer mes postes et, s'ils sont attaqués, ils se défendront; le Cosaque qui s'est permis de tirer sur Votre Majesté sera sévèrement puni et je la prie de recevoir mes excuses de cette action que je désavoue entièrement. » Nous

voyions avec beaucoup de peine que la violence de Murat allait peut-être rompre les négociations entamées, et cela pour un malentendu qui n'avait aucune importance. Aussi, les généraux qui entouraient le roi, après l'avoir laissé donner libre cours à son irritation, lui firent-ils quelques représentations sur les conséquences de cette rupture. Ils finirent par s'entremettre entre lui et le général russe qui se relâcha de ses prétentions. Après une heure de débats et au moment où nos troupes, arrivées sur le terrain, n'attendaient plus que le signal pour attaquer, tout s'arrangea à l'amiable et nous rentrâmes à Vinkovo. J'étais près du roi pendant toute cette scène que la rage de Murat eût rendue réellement plaisante, sans la gravité des suites qu'elle pouvait avoir et sans l'air martial du roi qui donnait de la dignité aux mouvements désordonnés de sa colère et à ses rodomontades gasconnes.

Le village de Vinkovo, en avant duquel cette scène se passa, se trouvait en deçà d'un ravin large, profond et fort escarpé, qui régnait à peu près sur toute l'étendue de notre ligne et ne pouvait être franchi que sur quelques points. Un petit ruisseau coulait dans ce ravin et formait un étang assez vaste à l'extrémité du village dont une partie était bâtie dans les bas-fonds près de cet étang, et l'autre, sur une hauteur escarpée et assez élevée. Vinkovo ressemblait d'ailleurs à tous les villages russes : de misérables huttes enfumées et des rues couvertes de fange. C'est là que le 3e corps resta du 4 au 18 octobre, éprouvant des privations et des besoins d'autant plus pénibles que nous savions que le reste de l'armée, cantonné à Moscou ou dans ses environs, abondait non seulement du nécessaire, mais de toutes les douceurs que peut offrir une ville immense et riche, abandonnée de ses habitants.

Jumilhac et moi, en arrivant dans la nuit du 4 à Vin-

kovo, étions entrés dans la première maison vacante, c'est-à-dire où il n'y avait pas encore de militaires établis. Cette maison, donnant sur une espèce de rue qui formait toute la partie basse du village, n'avait qu'une chambre où se trouvaient un four sans cheminée et plusieurs petits hangars ouverts à tous vents. Mais toutes ces maisons se ressemblaient; nous avions dans la nôtre une cour assez vaste ainsi que des abris pour nos chevaux et nous ne pensions nullement à chercher mieux, lorsque le 6 au matin le feu prit au four d'une maison séparée de la nôtre par quatre ou cinq autres (1). Nous nous réunîmes à d'autres militaires pour arrêter les progrès de l'incendie. Mais dans un moment le reste de la maison s'embrasa, et une fois ces murailles de sapins résineux enflammées, rien n'arrêta les progrès du feu. Nous ne pûmes que courir à notre demeure où nous réunîmes le peu d'effets que nous avions et, chargés de selles, de brides, de portemanteaux, etc., nous fîmes en hâte sortir nos chevaux effrayés; déjà notre logis flambait. Assez embarrassés sur le choix d'un nouveau domicile, nous tînmes une espèce de conseil, assis en plein champ dans la boue, au milieu de nos équipages, et sur le rapport de nos ordonnances que nous avions envoyées à la découverte, nous prîmes possession, dans la partie haute du village, d'une petite maison où étaient quelques soldats. Ils nous la cédèrent d'assez bonne grâce et nous leur témoignâmes notre reconnaissance par un ou deux pains de munition qui déjà étaient une chose de luxe.

A peine y étions-nous entrés que le feu se déclara dans une maison à quelque distance. Nous y allâmes aussitôt et, quoiqu'il y eût plusieurs maisons entre celle-là et la nôtre, quoiqu'elle en fût séparée par une rue, à la vérité fort droite, notre nouvelle habitation aurait en peu de

(1) Cf. sur la cause de ces fréquents incendies, CHAMBRAY, *Expéd. de Russie*, I, p. 278.

moments subi le même sort que la première, si nous ne nous étions avisés d'un moyen assez violent. Nous avions vu, dans de nombreux incendies, combien le feu redouble de violence lorsqu'il se communique à des maisons voisines dont les toits et les murs en sapin sont déjà échauffés et presque brûlants. Nous mîmes nous-mêmes le feu à la maison qui formait le coin de la rue du côté de la maison enflammée et qui n'était pas encore échauffée par l'incendie. Dès lors, nous pûmes facilement préserver celle qui formait, de notre côté, le coin de la rue et nous préserver nous-mêmes. Nous nous félicitâmes beaucoup de la réussite de notre moyen, mais nous en profitâmes peu. La même nuit, à peine endormis sur les bancs qui entouraient notre chambre à four — la pièce principale de toute la maison dans un village russe — nous fûmes réveillés par les cris : « Au feu! » Il avait pris dans une maison voisine et cette fois il n'était plus possible d'appliquer notre remède : la nôtre était déjà embrasée. Nous n'eûmes que le temps de faire sortir nos chevaux et de jeter nos effets au milieu de la rue.

Un de mes canonniers vint m'avertir que deux soldats russes étaient blottis dans le four d'un hangar voisin et ne voulaient pas en sortir. Je tâchai de les sauver et je pénétrai jusqu'à eux, non sans danger. Ils se contentèrent de me regarder d'un air effaré et malgré les signes que je leur faisais, ils ne se dérangèrent pas. J'en tirai un par le bras en lui montrant le feu qui s'approchait. Après avoir avancé la tête hors du four et vu l'imminence du danger, il s'enfonça davantage dans son réduit. Je ne pouvais rester plus longtemps sans courir le risque de trouver toutes les issues fermées par la flamme: je me retirai et un moment après, le hangar, le four et les malheureux qu'ils renfermaient furent réduits en cendres.

Dans ce même village, je fus témoin d'un autre fait qui prouve mieux encore la résignation et l'impassibilité

des soldats russes. Un d'eux, ayant un membre fracassé, était étendu sur une place à l'extrémité du village. Quoique nous n'eussions pas d'ambulance, on voulut le relever pour le mettre à l'abri et lui donner quelque secours. Il s'y refusa obstinément; il voulut rester à l'endroit où nous l'avions trouvé; il ne touchait même pas au pain et à l'eau-de-vie que les nôtres lui offraient, et sans proférer une plainte ni jeter un cri, il résista ainsi une couple de jours à sa blessure, à la douleur, à la faim, au froid et à la pluie.

Chassés deux fois de nos logements par le feu en vingt-quatre heures, nous dûmes nous remettre en quête. Faute de mieux, nous prîmes une maison à la droite du village dont elle était totalement isolée et éloignée d'une bonne portée de fusil. C'est pourquoi nul ne l'avait occupée. Elle était assez vaste; outre la chambre à four, il y avait encore une ou deux chambres plus petites et une cour environnée de hangars qui nous servirent d'écuries pour nos chevaux; le tout clos par une espèce de palissade en sapin. C'est là que je restai jusqu'à notre départ de Vinkovo, non sans peine. Il fallut souvent employer la force pour éloigner les soldats qui sortaient de leur bivouac pour chercher du bois. Sans doute leurs besoins étaient plus pressants que les nôtres; mais les laisser faire, c'était nous mettre nous-mêmes entièrement à découvert, et l'égoïsme, suite de la misère que nous éprouvions déjà, nous fit employer tous les moyens pour défendre notre domicile. Nous y établîmes des sentinelles prises parmi nos ordonnances, et nous-mêmes, au besoin, venions, lorsque l'attaque était un peu vive, repousser les assaillants à coups de plat de sabre. Encore, en se retirant, menaçaient-ils de nous brûler pendant la nuit.

Après l'espèce d'armistice qui suivit l'arrivée de Lauriston aux avant-postes russes, j'avais renvoyé mes caissons au grand parc d'artillerie à Moscou : ils étaient

vides et devaient me rapporter des munitions. J'avais profité de cette occasion que je croyais sûre pour envoyer à mon domestique Baptiste, que j'avais laissé à Moscou, l'ordre de me rejoindre avec mon fourgon, ma voiture, mes vivres et mes chevaux, et de marcher de conserve avec le convoi d'artillerie. Il y avait quelques jours que j'avais expédié mon ordre; mais tout était tranquille devant nous, je croyais qu'il en était de même entre Vinkovo et Moscou, et je n'avais aucune sorte d'inquiétude sur le retard du convoi, lorsqu'un jour, à dîner, Lahoussaye, d'un air riant, m'annonça qu'il venait de recevoir ma nomination d'officier de la Légion d'honneur (1), mais qu'il avait en même temps une fâcheuse nouvelle à m'apprendre : mes équipages avaient été enlevés par les Cosaques. Je crus d'abord qu'il plaisantait; puis je pensai que la nouvelle était fausse ou que du moins le mal était fort exagéré.

Mais avant la fin de la journée, je ne fus que trop certain de ce fâcheux événement. Un maréchal des logis du train qui venait d'arriver, me raconta qu'à la seconde journée depuis Moscou, le convoi avait été assailli par des Cosaques, que l'escorte les avait empêchés d'y faire grand mal, qu'ils avaient seulement brisé des voitures et emmené des chevaux, mais qu'en se retirant ils avaient aperçu ma voiture, mon fourgon et mes chevaux de main à une assez grande distance en arrière du convoi, qu'ils s'en étaient emparés sans résistance et s'étaient jetés avec leur proie dans une forêt qui bordait la grande route. Je fus consterné; la perte que je faisais, très considérable par elle-même — vingt mille francs au moins — devenait irréparable dans ma situation. Je restais avec les

(1) Griois avait été proposé pour la décoration d'officier d'abord par le roi Joseph à cause des services qu'il avait rendus en Calabre, puis par Grouchy après la bataille de la Moskova; il fut nommé le 11 octobre 1812; il était chevalier du 25 mars 1804.

effets que j'avais sur le corps, une chemise dans un portemanteau, le cheval que je montais, et un autre que j'avais avec moi. Mais ce que je regrettais le plus, c'était des papiers et d'autres objets de peu de valeur, auxquels j'attachais un grand prix, et par-dessus tout, mon fidèle domestique Baptiste. Je me reprochais son malheur, et je craignais qu'il ne succombât à la fatigue, au chagrin et aux mauvais traitements. Heureusement, il n'en fut rien et mieux valut pour lui de faire un séjour forcé en Russie que cette funeste retraite à laquelle il n'aurait probablement pas résisté.

Je n'étais pas la seule victime. Mon adjudant-major Lenoble (1) perdait ses effets qu'il avait mis dans mon fourgon, et nous dûmes nous consoler mutuellement. Pendant quelques jours nous conservions un faible espoir qu'une partie de nos gens avait pu se sauver. M. Lenoble alla même jusqu'à l'endroit où le hourra avait eu lieu; mais il revint avec la triste certitude que tout était bien perdu. Par une espèce de fatalité, ce fut le seul événement de ce genre qui se produisit pendant notre séjour à Vinkovo. Tous les jours il arrivait des convois de Moscou sans escorte et sans accident. Le roi Murat me fit dire que son intention était de m'indemniser, au moins en partie; mais les désastres qui survinrent ne lui en laissèrent pas la possibilité et m'ôtèrent jusqu'à l'idée de réclamer l'exécution de sa promesse.

L'ennemi nous laissait tranquilles dans nos bivouacs; mais si l'on s'en éloignait à droite ou à gauche, on rencontrait des partis de Cosaques auxquels se joignaient les

(1) Pierre Lenoble, né à Sedan en 1774, enrôlé au 4e bataillon des Ardennes, puis à la compagnie d'artillerie à cheval de la légion du Nord (1792), passé à la 13e compagnie d'artillerie à cheval (1793), maréchal des logis (1795), maréchal des logis chef (1805), second lieutenant (1806), premier lieutenant (24 avril 1809), adjudant-major (1er octobre 1809), capitaine de 2e classe (14 mars 1811), mort, après la retraite, à l'hôpital de Kœnigsberg.

paysans. Nos fourrageurs devaient aller à trois ou quatre lieues pour rapporter un peu de paille battue ou même un peu de la paille à demi pourrie qui recouvrait les toits, ou bien encore un peu de seigle que les soldats broyaient grossièrement pour leur nourriture au moyen d'une petite meule à manche de bois dont les paysans russes se servaient pour le même usage. Beaucoup furent tués ou pris, et ces pertes se renouvelaient chaque jour, bien qu'on eût soin plus tard de les faire escorter par de nombreux détachements. La discipline était tellement perdue qu'on négligeait depuis longtemps toutes ces précautions auxquelles on dut revenir quoique avec peu de succès. Malgré tous les dangers, il fallait bien, sous peine de mourir de faim, s'éloigner pour chercher quelque nourriture, puisque à deux lieues à la ronde on n'aurait pas trouvé un brin de paille, et que, soit difficulté des transports, soit insouciance des administrations, nous ne recevions rien, absolument rien de Moscou, où nos camarades avaient de tout en abondance, où ils logeaient dans de magnifiques palais, mangeaient des mets succulents, buvaient les meilleurs vins, pendant que nous n'avions pour nous soutenir qu'une bouillie grossière, des galettes de seigle cuites sous la cendre, de l'eau trouble et marécageuse. Cependant on s'avisa, je ne sais comment, d'envoyer une fois de Moscou quelques tonneaux de vin à notre corps d'armée. Mais cette gratification, distribuée à raison des grades, se borna pour Jumilhac et moi à dix bouteilles de mauvais vin blanc que la route avait achevé de gâter et que la privation nous fit trouver excellent (1).

Heureusement, le temps était superbe. Nous avions eu seulement deux jours de pluie depuis que nous étions à Vinkovo. Mais elle avait été accompagnée d'une espèce

(1) Victor Dupuy et Thirion ont fortement insisté sur ce point; nous étions, dit Dupuy, « dans le plus grand dénûment et pendant ce temps les vivres regorgeaient à Moscou. »

de verglas qui nous avait fait craindre que l'hiver ne fût arrivé. Ce fut dans ces deux jours qu'une grande partie des planches qui formaient l'enceinte et la toiture de notre logement furent, malgré toute notre surveillance, enlevées par les soldats, et si le froid avait continué, nul doute que nous ne fussions restés entièrement à découvert. Mais le soleil reparut, et nous eûmes pour le reste d'octobre un temps assez beau et au moins aussi chaud que celui de France dans la même saison. Un soir qu'étendus, Jumilhac et moi, sur le banc qui était notre seul lit, nous commencions à nous endormir, un capitaine d'état-major vint nous avertir que Lahoussaye, remarquant soudain que son quartier général était en l'air, s'avisait d'entourer d'une espèce de retranchement la maison qu'il occupait au centre du village et d'appeler à lui toutes les gardes extérieures : nous étions en dehors de la ligne de nos grand'gardes, et à la discrétion de la première patrouille de Cosaques qui voudrait nous enlever!

Après avoir pesté contre la singulière et tardive prudence du général qui ne songeait qu'à lui, nous délibérâmes. La certitude de ne pouvoir trouver un autre gîte et l'espoir que l'ennemi continuerait à nous laisser tranquilles, nous déterminèrent à rester où nous étions et à braver un danger incertain plutôt que de nous résigner, nous, nos gens et nos chevaux, à rester en plein air et sans aucun abri.

La misère augmentait rapidement. Nos provisions étaient consommées. La maraude, que la nécessité avait organisée d'une manière régulière, ne fournissait que bien peu de ressources. Tous les jours il fallait s'éloigner davantage pour recueillir quelques trousses de paille à demi pourrie, fourrage détestable, mais qui nous coûtait beaucoup d'hommes pris ou tués dans les villages qu'ils fourrageaient. Un grand nombre de chevaux périssaient, et ils étaient aussitôt dépecés et mangés par les

soldats. Des convois de malades partaient fréquemment pour Moscou. Un mois encore, et toute la cavalerie de réserve était anéantie sans combattre (1). Nous eûmes, Jumilhac et moi, quelques chances heureuses. Un de nos canonniers d'ordonnance trouva un sac de seigle en allant au fourrage, et grâce à notre meule à bras et à notre four, nous parvînmes à en faire de la bouillie et une sorte de pain qui nous furent d'un grand secours. J'achetai un jeune bœuf, très petit à la vérité, mais qui nous donna de la viande pendant quelques jours. Un chevau-léger bavarois avait fait cette trouvaille et il aima mieux empocher mon argent que de partager le bœuf avec tout son régiment.

Cependant les espérances de paix qu'on avait eues s'évanouissaient. Les officiers de Cosaques, avec lesquels on avait occasion de parler aux avant-postes, disaient franchement que la paix n'était pas possible, que les Russes ne la feraient jamais tant que nous serions dans leur pays, qu'une nouvelle campagne allait commencer avec l'hiver, et chaque jour des feux de file et de peloton que nous entendions parfaitement, nous annonçaient l'arrivée de nombreuses recrues que l'armée russe se hâtait d'instruire. Depuis trois jours, le roi de Naples, sans doute prévenu que les Russes préparaient une attaque générale, ordonnait chaque soir de renvoyer sur un village connu au camp sous le nom des Trois-Clochers, à une petite lieue en arrière de notre camp, les voitures de bagages, les chevaux de main et tout ce qui pouvait embarrasser dans un combat de nuit, et de les faire rentrer le lendemain s'il n'y avait rien de nouveau. L'ordre fut

(1) Au 13 octobre, Castellane écrit (*Journal*, p. 168) que les corps de réserve de cavalerie, composé de onze régiments, est réduit à sept cents chevaux. « Comment cela serait-il autrement ? Il est toujours au bivouac. On ne ménage pas assez la cavalerie ; on devrait mettre plus d'infanterie aux avant-postes; hommes et chevaux éprouvent de grandes difficultés pour y vivre. » Cf. Dupuy, p. 186, et Biot, p. 49.

ponctuellement exécuté dans les premiers jours, mais lorsqu'on vit que l'ennemi n'attaquait pas et que cette précaution ne servait qu'à fatiguer hommes et chevaux on se relâcha et on vivait dans une parfaite sécurité le 18 octobre, qui fut véritablement le premier jour de notre retraite.

CHAPITRE XII

VIASMA, KRASNOI ET ORCHA

(Octobre-novembre 1812).

Attaques des Russes (18 octobre). — La retraite. — Malo-Iaroslavets (23 et 24 octobre). — Les deux Delzons. — Abandon des blessés. — Les Cosaques. — Combats singuliers. — Véréia. — Paysans brûlés. — La Kologda. — Le colonel Chopin, son fourgon et sa bande. — Combat de Viasma (3 novembre). — Ney plus brave que Murat. — Les traîneurs. — Le 3e corps désorganisé. — Griois isolé et sans ordres. — Dorogobouje. — Moulins à bras. — Griois au 4e corps. — La neige et l'hiver (6 novembre). — Caissons et canons abandonnés. — Château de Zazélé. — D'Anthouard, blessé, remet à Griois le commandement de l'artillerie du 4e corps. — Passage désastreux du Vop (9 novembre) — Doukhovtchina (10 et 11 novembre). — Marche de nuit (12 novembre). — Un soleil de sang. — Acte de barbarie. — Vol d'un portemanteau. — Smolensk (13 novembre). — Bivouac du colonel Boulart. — Belliard et Murat. — Le prince Eugène. — Pillage des magasins de Smolensk. — Départ de Smolensk (15 novembre). — Cécité momentanée. — Loubnia. — Combat du 16 novembre. — La route barrée. — Marche de nuit. — Arrivée à Krasnoï. — Bivouac inhospitalier. — Combat de Krasnoï (17 novembre). — Liady. — Les premiers habitants. — Desgenettes. — Dégel. — Doubrovna (18 septembre). — Napoléon en pelisse et bonnet. — Murat et Berthier. — Orcha (19 novembre). — Eugène et Griois au-devant de Ney. — Complète désorganisation du 4e corps. — Le veau et le Bavarois. — Kokanof (21 novembre). — Tolotchin (22 novembre). — Mort affreuse d'un Wurtembergeois.

Jumilhac, qui s'accoutumait difficilement à notre misère, et qui servait fort à son aise depuis l'absence du général Grouchy, était parti pour Moscou. Il ne devait y rester que vingt-quatre heures, mais il s'y trouvait beaucoup mieux que dans notre camp et il y était encore au bout de huit jours. Seul dans notre chambre enfumée, étendu sur un banc, je dormais d'un profond sommeil, lorsque le 18 octobre, à la petite pointe du jour, je fus réveillé par le bruit de la fusillade. Je crus d'abord que

c'était l'exercice à feu que les recrues faisaient dans le camp russe; mais bientôt le bruit me parut plus proche qu'à l'ordinaire. J'ouvris la croisée à côté de moi, c'est-à-dire que je fis glisser un petit volet de bois semblable à celui des cages à poulets, et je vis de l'autre côté du ravin nos vedettes faire le coup de carabine avec les tirailleurs ennemis. Il y avait un brouillard très épais, et je pensais que c'étaient simplement des patrouilles russes qui s'étaient approchées. Mais la fusillade se faisait entendre sur d'autres points, et les trompettes sonnaient à cheval dans tout le camp. C'était donc une attaque sérieuse. Je donnai ordre à l'artillerie d'atteler sur-le-champ; j'envoyai sur les derrières mon domestique et mes équipages, ainsi que ceux de Jumilhac, et je me rendis, avec mon adjudant-major et mes ordonnances, en avant du camp. Déjà nos grand'gardes se repliaient sur leurs régiments qui s'étaient mis en bataille. On resta quelque temps à s'observer. Enfin les Russes s'ébranlèrent, et le brouillard qui se dissipa nous laissa apercevoir leurs masses qui s'avançaient sur nous en manœuvrant. Je dirigeai sur elles le feu de mon artillerie, celle des Russes y répondit, et le combat s'engagea sur tout notre front. Fort heureusement pour nous, le général Lahoussaye, malade depuis quelques jours, ne se trouvait pas en état de monter à cheval; il se retira sur les derrières dans sa voiture, et le commandement revint de droit au général Chastel, excellent militaire, qui réunissait à une grande bravoure beaucoup d'expérience et de sang-froid. Il prit les dispositions qu'il jugea les plus convenables pour soutenir l'attaque; il fit même faire quelques charges à notre cavalerie. Mais les forces n'étant pas égales, il ne chercha plus qu'à opérer la retraite sans être entamé. Nous formions l'extrême droite et l'ennemi aurait pu facilement nous tourner de ce côté, s'il n'avait dirigé ses premiers efforts contre la gauche de notre ligne où était le 2e corps

de cavalerie. Plusieurs des régiments qui s'y trouvaient furent d'abord enfoncés, et une grande partie de l'artillerie tomba au pouvoir des Russes. Mais Murat s'y porta avec de nouvelles troupes; il rétablit le combat, maintint les Russes, et la retraite se fit sans confusion. Depuis quelque temps le canon retentissait derrière nous; c'était l'ennemi qui avait pénétré notre ligne et pris un défilé qu'il nous fallait traverser pour nous retirer sur Moscou. Après un combat très vif, il fut chassé par une division polonaise et par celle du général Friederichs qui campaient près de là. Dans cette attaque, une partie de nos bagages, envoyés sur les derrières, et entre autres le domestique et les chevaux de Jumilhac, étaient tombés au pouvoir des Russes. Les miens échappèrent je ne sais comment et, au soir, je fus agréablement surpris de les retrouver.

A la droite, où notre corps se trouvait, nous ne cédions le terrain qu'après l'avoir longtemps disputé, et c'était toujours en bon ordre et sous le feu de mon artillerie que nous quittions une position pour nous retirer sur une autre. Le roi Murat fut longtemps près de nous; il reçut même une légère blessure au bras. Quelques-unes de ses voitures d'équipage ne s'étaient pas retirées assez tôt sur les derrières et elles pouvaient gêner nos mouvements. Il ordonna aux soldats de les brûler; ce qu'ils firent après s'être partagé ce qu'elles contenaient. Il les excitait lui-même et il riait de l'empressement qu'ils mettaient à exécuter ses ordres.

Je ne sais par quelle fatalité les canonniers avaient pu, ce jour-là, se procurer de l'eau-de-vie. Je m'en aperçus lorsque aux premiers coups de fusil je me rendis au parc et fis réunir et monter à cheval les compagnies. Cette eau-de-vie de grain, véritable poison, agissait déjà sur plusieurs soldats. Les officiers même s'en ressentaient. Un de mes meilleurs capitaines, d'ordinaire d'une grande sobriété, tomba presque sans connaissance tandis qu'il me parlait.

Un autre était à peu près dans le même état. Aussi la journée fut pénible pour moi : comment faire exécuter et même comprendre mes ordres par des hommes qui n'avaient pas leur sang-froid?

Le combat avait commencé avec le jour et ne cessa guère qu'avec lui. Après nous être retirés environ trois ou quatre lieues, nous prîmes position en arrière d'une petite rivière près du gros village qui s'appelle, je crois, Voronovo, et nous y bivouaquâmes, assez inquiets des suites qu'aurait cette affaire, mais bien loin de prévoir la longue série de misères qui nous attendaient. Hélas! cette journée n'était que le prélude de nos maux : la désastreuse retraite venait de commencer.

Le 19, nous ne vîmes pas l'ennemi, et nous vînmes prendre une position plus rapprochée de quelques lieues de Moscou, au village de Krasnoïa-Pakhra. Le lendemain, nous nous attendions à continuer notre route lorsque nous aperçûmes les longues et flottantes colonnes de notre armée qui la veille avait quitté Moscou à la nouvelle de notre combat et venait se réunir à nous. Arrivée à notre hauteur, elle prit à droite par des chemins de traverse afin de rejoindre la nouvelle route de Kalouga. Nous restâmes en position une partie de la journée pour masquer son mouvement et nous la vîmes défiler devant nous. D'épaisses colonnes, composées de troupes de différentes armes, marchaient en désordre; les chevaux faibles, amaigris, traînaient avec peine l'artillerie; les soldats, au contraire, étaient pleins de force et de santé, puisqu'ils avaient eu depuis six semaines des vivres en abondance. Du reste, généraux, officiers, soldats, employés, avaient employé tous les moyens pour emporter avec eux ce qu'ils avaient ramassé. Des voitures de la plus grande élégance, des charrettes de paysan, des fourgons, conduits par des petits chevaux du pays et surchargés de bagages, marchaient au milieu des colonnes, pêle-mêle avec les che-

vaux de selle et de bât. Les soldats étaient écrasés sous le poids de leurs sacs. Abandonner leur butin eût été trop cruel. Il fallut cependant s'y résoudre; dès cette journée des bagages furent jetés sur la route, et des voitures abandonnées. Cette masse d'hommes, de chevaux et de véhicules semblait plutôt l'émigration d'un peuple qui changeait de patrie qu'une armée organisée, et ce coup d'œil, d'autant plus extraordinaire pour nous que nous ne savions plus depuis longtemps ce que c'était que provisions et bagages, éveillait déjà de tristes pressentiments.

Nous restâmes en position et le lendemain nous nous mîmes en route, couvrant le flanc gauche de notre armée dont nous suivions la direction. Le 23 nous passâmes à Borovsk, et je vins avec mon artillerie bivouaquer à quelques lieues plus loin, au delà d'un village où se trouvait le vice-roi avec une partie de son corps d'armée. En y passant je m'arrêtai près du général d'Anthouard qui me retint pour manger la soupe avec lui. Ce fut avec d'autant plus de plaisir que mon ordinaire était très mince, ou plutôt je n'en avais plus depuis quelques jours; je ne vivais que de pain et de ce que j'achetais à des cantinières qu'on rencontrait assez rarement et qui passaient pour bien fournies quand elles pouvaient offrir un morceau de fromage et de jambon. Je me retrouvai avec le général et les officiers de son état-major avec autant de plaisir que j'y étais accueilli et nous fîmes un dîner que mes longues privations me rendirent délicieux; il se prolongea jusqu'à la nuit dans l'abandon d'une gaîté qu'un fort bon vin abondamment versé rendait plus expansive. En sortant de table, chacun voulut contribuer à remonter ma garde-robe. Le colonel Berthier (1) me donna du drap

(1) François Berthier, dit Berthier de Grandry, fils de l'Alexandre Berthier cité I, p. 48, né en 1774 à Chatel-Censoir, élève à l'Ecole de Châlons (1793), lieutenant en second (1794), capitaine en troisième (1799), en

pour un pantalon; un autre, une chemise; un autre, une cravate; le général, une paire de bottes toutes neuves qui semblaient faites à ma mesure, présent inappréciable dans la circonstance. A la nuit close je me décidai à rejoindre mon artillerie. Je partis, emportant un souvenir bien agréable de cette soirée que je n'oublierai jamais. Une pluie froide que je reçus jusqu'à mon bivouac, tempéra le bien-être et la satisfaction que j'éprouvais, et je regrettais le gîte chaud et bien couvert que je venais de quitter lorsque je me blottis, enveloppé dans mon manteau, sous un caisson de ma batterie. Mais je m'endormis bientôt, malgré la pluie qui, le lendemain, avait entièrement trempé et le sol et mon manteau.

Je quittai de bonne heure mon bivouac, me dirigeant sur Malo-Iaroslavets dont nous n'étions qu'à trois lieues. Le corps d'armée du vice-roi avait pris la même direction et la plupart des corps qui le composaient devaient être arrivés près de cette ville quand un coup de canon, venant de ce côté, hâta la marche des colonnes.

Le bruit augmentait à mesure que nous approchions et annonçait une affaire sérieuse. La division Delzons, du 4e corps, attaquée le matin et obligée d'abandonner la ville qu'elle occupait depuis la veille au soir, avait tenté plusieurs fois d'y rentrer. Mais repoussée par l'avant-garde de Koutouzof qui accourut ensuite avec toutes ses forces, elle aurait été rejetée au delà de la rivière de la Louja si le prince vice-roi ne fût arrivé avec le reste de son corps d'armée. Le combat recommença avec plus d'ardeur. Toutes les divisions, et même la garde royale

second (1801) et en premier (1802), chef de bataillon (1807), sous-directeur à Turin et à Alexandrie (1807-1808), sous-chef (1809), puis chef (1811) de l'état-major de l'artillerie de l'armée d'Italie, et ensuite (1812), du 4e corps de la Grande Armée, lieutenant-colonel (24 août 1812), colonel (29 septembre 1812), bloqué à Stettin (1813), prisonnier de guerre (1814), commandant l'équipage d'artillerie de la jeune garde (1815), directeur de l'arme à Strasbourg (1816), maréchal de camp (12 août 1831), retraité en 1834.

qui faisait partie de ce corps, furent successivement engagées pendant toute la journée. Français et Russes se disputèrent avec acharnement la ville et les entours. Les Russes avaient l'avantage de la position. C'était du haut des collines qui dominent la ville qu'ils avaient attaqué et culbuté les deux bataillons de la division Delzons. Des ravins profonds et taillés à pic séparaient ces bataillons du reste de la division. Il fallut les gravir de nouveau sous le feu de l'ennemi autant de fois que les troupes qu'on y envoya furent repoussées, et ce ne fut qu'à la fin du jour que nous restâmes maitres de Malo-Iaroslavets, ou plutôt des positions qui l'environnent, car le feu avait pris à cette malheureuse ville pendant le combat et bientôt elle fut réduite en cendres.

Le corps d'armée du vice-roi prit seul part à cette affaire qui fut un des plus beaux combats de la campagne. Eugène y déploya le sang-froid d'un général consommé et la bravoure d'un soldat (1). Notre perte fut évaluée à 4000 hommes. L'armée regretta surtout Delzons; il fut tué en marchant à la tête de ses troupes pour rentrer dans la ville dont ses premiers bataillons avaient été débusqués (2). Son frère, officier supérieur qui servait à son état-major, fut renversé près de lui à l'instant où il se précipitait pour le secourir et l'enlever du champ de bataille, et tous deux périrent dans le même moment et furent enterrés ensemble (3). La perte des Russes dut

(1) « L'honneur de cette belle journée, disait Napoléon à Eugène, vous appartient tout entier. »

(2) Alexis-Joseph Delzons, né en 1775 à Aurillac, lieutenant au 1er bataillon du Cantal (1791), capitaine (1793), chef de bataillon (1796), chef de brigade (1798), général de brigade (30 novembre 1801), général de division (15 février 1811), commandant la 1re division du 4e corps en Russie (6 janvier 1812). C'était, dit Dedem, un officier distingué; mais il arriva deux heures trop tard au pont de Malo-Iaroslavets et « ce retard de deux heures changea la face des affaires; s'il avait ponctuellement exécuté ses ordres, il se serait emparé de la position sans tirer un coup de fusil. »

(3) Le frère de Delzons, Jean-Baptiste-Antoine-Géraud, né à Aurilla

être au moins aussi considérable que la nôtre. En traversant le lendemain les positions où l'on s'était battu, je les vis couvertes de cadavres russes. Beaucoup d'autres avaient été brûlés dans les maisons de la ville où ils s'étaient réfugiés pour se faire panser; rapetissés de moitié, et comme momifiés, ils se faisaient remarquer au milieu des cendres et des décombres qui brûlaient encore, par leur couleur noire et l'odeur qu'ils exhalaient.

Nous arrivâmes à Malo-Iaroslavets immédiatement après le vice-roi. Mais la cavalerie n'aurait pu être d'aucune utilité dans ce terrain escarpé et creusé de ravins. Notre corps s'arrêta à une portée de canon de la ville et nous restâmes en position jusqu'à la fin de la journée, échangeant de temps en temps quelques boulets avec l'ennemi. Une vallée profonde et escarpée, au fond de laquelle coulait la Louja, séparait la hauteur où nous étions de celle où la ville est bâtie; aucun mouvement des deux armées ne nous échappait, et nous passions de la crainte à l'espérance suivant que nous voyions nos bataillons faiblir ou avancer. Ce ne fut qu'à la nuit, lorsque le feu eut cessé, que notre corps descendit sur sa gauche et vint bivouaquer près d'un village à quelque distance de la Louja. Il n'avait plus d'habitants, et le peu de maisons qui le composaient furent bientôt occupées par les généraux et les états-majors. Je m'établis dans l'une d'elles avec Jumilhac qui m'avait rejoint deux jours après l'affaire du 18, et nous y prîmes quelques heures de repos dont nous avions grand besoin.

Le jour commençait à peine que nous sortîmes pour parcourir le village et reconnaître les environs. A peine

en 1787, élève à l'Ecole militaire de Fontainebleau (1805), sous-lieutenant (1806), lieutenant et aide de camp de son aîné, le général (1808), capitaine (1809), avait été promu en 1812 chef de bataillon. Cf. GOURGAUD, p. 322, qui regrette que l'intrépidité de Delzons et la mort si touchante de son frère n'aient pas fourni à Ségur quelques expressions de regret et d'estime.

avions-nous fait quelques pas que des cris de hourra, des coups de carabine et une foule de nos soldats qui couraient en désordre annoncèrent l'ennemi. Les Cosaques, à la faveur d'un épais brouillard, étaient venus fondre sur nos bivouacs, les avaient traversés presque sans résistance, et les voilà qui pénétraient jusqu'au village où nous étions. Malheureusement la plus grande partie de nos cavaliers étaient partis pour faire boire leurs chevaux à la rivière à une demi-lieue de là; nos chevaux, nos domestiques et nos ordonnances s'y étaient également rendus; Jumilhac et moi nous nous trouvions seuls, à pied et fort embarrassés. Nous pensâmes d'abord à rentrer dans notre cabane et à nous y barricader jusqu'au retour de nos chevaux; mais nous préférâmes rejoindre le bivouac de nos troupes, au risque d'être rencontrés par les Cosaques. Nous mîmes le sabre à la main et nous élançant à toute course, nous gagnâmes sans accident le bivouac de mon artillerie. Le camp était dans la plus grande confusion. Le vaste espace où la veille au soir notre cavalerie s'établissait au hasard, était parcouru par des nuées de Cosaques; il y en avait de tous les côtés, et par l'effet du brouillard qui empêchait de distinguer à plus d'une certaine distance, ils paraissaient et disparaissaient comme des ombres chinoises. Quelques-uns de nos cavaliers à pied s'étaient cependant groupés ensemble et leurs coups de fusil tuaient les Cosaques à distance. Mais d'autres n'avaient pas songé à se réunir et ils fuyaient en désordre. Je rassemblai mes canonniers, je fis mettre plusieurs pièces en batterie et commençai à faire tirer à mitraille. Nos soldats isolés se rallièrent à la hâte au bruit du canon, se formèrent en pelotons et se lancèrent sur les Cosaques qui, ne voyant plus que des coups à gagner, se dispersèrent au galop. Ils n'avaient réussi qu'à troubler nos bivouacs, à piller et renverser des voitures de cantinières, à tuer ou blesser une douzaine d'hommes. Heureusement ils n'al-

lèrent pas du côté de la rivière où ils auraient enlevé les chevaux de notre cavalerie et probablement les miens.

Ce n'était pas seulement sur nos bivouacs que les Cosaques avaient dirigé leur attaque. Leur hetman Platof à leur tête, ils avaient, au nombre de dix à douze mille, fait un hourra sur toute notre ligne et traversé en tous sens les routes sur lesquelles nos corps d'armée étaient en mouvement. Ils avaient attaqué les voitures de bagages du 4e corps qui avaient passé la nuit sur la hauteur où nous étions restés en position pendant la bataille de la veille, et l'ordonnateur en chef Joubert, qui s'y trouvait, avait été grièvement blessé en cherchant à se défendre (1). Peu s'en fallut que l'empereur ne tombât entre leurs mains. Il s'était mis en route à la pointe du jour pour se rendre à Malo-Iaroslavets, et il marchait dans une entière sécurité, avec quelques officiers de son état-major, lorsque des Cosaques, débouchant des bois qui bordaient la route, fondirent sur lui. Il n'eut que le temps de tourner bride et ne dut son salut qu'au dévouement de ses compagnons qui firent tête aux Cosaques et soutinrent leur premier choc jusqu'au moment où les escadrons d'escorte, arrivant au galop, repoussèrent l'ennemi dans les bois (2).

(1) Labaume cite également, p. 265, cet ordonnateur en chef qui fit preuve de sang-froid et qui, « seul contre plusieurs Cosaques, se défendit bravement jusqu'à ce qu'on fût venu à son secours ». C'était un ancien conventionnel. Né en 1762 au Mans, administrateur du département de l'Hérault en 1792 et suppléant à la Convention, commissaire provisoire des guerres en 1793, il avait siégé après la mort du représentant Fabre. Envoyé, après la session, à l'armée de Sambre-et-Meuse comme commissaire du gouvernement (1796), il fut nommé commissaire-ordonnateur en 1797 et de 1802 à 1812 remplit en Italie les fonctions de commissaire-ordonnateur en chef. Aussi suivit-il en la même qualité (23 février 1812) le 4e corps de la Grande Armée dans l'expédition de Russie. Mais il reçut à Malo-Iaroslavets trois coups de lance et il mourut sur la route de Vilna à Kovno.

(2) Les soldats appelèrent, comme on sait, cette journée la journée du hourra de l'empereur, et on prétendit (Vionnet de Maringoné, *Souvenirs*, p. 60) qu'un officier de Cosaques, ayant reconnu Napoléon, le serra de très près et allait l'atteindre lorsqu'il fut tué par un dragon. Cf. Dedem, p. 270; Boulart, p. 266; Bourgogne, p. 59; Ségur, p. 220-223; Gourgaud, p. 330-332; Chambray, II, p. 97.

Le 25 au matin, notre corps monta à cheval et se dirigea vers la ville. Elle nous offrit un spectacle hideux; les rues étaient jonchées de cadavres dont plusieurs horriblement mutilés par les roues des canons et des caissons. Ce qui ajoutait à l'horreur de ce tableau, c'était le grand nombre de ceux que l'incendie avait atteints et qui étaient plus ou moins noirs et raccourcis selon qu'ils avaient été calcinés ou seulement brûlés à demi (1). Nous vinmes nous établir à la sortie de la ville dans une plaine où se trouvaient déjà plusieurs corps d'infanterie, et en face de l'armée russe, dont nous n'étions séparés que par la ligne de nos vedettes. Une espèce d'armistice tacite existait entre elles et celles de l'ennemi; elles n'étaient éloignées les unes des autres que d'une vingtaine de pas; et le sabre au poing, la carabine haute, elles restaient en présence sans tirer.

Mais l'empereur était arrivé avec Murat sur le champ de bataille de la veille. Le roi de Naples accourut au galop à nos avant-postes et témoigna son mécontentement avec énergie. Pourquoi ne pas tirer? Et il ordonna à la première vedette qu'il rencontra de faire feu sur les Russes. Ce signal fut répété sur toute la ligne. On sonna à cheval. Notre cavalerie, qui avait mis pied à terre, se remit en selle et nous nous portâmes en avant, poussant devant nous les tirailleurs et la cavalerie légère de l'ennemi. Il y eut ainsi pendant le reste de la journée plusieurs engagements assez vifs. Quoique entourés par des essaims de Cosaques, nous eûmes toujours l'avantage. Un temps fort beau, quoique froid, favorisait cette petite guerre que nos cavaliers faisaient avec ardeur.

Le général Grouchy, rétabli de sa blessure, nous avait

(1) Labaume, p. 262-263, trace le même tableau : « Le spectacle le plus horrible... nombreux cadavres... des membres épars et des têtes humaines écrasées par les pièces d'artillerie... des squelettes à demi consumés. » Cf. Ségur, p. 223.

rejoints depuis le départ de Moscou, et c'était avec une satisfaction réelle que notre corps se retrouvait sous ses ordres. Vers le soir, il me fit appeler à son bivouac où je trouvai le maréchal Davout. Tous deux me dirent que l'armée devait continuer sa retraite sur Mojaïsk, que le mouvement commencerait à minuit, mais qu'il fallait éviter que l'ennemi pût en avoir le moindre soupçon, et ils me chargèrent de prendre les mesures que je croirais nécessaires pour la marche de mon artillerie dont une partie formerait l'extrême arrière-garde. Pour éloigner toute idée de retraite et faire croire à un projet d'attaque, je proposai au maréchal de porter une douzaine de bouches à feu en avant de notre ligne et d'entamer avec elles, à l'entrée de la nuit, un feu bien nourri sur le camp russe. Le maréchal adopta mon avis, et lorsqu'il fut nuit, je dirigeai mon canon sur les feux de l'ennemi qui, à mon grand étonnement, n'y répondit que faiblement. C'est que par un hasard singulier Koutouzof commençait sa retraite quelques heures avant l'instant où nous devions faire la nôtre. Vers minuit les deux armées se tournaient le dos, marchant en sens contraire, avec une égale appréhension d'être troublées dans leurs mouvements! Il arriva même que ces boulets que j'envoyais à l'adversaire sans autre but que de lui faire prendre le change sur nos desseins, tombèrent par hasard dans un défilé qu'il devait passer et mirent une espèce de désordre dans la foule qui s'y pressait. C'est ce que je lis dans l'*Histoire de la Grande Armée*, par Ségur (1).

A l'heure dite, notre mouvement de retraite commença.

(1) Ségur dit en effet : « Les deux armées se tournèrent le dos en se trompant mutuellement par leurs arrière-gardes. Du côté de Koutouzof, ce fut comme une déroute. Toutes les colonnes se pressaient. On fut plusieurs heures à pouvoir désencombrer ce passage. Quelques boulets de Davout, qu'il crut perdus, tombèrent dans cette bagarre. Napoléon n'avait qu'à s'avancer sur cette foule en désordre. Mais voilà la guerre : l'ost ignore ce que fait l'ost. »

Le corps du maréchal Davout et notre cavalerie formaient l'arrière-garde, et, à quelques centaines de toises en arrière, je fermais la marche avec deux bouches à feu soutenues par des pelotons de cavalerie et des compagnies de voltigeurs. Le général Grouchy m'avait chargé de rester avec ces deux pièces pour tenir l'ennemi en respect et l'empêcher de nous presser trop vivement. A peine les premières troupes de notre arrière-garde étaient-elles en marche, qu'une masse de flammes s'éleva d'un village qu'elles venaient de quitter; dans peu d'instants l'incendie devint général, et je craignis que la clarté qu'il répandait au loin ne donnât l'éveil aux Russes et ne leur fît découvrir notre mouvement, car ce village était sur la ligne de nos avant-postes. Mais l'ennemi était lui-même en pleine retraite, et nous partîmes les derniers sans être inquiétés. Pour jalonner la route qu'on suivait à travers champs, on avait, de distance en distance, établi des feux de bivouac avec quelques hommes qui les entretenaient; c'est un moyen bien simple assurément, mais très utile, et cependant je ne l'ai vu pratiquer que dans cette seule occasion. J'avais, au point du jour, profité d'une petite halte pour me reposer un moment dans une espèce de hangar, lorsque je fus réveillé par un soldat qui m'apprit que le hameau où nous nous trouvions était en feu; et fort heureusement pour moi que ce soldat m'avait aperçu et que ce hangar n'avait pas été un des premiers enflammés, j'y aurais péri infailliblement. Cet incendie était la suite d'un ordre que j'ignorais et qui prescrivait à l'arrière-garde de mettre le feu partout en se retirant pour éloigner l'ennemi et détruire les ressources qui pouvaient rester après nous. On reconnut bientôt que cette mesure plus que violente avait pour nous-mêmes les plus graves inconvénients; elle fut révoquée et si la plupart des lieux que nous traversâmes depuis furent réduits en cendres, au moins on n'en put accuser que

l'imprévoyance ou la malveillance de quelques individus.

Nous nous étions remis en marche lorsque des troupes de Cosaques, qui nous suivaient de loin et semblaient nous observer, se grossirent peu à peu et, soutenus par des pièces d'artillerie, vinrent caracoler autour de nous, parfois jusqu'à portée de pistolet. Nous nous arrêtions lorsqu'ils mettaient trop de vivacité dans leur attaque, et plusieurs coups de canon ou la charge de quelques pelotons suffisaient pour les repousser. Mais c'était ralentir notre mouvement et leur faire trop d'honneur. Aussi nous nous bornâmes à les tenir en respect en leur envoyant de la mitraille et des coups de fusil, tout en continuant à marcher. Nous eûmes cependant quelques blessés; je fis mettre les premiers sur mes caissons, mais il fallut abandonner et livrer aux Cosaques ceux qui l'étaient trop grièvement et qui ne pouvaient nous suivre sans le secours de leurs camarades. Leurs prières, leurs cris me pénétraient le cœur; mais, à moins de les charger sur notre dos, nous ne pouvions faire autrement, et plus tard, dans notre retraite, cette terrible nécessité, dont nous gémissions alors, devint si fréquente que nous ne faisions même plus attention aux blessés et que leurs cris frappaient en vain nos oreilles.

Koutouzof, dont le mouvement de retraite avait commencé avant le nôtre, dut être étonné, lorsque le jour parut, de n'être pas suivi par nos troupes légères, et c'est probablement lorsque ses reconnaissances lui apprirent que nous nous retirions également qu'il dépêcha des Cosaques à nos trousses.

Dans l'après-midi, nous dûmes nous arrêter quelque temps pour donner aux troupes qui nous précédaient l'avance nécessaire à l'ordre de leur marche. Pendant cette halte, les Cosaques, dont le nombre grossissait de moment en moment, parurent avoir l'intention de nous fermer le passage ou du moins de retarder notre marche. Leurs

essaims qu'on reconnaissait de très loin au désordre de leurs masses, à la couleur obscure du vêtement de leurs cavaliers et à la bigarrure de leurs chevaux pies, couvraient toutes les hauteurs, débouchaient de toutes les routes, et s'avançaient dans toutes les directions. Il fallut prendre des mesures de défense. Nous fîmes face de tous les côtés, notre artillerie répondit à leur artillerie et une petite guerre s'établit sur tous les points entre notre cavalerie légère et la leur.

Le temps, quoique froid, était magnifique, et le soleil brillait de tout son éclat. Nos soldats, qui avaient eu si souvent affaire à cette espèce de troupes, n'étaient nullement intimidés par les Cosaques et par les hourras qu'ils poussaient en brandissant leurs lances. Quelques-uns de nos pelotons s'élançaient de temps en temps au travers de ces nuées de cavaliers qui se dispersaient devant eux pour revenir au galop sur un autre point recommencer leurs hurlements et leurs provocations; parfois, des cavaliers se détachaient pour engager avec les Cosaques les plus avancés un combat singulier, véritable joute où chaque combattant cherchait à faire briller son courage et son adresse aux yeux de ses camarades. Nos Polonais se distinguaient surtout. Leur manière de combattre, et leurs cris qui étaient à peu près les mêmes que ceux de leurs adversaires, donnaient quelque chose de plus vif et de plus pittoresque à leur attaque. Alternativement poursuivants et poursuivis, selon que quelques camarades venaient se joindre à eux ou qu'ils avaient affaire à de nouveaux assaillants, ils caracolaient par petites troupes entre les deux armées. Ce spectacle, qu'accompagnait de temps en temps le bruit du canon ou l'explosion de quelques obus, était vraiment superbe et rappelait ce qu'on lit des anciens tournois.

Continuellement harcelés par l'ennemi, nous fîmes peu de chemin pendant cette journée et les suivantes. Le 26,

nous bivouaquâmes devant Borovsk; nous le traversâmes le lendemain 27. La ville était entièrement dévastée; les maisons étaient désertes; un grand nombre d'hommes tués par les Cosaques qui avaient pénétré jusque-là dans le hourra du 25, gisaient aux environs et dans les rues. Il y eut là une halte de quelques heures, et, grâce à une cantinière, j'y fis un bon repas avec du jambon, du fromage et une tasse d'excellent café. C'était une véritable bonne fortune et de longtemps je n'eus occasion d'en rencontrer une pareille. Je bivouaquai cette nuit à quelque distance au delà de Borovsk, et je dormais d'un profond sommeil, enveloppé dans mon manteau, lorsque vers 3 heures du matin, des cris perçants, suivis de nombreux coups de fusil, me réveillèrent en sursaut. C'était un hourra de Cosaques sur une de nos grand'gardes et sur d'autres points. Au bruit de l'attaque, tout le monde fut sur pied, et nous nous remîmes en route malgré l'obscurité.

Près de mon bivouac était celui du colonel Périgord. Il commandait le 8e de chasseurs (1). Je m'arrêtai un moment près de lui et nous prîmes ensemble une tasse de café pendant que son régiment s'assemblait. Notre arrière-garde toujours suivie et harcelée par l'ennemi, nous arrivâmes à Véréia ou plutôt devant ses débris encore fumants, car les flammes avaient dévoré cette ville dans la nuit précédente. Nous y trouvâmes des troupes du corps du maréchal Davout, qui nous relevèrent à l'arrière-garde.

(1) Edmond de Talleyrand-Périgord, duc de Dino, né à Paris en 1787, neveu de Talleyrand, lieutenant au service du roi d'Italie (1805), lieutenant, puis capitaine (1806) au 5e hussards, chef d'escadron (1807), aide de camp de Berthier (17 mars 1807), — c'est lui qui tient la torche dont la lueur éclaire Lejeune écrivant sur sa sabretache l'ordre donné par Berthier à Masséna et à Bessières de se retirer dans l'île Lobau, — colonel du 8e régiment de chasseurs à cheval (19 janvier 1812), général de brigade (26 avril 1814), et lieutenant-général (3 octobre 1823), admis dans le cadre de réserve en 1831, retraité en avril 1848. Cf. sur lui les *Mémoires* du colonel Combe qui servit sous ses ordres et qui loue ses qualités éminentes, bonnes manières et générosité, courage et sang-froid.

Je fus témoin ce jour-là d'une barbarie atroce dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

A l'entrée de Véréia, des bataillons d'infanterie faisaient halte à gauche de la route, et je vis en avant d'eux le général de division Friederichs enjoignant à des soldats de conduire à quelque distance trois paysans russes qu'on venait de prendre, et de les tuer. Je frémis en entendant cet ordre qui fut donné à haute voix et aussitôt exécuté. Ces paysans croyaient qu'on les menait à quelque poste pour les y garder, et je les vois encore, avec leurs longues barbes, leurs capotes grises et leur bonnet de drap sur lequel était appliquée une croix grecque, marcher à la mort avec l'impassibilité que leur donnait l'ignorance de leur sort. Le trajet fut court. A quarante pas du général qui les suivait des yeux, j'entendis leurs cris. Ils venaient, tous trois, de recevoir par derrière un coup de baïonnette dans les reins à l'instant où ils entraient dans une petite hutte en paille; ils y tombèrent ensemble, et le feu qu'on y mit étouffa leurs gémissements. Cette atrocité dont, j'aime à le croire, il n'y a pas un second exemple dans nos guerres modernes, me rappelle celles de nos guerres de religion que Monluc raconte avec une sorte de complaisance dans ses *Mémoires*. Au reste, je n'ai guère connu ce général Friederichs que de vue. C'était un des plus beaux hommes de l'armée. Mais ce trait abominable et un autre trait de l'insensibilité la plus révoltante, dont je parlerai plus tard, me le firent regarder depuis avec horreur (1).

(1) Jean-Parfait Friederichs, né en 1773 à Montmartre, capitaine de fédérés (1792), chef de bataillon (1793), chef de bataillon dans les grenadiers de la garde (1805), colonel-major du 2e régiment des fusiliers (1807), baron de l'Empire (2 février 1809), général de brigade (2 juillet 1809), général de division (23 septembre 1812), avait remplacé dans le commandement de la 4e division d'infanterie le comte Dessaix blessé et nommé gouverneur de Berlin. Il fut blessé à Leipzig le 18 octobre 1813 et mourut le surlendemain (Martinien, *Tableaux*, p. 15) : « Excellent et très brave officier, le plus bel homme des armées françaises. » (Marbot, III, p. 323).

N'étant plus chargé du service de l'arrière-garde, je devançai mon artillerie que je comptais rejoindre le soir. Mais la nuit me surprit, et au milieu des nombreux bivouacs qui couvraient la plaine, il me fut impossible de retrouver ceux du 3e corps. Je me trouvais assez embarrassé, seul avec un canonnier d'ordonnance, sans vivres ni fourrages. Le froid était très vif, il gelait même assez fort, et il était dur de passer la nuit sans abri, sans feu et sans pain. Heureusement, j'aperçus un parc d'artillerie, et, quoique je ne connusse pas l'officier qui le commandait, j'allai à son bivouac; en qualité de camarade, il me fit partager sa tente, son souper et son feu; c'était le colonel Bode, de l'artillerie hollandaise; je le voyais pour la première fois, et ce fut la dernière, car il succomba dans la retraite. Je le quittai le lendemain avant le jour en lui faisant des remerciements bien sincères et bien mérités, et je retrouvai mon adjudant-major et tous mes gens que j'avais perdus la veille.

Le 29 ou le 30, le temps était superbe, et dans la matinée un régiment qui passait près de moi chantait des chants joyeux et prolongés. J'en fus frappé; depuis bien longtemps ils étaient bannis de nos bivouacs et ce furent aussi les derniers qui se firent entendre.

A quelque distance de Mojaïsk que nous laissâmes sur notre droite en rejoignant la grande route, une petite rivière ou plutôt un ruisseau se présente à nous. C'est la Kologda. Le fragile pont qu'on y avait établi était brisé. Mais nous la traversâmes facilement à gué. Il n'en fut pas de même de l'artillerie; elle eut beaucoup de peine à se dégager du lit fangeux de la rivière et à franchir ses bords escarpés. Plusieurs voitures y restèrent, faible prélude des désastres de ce genre qui nous attendaient. Sortis de ce mauvais pas, nous reconnûmes le champ de bataille que nous avions quitté sept semaines auparavant pour marcher sur Moscou; nous avions alors confiance dans nos

forces, dans la victoire que nous venions de remporter, et ce prestige ôtait à cette plaine de carnage ce qu'elle avait d'horrible. Maintenant, plus d'illusions; l'avenir s'était rembruni, et je faisais de tristes réflexions en parcourant des yeux ces ravins couverts encore d'armes, de boulets et de débris. On y découvrait de nombreux cadavres à demi consumés d'hommes et de chevaux qui n'avaient pas été recouverts de terre. Je reconnus les différentes positions que j'avais occupées pendant la bataille. Le silence, la solitude y régnaient et remplaçaient le bruit des mille canons que j'y avais entendus et les masses innombrables qui s'y étaient entre-choquées deux mois auparavant (1).

J'avais dépassé le champ de bataille et je marchais avec mon artillerie que j'avais attendue à la Kologda pour veiller à son passage, lorsque le canon retentit derrière nous. C'était notre arrière-garde qui faisait ferme pour arrêter l'ennemi qui la poussait trop vivement et pour donner le temps à l'artillerie et aux bagages qui encombraient le gué de se dégager et de gagner pays. A peu de distance de là, je rencontrai le maréchal Davout, qui avait mis pied à terre et pressait le mouvement des corps isolés qui précédaient son arrière-garde. Je m'arrêtai quelques instants auprès de lui et je poursuivis ma marche qu'il m'engagea à hâter le plus possible, mais que la fatigue et la mauvaise nourriture des chevaux de trait ne permettaient pas de rendre très prompte.

Je vins le soir bivouaquer devant l'abbaye de Kolotskoi. Isolée à droite de la route, elle était entourée de hautes murailles, et pendant le séjour de l'armée à Moscou, on en avait fait une espèce de place d'armes, ou de poste fortifié qu'occupaient les troupes chargées de maintenir nos communications. Ses bâtiments étaient encombrés

(1) Cf. CHAMBRAY, II, p. 115; SÉGUR, p. 242, etc.

de malades et de blessés : il y avait ceux qu'on avait évacués de Moscou; il y avait ceux qui y avaient été transportés après la bataille de Mojaïsk et qui n'étaient pas encore rétablis. La veille ou l'avant-veille, l'empereur avait fait partir tous ceux qu'on avait pu charger sur les fourgons des différents corps et sur ses propres voitures; mais ils étaient bien peu, et probablement les Cosaques en trouvèrent encore un grand nombre qu'on dut abandonner.

Je bivouaquai avec Jumilhac dans une espèce de ravin près des murs du couvent qui nous mettaient un peu à l'abri d'un vent très froid. Le général Grouchy était établi près de là, sous une tente; c'est la dernière fois que je le vis pendant la retraite. La terre était entièrement gelée; mais nos gens avaient pu se procurer assez de bois pour entretenir du feu durant une partie de la nuit. Je la passai tranquillement et sans trop souffrir, grâce à une fourrure d'ours, la seconde que j'avais achetée depuis quinze jours. Car, peu de temps après la prise de mes équipages par les Cosaques, j'avais encore perdu un de mes chevaux avec sa selle, une capote-manteau et une peau d'ours qui y étaient attachées. A force de recherches je parvins à retrouver mon cheval, mais non le manteau et la fourrure. Au reste, ce ne fut pas la dernière fourrure qu'on me vola; la seule que j'ai rapportée et que je conserve encore, était la cinquième que j'achetai. Les soldats et les cantiniers faisaient ce genre de commerce; mais comme ces marchandises ne leur avaient coûté que la peine de les prendre, ils ne les vendaient pas cher dans le commencement de la retraite; pour trente et quarante francs on en avait une.

Le lendemain, dans la matinée, je me remis en route avec mon artillerie, et je vins bivouaquer la nuit près du 4e corps où je me retrouvais toujours avec plaisir parce que j'étais lié avec presque tous les officiers d'artillerie qui en

faisaient partie. Le surlendemain, après une route longue et fatigante, j'arrivai le soir aux bivouacs du 3e corps, et je m'y arrêtai. J'appris en arrivant que le colonel Chopin, qui commandait l'artillerie du 1er corps de cavalerie, était près de là; je le connaissais peu, mais je savais qu'il avait des vivres en abondance et j'en manquais; je fus le trouver avec Jumilhac et mon adjudant-major, espérant partager son souper, ce qui eut lieu. Nous fîmes un excellent repas : de la soupe, un morceau de viande, et par-dessus tout cela du café, chose rare, et chose plus rare encore, une bouteille d'hydromel, boisson qui, sans valoir le vin, avait pour nous le grand mérite de nous en rappeler un peu la couleur et le montant. Vrai sans-souci, persuadé que la chose essentielle était de vivre et qu'il fallait avant tout penser à soi, le colonel Chopin avait, depuis la retraite, réuni près de lui une douzaine de ses canonniers les plus alertes et les plus fertiles en ressources; un fourgon bien attelé le suivait et, tous les soirs, c'était le point de ralliement où chacun de ces canonniers apportait ce qu'il avait pu se procurer soit dans les villages, soit aux dépens des hommes isolés auxquels ils enlevaient par force ou par adresse une partie de leurs provisions. Aussi la bande du colonel (on ne peut lui donner un autre nom) ne manquait de rien, le fourgon était amplement garni, et à voir et à entendre ses pourvoyeurs, il ne serait jamais vide. Chopin lui-même me donna ces détails. Je n'eus pas le courage de blâmer la manière dont il avait acquis le dîner que nous mangions; mais je ne me serais jamais décidé à recourir pour mon propre compte aux mêmes procédés. Au reste, j'ai su que cette abondante prospérité n'a pas duré, et que, domptés comme les autres par le froid et la misère, Chopin et sa bande ont bientôt éprouvé le sort commun (1).

(1) Cf. sur le colonel Chopin les *Mémoires* du colonel Combe, p. 194-195; Combe et un camarade lui demandent en entrant à Moscou où il y

Les troupes près desquelles je bivouaquais se mirent en marche avant le jour. Mais comme rien ne me pressait, je ne partis qu'à la fin de la nuit. Les bataillons dont j'étais précédé et suivi ne me laissaient aucune inquiétude, et je devançai un peu mon artillerie avec mon adjudant-major, deux canonniers d'ordonnance, mon domestique bavarois et un soldat du train conduisant un petit chariot russe que j'avais trouvé sur la route et qui portait le peu de provisions qui nous restaient et notre batterie de cuisine, une marmite, une gamelle et un bidon. Au bout de quelques heures de marche, j'aperçus dans la plaine des cavaliers que leur allure irrégulière et leurs longues lances me désignèrent comme des Cosaques. Mon domestique et ma petite charrette me devançaient d'une centaine de toises et, dès que le soldat du train aperçut l'ennemi, il voulut rebrousser chemin. Mais soit que cette charrette ne tournât pas facilement, ou qu'il mît trop de précipitation dans son mouvement, l'espèce de cheville ouvrière qui maintenait le train de devant cassa, la charrette se renversa, et notre bagage roula au milieu de la route. Quoique le butin ne fût pas fort tentant, les Cosaques s'avancèrent. Mais il s'agissait de notre dernière ressource. Mon adjudant et moi nous mîmes le sabre à la main et le pistolet au poing. Nous nous portâmes en avant de notre char renversé, bien résolus à le défendre et à donner le temps à mon domestique et au soldat du train de sauver au moins le plus précieux, c'est-à-dire les vivres; ce qu'ils firent avec

a un hôtel, une auberge, un bouchon, et Chopin répond en riant qu'ils n'ont qu'à rejoindre ses canonniers qui viennent d'enfoncer la porte d'une maison et qui font ripaille. Louis-Simon Chopin, né à Bouconville (Meuse) en 1768, canonnier (1786), maréchal des logis chef (1793), second lieutenant (1794), premier lieutenant (1795), capitaine en second (1796) et en premier (1800), chef d'escadron (1807), major (1809), avait été nommé en 1812 colonel et commandant de l'artillerie du 1er corps des réserves de cavalerie. Il fut l'année suivante colonel du 2e régiment d'artillerie à cheval et directeur d'artillerie à Antibes. En 1814, pendant la campagne de France, il commanda l'artillerie du corps de Mortier. Après avoir été directeur de l'arme à Neufbrisach, il fut retraité en 1815.

ardeur sans se laisser intimider par la présence et les cris de l'ennemi. Il n'en fut pas de même de mes deux canonniers d'ordonnance sur lesquels je comptais davantage; l'un s'éloigna sous prétexte d'aller chercher du secours; l'autre s'enfuit. Quoique nous ne fussions que deux et assez mal armés, notre contenance assurée et sans doute la vue de quelques pelotons d'infanterie qui se montraient au loin en imposèrent aux Cosaques. Ils se bornèrent à caracoler devant nous en nous menaçant de leurs cris et de leurs lances et finirent par se retirer. Avertis par le danger que nous avions couru, nous attendîmes que les premières troupes qui nous suivaient fussent à notre portée pour nous remettre en route, et le soir nous établîmes notre bivouac sur la lisière d'un bois de bouleaux où nous passâmes une fort bonne nuit, couchés sur la bruyère, devant un énorme brasier. Ma pauvre charrette était si frêle qu'elle s'était entièrement brisée lorsqu'elle versa, et nous avions dû l'abandonner et charger sur nos chevaux ce qu'elle contenait de meilleur. Mais le même jour je trouvai sur la route un caisson de munitions vide et abandonné qui la remplaça. Au soir, mes deux canonniers me rejoignirent assez honteux, et je les traitai comme ils le méritaient; cependant je les gardai avec moi, parce que l'un nous faisait la cuisine et que l'autre me servait de secrétaire. Ils périrent pendant la retraite : mon secrétaire, peu de jours après cette aventure, fut enlevé par les Cosaques dans un village où il était allé fourrager; l'autre, devenu malade et presque aveugle, se perdit sur la route avant d'arriver à Vilna.

Le 3 novembre, lendemain ou surlendemain de ce petit événement, vers huit ou neuf heures du matin, je marchais avec Jumilhac et mon adjudant-major à quelque distance de mon artillerie. Un brouillard froid et très épais nous enveloppait et empêchait de distinguer à dix pas devant soi. Nous cheminions dans la plus grande sécurité lorsque

des boulets vinrent siffler à nos oreilles. En peu d'instants un feu extrêmement vif de canon et de mousqueterie s'établit sur notre gauche. Surpris par cette brusque attaque dont l'épaisseur du brouillard ne permettait de distinguer ni la force ni la direction, les corps d'infanterie au milieu desquels je me trouvais s'arrêtèrent indécis. Les généraux ne savaient quelles dispositions prendre et où faire face. On était foudroyé par un ennemi qu'on ne pouvait voir. Enfin quelques bataillons se déployèrent; d'autres se formèrent en carrés contre la cavalerie qui bientôt fondit sur nous, et notre feu répondit à celui de l'ennemi. Peu à peu le brouillard céda à l'ébranlement causé par les détonations de l'artillerie, et nous pûmes enfin découvrir à qui nous avions affaire. C'était toute l'avant-garde de l'armée russe, conduite par Miloradovitch (1), dont les masses, protégées par des bouquets de bois et par le brouillard, bordaient la route que nous suivions. Elles avaient attendu, pour nous assaillir, le moment où la plus grande partie du 4e corps avait déjà dépassé ou gagné Viasma et où le 1er corps défilait devant elles et prêtait le flanc à leurs coups.

L'ordre succéda promptement dans nos rangs à l'hésitation du premier moment; le combat devint général et très vif; les troupes du 1er corps qui étaient encore en arrière arrivèrent; une partie de celles du 4e corps revinrent sur le champ de bataille, le prince Eugène à leur tête; peu de temps après, le maréchal Ney, dont le corps était en position à Viasma, accourut au galop, et je le vois encore à l'endroit où le combat était le plus vif, parlant aux soldats, indiquant aux généraux les dispositions à prendre, animant tous les cœurs de la confiance qui

(1) Langeron l'accuse, à diverses reprises, d'avoir été très lent dans la poursuite des Français et d'avoir manqué mainte occasion. Cf. son portrait dans les *Mémoires* de Löwenstern (I, p. 299), qui le compare à Murat et le traite de Gascon du Nord. Voir de même Ségur, p. 249-250, et Pelleport (*Mémoires*, II, p. 41), qui le nomment le Murat russe.

brillait dans ses regards. Il fit sur moi un effet que je ne saurais rendre. Le roi de Naples au milieu du feu ne me parut jamais plus beau.

Ce combat, qui dura jusqu'à la nuit, se termina glorieusement pour nous. Malgré le nombre de ses troupes, malgré la position qu'il occupait sur notre flanc et bien qu'il nous eût pris au dépourvu dans le désarroi d'une marche que le froid et le manque de vivres rendaient très pénible, l'ennemi ne put nous empêcher de gagner Viasma et d'établir nos bivouacs au delà de cette ville où le maréchal Ney prit position et soutint une partie de la nuit des attaques réitérées. Les restes de cette malheureuse ville furent réduits en cendres pendant les combats qui s'y livrèrent et les flammes qui la dévoraient éclairaient nos bivouacs durant cette triste nuit où le bruit du canon et de la mousqueterie ne cessa de se faire entendre.

Ce combat long et acharné fut sanglant. Les deux partis durent y faire des pertes à peu près égales, et la nôtre s'éleva, dit-on, à quatre ou cinq mille hommes. Mais cette évaluation ne pouvait être qu'un aperçu, déjà le désordre était dans nos rangs et une foule de traîneurs, qui s'augmentait à chaque instant, rendait les appels aussi difficiles qu'incertains. Cette masse d'isolés ne reconnaissait ni chefs ni discipline et n'écoutait que la soif du pillage. Elle fut, ce jour-là, très éprouvée. Aux premiers coups de canon, elle s'arrêta, ne sachant où aller au milieu du brouillard qui l'entourait. Grossie de la plupart des employés dont les administrations n'existaient plus, des vivandières, et d'une multitude de petites charrettes chargées d'enfants et de vivres, elle se précipitait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon la direction du dernier projectile qui frappait parmi elle. Ce flux et ce reflux que les boulets sillonnaient dans tous les sens et d'où s'élevaient des cris de déses-

poir, offraient un spectacle horrible. Les corps qui combattaient repoussaient avec grande raison ces fuyards qui cherchaient à se réfugier au milieu d'eux, et les malheureux se trouvaient ainsi exposés au feu de l'ennemi et quelquefois à celui de nos carrés. Aussi le terrain sur lequel ils flottaient en désordre était-il jonché de morts, de blessés et de véhicules brisés (1).

Au moment de l'attaque, j'étais, ainsi que je l'ai dit, en avant de mon artillerie vers laquelle il m'avait été impossible de rétrograder, et j'aurais été fort embarrassé, si je ne m'étais trouvé près d'un carré formé par un régiment de la brigade du général Nagle, le 92e (2). J'y entrai et je suivis tous ses mouvements jusqu'à l'instant où mon artillerie, dont j'étais fort inquiet, arriva avec la queue du 1er corps. Je la rejoignis et je gagnai avec elle les hauteurs de Viasma où je réunis son feu à celui de l'artillerie du 4e corps, tant que toutes nos troupes n'eurent pas dépassé la ville. Je vins alors bivouaquer avec elles en arrière du ravin et de la rivière qui traverse Viasma.

L'ennemi, trompé dans l'espoir bien fondé qu'il avait eu de couper nos colonnes et de fermer le passage aux 1er et 4e corps qui formaient notre arrière-garde, ne mit pas d'ardeur dans sa poursuite jusqu'à Dorogobouje. Fort affaibli par le combat qu'il venait de livrer, il se contenta de harceler le 3e corps qui venait de prendre le service de l'arrière-garde.

(1) Cf. sur les traîneurs CHAMBRAY, II, p. 145.

(2) Thomas-Patrice Nagle, né à Cambrai en 1771, cadet au régiment de Berwick (1780) où il devient, de grade en grade, capitaine (1791) et chef de bataillon provisoire (1794), confirmé dans ce grade (1801), major (1803), colonel du 92e (1808), — avec lequel, en 1809, à la prise de Gratz, il dégage, à travers tous les obstacles, le 84e commandé par Gambin, — baron de l'Empire (22 octobre 1810), major au 4e régiment des voltigeurs de la garde (1811), général de brigade (11 octobre 1812), commandant de départements et inspecteur d'infanterie, mort à la Rochelle en 1822.

Ce fut le 5 novembre que j'arrivai à Dorogobouje. Si le service le plus brillant et le plus agréable pour l'artillerie à cheval est d'être attaché à une réserve de cavalerie, il n'en est plus de même dans une retraite désastreuse comme celle que nous commencions. Notre cavalerie, déjà détruite à moitié par le séjour que nous avions fait aux avant-postes de Vinkovo, avait achevé de se désorganiser dans ces quinze jours de marches et de combats. Presque tous les chevaux étaient morts de besoin ou de fatigue. Les faibles pelotons qui restaient, et dont le nombre diminuait chaque jour, marchaient isolément, ne formant plus ni divisions, ni brigades, ni régiments, et ils se hâtaient, autant que le permettait la faiblesse de leurs montures, de franchir l'espace qui séparait un bivouac de l'autre. Les cavaliers démontés, ne pouvant plus suivre leurs corps, allaient grossir la troupe des misérables qui marchaient en désordre, sans discipline ni chefs. Le général Grouchy, qui seul aurait pu maintenir un peu d'ordre dans le 3e corps, n'était pas encore rétabli et Lahoussaye qui le remplaçait, malade, presque hébété, faisait la route en voiture, et il aurait été incapable, dans le meilleur état de santé, de remettre l'ordre et d'inspirer la confiance. On pouvait donc regarder dès cette époque le 3e corps de cavalerie comme entièrement désorganisé. De fait, il n'existait plus, et je me trouvais avec mon artillerie totalement isolé, ne recevant d'ordre de personne, devant prendre tout sur moi, marcher, me diriger comme je le croirais le plus avantageux. C'est dans cet isolement et cette indépendance forcée que j'atteignis Dorogobouje, après une marche pendant laquelle un vent froid et humide et des nuages de neige fondue avaient pénétré nos vêtements et engourdi tous nos membres. Nous n'avions pas encore eu si mauvais temps depuis que nous avions quitté Moscou.

Les troupes encombraient le misérable bourg de Doro-

gobouje ou plutôt ses débris. L'empereur et sa garde y étaient depuis quelques heures et devaient y passer la nuit. Il me fut donc impossible d'y trouver le moindre abri et je fus trop heureux de pouvoir prendre place autour d'un feu en plein air que des soldats venaient d'abandonner pour continuer leur route.

Par une suite de ces mécomptes inévitables, lorsqu'on fait la guerre à 400 lieues de son pays, des moulins à bras qu'on avait fait venir de France pour les distribuer à tous les régiments, étaient à Dorogobouje lorsque nous y arrivâmes et l'on engageait chaque corps à s'en munir. Cette offre de moulins, quand on n'avait pas un seul grain à sa disposition, semblait une amère dérision. Aussi ces meubles inutiles restèrent tous en magasin à la disposition des Cosaques (1).

Depuis le commencement de la retraite, j'avais constamment marché avec Jumilhac, ou si quelque accident nous séparait en route, le même bivouac nous réunissait le soir et notre bonne ou mauvaise fortune était commune. A Dorogobouje il me quitta pour aller aux nouvelles et je ne le revis plus. Je ne crois pas qu'il eût d'avance projeté cette séparation. Probablement il aura trouvé à se joindre à quelque officier moins pauvre que moi en provisions et il se sera attaché à son sort ou plutôt à sa marmite. Peut-être aussi revint-il le soir sans me rencontrer. Je restai donc seul avec mon adjudant-major, mon domestique, mes ordonnances et je tâchais de me rallier au 4e corps. Arrivé peu de temps après lui à Dorogobouje, je croyais qu'il y passerait la nuit. Mais, vers le soir, je le vis traverser le Borysthène et quitter la grande route de Smolensk pour celle de Doukhovtchina que j'avais suivie avec le 3e corps en marchant sur Moscou. J'hésitai quelques instants sur ce que je ferais. Le désir

(1) Sur la « tardive et bien inutile » distribution des moulins à bras, voir Bourgogne, p. 66, et Ségur, p. 260.

de ne pas me séparer du 4e corps, où je connaissais beaucoup de monde et l'espoir que le chemin qu'il allait prendre offrirait plus de ressources que la route commune de l'armée, me décidèrent. Je partis de Dorogobouje avec mon artillerie, traversai le fleuve à gué et vins m'établir à quelque distance de sa rive droite où le 4e corps avait pris position.

Il n'y avait d'autre abri, près de l'endroit où je m'arrêtai, qu'une espèce de hangar ouvert à tous les vents et dont le toit était supporté par quatre poteaux. Ce logement me parut excellent en comparaison de ceux que j'avais eus depuis longtemps. Je fis faire grand feu au milieu et je me couchai auprès, entouré de mes chevaux. Mais dans la nuit une neige épaisse commença à tomber; le vent la chassait avec violence sous mon hangar, et, au point du jour, lorsque je me réveillai, j'en étais couvert ainsi que toute la campagne. Elle ne tombait plus, mais il faisait un froid glacial, la neige était durcie et tout était gelé. L'hiver venait de fondre sur nous avec toutes ses rigueurs et pour ne plus nous quitter. Jusqu'à présent nous avions beaucoup souffert, sans doute, de fatigues et de privations; mais au moins le froid, quoique vif, n'était pas intolérable comme il le devint depuis ce fatal 6 novembre.

Mon artillerie était attelée et il fallait la mettre en route. Ce n'était pas chose facile. La veille, le terrain où je l'avais parquée était amolli par la pluie; cette boue devint glace pendant la nuit, et nos pauvres chevaux, épuisés, tâchèrent vainement de l'en tirer. Ce ne fut qu'après avoir doublé les attelages, dégagé les roues à force d'outils et joint leurs efforts à ceux des chevaux que les canonniers et les soldats du train réussirent à mettre une partie de l'artillerie en mouvement. Un nouvel inconvénient ajoutait encore à notre embarras : c'était la neige durcie dont la surface glissante n'offrait

aucune prise aux pieds des chevaux. Nous avions bien des clous à glace en réserve, mais on ne s'en était pas encore servi pour ferrer les chevaux. C'eût été même une ressource insuffisante, car au bout de quelques heures de marche leur tête à pointe de diamant était usée et ils devenaient absolument inutiles, ainsi que nous l'éprouvâmes par la suite. Les fers à crampons sont d'un bien meilleur usage, mais il eût fallu plus de loisir et de ressources que nous n'en avions pour ferrer nos chevaux de cette manière (1). Enfin, on parvint à tirer successivement du parc toutes nos voitures, en doublant, en triplant les attelages. Mais il était de toute impossibilité que sur les chemins glissants que nous avions à parcourir, quatre chevaux par voiture — nous avions dû les réduire presque toutes à ce nombre — pussent jamais suffire. Il fallut, après d'inutiles tentatives, me résoudre à de nouveaux sacrifices et je me décidai à laisser deux canons et deux caissons.

Mais auparavant je fis répandre les munitions sur la neige et réunir les caissons et les canons sous un hangar qui se trouvait près de là. On y mit le feu; affûts et voitures furent réduits en cendres et les canons ensevelis sous les décombres. C'était une précaution qu'on avait prise jusque-là pour empêcher l'ennemi de profiter de notre artillerie. Par la suite, il eût fallu trop de temps et de soins pour détruire celle qu'on laissait en arrière; on n'en prenait plus la peine.

Pendant la campagne et depuis la retraite, j'avais déjà dû abandonner quelques caissons vides pour renforcer les attelages des autres voitures. Mais c'était la première fois que je laissais des caissons chargés et des canons. Aussi ce fut avec la tristesse dans l'âme que je

(1) Soltyk (p. 376) assure que les chevaux de l'artillerie polonaise, étant ferrés à crampons, ramenèrent à Varsovie les deux tiers du canon. Cf. Grabowski, *Mémoires militaires*, p. 8-9.

me remis en route, le 8 novembre, pour rejoindre le 4e corps. J'y trouvai le général d'Anthouard, à qui je racontai ma mésaventure qui me paraissait si cruelle et qui était si peu de chose en comparaison des pertes que nous devions faire encore dans cette journée.

C'était à tort qu'en traversant le Borysthène, nous croyions avoir mis ce fleuve entre l'ennemi et nous. Il n'y avait pas une heure que nous marchions que quelques Cosaques parurent sur notre gauche. Peu à peu leur nombre s'augmenta. Bientôt des pulks nombreux, avec plusieurs pièces d'artillerie, attaquèrent notre colonne de marche, et repoussés sur un point, ils couraient à un autre. Ils n'osaient nous aborder, mais leur artillerie, montée sur des traîneaux, se portait rapidement sur les positions qui dominaient la route; elle y restait jusqu'à ce que la nôtre fût assez en force pour la faire taire et gagnait alors une autre position où elle recommençait à nous canonner de plus belle. Cette manœuvre ralentissait notre marche que les mauvais chemins rendaient déjà difficile. Leur feu nous faisait aussi perdre du monde. Le général d'Anthouard fut du nombre des blessés; un boulet lui enleva une partie du gras de la cuisse (1) et, sans le colonel Berthier, son chef d'état-major, qui l'emporta sur ses épaules jusqu'à sa voiture, il serait peut-être resté sur la neige, comme la plupart des blessés de cette journée.

Nous marchions depuis longtemps, lorsque nous arrivâmes au bas d'une montée longue et rapide que recouvrait un épais verglas. La réserve d'artillerie du 4e corps, composée de seize canons de 12, cherchait depuis longtemps à la franchir. C'était en vain qu'on avait doublé et triplé les attelages; les chevaux exténués, ne trouvant

(1) Cf. le récit de d'Anthouard paru dans le *Carnet de la Sabretache* (n. 161-164) et tiré à part en 1906 sous le titre *Notes et documents provenant des archives du général d'Anthouard*, p. 33.

aucune prise sur cette surface glacée, ne pouvaient avancer. Quelques voitures avaient pu faire quelques pas, après quoi elles s'étaient arrêtées, et les coups de fouet, les jurements des conducteurs, les efforts des canonniers poussant aux roues ne servaient plus de rien. C'est à grand'peine qu'une partie de l'artillerie des divisions, plus légère et mieux attelée, avait pu franchir cet obstacle. L'encombrement que causait sur la route cette masse de voitures et de canons de la réserve augmentait les difficultés du passage. Ce ne fut qu'après un labeur infini et en se servant, pour renforcer les attelages, des chevaux de quatre voitures que je me résignai encore à abandonner, que mon artillerie parvint à gravir cette côte et à gagner le château de Zazélé. Les Cosaques l'occupaient encore. Il fallut les en débusquer, et ce ne fut qu'à la nuit que nous y arrivâmes, le corps harassé et l'esprit abattu.

J'avais passé par ce château en allant à Moscou et j'avais admiré sa charmante position, ses riches et vastes dépendances (1). Maintenant, couvert de neige, entouré d'un brouillard épais qui laissait à peine distinguer ses murailles, encombré de troupes et d'équipages, il présentait un aspect bien différent. Heureux ceux qui étaient arrivés les premiers! Les autres ne trouvaient plus d'abri. J'étais de ce nombre et je cherchais quelque coin pour être un peu à couvert et faire du feu, lorsque j'appris que d'Anthouard, blessé, me demandait. Je me rendis près de lui et je le trouvai couché sur la paille, dans une cabane de paysan, où il avait été porté et pansé; il supportait son accident avec courage et je ne doute pas qu'il ne doive son salut à cette tranquillité d'âme. Car, malgré les soins que ses aides de camp et ses domestiques lui donnèrent, malgré le bonheur qu'il eut de conserver sa

(1) Labaume (p. 113) parle aussi de ce beau château et de ses hautes tours qui, « de loin, donnaient à ce bâtiment l'apparence d'une ville ».

voiture et ses chevaux dans le reste de la retraite, la gravité de sa blessure, la rigueur de la saison, les mauvais gîtes, la fatigue du transport, semblaient offrir peu de chances à sa guérison qui, cependant, fut complète au bout de quelques mois. Il me dit qu'il m'avait proposé pour le remplacer dans le commandement de l'artillerie du 4e corps, que le prince vice-roi avait approuvé ce choix, que j'entrais de ce moment en fonctions. Ce commandement, dont j'aurais été très flatté dans toute autre circonstance, ne m'offrait qu'un surcroît de peines et de fatigues, sans aucune chance avantageuse, mais je ne pouvais le refuser et j'étais occupé à prendre quelques notes et renseignements, lorsque le colonel Cottin (1), qui commandait la réserve d'artillerie du 4e corps, vint annoncer qu'après plusieurs heures d'inutiles efforts pour franchir la côte, il avait été obligé d'abandonner ses canons, les hommes et les chevaux n'en pouvant plus. Il était désespéré en faisant ce récit et irrité surtout contre le général Guilleminot, chef de l'état-major (2), qui lui avait dit d'un ton de reproche qu'il fallait se remuer. Et certes, ce n'était pas à Cottin qu'un pareil avertissement était nécessaire; pour la moindre chose, il se déme-

(1) Claude-Ponce Cottin, né à Paris en 1773, canonnier (1789), sergent, puis lieutenant en second (1796) et en premier (1801), capitaine (1802), chef de bataillon (1808), lieutenant-colonel (1809), commandant l'artillerie de la 3e division de la garde (1er avril 1812), puis celle de la brigade de chasseurs (1er septembre 1812), colonel (23 septembre 1812), bloqué à Danzig (1813), prisonnier de guerre (1814), directeur d'artillerie à Bourges, à Brest et à La Fère (1814-1818), chef du bureau de l'artillerie, mort à Paris en 1827.

(2) Armand-Charles Guilleminot, né à Dunkerque en 1774, sous-lieutenant au 4e bataillon des volontaires du Nord (1792), aide de camp de Moreau (1799), adjudant-commandant (1807), général de brigade (19 juillet 1808) et de division (28 mai 1813), major-général de l'armée des Pyrénées aux ordres du duc d'Angoulême et ambassadeur à Constantinople (1823), mort en 1840. Il avait, après la prise de Smolensk, remplacé Dessolle comme chef d'état-major du 4e corps, et d'ailleurs rempli déjà ces mêmes fonctions, par intérim, après la bataille de Wagram, et ce fut lui qui, à Malo-Iaroslavets, vint rallier la division Delzons, découragée par la mort de son chef.

nait, criant, gesticulant à en donner la comédie, et à coup sûr, dans cette occasion, il n'avait épargné ni ses peines ni ses cris.

Après avoir commencé mes fonctions sous de si tristes auspices, je me retirai dans une petite salle basse du château où l'adjudant commandant Asselin (1) avait trouvé moyen de s'établir et que je partageai avec lui.

Le lendemain, 9 novembre, dès que le jour parut, je sortis de la chambre par la fenêtre comme j'y étais entré et, à mon grand étonnement, je m'aperçus que les espèces de marches qui facilitaient le passage étaient des cadavres entassés et durcis par la gelée. Le général d'Anthouard, chez lequel je me rendis, avait passé une nuit cruelle et couru un grand danger. Le feu avait pris à la maison qui touchait à la sienne et la rapidité de l'incendie avait à peine donné le temps de le transporter dans un autre gîte; un moment plus tard il n'était plus temps, mais s'il échappa au péril, ce ne fut pas sans ressentir de cruelles douleurs (2). Je trouvai chez lui tout son état-major qui devenait le mien et qui se composait du colonel Berthier, du colonel Cottin et des capitaines Pion (3), Duchemin (4),

(1) Domitien-Joseph Asselin de Willencourt, né à Habarcq (Pas-de-Calais) en 1771, sous-lieutenant en 1792, capitaine en 1793, chef de bataillon en 1801, adjudant-commandant après Wagram et chef d'état-major de Piré en 1809, employé en 1810 à l'armée d'Italie comme colonel d'état-major près le prince Eugène qu'il suit dans la campagne de Russie, chef d'état-major de Broussier en 1813 et commandant de Kehl en 1814, mis en demi-solde en 1815 et à la retraite en 1821, maréchal de camp en 1831, mis de nouveau à la retraite en 1833, mort à Paris en 1835.

(2) Cf. *Notes et documents du général d'Anthouard*, p. 34.

(3) Pion est le Pion des Loches qui a laissé des Mémoires sous le titre *Mes campagnes*. Antoine-Augustin-Flavien Pion, né en 1770 à Pontarlier, canonnier (1794), élève de l'Ecole d'artillerie de Châlons (1795), lieutenant en second (1796) et en premier (1802), capitaine en second (1803) et en premier (1807), capitaine dans la garde (1808), chef de bataillon (1812), major (1813), colonel et anobli sous le titre d'écuyer le 17 mars 1815 pour s'être opposé dans La Fère aux entreprises des généraux Lallemand et Lefebvre-Desnoëttes, mort en 1819.

(4) Nicolas-Vincent Duchemin, né à Bayeux en 1785, élève de l'Ecole

Foux (1) et de quelques sous-officiers et canonniers d'ordonnance. Le colonel Fiéreck (2) en faisait partie comme directeur du parc et c'était à lui, comme au plus ancien colonel, que le commandement aurait dû revenir; j'avais même fait cette observation au général, mais le vice-roi pensait que l'âge avancé de Fiéreck ne lui laissait plus l'activité nécessaire et, d'ailleurs, Fiéreck ne témoigna aucune jalousie de servir sous mes ordres.

Nous devions traverser le Vop dans cette journée et prendre position au delà. Mais le vice-roi avait appris la veille que cette rivière, qui ne contenait qu'un filet d'eau lorsque nous l'avions passée pour marcher sur Moscou et que nous avions à peine remarquée, était maintenant forte, rapide et très difficile à traverser à gué, à cause de sa profondeur, de son fond vaseux et de la glace qui la couvrait en partie. Aussi, avait-il chargé la compagnie de sapeurs, qui marchait avec le quartier général, d'établir un pont pendant la nuit.

Nous étions donc partis, le 9 novembre, à la petite pointe du jour. Le temps était froid et un épais brouillard nous permettait à peine de distinguer à dix pas devant nous. Nous n'aperçûmes le Vop qu'en arrivant au bord du ravin profond où il coule. Une foule considérable, pressée sur le même point, nous indiqua que le pont était de ce côté. Je mis pied à terre et j'avançai dans cette

polytechnique (1804) et de l'Ecole d'application (1806), second lieutenant (1808), capitaine de 2e classe (1811) et de 1re classe (1813), chef d'escadron (1823), lieutenant-colonel (1830), colonel (1835), secrétaire du Comité de l'artillerie (1838), maréchal de camp (21 novembre 1843) et commandant l'Ecole d'artillerie de Douai, passé au cadre de réserve (1847).

(1) Jean-Michel Foux, né en 1770 à Oderen (Haut-Rhin), canonnier (1788), caporal (1793), sergent (1794), sergent-major (1801), adjudant sous-officier (1805), lieutenant en premier (1807), adjudant-major (1809), capitaine en second (1810), disparu dans la retraite de 1812.

(2) Jean-Henry Fiéreck, que le vice-roi trouvait d'un « âge avancé », n'avait alors que cinquante-trois ans. Né à Strasbourg en 1759, entré en service en 1779, sergent en 1787, premier lieutenant en 1793, capitaine en 1794, chef de bataillon et sous-directeur d'artillerie à Turin en 1802, colonel en 1807, il fut retraité en février 1813.

direction. Bientôt je m'en repentis, il n'était plus temps. Il fallait suivre la foule où j'étais engagé. J'arrivai enfin à l'entrée du pont; l'empressement pour le passer était extrême et, poussé par ceux qui étaient derrière moi, je fus entraîné sur ce frêle plancher. A peine avais-je fait quelques pas que le mouvement se ralentit; on n'avançait plus; ceux qui étaient en avant semblaient comme à plaisir retarder la marche. On entendait bien des cris de ce côté-là, mais on était loin d'en deviner la cause, lorsque se transmet de rang en rang l'avis effrayant que l'extrémité du pont est rompue ou plutôt qu'il n'a jamais été entièrement terminé. Les malheureux qui sont venus les premiers, trompés par le brouillard, sont tombés dans le torrent; ceux qui les suivent veulent reculer, retourner sur leurs pas, mais la masse qui les pousse les en empêche; la confusion est épouvantable et ce n'est qu'après avoir employé tous mes efforts que je puis sortir de ce dangereux défilé. Ce pont, que le prince Eugène avait ordonné aux troupes du génie de construire pendant la nuit, n'avait pu, en effet, être achevé, faute de temps ou de matériaux et les travailleurs, exténués de fatigue, de besoin et de froid, avaient dû l'abandonner dans l'état où il se trouvait.

Il n'était plus temps de songer à le rétablir et il fallut se décider à passer à gué. Les premières voitures traversèrent sans beaucoup d'embarras; celles qui vinrent ensuite en éprouvèrent beaucoup plus; bientôt le fond vaseux de la rivière et l'escarpement glacé de ses rives rendirent le passage presque impossible. Ce ne fut qu'à force de temps, au prix des plus grands efforts, en doublant et triplant les attelages, qu'on put faire passer un canon ou une voiture de munitions. Quant aux voitures d'équipages, repoussées du gué réservé à l'artillerie, elles tentaient de franchir la rivière sur d'autres points, mais elle y était encore plus encaissée et ses bords plus roides.

Elles enfonçaient dans la vase et leurs chevaux y restaient immobiles, à demi gelés.

Cependant les Cosaques nous suivaient de près; ils venaient d'atteindre notre arrière-garde; leurs boulets arrivaient déjà jusqu'au rivage où les hommes isolés, les domestiques, les chevaux et les voitures attendaient le moment de traverser le Vop. Ils avaient hésité jusque-là; la crainte du canon l'emporta; tous se précipitent, tous veulent passer en même temps; la confusion redouble la difficulté et le gué est si encombré de voitures qu'aucune ne peut plus en sortir; chacun cherche alors à sauver le plus précieux de son bagage; on dételle les chevaux; on défonce les malles ou les voitures et, à la vue de tous ces effets et surtout des vivres que leurs maîtres allaient abandonner, cette foule d'hommes isolés, pour en avoir sa part, se jette dans l'eau; elle culbute tout ce qui s'oppose à elle; le pillage devient général; les soldats eux-mêmes y prennent part à la faveur de l'obscurité qui les dérobe aux regards de leurs chefs. La soirée fut horrible (1). On ne voyait que gens désespérés d'avoir tout perdu, transis de froid sous la glace, dont leurs vêtements mouillés s'étaient recouverts, n'ayant ni abri pour reposer leur tête, ni le moindre tison pour se réchauffer. Les soldats avaient tous passé à gué, l'eau jusqu'aux aisselles; aussi, ils grelottaient de froid et s'écartaient dans toutes les directions pour trouver quelques vivres à enlever ou quelque maison à détruire. Dans cette débâcle, nous fûmes assez heureux, mes camarades et moi, pour rencontrer, après avoir marché longtemps à travers champs, une cabane isolée où nous nous établîmes; une partie, que nous démolîmes, servit à allumer et à entretenir un feu qui sécha nos vêtements et autour duquel nous finîmes par nous endormir. Cette journée fut extrê-

(1) « Ce fut une nuit d'horreur, *notte d'orrore.* » (ZANOLI, *Sulla milizia cisalpina italiana*, II, p. 202.)

mement pénible pour moi. A peine échappé du pont et dégagé de la foule, j'avais dû faire traverser le gué à l'artillerie, retenir à leurs pièces les canonniers et les soldats du train, les empêcher de franchir le fleuve individuellement, encourager les uns, exciter les autres, appeler, crier, jurer, passer et repasser dix fois la rivière, ayant de l'eau jusqu'au garrot de mon cheval. Mon pantalon et mes bottes étaient trempés d'une eau glacée; mais mon agitation était telle que je ne m'en aperçus pas, jusqu'au moment où tout passage devint impossible et, en arrivant au gîte que nous avions heureusement trouvé, j'étais gelé. Combien de soldats, moins heureux que moi, ont, cette nuit-là, expiré de froid dans la neige! Combien ont allumé avec quelques morceaux de bois des feux qui, au lieu de les réchauffer, ont changé en lacs fangeux le terrain glacé où ils étaient accroupis! Je vois encore ces braves soldats du train, obligés de rester des heures entières avec leurs attelages au milieu de l'eau, et, après en avoir tiré un canon ou un caisson, revenir aussitôt doubler l'attelage d'une autre voiture et recommencer les mêmes efforts, endurer les mêmes fatigues. Les traits de leurs chevaux, roidis par la glace, ne cédaient qu'avec peine et il fallait commencer par briser les glaçons qui les entouraient. Le prince Eugène donnait l'exemple du courage et de la constance. Il ne quitta le bord du fleuve qu'à la nuit, lorsque les hommes et les chevaux, désormais incapables de bouger, firent perdre tout espoir et qu'il fallut abandonner ce qui n'avait pu passer pendant ces dix heures d'un travail surhumain.

Nous étions, certes, bien pauvres la veille en provisions de bouche. Mais c'était bien pis maintenant : tout était resté dans les caissons qu'on avait dû laisser de l'autre côté du Vop. Quelques-uns d'entre nous avaient pu rafler quelques poignées de farine ou quelques morceaux de galette dont ils avaient chargé leurs poches. Nous avions

aussi deux ou trois bouteilles de vin qui provenaient d'une voiture abandonnée. Quoique la part de chacun fût bien petite, ce nous fut d'un grand secours pour nous réconforter et, grâce à la farine que nous avions sauvée et à une espèce de choucroute que, par un grand hasard, nous avions trouvée dans la cabane, — mais il fallait être affamés comme nous l'étions pour pouvoir l'avaler, tant elle était dure et coriace, — nous fîmes un repas qui pouvait passer pour excellent dans notre position. Je ne sais si ce fut cette nuit ou la précédente que Durrieu et Bourmont, alors adjudants commandants (1), partagèrent avec nous notre bivouac et notre souper dont nous leur fîmes les honneurs. Nous nous rencontrâmes encore une ou deux fois aux mêmes feux pendant le reste de la retraite.

Outre la perte de presque toute notre artillerie et de la totalité de nos bagages, cette fatale journée du 9 novembre nous coûta encore une grande quantité d'hommes qui, retenus de l'autre côté du Vop par la fatigue, la maladie ou le découragement, tombèrent au pouvoir des Cosaques. Contenus pendant la nuit par quelques pelotons de la 14e division, qui nous rejoignirent au jour, les Cosaques firent main basse sur tout ce qui restait sur la rive gauche, en hommes, en artillerie, en bagages et leur butin fut immense (2).

(1) Tous deux parvinrent très haut. Antoine-Simon Durrieu, baron de l'Empire (9 mai 1811), fut nommé général de brigade le 3 juin 1813 (c'est lui qui, en octobre, commande toutes les troupes qui escortent le grand quartier général et les parcs de l'armée) et lieutenant-général le 22 février 1829. Quant à Bourmont, c'est le comte de Bourmont qui fut général de brigade (28 septembre 1813), général de division (14 février 1814), et maréchal de France (14 juillet 1830).

(2) Comparez ce récit de Griois avec celui de Labaume, p. 316-318. Il fallut, dit Labaume, « abandonner cent pièces de canons, grand nombre de caissons, et quantité de charrettes, de fourgons et de droschki où se trouvait le peu qui nous restait de nos provisions de Moscou... La rivière était encombrée par les voitures embourbées et par quantité d'hommes et de chevaux noyés. Les cris de ceux qui traversaient l'eau, la consternation de ceux qui allaient la passer, la désolation des femmes, les pleurs

Le 10 novembre, le vice-roi ébranla les tristes débris de ses troupes. Aussitôt, les Cosaques passèrent la rivière. Comme toujours, ils s'attachèrent à notre suite en nous harcelant de leurs hourras et du feu de quelques pièces sur traîneaux, qu'ils promenaient de position en position. Mais ils furent contenus par la 14e division qui formait notre arrière-garde. Entre elle et la garde royale qui marchait en tête, étaient quelques pelotons armés, les faibles restes de la 13e division et des chevau-légers bavarois et une foule d'employés et de vivandières à laquelle la journée de la veille avait ajouté une masse effrayante de militaires cheminant à flots pressés sans armes et sans ordre. Nous approchions de Doukhovtchina, et nous en apercevions déjà les premières maisons, lorsque des nuées de Cosaques en sortirent. Ces nouveaux ennemis qui, en d'autres temps, nous auraient paru méprisables, prenaient de l'importance dans notre situation : nous étions attaqués en tête et en queue. Toute hésitation eût été funeste. Le prince vice-roi s'empressa de former en carré la garde italienne et de pousser en avant. Les officiers montés, quelques ordonnances à cheval, même les domestiques formèrent un escadron, commandé par le général Guyon (1) et appuyèrent le mouvement de la garde. La composition de cet escadron était des plus ridicules; on y voyait des chevaux de toutes les tailles, des hommes d'uniformes

des enfants, le désespoir des soldats, faisaient de ce passage une scène si déchirante que le seul souvenir cause encore de l'effroi à tous ceux qui en furent témoins. » Cf. Ségur, p. 266-271.

(1) Claude-Raymond Guyon, né en 1773 à Saint-Montan (Ardèche), sous-lieutenant (1792), capitaine (1793) et chef d'escadron (1799) au 3e dragons, major au 2e chasseurs (1803), colonel du 12e chasseurs (1805), baron de l'Empire (28 janvier 1809), général de brigade (6 août 1811), inspecteur de cavalerie sous la Restauration, commandant le département des Hautes-Alpes (1830) et celui d'Indre-et-Loire (1832), mort à Tours en 1834. Ce fut lui qui répondit au parlementaire envoyé par Miloradovitch : « Le vice-roi, disait l'officier russe, est cerné par 20 000 hommes. » — « Annoncez à votre général, répliqua Guyon, que, si vous avez 20 000 hommes, nous en avons ici 80 000 ».

divers, la plupart sans armes. Je m'y étais joint, ainsi que plusieurs de mes camarades; j'avais pour serre-file mon domestique bavarois armé d'une cravache et moi-même je n'avais qu'un sabre dont la lame était brisée. Mais, vue de loin, cette troupe faisait l'effet de cette cavalerie régulière dont nous manquions et, après quelques hourras sans succès et quelques décharges de leur artillerie, les Cosaques disparurent. Nous entrâmes à Doukhovtchina vers les 2 ou 3 heures de l'après-midi.

Cette petite ville, qui n'était pas sur la principale route de Smolensk à Moscou, avait peu souffert. Elle était à peu près dans l'état où je l'avais vue six mois auparavant. Comme alors, ses habitants l'avaient abandonnée, mais leurs maisons étaient à notre disposition et ces chétives cabanes de bois nous semblèrent des palais élevés par de bons génies au milieu de ces déserts glacés. Chacun s'empara du logement qui lui parut le meilleur et, pour comble de bonheur, on y trouva quelques pommes de terre échappées à l'avidité des Cosaques. Doukhovtchina nous sembla un pays de cocagne.

Après avoir placé, aux principaux débouchés, ce qui nous restait d'artillerie, nous songeâmes à nous loger et fîmes choix d'une maison assez propre à une des extrémités de la ville. Chacun se mit à l'œuvre. Bientôt un grand feu fut allumé dans le poêle qui servit en même temps de fourneau pour notre marmite. Assurés d'un repas et d'un bon gîte, nous étions doublement contents de voir à nos chevaux un abri et de la paille à discrétion. Vers le soir, notre tranquillité fut troublée par une troupe de Cosaques qui vint attaquer nos avant-postes; quelques coups de fusil et de canon suffirent pour les éloigner et cette alerte ne troubla pas le repos que nous goûtâmes le reste de la nuit, couchés dans nos manteaux, autour de notre poêle. Nous nous attendions à partir le lendemain 11, et ce fut avec grand plaisir que j'appris du vice-

roi, dont j'allai prendre les ordres à la pointe du jour, que nous séjournerions à Doukhovtchina. Selon ses instructions, le colonel Fiéreck partit le jour même pour Smolensk avec les éclopés et les hommes sans armes qui ne faisaient que grossir inutilement la colonne et ralentir sa marche. Le vice-roi me recommanda de ne garder que les artilleurs en état de combattre, et malgré les embarras de sa situation et la tristesse que lui causaient les événements des deux journées précédentes, il s'entretint longtemps avec moi des mesures à prendre pour continuer notre retraite.

Sauf un ou deux hourras que les Cosaques firent sans succès sur la ville, nous nous reposâmes délicieusement une partie de la journée. Assis ou couchés autour de notre poêle, nous regardions bouillir notre marmite où cuisaient quelques morceaux de viande que, par cas extraordinaire, nous avions pu nous procurer et dont le fumet inaccoutumé flattait agréablement notre odorat. La conversation ne se ressentait nullement de notre triste situation. Quelques moments de bien-être font si vite oublier les misères passées! La vie aventureuse du militaire le rend si confiant dans le hasard et si peu prévoyant pour l'avenir!

Enfin, le souper est dressé; une gamelle amplement garnie est placée à terre; nous n'attendons que de pouvoir y puiser sans nous brûler le palais, lorsque des coups de fusil se font entendre près de nous. Ce sont ces diables de Cosaques qui, repoussés à midi, se représentent à 3 heures, espérant meilleure fortune à la faveur de l'obscurité! Ils attaquent les postes placés à l'extrémité de la ville près de notre maison. Il fallut ajourner notre repas, prendre nos armes et courir aux Cosaques qui, cette fois comme les autres, furent mis en fuite; et au bout de trois quarts d'heure, nous étions de retour chez nous.

Mais, en entrant, nous sommes enveloppés d'une fumée épaisse qui s'échappe de notre chambre. Le poêle, trop vigoureusement chauffé, avait pris feu. Malgré les efforts de nos domestiques et les nôtres, nous ne pûmes maîtriser les flammes qui finirent par rompre le poêle. En un moment, les murs en bois, les toits en chaume et en lattes, furent embrasés et nous eûmes à peine le temps de tirer nos chevaux des hangars. Il était fort triste de perdre ainsi notre gîte à l'entrée de la nuit; cependant nous pouvions espérer de trouver à peu près l'équivalent dans d'autres parties de la ville. Mais ce qui était irrémédiable, c'était la perte de notre bonne soupe qui fut ensevelie sous les ruines de notre maison et que nous regrettâmes de tout notre appétit. Cet accident causé par notre poêle n'était pas nouveau pour moi. Deux ou trois fois déjà pareille chose m'était arrivée. Ces espèces de fours, de sept ou huit pieds sur toutes les dimensions, sont construits en bois revêtu d'argile et ils ne doivent être chargés qu'avec précaution. Mais nous qui arrivions transis de froid, nous ne pensions qu'à y entasser tout ce qui pouvait brûler; portes, volets, escabeaux, nous y jetions tout ce qu'ils pouvaient contenir. Aussi, après s'être chauffés au feu ardent du poêle, on était réduit, une heure après, aux débris fumants de la maison.

Il fallut donc chercher un nouvel abri, et, comme nous devions quitter Doukhovtchina dans quelques heures, nous ne fûmes pas difficiles sur le choix. Nous eûmes soin seulement de nous éloigner des quartiers où déjà plusieurs incendies s'étaient déclarés, probablement aussi faute de précautions. Mais le repos que nous goûtâmes dans notre nouvelle maison fut de peu de durée; dans ces édifices de sapin les flammes firent des progrès rapides et nous forcèrent bientôt à déloger encore.

Mais déjà les troupes se rassemblaient pour le départ et, le 12 novembre, entre minuit et une heure, nous sor-

times de la ville qui flambait tout entière et nous nous dirigeâmes sur Smolensk. En général, rien de triste et de sinistre comme une marche de nuit pendant une retraite. Taciturnes, découragés, les soldats cheminent péniblement et l'on n'entend que leurs jurons et le retentissement monotone de leurs pas. Le dénûment où nous étions et l'incendie qui semblait nous poursuivre ajoutaient à ce lugubre tableau. Les flammes projetaient une teinte rougeâtre sur la neige et sur les forêts de sapins qui nous entouraient. Un nouveau soleil, un soleil de sang, semblait s'être levé sur nous. Mais le fracas des maisons qui s'écroulaient diminua peu à peu; le silence ne fut plus interrompu que par le bruit de la neige qui craquait sous nos pieds ou par les imprécations qu'arrachaient aux soldats la colère ou la douleur; bientôt la clarté de l'incendie fit place à l'obscurité la plus entière.

Le froid était trop vif et le chemin trop glissant pour que je pusse rester en selle. Un de mes canonniers conduisait mon cheval par la bride et c'est à pied que je marchais au milieu de la colonne. Je fus alors témoin d'un acte de barbarie qui, par la suite, se répéta si souvent et sous tant de formes, que je n'y faisais plus attention, mais dont l'atrocité me frappa dans cette marche de nuit. Un chevau-léger bavarois, vaincu par la fatigue ou affaibli par ses blessures, tomba presque inanimé au milieu de la route. Non seulement ses camarades, ses amis, n'essayèrent pas de le relever; on trouvait déjà ce cruel abandon chose toute simple, mais l'un d'eux, ayant jeté un regard de convoitise sur les bottes du malheureux, s'arrêta pour les lui arracher, malgré ses plaintes et ses « Mein Gott » prononcés d'une voix suppliante. Je le vis et je frémis, mais la sensibilité était déjà tellement émoussée parmi nous que je ne dis pas un mot, et vingt autres officiers, dont plusieurs Bavarois, se contentèrent, comme moi, de presser le pas pour ne

pas entendre les gémissements de l'infortuné. Tout sentiment généreux était éteint parmi nous. On ne conservait pas même cet instinct d'humanité que la nature a mis dans nos cœurs. Un affreux égoïsme nous rendait sans pitié pour les souffrances d'autrui: on ne les remarquait même plus.

Le jour venu, 12 novembre, on s'arrêta une ou deux heures près d'un village abandonné; on se remit ensuite en route jusqu'au soir et, après une marche de dix-huit heures, épuisés de fatigue et transis de froid, nous nous arrêtâmes dans un autre village également désert, dont les débris servirent à alimenter nos feux pendant la nuit.

J'avais fait, dans cette marche de nuit, une perte que les circonstances rendaient bien sensible. Mon domestique bavarois avait sur son cheval un porte-manteau en cuir encore assez bien garni, grâce à la générosité de mes camarades qui s'étaient cotisés pour remédier au dénûment où je me trouvais après la prise de mes équipages. Il contenait deux chemises que m'avait données le colonel Cottin, un pantalon du colonel Berthier et une paire de bottes toute neuve, cadeau du général d'Anthouard. Ces richesses avaient disparu; mon domestique avait dû, ainsi que moi, mettre pied à terre pour se réchauffer et il conduisait mon cheval par la bride. La vue du porte-manteau éveilla la cupidité des soldats, et quoique le vol ne fût pas encore regardé comme chose toute simple, ainsi qu'il le fut bientôt, ils l'enlevèrent adroitement. Au jour, mon domestique s'en aperçut. Je n'avais plus que le petit porte manteau en drap appelé « boudin » qui était sur mon cheval et qui ne contenait pour tout effet de rechange qu'une seule chemise. Encore ne devais-je pas le conserver. Il était écrit là-haut que je ne sortirais de la Russie que les effets que j'avais sur le corps.

Le 13 novembre, nous nous remîmes en route avant le jour. Le froid n'avait pas encore été si violent; on ne

pouvait rester à cheval, et la glace de la route ne l'eût pas permis. Ce fut donc à pied et en accélérant notre marche, aussi vite que nos forces le permettaient, que vers une heure de l'après-midi nous arrivâmes au sommet d'une hauteur qui domine Smolensk. Nous y touchions enfin, à cette ville où l'armée se flattait de trouver, sinon le terme de ses misères, au moins du repos, et un abri contre le froid. Nous le désirions trop ardemment pour en douter, et sans vouloir nous rappeler que trois mois auparavant nous avions vu les flammes dévorer cette cité et que nous n'y avions laissé que la désolation, nous y accourions aujourd'hui avec confiance, comme au port de notre salut. L'idée que la fin de nos maux était prochaine nous rendit une sorte de gaieté, et c'est en plaisantant de nos glissades prolongées et de nos chutes fréquentes que mes camarades et moi nous descendîmes la montagne et arrivâmes au mur d'enceinte. Un cheval étendu dans le fossé et dont plusieurs soldats se disputaient les lambeaux, détruisit ou du moins réduisit à bien peu de chose les espérances dont nous nous étions flattés. Pourtant nous nous hâtâmes de traverser le pont et d'entrer dans la ville dont, par un hasard heureux, la porte était alors entièrement libre, et nous gravîmes, non sans peine, à cause de la glace dont elle était couverte, la rue escarpée qui de cette porte conduit au centre de Smolensk.

L'empereur y était depuis trois ou quatre jours (1) et les restes de l'armée y venaient successivement. Les premiers arrivés avaient occupé toutes les maisons encore debout et jusqu'aux moindres hangars. Ceux qui les suivaient, repoussés de partout, avaient dû bivouaquer dans la rue ou sur les places, sans abri et par un froid de 28 degrés, trop heureux lorsqu'ils trouvaient quelques morceaux de bois pour alimenter les feux qui les grou-

(1) L'empereur était arrivé le 9 novembre à Smolensk et en partit le 14.

paient. Nous comprîmes facilement, à la vue de ce désordre, que nous chercherions en vain à nous loger dans la ville. Nous la traversâmes aussi vite que le permirent les embarras de tout genre qui nous arrêtaient à chaque pas, et nous sortîmes par la porte opposée. En nous éloignant de la foule, nous avions plus de chances pour trouver un gîte, et s'il fallait bivouaquer, nous le ferions aussi commodément dans les champs que dans la rue. Fort heureusement, l'artillerie de la garde était établie du côté où nous nous dirigeâmes. Nos camarades vinrent à notre secours et cédèrent à notre petite caravane une espèce de hangar à demi couvert, occupé par leurs chevaux qu'ils en retirèrent. Ce fut pour nous un véritable palais où nous nous établîmes aussitôt avec nos gens et nos chevaux. Après quoi je me rendis au bivouac du colonel Boulart, chef de bataillon dans la garde, qui m'avait invité à souper avec lui (1). Il était sous une tente, et je fis un repas que je n'oublierai de ma vie : vin, pain, viande, café, toutes choses dont j'avais depuis longtemps perdu l'habitude. Aussi j'y fis honneur, malgré le froid extrême, et qui était tel qu'on dut briser notre vin à coups de hache et le mettre sur le feu. Il était nuit close; après m'être amplement restauré, je quittai Boulart qui devait partir le lendemain matin, et je regagnai notre hangar où je trouvai aussi abondance de vivres, c'est-à-dire de la farine, du sel et un peu d'eau-de-vie que nos gens s'étaient

(1) Jean-François Boulart, né à Reims en 1776, élève sous-lieutenant le 1er juin 1793, second lieutenant un mois après (1er juillet 1793), premier lieutenant en juin 1794, capitaine en premier en 1803, chef de bataillon en 1806, chef d'escadron dans la garde (1807) et major (1809), général de brigade (6 novembre 1813), commandant l'artillerie de l'armée du Rhin en 1815 et l'École de Strasbourg en 1816, retraité en 1839, mort à Besançon en 1842. Il a rappelé dans ses *Mémoires*, p. 269, le repas offert à Griois : « Mon artillerie vint se placer près de la porte de Krasnoi, sur une espèce de promenade, dont les arbres nous servirent d'abri contre la neige. Nous reçûmes une distribution de pain, de biscuit et de viande, et j'eus la satisfaction de régaler quelques-uns de mes camarades d'une cuisine passable. »

procurés, au risque d'être étouffés, en pénétrant avec la foule dans les magasins. C'était pour nous tous un jour de bombance, et, sans avoir fait un aussi bon souper que moi, mes camarades avaient partagé le repas de quelques amis de la garde.

Ainsi que je l'ai dit, c'était sans ordres ou plutôt faute d'ordres que j'avais à Dorogobouje suivi le 4e corps. Il était de mon devoir d'en rendre compte au roi de Naples, commandant la cavalerie de l'armée, et mon premier soin à Smolensk fut de chercher le logement du général Belliard, chef d'état-major de Murat. J'agissais ainsi pour l'acquit de ma conscience : la désorganisation complète de la cavalerie rendait mon rapport inutile. A force d'informations, je découvris la maison du général. C'était un assez vaste bâtiment, détruit par l'incendie avant même d'être terminé; cependant un petit escalier subsistait encore. Je le monte sans rencontrer ni domestiques ni ordonnances; je pousse une porte à demi brisée; j'aperçois Murat et Belliard causant joyeusement. Belliard, souffrant encore de la blessure qu'il avait reçue à Mojaïsk était couché sur un mauvais grabat dont Murat, assis à ses pieds, occupait une partie. Le tableau n'était pas sans intérêt. Un roi, car enfin il l'était et reconnu pour tel, tenant compagnie à un de ses généraux blessés et paraissant un ami qui soigne un autre ami, c'est chose rare, et j'avoue que j'en fus touché. Mais je ne m'attendais nullement à trouver là le roi Murat; la nouvelle que j'apportais de la perte de mon artillerie n'était agréable ni à dire, ni à entendre, et n'avait plus d'ailleurs aucune importance; je me retirai sans être aperçu. Murat se contenta de demander qui était là; je ne répondis pas, et ne vis Belliard que six semaines après, à Elbing (1).

(1) Belliard (Augustin-Daniel), nommé en juillet 1812 chef d'état-major du corps de réserve de cavalerie, avait, à cause de sa blessure, manqué beaucoup à Murat; il allait être nommé le 5 décembre, à Smor-

Après être resté quelque temps à notre bivouac en revenant de chez le colonel Boulart, je me dirigeai vers la ville pour y chercher le prince Eugène, que je n'avais pas vu depuis le matin et dont je devais, comme à l'ordinaire, prendre les ordres pour le lendemain. L'obscurité de la nuit et l'effroyable cohue qui remplissait Smolensk ne rendaient pas la chose facile. Cependant j'arrivai à la maison où il avait établi son quartier général. Je ne l'y trouvai pas; il était, me dit-on, chez l'empereur. Je me rendis chez l'empereur: impossible de voir le prince, il était dans la chambre de Napoléon. La séance fut longue; elle me le parut d'autant plus que la salle où j'attendais était orientée à tous les vents et qu'il y faisait un froid glacial, malgré le feu que les officiers entretenaient avec soin. Enfin la porte s'ouvrit, Eugène parut et Murat avec lui.

Murat paraissait fort gai, et à ses bruyants éclats, on n'eût pas deviné notre triste position. Eugène le quitta pour venir à moi : « Mon cher Griois, me dit-il, trouvez-vous avant le jour sur la route par laquelle nous sommes arrivés aujourd'hui. Je m'y rendrai aussi. La division Broussier (1) que j'y ai laissée en position, est entourée par l'ennemi; il faut aller la débloquer. A demain donc. » Il me quitta là-dessus, et moi, transi de froid et fort contrarié de cet ordre, je regagnai notre hangar et ré-

goni, par Napoléon colonel-général des cuirassiers en remplacement de Gouvion Saint-Cyr, et le 6 février 1813, aide-major général chargé du détail de la cavalerie. Né en 1769 à Fontenay-le-Comte (Vendée), capitaine au 1er bataillon de la Vendée (1791), général de brigade (6 décembre 1796) et de division (6 septembre 1800), comte de l'Empire (9 mars 1810), il devait être ambassadeur en Belgique (1831) et mourut à Bruxelles en 1832.

(1) Jean-Baptiste Broussier, né en 1766 à Ville-sur-Saulx (Meuse), capitaine au 3e de la Meuse (1791), chef de bataillon (1794) et de brigade (1799), général de brigade (20 janvier 1799) et de division (1er février 1805), avait commandé une division en Italie en 1806 et en 1809, et menait en 1812 une division du 4e corps. Il devait défendre Strasbourg en 1814 et mourut la même année à Bar-le-Duc.

veillai le colonel Berthier, mon chef d'état-major, qui en cette qualité devait m'accompagner. Il était à peu près minuit, et à 5 heures du matin il fallait être sur pied. Après m'être un peu réchauffé près du feu que nous avions allumé, je m'enveloppai dans mon manteau, me jetai sur la paille et m'endormis. Ce ne fut pas pour longtemps. Une ouverture de quelques pieds, ménagée à dessein, je ne sais dans quel but, régnait sur toute la longueur du toit de notre hangar. Il en tombait un froid si intense qu'il me pénétra bientôt, et j'étais à moitié gelé lorsque je me levai pour rejoindre le prince. De nouveau, la glace qui recouvrait la route ne permettait pas de monter à cheval. Ce fut donc à pied, accompagné du colonel Berthier, d'un capitaine et d'un canonnier d'ordonnance, par un froid de 25 à 28 degrés, que, dans une obscurité profonde, je gagnai la ville, descendis, non sans tomber plusieurs fois, la pente rapide de ses rues, et remontai avec plus de peine encore la hauteur escarpée par laquelle nous étions arrivés la veille. Il faisait jour lorsque nous parvînmes au sommet et nous fûmes bien étonnés de trouver sur cette route que nous avions parcourue naguère un grand nombre de cadavres couverts de blessures et roidis par le froid. C'étaient des militaires du 4e corps qui, restés en arrière, avaient été assaillis la veille au soir par des Cosaques. Après avoir dépassé quelques pelotons de la garde royale italienne, j'abordai le prince, que j'aperçus avec quelques officiers de son état-major devant un feu de bivouac près d'un petit bois à droite de la route. Le temps était superbe; mais la pâle lumière du soleil semblait rendre le froid plus pénétrant. Le prince avait détaché quelques troupes pour protéger la retraite de la division Broussier, et avec le reste de la garde italienne, il attendait le résultat de l'entreprise. Au bout de quelque temps, nous vîmes la division qui, après un feu assez vif, avait forcé le passage et revenait vers nous. Le

but était rempli et je rentrai à Smolensk pour tâcher de me procurer à l'arsenal quelques affûts-traîneaux, comme ceux que les Russes employaient contre nous depuis que les neiges et les glaces rendaient les chemins à peu près impraticables aux autres voitures. Je venais de proposer cette idée au prince qui l'approuvait. Malheureusement l'hiver nous avait pris au dépourvu, et je ne trouvai à l'arsenal ni affûts-traîneaux ni ouvriers pour les construire; tout était désorganisé; l'exemple des troupes qui arrivaient de Moscou avait été funeste à celles de la garnison : elles l'avaient promptement suivi.

L'empereur avait quitté Smolensk dans la matinée. Le général Desvaux, mon ami, qui commandait l'artillerie à cheval de la garde, m'avait fait la veille un précieux cadeau. C'était un morceau de beau pain blanc d'environ une livre. Je le pris et le mis soigneusement en poche comme une ressource dans un besoin pressant. Ce moment se présenta bien des fois; mais ce pain que je portais constamment sur moi était si fortement gelé que je ne pus jamais, malgré tous mes efforts, en arracher une miette, et il était encore intact, malgré moi, à l'époque où je me décidai à m'en débarrasser, lorsque les vivres furent devenus moins rares.

D'immenses approvisionnements en vivres, en armes et en munitions avaient été faits à Smolensk. Mais l'arrivée subite de cette masse d'affamés qui ne connaissaient plus ni ordre ni discipline ne permit pas d'en tirer parti. On se précipita sur les magasins de vivres; ils furent enfoncés, mis au pillage; on s'y tua, on s'y étouffa, et la faim seule pouvait braver le danger de s'y présenter. Quant aux munitions, les chevaux manquaient pour les porter. On aurait pu au moins délivrer les armes à cette foule de soldats qui avaient jeté ou perdu les leurs; ils se gardèrent bien de venir les chercher. Elles furent presque toutes abandonnées ou détruites lorsque les dernières

troupes quittèrent Smolensk. Un petit nombre furent distribuées à quelques hommes de bonne volonté et aux canonniers dont les pièces étaient restées dans les glaces. Je fis donner des mousquetons à tous ceux du 4e corps qui formèrent une espèce de bataillon.

Le 14, après avoir fait chez le général Lariboisière un dîner qui était loin de valoir celui du général Boulart, je regagnai mon hangar et fus prévenu vers le soir que le 4e corps quitterait Smolensk le lendemain matin. Le froid, encore plus vif cette nuit-là que la précédente, m'avait tenu presque continuellement éveillé, et, à la petite pointe du jour, le 15 novembre, j'étais sur pied. Fut-ce l'effet de la fumée qui m'avait enveloppé près du feu où je cherchais à me réchauffer pendant la nuit? Ou le froid avait-il contracté mes prunelles et enflammé mes paupières? Lorsque je sortis de notre baraque, il me sembla qu'un voile épais recouvrait mes yeux; je ne voyais pas à me conduire et je fus obligé de prendre le bras d'un canonnier qui me guida. Je crus que j'allais perdre la vue; au bout de quelque temps elle s'éclaircit peu à peu et il ne me resta qu'une grande faiblesse que rendaient plus pénible la réverbération de la neige et le picotement produit par une infinité de petites aiguilles de glace dont l'air était surchargé.

On s'arrêta vers le soir à quelques lieues de Smolensk, près d'un village ruiné, Loubnia. Nous nous établîmes, mes camarades et moi, sous un hangar ouvert à tous les vents, mais dont le toit existait encore, et nous nous y plaçâmes avec nos chevaux qui, en pareil cas, nous servaient d'abri contre la bise et la neige. Le prince Eugène n'était guère mieux logé. Je le trouvai couché sur un banc de bois dans une petite cabane en partie détruite, et qui était encore la mieux conservée du village (1).

(1) Cf. Labaume, p. 346-347, « deux misérables granges, l'une pour le vice-roi, l'autre pour son état-major... Sous les débris d'un hangar décou-

Assis autour d'un feu que nous avions allumé au milieu du hangar, mais que nous ne pouvions rendre aussi vif que nous l'aurions désiré, dans la crainte de manquer de bois pendant la nuit, nous mettions tous nos soins à surveiller la marmite où cuisait notre repas. C'était, comme à l'ordinaire, de la bouillie; mais cette fois elle nous parut meilleure, grâce à la farine de froment que nos canonniers s'étaient procurée à Smolensk lors du pillage des magasins.

La nuit fut terrible à passer. Un vent glacé et des tourbillons de neige dont rien ne nous garantissait nous tinrent constamment éveillés; d'ailleurs, la toux effroyable dont était tourmenté le colonel Fiéreck aurait suffi pour nous empêcher de dormir. Vers le commencement de la nuit, des gémissements s'étaient fait entendre; c'étaient ceux que la maladie et la rigueur du froid arrachaient à un malheureux étendu près de notre hangar. Mais nous étions endurcis par nos propres maux. Pas un de nous ne songea à lui procurer quelque soulagement en l'approchant de notre feu. Il eût fallu nous déranger pour lui faire place. Et pourquoi s'apitoyer sur celui-là plutôt que sur tant d'autres également misérables?

Le 16 novembre, nous quittâmes Loubnia, dès que le jour parut. On était toujours pressé de quitter les bivouacs glacés où l'on s'était arrêté et l'espoir d'être mieux la nuit prochaine donnait la force de soutenir la fatigue de la journée. C'est ainsi que pendant près de deux mois cet

vert étaient accroupis auprès d'un petit feu une vingtaine d'officiers confondus avec autant de domestiques. Derrière étaient tous les chevaux rangés sur une ligne circulaire, afin de nous servir d'abri contre la violence du vent. La fumée était si épaisse qu'on voyait à peine les seules figures placées auprès du foyer, et occupées à souffler des tisons sur lesquels on faisait griller quelques morceaux de viande; le reste, enveloppés dans des pelisses ou des manteaux, le ventre contre terre, se couchaient l'un sur l'autre pour moins subir le froid, et ne se remuaient que pour injurier ceux qui marchaient sur eux, pester contre les chevaux qui ruaient, ou éteindre le feu que des éclats de tisons avaient allumé sur leurs pelisses ».

espoir d'un mieux qui n'arrivait jamais m'empêcha de succomber à la fatigue.

Le temps était beau, le froid moins vif, et le soleil, malgré la pâleur de ses rayons, égayait un peu les campagnes couvertes de neige. Il était environ midi; j'avais mis pied à terre en un endroit où des débris de voitures, d'armes et d'effets indiquaient un récent hourra, et je parcourais, tout en marchant, quelques papiers que j'avais ramassés, lorsque deux ou trois boulets sifflèrent à mes oreilles. Ils venaient d'un petit bois, à peu de distance sur notre gauche. On apercevait la fumée des coups; mais aucune troupe ne paraissait encore. A cette attaque imprévue, chacun se rallia aux pelotons les plus voisins; car jusqu'à ce moment on ne croyait pas rencontrer l'ennemi; il y avait peu d'ordre dans la marche, et la colonne tenait une grande étendue de terrain. Je remontai à cheval et rejoignis le prince, qui se trouvait assez en avant des troupes et qui s'arrêta pour les attendre. Bientôt des bandes de Cosaques sortirent des bois et couvrirent les hauteurs à droite et à gauche de la route, et de nombreux coups de canon succédèrent aux premiers. Dans ce moment nous vîmes revenir à nous en toute hâte un grand nombre de militaires isolés qui précédaient la colonne; ils avaient trouvé la route barrée par un corps de troupes et parmi eux était le général Ornano (1) qui revenait au galop; il avait, je crois, été blessé ou renversé. Au bruit du canon les troupes pressèrent le pas et à mesure qu'elles arrivaient, le prince les formait en bataille. Je détachai en tirailleurs mes canonniers sans

(1) Philippe-Antoine Ornano, né à Ajaccio en 1784, sous-lieutenant (1799), lieutenant et capitaine (1803) au 9e dragons, aide de camp de Berthier (1804), chef de bataillon au 3e des chasseurs corses (1805), colonel du 25e dragons (1807), comte de l'Empire (22 novembre 1808), général de brigade (16 juin 1811) et de division (8 septembre 1812), exilé en 1815, pair en 1832, député en 1848 et en 1849, sénateur et grand chancelier de la Légion d'honneur en 1852, maréchal de France le 2 avril 1861.

canons et je fis mettre en batterie les pièces qui restaient encore au 4e corps, c'est-à-dire deux ou trois de la division Broussier, servies par mon régiment, et six ou huit de la garde royale italienne. Le feu s'engagea vivement, et malgré leur faiblesse numérique, car le 4e corps comptait à peine 4000 combattants, nos troupes débusquèrent les Russes des bois qu'ils occupaient et gagnèrent du terrain. Mais ces efforts nous coûtaient beaucoup de monde; de nouveaux ennemis arrivaient, nous débordaient de toutes parts. Leurs feux croisés et les charges de leur cavalerie à laquelle nous n'avions pas de cavalerie à opposer, nous faisaient beaucoup souffrir. Le capitaine Duchemin était près de moi; il fut blessé d'une balle; ce n'était qu'une forte contusion, mais il crut avoir le bras fracassé. Nous soutinmes le combat jusqu'à la nuit sans être enfoncés; il était temps qu'elle arrivât; encore une heure de jour, et probablement nous étions anéantis.

L'ennemi n'était qu'à cent toises de nous; il occupait en force la route que nous devions suivre et il n'attendait que le matin pour achever notre défaite. Accablés de froid et de faim, regardant la retraite comme impossible, et notre perte comme certaine, nous attendions avec anxiété le parti que prendrait le vice-roi, lorsque, vers les 10 heures, on fit passer à voix basse l'ordre de prendre ses rangs et de se mettre en route, et à la tête de la garde royale que suivaient quelques débris de bataillons, le prince Eugène se dirigea vers la droite. Il était inutile de recommander le silence; chacun en reconnaissait la nécessité; et dans cette marche à travers champs, sur une neige épaisse, par une obscurité profonde, à peine entendait-on quelques bruits de toux rauque et étouffée que les soldats ne pouvaient contenir, et le cliquetis de leurs armes qui s'entre-choquaient dans les chutes fréquentes qu'ils faisaient. Nous abandonnions forcément le peu de bagages et d'artillerie que nous avions encore

et les blessés de cette journée qui comptaient peut-être sur notre secours, et qui n'avaient plus à attendre que l'esclavage et les souffrances, s'ils échappaient à la mort pendant la nuit.

Il y avait peu de temps que nous cheminions, quand une vedette ennemie, placée à quelque distance sur notre gauche, nous adressa un qui-vive en langue russe. Nous avions été découverts et chacun de nous s'apprêtait à bien recevoir le hourra qui sans doute allait fondre sur nous. Mais un officier polonais, qui fort heureusement était avec le prince, s'avança vers le poste ennemi, et après un pourparler dont le bruit venait jusqu'à nous, il nous rejoignit. Il parlait parfaitement le russe et il s'était fait passer pour un officier russe qui conduisait une colonne (1). Contre notre attente, cette alerte n'eut donc pas de suites, et nous continuions à avancer péniblement à travers les neiges, lorsque la lune se leva, et sa clarté qui, dans toute autre circonstance, nous eût été si utile, augmenta nos dangers : l'ennemi n'apercevrait-il pas facilement notre colonne se dessinant sur la blancheur de la neige? Nous ne vîmes que des Cosaques qui s'approchèrent pour nous reconnaître et qui crurent probablement que nous étions des troupes de leur nation. Au bout d'une ou deux heures, nous vînmes par un à-gauche rejoindre la grande route de Krasnoï, laissant l'ennemi derrière nous. Une décharge de mousqueterie nous accueillit aux approches de la ville. C'était un poste, placé en avant du bivouac de la jeune garde, qui nous prenait

(1) Cet officier se nommait Stanislas Klicki; cf. Labaume, p. 353, qui loue son intrépidité et sa présence d'esprit, Ségur qui l'appelle « Klisky » et les *Mémoires* de Grabowski, p. 24, qui assure que, si Klicki n'avait pas été là, le vice-roi et tout son corps auraient mis bas les armes le lendemain. Klicki, déjà colonel du 1er régiment des lanciers de la Vistule, et baron de l'Empire (20 mars 1812), fut promu général de brigade le 22 juillet 1813; cf. sur lui l'étude de Martinien, *Les généraux du grand-duché de Varsovie*, p. 27 et les *Tableaux* du même, p. 23-24. (Klicki fut blessé deux fois devant Dresde en 1813.)

pour l'ennemi et faisait feu sur nous. Nous nous fîmes reconnaître et arrivâmes au pied de la hauteur assez escarpée où Krasnoï est situé.

Quelques planches jetées en travers d'un ruisseau assez large servaient de pont aux piétons. Les chevaux passaient sur la glace dont il était couvert et qui se rompait déjà dans plusieurs endroits. Mon cheval passa sans beaucoup de difficulté. Il n'en fut pas de même de celui de mon adjudant-major Lenoble; la glace se brisa sous lui et le pauvre animal, embourbé jusqu'au poitrail, se débattit pendant plus d'une demi-heure et après avoir essayé vainement de lui porter secours, nous fûmes contraints de l'abandonner, au grand regret de son maître qui perdait dans une flaque d'eau un beau et bon cheval que le feu de l'ennemi avait tant de fois respecté.

Au milieu de la côte, nous rencontrâmes l'artillerie de la garde, le général Drouot en tête (1), qui allait prendre position sur la route de Smolensk par laquelle nous arrivions.

L'empereur, son quartier général et la garde se trouvaient à Krasnoï (2). C'était vingt fois plus de monde que ce bourg ne pouvait en contenir. Aussi, la clarté du feu qui brillait à travers les portes et les fenêtres de chaque maison, le bruit que faisaient les soldats, le nombre considérable de ceux qui, moins heureux, avaient dû s'établir au dehors, nous ôta même la pensée d'y chercher un abri, et, harassés de fatigue, mourant de froid, nous nous glissâmes sur la place, près d'un bivouac des gendarmes d'élite, où plusieurs poutres réunies formaient un feu pétillant. En voyant approcher d'eux quatre officiers dont l'extérieur annonçait la souffrance et le besoin, les

(1) Drouot était alors colonel (depuis le 9 juillet 1809), et non général, comme dit Grois (il fut nommé général de brigade le 10 janvier 1813 et général de division le 3 septembre suivant).

(2) L'empereur était arrivé le 15 novembre à Krasnoï.

gendarmes firent une mine qui n'était pas encourageante. Mais ce n'était pas le cas d'être susceptibles, et en dépit de leur malveillance bien visible, nous nous emparâmes des places qui n'étaient pas occupées, sans doute parce qu'elles étaient incommodes, à l'extrémité des poutres; nous avions à peine la vue du feu, et, en revanche, toute la fumée que le vent rabattait sur nous. Notre jalousie redoubla lorsque nos inhospitaliers compagnons de bivouac étalèrent leurs vivres, sans les partager avec nous, et, à vrai dire, au degré d'insensibilité où nous étions tous arrivés, il est probable que si nous avions été à leur place et eux à la nôtre, tout se serait passé de même, et il n'y aurait eu que les acteurs de changés. Ils vidèrent donc devant nous et l'une après l'autre les marmites qui entouraient le feu, et ils terminèrent leurs repas par du café et du thé à pleine gamelle, même par du vin. Cependant au bout de quelque temps mon domestique bavarois arriva, portant sur son cognat un peu de farine de seigle délayée dans de l'eau et à peine cuite. Ce fut tout ce que nous prîmes dans cette journée; nous pansâmes de notre mieux la blessure de Duchemin, et, enveloppés dans nos débris de manteaux et de fourrures, cédant à la fatigue qui l'emportait sur le froid, nous finîmes par sommeiller quelques heures.

Avant le jour les troupes du quartier impérial se mirent en mouvement et nous pûmes alors entrer dans une des maisons qu'elles abandonnaient. Nous nous y chauffions tranquillement, lorsque le canon se fit entendre. C'était l'empereur qui, avec sa garde, s'était porté contre l'armée qui nous poursuivait. Il fallait arrêter son mouvement et attirer son attention pour protéger la marche du corps de Davout, qui venait par la route de Smolensk, et l'empêcher d'être écrasé par un ennemi qui l'attendait au passage (1). L'affaire de la veille, où les débris du 4e corps

(1) « L'empereur, dit Ségur, p. 301, sort à la tête de sa vieille garde; ce n'est point vers la Pologne qu'il marche ni vers la France; il a dit,

avaient résisté à des forces si supérieures, avait été son dernier effort; sur le champ de bataille étaient demeurés la moitié de ses soldats et ce qu'il avait encore d'artillerie; à peine quelques pelotons d'hommes de la garde italienne, mais trop faibles pour entrer en ligne, étaient-ils encore réunis; tout le reste, isolé et sans armes, augmentait la masse des traîneurs et à compter de ce jour le 4e corps n'existait plus. Il ne prit donc aucune part à la lutte qui s'engageait et il continua sa retraite pendant qu'on se battait (1). Mon commandement cessa ainsi, par le fait : je n'avais plus un seul canon, et mes fonctions se bornèrent jusqu'à Orcha à me tenir autant qu'il était possible à portée du prince Eugène pour recevoir ses ordres. Par suite, nous restâmes tranquilles à Krasnoï jusqu'au moment où les Russes vinrent attaquer les troupes que l'empereur y avait laissées, et ce fut alors que je me remis en route avec les colonels Berthier et Cottin, les capitaines Duchemin, Pion, Lenoble et quelques sous-officiers et canonniers, pour suivre le mouvement de retraite du 4e corps. Nous vîmes, en descendant, nos troupes aux prises avec les Russes et nous rejoignîmes la route de Liady où nous n'arrivâmes qu'à la nuit, à peu près en même temps que l'empereur.

Les maisons de ce petit bourg étaient remplies de militaires de tous les corps. Ils s'y pressaient en foule et il y régnait un mouvement qui, sans être celui de la gaîté, avait quelque chose de moins lugubre que l'aspect ordinaire de nos bivouacs. Nous entrions en Lithuanie et pour la première fois nous trouvions quelques habitants

en saisissant son épée : « J'ai assez fait l'empereur, il est temps que je fasse le général », et c'est au milieu des ennemis qu'il retourne, qu'il s'enfonce pour attirer sur lui tous leurs efforts, pour les détourner de Davout et de Ney, et arracher ces deux chefs du sein de cette Russie qui s'était refermée sur eux. » Cf. sur ce combat de Krasnoï les *Mémoires* de Roguet, IV, p. 514-516, et ceux de Boulart, p. 272-273.

(1) Comme dit Ségur, il avait encore quelque ensemble, mais pour se traîner, pour mourir, et non pour combattre!

qui n'avaient pas fui à notre approche. A la vérité, c'étaient presque tous des juifs dont la hideuse malpropreté nous eût épouvantés dans toute autre circonstance; mais on pouvait, à force de menaces et de coups, en obtenir à prix d'or quelques pommes de terre (1). Nous nous établîmes d'abord dans une maison dont l'unique chambre renfermait déjà beaucoup plus de monde qu'elle n'en pouvait raisonnablement contenir. Le docteur Desgenettes y était (2). Malgré la gêne que l'arrivée de notre bande allait encore augmenter, nous y serions restés si l'un de nous n'avait heureusement découvert une autre maison où la foule était moins grande. Nous y passâmes la nuit et pûmes remplacer par nos pommes de terre l'insipide et détestable bouillie.

A la pointe du jour, le lendemain, nous étions en route. Le temps qui, la veille, était froid mais très beau, changea tout à coup; un brouillard épais et humide nous enveloppait; un dégel subit se manifesta. Nous marchions dans la neige fondue. L'humidité de l'air et l'eau qui découlait de la couche de glace dont les bouleaux de la route étaient recouverts, pénétraient nos vêtements, et le froid que nous éprouvions, quoique bien moins vif, était plus incommode et surtout plus malsain que celui des jours précédents. L'effet que j'en ressentis fut prompt : je fus pris d'une toux violente accom-

(1) Même réflexion dans le *Journal* de Castellane : « C'est là que nous trouvons les premiers juifs polonais: nous éprouvons un grand plaisir à voir des habitants dans les maisons ». Mme Fusil (*L'incendie de Moscou*, p. 46) exprime sa joie plus vivement encore : « C'étaient des juifs, mais au moins des êtres vivants, je les aurais volontiers embrassés! »

(2) On sait que le célèbre médecin devait, comme dit Peyrusse (*Lettres*, p. 121), se faire cosaquer à Vilna. Il resta prisonnier de guerre depuis le 10 décembre 1812 jusqu'au 15 mars 1813; mais le 20 mars, sur l'ordre du tsar Alexandre, il était remis par les Cosaques sur le glacis de Wittenberg aux avant-postes de l'armée française; le 25, il arrivait au quartier général de Magdebourg d'où il se rendit à Paris pour remplir une mission dont le vice-roi l'avait chargé auprès de Napoléon. Le 25 octobre 1813, il fut nommé médecin en chef de la garde impériale.

pagnée de mal de gorge, et j'arrivai le soir à Doubrovna avec la fièvre (1).

Plus heureuse qu'elle ne l'avait été jusque-là, notre petite caravane s'établit à Doubrovna dans une maison assez commode, située à une des extrémités de la ville. Quelques juifs qui l'habitaient y étaient restés et, grâce à leur obligeance intéressée, nous eûmes des pommes de terre, du pain frais très beau et un peu de miel, ce qui composait un repas comme nous n'en avions pas fait depuis bien longtemps; et si l'on ajoute à cela un grand feu dans une chambre planchéiée et pas trop sale, on se figurera combien nous devions nous trouver heureux. La fièvre et le mal de tête dont j'étais accablé ne me permirent pas de faire honneur au souper; mais j'appréciai la chaleur du foyer et le sol bien sec qui me servait de matelas. Etendus autour de la cheminée, mes camarades dormaient depuis quelques heures, et je commençais, après un accès, à prendre un peu de repos, lorsque des coups de fusil et des cris d'alarme se firent entendre dans la rue. Nous fûmes aussitôt sur pied, ce qui n'était pas difficile puisque nous ne quittions pas même nos bottes; nous nous précipitâmes dans la cour pour en fermer la porte, et nous mettre en état de défense. Ce jour-là, par extraordinaire, la maison où nous étions étant assez grande, j'y avais fait placer une garde de pontonniers encore armés. Ils avaient l'avantage d'être au chaud et à couvert, et nous avions celui d'être plus en sûreté. Mais aux premiers coups de fusil, ils avaient couru rejoindre au centre de la ville les troupes de la garde, et il n'en restait que deux ou trois. Bientôt, tout se calma. Des Cosaques, qui croyaient n'avoir affaire qu'à des hommes isolés et sans armes, avaient

(1) A la date du 18 novembre, Castellane remarque également qu'il dégèle, que les traîneaux deviennent inutiles et qu'on a de l'eau à mi-jambes en traversant la cour de la maison de Doubrovna où loge l'empereur.

causé ce tapage; mais ils étaient tombés sur la garde et le quartier de l'empereur; ils n'avaient pas tardé à voir qu'il n'y faisait pas bon pour eux et à tourner bride. Le jour commençait lorsque le tumulte s'apaisa, et nous nous mîmes en route pour Orcha. Le dégel avait cessé et le temps était assez beau. Dans cette journée, plusieurs hourras eurent lieu; en avant de moi des hommes isolés furent tués ou emmenés par les Cosaques, mais je ne l'appris que par les traces sanglantes qui en restaient et je n'aperçus les Cosaques que de loin.

A peu de distance de Doubrovna, je rencontrai l'empereur au milieu des grenadiers de sa garde qu'il avait harangués avant de se mettre en route, en leur rappelant ce qu'il attendait de leur discipline et de leur courage (1). Vêtu d'une pelisse de velours fourrée et la tête couverte d'un bonnet de même étoffe (2), il marchait à pied, un long bâton à la main, donnant le bras à Murat, à qui le froid et notre triste position n'avaient pas enlevé l'air d'assurance et de gaîté qui lui était naturel. Il souriait en parlant à l'empereur, et la contenance grotesque, la figure transie des personnes qui l'accompagnaient, pouvaient facilement prêter à ses plaisanteries. En avant de lui marchait le maréchal Berthier, vêtu d'une redingote bleue, et qui paraissait ne trouver rien de plaisant dans sa situation actuelle. Une pelisse, une toque et des bottes fourrées à la polonaise composaient le costume de Murat, dont l'élégance contrastait avec tout ce qui l'entourait (3). Une voiture suivait

(1) Voir ce petit discours dans CHAMBRAY, II, p. 215, et dans SÉGUR, p. 309 : « *Donnez l'exemple à l'armée!...* C'est à votre honneur que je confie votre discipline! »

(2) C'est le 31 octobre, en se dirigeant sur Viasma, qu'il met un bonnet fourré et une pelisse verte (CASTELLANE, p. 179; SOLTYK, p. 379; LANGERON, p. 91; FANTIN, p. 375; BOURGOGNE, p. 201; GRABOWSKI, p. 142).

(3) HOGENDORP (*Mémoires*, p. 337) a montré Murat et Berthier à la porte de Vilna : « Murat, dit-il, était enveloppé dans de grandes et superbes pelisses; un gros bonnet fourré, fort élevé, qui dominait sa

l'empereur; c'était, je crois, tout ce qui restait de ses brillants équipages. J'arrivai un peu avant la nuit aux ponts nouvellement construits sur le Dnieper, vis-à-vis la petite ville d'Orcha. C'était le 19 novembre.

Des gendarmes, récemment arrivés à l'armée, gardaient les approches du pont et tâchaient de mettre de l'ordre dans le passage; mais c'était chose impossible, et cette multitude causait un tel encombrement que je me décidai à rester sur la rive gauche et à attendre le lendemain pour entrer en ville. Je m'établis en conséquence avec mes compagnons de route dans une baraque habitée par des juifs. Un bon feu et quelques provisions que nous payâmes au poids de l'or nous firent oublier la malpropreté de nos hôtes et de leurs grabats, et le danger que nous courions d'être assaillis par les Cosaques. Heureusement, aucun hourra n'eut lieu sur le point où nous étions, et notre nuit fut tranquille. J'avais, en arrivant, envoyé, comme à l'ordinaire, un officier chez le prince pour recevoir ses ordres s'il en avait à me donner. Mais au milieu de la confusion, le général Guilleminot, chef d'état-major du prince, ne trouva pas mon officier et je ne fus pas averti que le prince voulait me parler. Ce ne fut que le lendemain matin que je l'appris. Je me rendis aussitôt à l'état-major et, bien que je n'eusse rien à me reprocher, j'étais assez inquiet. Guilleminot m'avait dit que le prince était fort en colère contre moi. Il m'accueillit au contraire avec sa bonté ordinaire; il m'annonça que l'empereur allait répartir entre les corps d'armée plusieurs batteries qui se trouvaient à Orcha et il me chargea de les distribuer aux compagnies d'artillerie du 4e corps, en ajoutant qu'il

tête, ajoutait encore à sa haute stature, et le faisait en quelque sorte ressembler à un colosse ambulant, auprès duquel Berthier, dont les amples vêtements surchargeaient le petit corps, faisait un singulier contraste. »

était de la plus grande importance pour le salut de l'armée de conserver ces pièces jusqu'au moment peu éloigné, mais décisif, où il serait nécessaire d'en faire usage. J'allai, en le quittant, sur la hauteur en arrière d'Orcha où le parc était établi, et j'y trouvai le premier officier d'ordonnance de l'empereur, le colonel Gourgaud (1), qui me remit les canons destinés au 4e corps. J'en donnai une partie à l'artillerie de la garde royale italienne, commandée par le capitaine Mercastel (2), et le reste aux compagnies françaises, commandées par le chef d'escadron Mouchel, de mon régiment (3). Ces pièces étaient sans chevaux, et pour les atteler, il fallut prendre ceux d'un équipage de pont dont on brûla les voitures et les bateaux.

Vers le soir, le 4e corps se mit en mouvement pour continuer la retraite. Il formait l'arrière-garde avec le 1er corps et j'étais déjà à quelque distance d'Orcha avec ma nouvelle artillerie, lorsque le prince Eugène, retournant sur ses pas, me dit que nous allions nous reporter en arrière à la rencontre du maréchal Ney dont on venait d'avoir des nouvelles après plusieurs

(1) Gaspard Gourgaud (1783-1852), qui suivit Napoléon à Sainte-Hélène, était, comme Griois, artilleur. Capitaine depuis le 30 août 1808, il avait été choisi par Napoléon, après une mission à Danzig, comme officier d'ordonnance (3 juillet 1811) et il devait être l'année suivante (27 mars 1813) chef d'escadron et premier officier d'ordonnance de l'Empereur. Boulart, qui l'a vu en 1807, le décrit ainsi, p. 150 : « Vif, sémillant avec un certain air tranchant et d'aplomb. » On sait qu'il fut le dernier général de brigade promu par Napoléon (21 juin 1815) et que Louis-Philippe le fit lieutenant-général (31 décembre 1835.)

(2) L'artillerie de la garde royale italienne avait à sa tête, lorsqu'elle entra en campagne, le chef d'escadron Clément et les capitaines Miserocchi, Conti et Mercastel; ces deux derniers disparurent pendant la retraite. (Zanoli, II, p. 331, et Martinien, *Tableaux*, p. 694.)

(3) Pierre-Jean-François-Guillaume Mouchel, né à Saussemesnil (Manche) en 1764, canonnier (1782), lieutenant (1793), capitaine-commandant au 1er régiment d'artillerie à cheval (1795), chef d'escadron (1809), major (1812), bloqué dans Torgau et fait prisonnier en 1814, mis à la retraite sous la première Restauration, remis en activité sous les Cent-Jours, de nouveau retraité (31 décembre 1815), commandant en 1838 le bataillon de la garde nationale du canton nord de Douai.

jours de cruelles inquiétudes. Il ne fallait rien moins que ce motif pour nous faire sans regret rebrousser chemin et remonter la rive droite du Dnieper au milieu de la nuit et par un froid très vif, sans savoir jusqu'où nous serions obligés d'aller (1). Nous marchâmes quelques heures; puis nous prîmes position, et par l'ordre du prince, je fis tirer trois coups de canon pour avertir le 3e corps du point où nous étions. Au bout de peu de temps, le brave maréchal nous rejoignit avec les débris de son armée, après avoir pendant plusieurs jours erré presque au hasard dans les neiges, au milieu d'ennemis qui le regardaient comme une proie assurée et à travers lesquels il fallait se frayer le passage.

La jonction opérée, nous rentrâmes à Orcha. J'y passai le reste de la nuit dans une maison que nos troupes avaient abandonnée. Etendu sur le plancher près de leur feu qui brûlait encore, je dormis d'un profond sommeil jusqu'au point du jour du 21 novembre où le 4e corps se remit en route.

Nous avions à peine gravi les hauteurs qui dominent Orcha qu'une vive fusillade s'engagea dans la ville entre les Cosaques et les soldats du 1er corps qui formaient l'arrière-garde et qui cheminaient péniblement, exténués par la fatigue et le défaut de nourriture. La marche que nous venions de faire pendant une partie de la nuit avait achevé d'épuiser les chevaux que j'avais reçus avec ma nouvelle artillerie. Ils se traînaient à peine, et ce n'est qu'à l'aide des canonniers poussant aux roues que nous arrivâmes vers la nuit à un village peu éloigné, entièrement brûlé, où nous bivouaquâmes. Il m'était dès lors facile de prévoir que je serais bientôt obligé d'abandonner mon artillerie pièce à pièce. Effectivement, peu de jours après, le capitaine Mercastel vint m'an-

(1) « Au nom du danger de Ney, a dit Ségur, tous marchèrent, mais ce fut leur dernier effort! »

noncer la perte de sa batterie. Elle n'avait pu se tirer d'un mauvais pas; les efforts des canonniers pour aider aux chevaux avaient été inutiles; canons et attelages, tout y était resté; l'artillerie française eut bientôt le même sort; avant d'arriver à Borisof, elle dut abandonner en route sa dernière pièce (1).

En arrivant à Orcha, on avait essayé de rétablir un peu d'ordre dans l'armée. Pour la première fois depuis le départ de Moscou, on avait pu distribuer des vivres (les magasins d'Orcha en étaient remplis). Mais on en donna seulement aux militaires qui avaient rejoint leurs drapeaux, et l'empereur fit publier que tous ceux qui, dorénavant, les abandonneraient seraient fusillés. Dispositions inutiles et vaines menaces! La journée n'était pas finie que cette masse d'hommes, qui s'étaient fait une habitude du désordre et de la licence, avaient de nouveau quitté leurs régiments et repris leur vie errante (2).

C'est vers cette époque que la désorganisation du 4e corps fut complète, et que des 40 000 braves qui le composaient au début de la campagne, il ne resta que quelques milliers de malheureux, anéantis de fatigues, hébétés par la misère et ne conservant d'énergie que pour leur propre conservation. Plusieurs vivaient de vol et regardaient comme de bonne guerre tout ce qu'ils pouvaient enlever à leurs camarades. Il était rare qu'en arrivant le soir au bivouac, quelqu'un de nous ne se plaignît d'avoir été volé. Il nous arriva même, et certes bien innocemment, de nous emparer, nous aussi, du bien d'autrui et qui plus est, avec violence. Par un heureux hasard, nous avions trouvé à acheter un veau conduit

(1) Aussi Sorbier avait-il dit à Pion (*Mes campagnes*, p. 314) dès le 14 novembre qu'il fallait s'attendre à la perte de tout le matériel : « Cela vous désole; moi, je m'en f...; plus tôt vous perdrez vos caissons, mieux en vaudront les canonniers qui se tuent à chercher à les sauver; vous ne conduirez pas une seule voiture jusqu'au Niémen. »

(2) Cf. Chambray, II, p. 217-220.

par un soldat qui, probablement, venait de le voler et qui craignait d'être découvert. Nous confiâmes ce trésor (car dans notre position c'en était un) à la garde de mon domestique. Malheureusement, nous n'arrivâmes que tard dans la nuit à l'endroit où nous devions bivouaquer, et la mort du pauvre animal fut ajournée au lendemain matin. Malgré la précaution que nous avions prise de l'attacher près de nous au milieu de nos chevaux, malgré l'intérêt qu'avait chacun de nous à veiller sur le précieux animal, le matin il avait disparu; un adroit voleur s'était glissé au milieu de nous pendant notre sommeil et l'avait enlevé. Grande désolation dans la caravane; recherches vaines chez nos voisins. Il fallut en prendre son parti. Mais que de bonnes soupes perdues! Nous y pensions le soir en faisant cuire notre insipide bouillie à notre nouveau bivouac, lorsqu'un de nos canonniers vint nous avertir qu'il avait vu notre veau entre les mains d'un soldat bavarois. Nous y courûmes tous et nous reconnûmes parfaitement l'animal; nul de nous n'ignorait sa couleur et ses marques particulières. Le Bavarois fut accablé d'injures et de coups en dépit de ses jérémiades allemandes et de ses larmes. Nous lui reprîmes notre veau, que nous fîmes tuer et dépecer sur-le-champ par nos gens. Mais, ô surprise! le veau que nous avions perdu était une génisse, et nous venions d'immoler un jeune taureau! L'innocence du Bavarois était évidente et nous avions à nous reprocher et un vol et un mauvais traitement. Mais toutes les consciences s'étaient mises un peu à l'unisson; pour rassurer les nôtres, tout en conservant la bête qu'aucun de nous n'eut la moindre velléité de restituer, nous fîmes rechercher le pauvre Allemand et sans convenir de notre tort, nous lui envoyâmes, à titre d'indemnité pour les coups qu'il avait reçus, et un morceau de veau et une somme d'argent égale à celle que notre premier achat nous avait coûté.

Le 21 novembre, nous bivouaquâmes sur les ruines du village de Kokanof où quatre mois auparavant le corps du général Grouchy était resté quelques jours en position. Nous y étions alors extrêmement mal. Mais quelle différence avec la misère et les souffrances que nous éprouvions maintenant, couchés sur la neige, sans abri, presque sans nourriture! Toutes les maisons avaient été réduites en cendres, et l'on ne pouvait reconnaître l'ancien emplacement du village que par les corps de deux cheminées qui avaient résisté à l'incendie. L'une appartenait à la maison de poste qu'avait occupée le général Grouchy et l'autre, à une espèce d'auberge où je m'étais logé avec Jumilhac. La plupart des villages de la route avaient subi le même sort; la flamme les avait fait disparaître et il ne restait debout que la cheminée de la maison de poste et celle du château.

Le 22, nous passâmes la nuit au petit bourg de Tolotchin qui n'avait pas été brûlé. Les jours suivants, nous continuâmes notre route, nous arrêtant lorsque la fatigue ou la nuit trop obscure nous empêchaient d'aller plus loin. Un dégel incomplet rendait notre marche encore plus pénible; après avoir cheminé dans une boue épaisse et glacée, il fallait passer la nuit sur de la neige à moitié fondue, et les jours, à cette époque, étaient si courts! Nous faisions ordinairement quatre ou cinq lieues; eh bien, le soleil n'était pas encore levé, lorsque nous nous mettions en route, et il était couché longtemps avant notre arrivée au lieu du bivouac. Pendant ces tristes marches, la misère et le désespoir se présentaient à nous sous toutes les formes, et peut-être était-ce un bonheur que le sentiment de nos maux personnels nous eût rendus à peu près insensibles aux scènes de désolation qui s'offraient à chaque pas. Il en est une dont l'impression pénible ne s'est pas effacée de mon esprit.

Si quelque maison à proximité de la route avait échappé

à l'incendie, lors du passage des premières colonnes, c'était une bonne fortune pour les malheureux qui venaient ensuite. Ils la brûlaient, et c'était un grand feu de bivouac autour duquel ils venaient pendant quelques instants réchauffer leurs membres engourdis et reprendre courage pour continuer leur route. De même des voitures qu'on devait abandonner; on y mettait le feu aussitôt. Cédant comme les autres à l'attrait d'un feu vif et brillant, je passais rarement devant un de ces foyers ardents sans m'y arrêter, et c'est ainsi qu'un jour, j'avais grossi le cercle que quelques voyageurs gelés comme moi formaient autour d'un caisson d'ambulance. Soudain, une explosion se fit entendre. Une carabine était renfermée dans le caisson et le feu venait de l'atteindre. Au même instant, un cri retentit, et un Wurtembergeois tombe à côté de moi; la balle lui avait fracassé le genou. Cette blessure était terrible; nous nous approchâmes tous de l'Allemand pour chercher à le soulager, mais nos secours se bornaient à quelques consolations qui même se prolongèrent peu, et chacun, après avoir cherché à lui persuader qu'il serait bientôt recueilli par quelque véhicule, l'abandonna en se félicitant que le hasard n'eût pas dirigé sur lui cette balle fatale. Je restai encore quelques instants près de lui, pour essayer de le faire enlever par une des voitures qui, de temps en temps, passaient sur la route, mais inutilement. Ceux à qui je m'adressais ne me répondaient pas ou ne me disaient qu'un « non » bien sec. Cependant, les cris du Wurtembergeois fendaient le cœur; ils redoublèrent lorsqu'il vit arriver un détachement de cavalerie de sa nation; mais ses camarades se contentèrent de jeter sur lui un regard de pitié; ils ne descendirent pas même de cheval pour lui donner quelque secours; la nuit s'approchait, et je me remis en route, abandonnant ce malheureux étendu sur la neige, livré aux angoisses les plus affreuses. Elles n'au-

ront pas été longues, la perte de son sang et le froid de la nuit les auront promptement terminées. Voilà la mort qui menaçait chacun de nous; il ne fallait pas même une blessure grave; une simple foulure au pied était un arrêt de mort.

CHAPITRE XIII

LA BÉRÉSINA

(Novembre-décembre 1802)

Apathique sécurité. — Le corps de Victor. — Niemanitza (26 novembre). — Incendie. — Griois tourmenté par la fièvre et la toux. — Borisof. — Donin. — Bonnardel. — Gaëti. — Stoudianka. — Excellente nuit dans une grange. — Le 28 novembre. — Marche vers les ponts. — Encombrement. — Griois dépassé par ses camarades. — Désordre. — — Brouillard. — Epouvante. — Affreux épisodes. — Boulets et obus des Russes. — Griois à cheval au milieu de la foule. — Le maréchal des logis Grassard. — Obstacles et confusion de plus en plus grande. — Griois aperçu et sauvé par les pontonniers. — Le pont bordé de chevaux qui appuient leur tête sur le plancher. — Une cantinière et son enfant. — Zembin. — L'auteur retrouve ses camarades. — Récits et vols. — La Guérinais. — Le général Friederichs. — Molodetchno (2 et 3 décembre). — Les lieutenants Bellet et Girard. — Une journée pendant la retraite. — Associations. — Marches silencieuses. — Le feu aux maisons. — Corvées du soir. — La vermine. — La bouillie. — Les marchés. — Costumes et grotesques accoutrements. — Markovo (4 décembre). — Smorgoni (5 décembre). — Départ de l'empereur, seule manière de sauver l'armée. — Colères du colonel Cottin. — Le froid et la misère à leur comble (7 décembre). — Les prisonniers russes.

Dans nos marches de Tolotchin à Borisof, les nouvelles les plus sinistres nous arrivaient successivement et laissaient peu d'espoir d'échapper. Minsk, avec ses immenses approvisionnements, était tombé au pouvoir de l'ennemi; Borisof avait été enlevé, son pont détruit, et une armée russe occupait les rives de la Bérésina; il fallait donc opérer de vive force le passage de cette rivière, et nous avions brûlé notre dernier équipage de ponts avant de quitter Orcha! Quel effrayant avenir, et dans trois ou quatre jours tout allait être décidé! Mais, chose singulière et que je ne puis attribuer qu'à un affaissement d'esprit, suite de

nos longues souffrances, les chances désastreuses que nous courions, et qui, dans toute autre circonstance, auraient absorbé nos pensées et éveillé toute notre sollicitude, furent loin de produire cet effet sur moi et mes camarades. Je me figurais presque être étranger à tout ce qui se passait, et le canon ennemi qui grondait autour de nous troublait à peine notre apathique sécurité.

C'étaient les corps d'Oudinot et de Victor, aux prises avec le corps de Wittgenstein, qui se rendaient en toute hâte sur la Bérésina. Le 26, nous rencontrâmes une partie du corps de Victor qui faisait halte près d'un village. Je vois encore l'étonnement mêlé de pitié et d'effroi avec lequel les militaires de ce corps se groupaient autour de nous et regardaient défiler d'un pas mal assuré ces fantômes qui n'avaient plus de vivant qu'un reste de mouvement, et dont l'accoutrement bizarre et dégoûtant aurait, dans toute autre circonstance, excité le rire. C'était tout ce qui restait de l'armée qui avait pris Moscou! Et nous, nous regardions comme une chose extraordinaire ces troupes qui présentaient un ensemble d'ordre et de discipline dont nous avions à peine conservé l'idée. Mais ce qui peint notre état de dégradation, c'est que loin de rougir de notre détresse, nous souriions à l'idée qu'elles seraient sous peu à notre niveau (1).

Le 26 novembre, le 4e corps s'arrêta à Niemanitza pour y passer la nuit; plusieurs maisons de ce village étaient encore debout, et nous nous établîmes dans l'une d'elles. Couchés sur les bancs qui entouraient la chambre, nous dormions profondément, après avoir mangé notre insipide bouillie, lorsque des coups redoublés se firent entendre. A moitié réveillé, je crus que c'étaient quel-

(1) Cf. dans Chambray une réflexion semblable, exprimée plus brièvement et avec moins de vigueur (II, p. 307); il assure que dès le lendemain, un grand nombre de soldats du 9e corps, effrayés ou entraînés par l'exemple, avaient déjà quitté leurs drapeaux.

ques soldats qui, moins heureux que nous, cherchaient à enfoncer quelques portes ou à démolir une maison pour alimenter le feu de leurs bivouacs et, comme pareille scène se renouvelait chaque soir, j'étais peu disposé à me déranger, lorsqu'on me cria du dehors en frappant de nouveau : « Colonel, sauvez-vous, le feu est à la maison! » Je m'élance de mon banc, j'ouvre la porte et je vois tout en flammes autour de moi. Le feu avait déjà gagné le toit de ma cabane; cinq minutes après, elle était consumée, et c'eût été fait de moi et de mes camarades sans l'avertissement énergique du chirurgien-major du 6e hussards; son bivouac était près de ma maison, et ses cris m'avaient averti du danger. Il était environ 2 heures du matin, et nous attendîmes le jour autour de quelques poutres embrasées, les pieds dans la boue que le feu avait ramollie. Je n'étais pas guéri de la fièvre catarrhale dont j'avais été atteint à Doubrovna et il m'en restait une toux très violente, dont je fus tourmenté pendant le reste de cette nuit bien plus vivement qu'à l'ordinaire. Dans un de ces accès, je sentis dans la gorge quelque chose qui m'étouffait et par un nouvel effort, je vomis trois énormes vers pelotonnés ensemble. Je ne puis rendre l'horrible sensation que j'éprouvai lorsque je les arrachai de ma bouche par une espèce de mouvement convulsif pour les jeter loin de moi. De ma vie je n'en eus de semblable. Heureusement, cet horrible vomissement, causé sans doute par la misère et la mauvaise nourriture, n'eut lieu que cette fois; mais la fièvre et la toux continuèrent, et mes forces s'épuisaient. Elles m'étaient cependant nécessaires, pour les terribles épreuves qui m'attendaient encore!

Trois heures avant le jour, les débris de la garde italienne prirent les armes et se mirent en route avec le prince Eugène. Quelques coups de baguette avaient donné le signal. Leur son lugubre rappelait celui qu'on

entend aux enterrements, et c'était à la mort que marchaient la plupart des hommes qu'il rassemblait! Faible, épuisé de fatigue et de souffrance, je suivis le mouvement du 4e corps. Le froid n'était pas extrêmement vif; pourtant il gelait, et dans un endroit où la route était couverte de verglas, mon cheval manqua des quatre pieds; la chute fut terrible. J'en fus quitte pour quelques contusions, mais c'était le coup de grâce pour mon cheval. Le pauvre animal eut peine à se relever; deux jours après, il mourut.

Le jour ne paraissait pas encore lorsque j'entrai à Borisof. Il y régnait un désordre dont on ne peut se faire une idée. Des hommes isolés, des voitures, des chevaux encombraient les rues. Les troupes de Victor se frayaient un passage à travers la foule. On se heurtait dans le crépuscule; des cris, des imprécations s'élevaient de toutes parts.

Dans l'apathique ignorance où j'étais de notre véritable position, je ne savais si le pont de Borisof était rétabli ou si le passage de la Bérésina devait s'effectuer sur un autre point. Je ne cherchais même pas à m'en informer et je suivais la foule. Séparé de mes camarades que j'avais perdus dans l'obscurité, j'entrai dans une maison d'où sortait une faible clarté. C'était un reste de feu qui brûlait encore dans le four. Deux ou trois personnes profitèrent, ainsi que moi, de cette bonne fortune pour se réchauffer; elles ne dirent que peu de mots : c'étaient des jurements ou des plaintes, selon le degré de misère de celui qui les prononçait et, chose singulière, je reconnus, au son de la voix, un jeune homme que j'avais entièrement perdu de vue depuis quinze ans, et avec qui je n'étais même pas lié, Donin, de Besançon (1). Il était, à ce qu'il me dit, chirurgien dans un régiment

(1) Ce Donin était, depuis le 25 mai 1811, chirurgien sous-aide-major au 8e régiment de chasseurs à cheval.

dont les hommes étaient dispersés. Nous nous séparâmes peu d'instants après, et je n'ai plus entendu parler de lui. Très probablement qu'il n'est pas sorti de la Russie.

Le jour commençait à paraître et j'allais me remettre en route lorsque le capitaine Bonnardel, de mon régiment, nommé chef d'escadron pendant la campagne (1), entra dans la maison que j'allais quitter et m'offrit un plat de bouillie que son canonnier d'ordonnance allait préparer sur-le-champ. Je n'eus garde de refuser, et pendant que cuisait notre repas, je m'entretins avec Bonnardel que je n'avais pas vu depuis Smolensk. Plus heureux que moi, il était encore plein de santé, et une provision de farine de seigle que son canonnier avait sur son cheval assurait sa subsistance pour plusieurs jours. Un peu réconforté par la nourriture que je pris, je me disposai à me remettre en chemin et je proposai à Bonnardel de faire route avec moi. Mais, confiant dans ses forces et la santé de son cheval, il préféra se reposer quelques instants dans la maison et me laissa partir seul. Je le quittai donc, et ce fut pour toujours. Ces courts moments de repos causèrent sa perte. Resté en arrière des colonnes qu'il cherchait à rejoindre, il fut enveloppé par un hourra de Cosaques et y perdit la vie ainsi que son canonnier. Si l'on nous avait vus déjeuner ensemble le matin, qui se serait douté que celui dont les forces éteintes et la figure pâle et cadavéreuse annonçaient une fin prochaine, survivrait aux désastres de la retraite, et qu'au contraire l'homme robuste et plein de vie qui semblait défier la mauvaise fortune, succomberait dans cette journée même?

Au lieu de suivre la route qui traversait Borisof et conduisait à l'ancien pont dont les débris fumaient

(1) Etienne Bonnardel, né à Annonay en 1770, canonnier (1791), brigadier-fourrier (1796), maréchal des logis (1798), second lieutenant (1800), premier lieutenant (1802), capitaine de 2e classe (1807) et de 1re classe (1809), chef d'escadron (31 juillet 1812), disparu dans la retraite de Russie.

encore, je pris sur la droite un chemin qui remontait la rive gauche de la Bérésina. J'ignorais où il conduisait; mais la foule le suivait et je faisais comme elle. Je n'étais pas encore très loin de Borisof, qu'un hourra eut lieu entre ce bourg et l'endroit où je me trouvais. C'est probablement celui dont Bonnardel fut la victime. Je m'en aperçus à la marche précipitée des piétons et au désordre qui se mit dans les voitures dont plusieurs furent abandonnées par leurs conducteurs. Ces sortes d'attaques m'effrayaient peu; j'y étais habitué. D'ailleurs, la faiblesse où la misère m'avait réduit me rendait insouciant, indifférent aux périls, et je m'abandonnais complètement au hasard qui, seul, j'en avais la conscience, pouvait me sauver. Aussi, au milieu de cette foule épouvantée qui fuyait sans savoir où était le danger, je continuai tranquillement mon chemin sans hâter le pas et sans trop m'embarrasser de ce qui se passait autour de moi. Les Cosaques ne parurent pas de mon côté, et dans l'après-midi j'arrivai à Stoudianka, à 3 lieues de Borisof. Dans cette journée, j'avais rencontré Gaëti, aide-major de mon ancien régiment (1); touché de l'état où il me voyait, il me donna quelques morceaux de racine de gentiane et me conseilla de les mettre dans de l'eau-de-vie et d'en prendre de temps en temps quelques gouttes pour rendre un peu de ton à mon estomac et ranimer mes forces. Il me restait précisément à peu près un demi-verre d'eau-de-vie dans une petite bouteille clissée que je portais toujours sur moi; j'y mis ma précieuse racine, et lorsque je me sentais plus faible ou plus souffrant qu'à l'ordinaire, j'en humectais mes lèvres. Mais, pour ne pas me trouver au dépourvu si ma faiblesse de-

(1) Michel-Ange Gaëti, né à Carrare en 1775, gradué à la Faculté de Florence en 1801, mis en réquisition comme sous-aide à l'hôpital militaire de Pise et à celui de Livourne ainsi qu'à l'armée d'Italie en 1806, commissionné au début de 1807, sous-aide au 92e régiment (1808), aide-major au 1er régiment d'artillerie à cheval (1809), tué au passage de la Bérésina.

venait extrême, j'en usai avec une telle économie que ma petite bouteille, que je conserve comme une relique précieuse de mon terrible pèlerinage, était encore à demi pleine lorsque j'arrivai à Kœnigsberg. Ce pauvre Gaëti! C'était la dernière fois que je devais le voir, lui aussi. Le lendemain, il eut la tête fracassée presque devant moi par un obus, en passant le pont de la Bérésina. Il semble que j'aie porté malheur aux anciens amis que je rencontrai dans cette journée.

Ainsi que je l'ai dit, je suivais la foule et je m'arrêtai avec elle près d'un mamelon où se groupaient de misérables habitations en bois, dont une partie avait servi à construire des ponts et à nourrir les feux de bivouacs. Dans ce chétif village de Stoudianka, dont je n'ai su le nom que longtemps après, se trouvaient l'empereur, sa garde et le reste de l'armée, à l'exception du 2e et du 9e corps, aux ordres d'Oudinot et de Victor. Oudinot s'était porté sur la rive droite de la Bérésina, pour éloigner l'armée de Tchitchagof et faciliter notre passage; Victor tenait tête à Wittgenstein qui nous poursuivait. Ces deux corps étaient notre unique espoir; d'eux seuls dépendait notre salut; restés sur les bords de la Dvina, ils avaient échappé aux misères qui nous accablaient depuis Moscou; leur organisation militaire, ainsi que leur discipline, avaient peu souffert, et ils le prouvèrent par leur belle conduite dans les combats des 27 et 28 novembre. Mais ces journées si brillantes furent aussi les dernières, fatigués de ce dernier effort, ils succombèrent à leur tour; et peut-être plus promptement que nous-mêmes. Deux jours après ces glorieuses affaires, la désorganisation des 2e et 9e corps était aussi complète que celle du reste de l'armée.

La rive gauche de la Bérésina et la plaine qui entoure Stoudianka étaient couvertes d'une masse d'hommes isolés à travers lesquels les corps encore armés et la cava-

lerie ne se faisaient jour qu'en employant la force. Les flots de cette multitude se pressèrent d'autant plus sur les points où ils étaient refoulés, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et de temps que je parvins à gagner Stoudianka et à rejoindre mes camarades. Je les trouvai établis au bout du village, dans une espèce de grange remplie de paille où nous trouvâmes pour nous un excellent abri et pour nos chevaux litière et nourriture à discrétion.

A très peu de distance en avant de nous, le canon s'était fait entendre pendant toute la journée. Mais nous en étions peu inquiets; nous ne savions plus apprécier le danger et il ne nous restait même pas assez d'énergie pour le redouter. Rien ne troubla donc pendant cette soirée le plaisir d'avoir un aussi bon bivouac. Plusieurs officiers du 4e corps le partageaient avec nous, et, grâce à leurs provisions ajoutées aux nôtres, l'éternelle bouillie fut suivie cette fois d'une pleine marmite de thé qui nous sembla délicieux, bien que le sucre eût été remplacé par du miel.

Après notre souper, nous apprîmes que l'empereur était déjà sur la rive droite et qu'Eugène passerait les ponts dans la soirée. Fallait-il suivre, le soir même, le mouvement du prince? La prudence le voulait et notre devoir l'exigeait; mais le devoir n'était plus qu'un mot; la désorganisation et la misère avaient rompu tous les liens; la vue de notre grange remplie de paille fraîche qui nous promettait une si douce nuit l'emporta, et tout d'une voix, nous résolûmes d'attendre le jour dans la commode situation où nous étions, plutôt que d'aller, par l'obscurité et le mauvais temps, errer peut-être la nuit entière sur la rive droite sans trouver un abri pour reposer notre tête ni un morceau de bois pour faire du feu. Nous laissâmes partir le prince. Blottis dans notre paille et agréablement échauffés par le thé, nous passâmes une excellente nuit et ce ne fut qu'à la pointe du jour que nous nous réveillâmes pour nous remettre en route.

C'était le 28 novembre, jour d'affreuse mémoire. De l'endroit où nous étions, la vue s'étendait au loin, et nous vîmes la plaine couverte d'une foule immense qui, comme nous, avait bivouaqué sur la rive gauche et qui se dirigeait maintenant vers les ponts. Nous descendîmes la colline à cheval dans la direction des ponts, que la brume nous empêchait de distinguer, mais qui n'étaient pas éloignés d'une demi-lieue.

Le temps était sombre, le froid pénétrant, et il tombait quelques flocons de neige. Nous hâtions le pas autant que le permettait le triste état de nos montures. Mais notre marche fut bientôt ralentie par la foule qui devenait plus épaisse. Croyant d'abord que cet encombrement provient de quelque accident, nous nous arrêtons pour attendre qu'il cesse; mais de nouvelles masses d'hommes isolés arrivent de toutes parts, et l'accroissent encore. Plus de mouvement; personne ne bouge; et l'obstacle se grossit à chaque instant. Après trois quarts d'heure d'attente, nous décidons d'aller de l'avant et grâce à nos chevaux qui heurtent et culbutent les pauvres piétons, nous avançons, mais lentement. Je montais un petit cheval polonais que j'avais acheté en allant à Moscou. Il avait de si beaux membres que je l'avais pris malgré sa petite taille, et quoiqu'il n'eût pas encore trois ans; mais les fatigues de la retraite l'avaient réduit à un tel état de faiblesse qu'il avait à peine la force de me porter. Aussi je fus promptement dépassé par mes camarades. Je ne faisais quelques pas que lorsque mon cheval était poussé par les gens qui me suivaient. Je regrettais alors d'avoir pénétré dans cette foule et j'aurais bien voulu m'en dépêtrer. Impossible d'y songer; il y avait déjà autant de monde derrière moi qu'en avant, et il augmentait à chaque instant.

Jusqu'alors, la foule avait été assez tranquille; elle n'avançait pas, mais l'impatience, la crainte ne l'agi-

taient pas encore, et les plus faibles se contentaient de crier contre ceux qui recouraient à la force pour s'ouvrir un chemin. Le désordre commença par le mouvement rétrograde de quelques cavaliers du 2e ou 9e corps qui se firent jour en renversant tout ce qui se trouvait devant eux. Ce fut sans doute une suite des consignes bien mal conçues et trop strictement exécutées qui causèrent en grande partie les désastres de cette journée.

Un des ponts était affecté au passage des voitures et des chevaux et l'autre à celui des piétons. Cette précaution, fort bonne pour des troupes organisées, devenait impraticable avec une foule sans chefs et sans direction, Les voitures, les chevaux, les piétons suivaient la même route; arrivés au pont, on refusait le passage aux voitures et aux chevaux; on voulait même les faire rétrograder. C'était chose impossible, et bientôt les voies furent obstruées (1). Malheureusement aussi, le brouillard avait d'abord empêché d'apercevoir les ponts, de sorte que la foule avait pris une fausse direction, et, obligée de revenir sur ses pas, elle formait une espèce de reflux qui augmentait le désarroi.

Les cris des malheureux renversés par les chevaux répandirent l'épouvante. Elle se propage rapidement, elle est au comble, et dès ce moment la confusion devient horrible. Chacun, s'exagérant le danger, cherche son salut dans sa force. On use même des armes pour pénétrer à travers cette multitude qui conserve à peine assez d'énergie pour crier, et qui ne se défend que par des imprécations. Dans cette lutte effroyable, un faux pas était un arrêt de mort; une fois tombé, on ne se relevait plus. Je vois encore se débattre les malheureux renversés près de

(1) Griois aurait dû dire ici que vers 8 heures du matin, le pont réservé aux chevaux et aux voitures se rompit, et que, par suite, comme l'a dit Labaume, p. 386, les bagages et l'artillerie avancèrent vers l'autre pont et tentèrent de forcer le passage. Cf. Ségur, p. 373 : « Le pont de l'artillerie creva et se rompit; tout se dirigea vers l'autre pont. »

moi, dont les têtes apparaissaient par intervalles au milieu de la foule; on n'écoutait pas leurs cris, ils disparaissaient et le sol s'exhaussait de l'épaisseur de leurs cadavres. Un des cavaliers qui retournaient sur leurs pas, passait à côté de moi. Je lui offris quelques pièces d'or s'il voulait prendre mon cheval par la bride et me conduire hors de la presse : « J'ai bien assez à faire de me sauver, sans entreprendre d'en sauver d'autres », me dit-il sans même me regarder et il continua d'avancer malgré les cris de ceux que son cheval piétinait. Je compris alors toute l'horreur de ma position, mais sans trop m'en effrayer, et je fus assez heureux pour conserver mon sang-froid : je m'abandonnai entièrement à ma destinée.

J'eus envie de mettre pied à terre, puisque j'étais sûr que mon cheval n'avancerait pas d'un pas. Un moment de réflexion me fit renoncer à cette idée. Faible comme je l'étais, le moindre choc m'eût renversé; je n'aurais même pu me soutenir longtemps sur mes jambes, et ma perte était moins prochaine en restant à cheval.

On entendait le canon depuis le matin en avant de nous sur la rive droite; Oudinot repoussait les efforts de Tchitchagof qu'une charge brillante des cuirassiers du général Doumerc culbuta (1). Mais derrière nous Victor était obligé de se retirer devant les forces supérieures de Wittgenstein. L'ennemi parut vers les 10 heures du matin sur les hauteurs qui dominaient les ponts et le combat redoubla de vivacité. Rien de ce qui demeurait encore sur la rive gauche n'aurait échappé, si Victor avait été enfoncé; heureusement, il parvint à conserver sa position jusqu'au soir. Mais dès que l'ennemi put apercevoir les

(1) La charge de Doumerc a été louée, non seulement dans le 29e bulletin, mais par tous les contemporains. Langeron (*Mémoires*, p. 74) la tient pour « un bien beau fait d'armes » qui « fit un grand honneur au général Doumerc et à ses cuirassiers. » Hochberg (*Denkw.* p. 176) la nomme une « charge brillante qui termina un combat très glorieux pour les Français ». Cf. Labaume, p. 389.

points de passage, il y envoya des boulets et des obus qui achevèrent d'y répandre la confusion et le désespoir. On ne peut se faire une idée du spectacle que présentait cette masse, et des cris de douleur qui s'élevaient lorsqu'un obus éclatait au milieu d'elle. Quoique l'éloignement rendît les coups des Russes fort incertains, quelques-uns de leurs projectiles tombèrent sur les ponts et l'un d'eux emporta la tête à ce Gaëti qui m'avait donné la veille la précieuse racine de gentiane.

J'avais reconnu l'impossibilité de percer la foule et je ne l'essayais plus. Tous mes soins se bornaient à garantir mon cheval des atteintes trop rudes qui l'auraient renversé; je tâchais de ranimer le pauvre animal des jambes et de la voix lorsque je le sentais prêt à fléchir; s'il fût tombé, c'était fait de nous deux. Poussé à droite, poussé à gauche, il n'avait pas assez de force pour résister de tous les côtés, et il restait dans la position où le dernier choc l'avait mis, jusqu'à ce qu'un nouveau vînt l'en faire changer. Malheureusement le hasard voulut qu'on lui fît faire, de choc en choc, le demi-tour entier, de sorte qu'il finit par avoir la croupe, et non la tête, dans la direction qu'on suivait, et je me trouvai tourner le dos aux ponts. J'étais depuis plus d'une heure dans cette désolante position qui achevait de m'ôter tout espoir, et je n'avais plus d'autre perspective que d'être étouffé par la foule, emporté par un boulet ou de tomber entre les mains des Russes et de mourir de froid et de misère sur la neige, lorsque j'aperçus assez loin de moi un jeune maréchal des logis-chef de mon régiment qui tentait de se faire jour à l'aide de sa vigueur et de sa haute taille. C'était Grassard, aujourd'hui percepteur à Livry, près de Châlons-sur-Marne, emploi que j'ai été assez heureux de lui faire obtenir. Ce ne fut pas sans peine, au milieu de ce tumulte affreux, que ma voix parvint jusqu'à lui et qu'il put me joindre; il n'avait plus son cheval ni ses

effets, et il était séparé de ses camarades; mais il avait conservé ses forces et il m'offrit d'unir ses efforts aux miens pour nous tirer de là. Après avoir, non sans difficulté, remis mon cheval dans la direction des ponts, la bride dans une main et le sabre dans l'autre, il commença à pousser en avant, écartant ou renversant ce qu'il rencontrait. Moi-même j'essayais de l'aider, et je me vois encore sur ma chétive monture, tenant en main un sabre dont la lame était brisée à moitié, triste épouvantail que j'avais peine à porter. Et, sans doute, nous avancions, mais avec quelle lenteur, et que de fois, repoussés par la foule, nous perdîmes en un instant l'espace que nous n'avions gagné qu'à force de temps et de peine! Les obstacles et le désordre qui en étaient la suite augmentaient de plus en plus; des hommes, des chevaux, des véhicules renversés causaient de nouvelles chutes; la foule était trop dense pour qu'on pût voir le sol, et ce n'était que par la manière plus ou moins assurée dont mon cheval posait le pied que je jugeais s'il marchait sur la terre ou sur des cadavres. Nous n'avions encore conquis que bien peu de terrain, lorsqu'un mouvement désordonné de mon cheval m'avertit qu'il avait rencontré un nouvel obstacle; il voulut se dégager, il tomba sur le côté, et la violence de sa chute me lança à quelques pas de lui, au milieu des débris d'un fourgon culbuté sur la route.

Il fut heureux pour moi que cet obstacle eût rendu la foule moins compacte en cet endroit; sans quoi j'aurais été tout d'abord étouffé. Je sentis le danger que je courais, et par un effort dont l'instinct de la conservation pouvait seul me rendre capable, je me relevai avec une sorte d'agilité, et par un hasard vraiment extraordinaire, je me retrouvai à cheval sans blessures ni contusions. Cet accident ne nous retarda guère plus de temps que je n'en mets à le raconter et nous continuâmes à avancer au milieu des gémissements et des cris de désespoir. Je

n'étais pas alors à cent toises des ponts. Il nous fallut cependant plus d'une heure pour y arriver, et là se présentèrent de nouveaux obstacles : des voitures renversées ou abandonnées, des chevaux soulevant la tête au milieu des débris qui les écrasaient, des cadavres, tout cela formait comme un retranchement qu'il semblait impossible de franchir.

Cet encombrement était, ainsi que je l'ai dit, le malheureux résultat des précautions qu'on avait cru devoir prendre pour l'éviter. La consigne sévère qu'on avait donnée n'était que trop bien exécutée par un détachement de gendarmes d'élite qui, le sabre à la main, repoussaient impitoyablement voitures et cavaliers. J'étais depuis quelque temps dans cette horrible position, quand je fus aperçu par les pontonniers qui s'occupaient nuit et jour à remédier aux avaries continuelles des ponts. A la vue d'un uniforme d'artillerie, ces braves gens m'aidèrent à venir jusqu'à eux, et je pus enfin franchir ce pont que je voyais depuis plus de quatre heures presque sans espoir de parvenir jusqu'à lui.

De quel poids je me sentis soulagé en le traversant! La sensation que j'éprouvai ressemblait à celle d'un malheureux qui recevrait sa grâce en marchant au supplice. J'étais presque seul sur le pont, tant l'accès en devenait difficile. Il s'élevait peu au-dessus de la surface de l'eau, de sorte que les cadavres, portés par le courant, s'y trouvaient arrêtés parmi les glaçons que charriait la rivière. Un grand nombre de chevaux dont les cavaliers s'étaient noyés venaient appuyer leur tête sur le plancher et restaient là tant que leurs forces leur permettaient de se soutenir sur l'eau; ils garnissaient un côté du pont dans presque toute sa longueur.

Lorsque j'avais gagné le pont grâce au secours des pontonniers, une cantinière, portant un enfant dans ses bras, avait eu l'idée de s'accrocher à la queue de mon cheval

et de partager ainsi ma bonne fortune. Ce ne fut qu'à la sortie du pont que je m'aperçus du signalé service que je lui avais rendu sans le savoir, et je n'oublierai jamais l'accent pénétré avec lequel elle me dit, en me quittant, qu'elle me devait la vie et celle de son enfant, et l'insistance qu'elle mit à partager avec moi un morceau de sucre qui lui restait encore. Je me reproche de l'avoir accepté; il lui était sans doute plus nécessaire qu'à moi, mais elle me semblait si heureuse de me l'offrir, et ce cadeau était si précieux dans le moment que peu de gens à ma place eussent eu, je crois, la force de refuser.

Je continuai à marcher avec mon maréchal des logis, en suivant, au travers du terrain marécageux où nous étions, le chemin qu'avaient tracé ceux qui nous avaient précédés. Il me conduisit, après deux heures de marche, au petit village de Zembin, où j'arrivai à la nuit obscure. Une multitude en désordre s'y agitait dans tous les sens; les feux de bivouacs se touchaient et ils étaient alimentés par les maisons du village qui, presque toutes, avaient été démolies. J'eus la chance de rencontrer un des hommes de notre petite troupe, qui me mena dans une cabane encore assez bien close dont mes camarades, arrivés depuis longtemps, avaient eu le bonheur de s'emparer. Je fus reçu comme un ami qu'on a cru perdu. C'est en m'embrassant, les larmes aux yeux, qu'ils me témoignèrent le plaisir de me voir échappé à la mort, et après leur avoir brièvement raconté mes longues mésaventures de la journée, je leur présentai le sous-officier dont le secours m'avait été si utile, et qui fit dès lors partie de notre société voyageuse (1).

(1) Il faut citer ici un intéressant passage de Labaume, p. 396 : « Par un mouvement spontané on embrassait ceux qui revenaient et qu'on n'avait jamais cru revoir; on se félicitait naturellement d'avoir échappé à une journée plus terrible pour nous que la plus sanglante bataille; partout on n'entendait que le récit des périls qu'on avait courus, et des difficultés qu'il avait fallu surmonter pour éviter la mort. » Cf. Bourgogne, p. 216.

Plusieurs de ceux qui la composaient avaient succombé dans cette journée, entre autres mon domestique bavarois, dont la foule m'avait séparé; je n'ai plus entendu parler de lui ni du cheval de main qu'il conduisait. Chacun de nous avait eu sa part du désastre et le peu de provisions que nous avions encore la veille se réduisait presque à rien, soit par la disparition des domestiques ou des ordonnances qui les portaient, soit parce que de hardis voleurs nous les avaient enlevées. Dans ces moments où il me semble qu'on ne doit penser qu'à sauver sa vie, des malheureux, bravant la mort qui les menaçait sous toutes ses formes, profitaient du désordre pour dérober ce qui était à leur portée, et, resté si longtemps au plus épais de la foule, j'avais été victime de leur rapacité. Lorsque à mon arrivée je voulus tirer des sacoches de ma selle le pain et le thé que j'avais achetés la veille, je n'y trouvai plus rien; elles étaient encore en place et bien fermées; pour les vider, on les avait fendues dans toute leur longueur, et cela, pendant que j'étais à cheval, sous mes yeux, et sans que je m'en fusse aperçu. Une fourrure attachée derrière moi avait eu le même sort, et je ne sais comment un petit portemanteau, que je perdis bientôt après, put alors leur échapper.

Parmi les innombrables catastrophes de la journée, je citerai la fin déplorable d'un capitaine de mon régiment, M. La Guérinais. Ce jeune homme, dans toute la force de son âge, avait parfaitement supporté les fatigues de la retraite. Il avait, comme presque tous les officiers, perdu son cheval, et faisait la route à pied. Arrivé sur les bords de la Bérésina, il choisit la voie la plus courte; il savait très bien nager; il entre tout habillé dans la rivière, écarte les glaçons et gagne à la nage la rive opposée. Il aperçoit un bivouac près de là; c'est celui d'une compagnie d'artillerie; il s'y rend au pas de course; il est accueilli en camarade, prend sa part du plat de bouillie, fait sécher ses

vêtements près d'un bon feu, et, enveloppé dans une couverture qu'on lui prête, dort d'un profond sommeil. Mais tout le monde ne dormait pas. Son uniforme, tout brillant d'or, fut un appât pour les voleurs, et le lendemain il ne retrouva ni pantalon, ni habit, ni bottes; tout avait été raflé pendant la nuit, et il ne put se procurer d'autres vêtements. On le mit sur un des caissons que la compagnie d'artillerie avait encore, et affublé de la couverture qu'on lui laissa, il quitta le bivouac. Mais la voiture qui le portait, retardée par des obstacles et mal attelée, ne put franchir un mauvais pas. Elle fut abandonnée le soir même avec le pauvre La Guérinais, dont on n'eut depuis aucune nouvelle, et qui, sans doute, aura péri dans la nuit au milieu des angoisses de la faim, du froid et du désespoir (1).

Notre caravane, quoique nombreuse, n'occupait pas à elle seule la cabane enfumée où nous étions. Plusieurs militaires la partageaient avec nous, entre autres un officier de chasseurs qui le jour même ou la veille avait reçu une balle dans le corps; mais, quoique à l'étroit, nous sentions le bonheur de notre situation en la comparant à celle des malheureux qui n'avaient ni abri ni feu, et la meilleure intelligence, presque une sorte de gaîté, régnaient parmi nous lorsque nous entendîmes des cris et des imprécations. C'était un corps d'infanterie qui survenait, brisant les portes et démolissant les maisons pour se mettre à couvert sous leurs débris ou pour en faire des feux de bivouacs. Probablement notre baraque aurait eu le sort des autres. Nous nous disposions cependant à la défendre de notre mieux, lorsqu'un général, précédé de grenadiers, y entra en disant qu'elle était le quartier

(1) Théodore-Joseph-Marie La Guérinais (et non, comme Griois écrit, *La Guérinière*), né à Rennes en 1790, élève de l'Ecole polytechnique (1806) et de l'Ecole d'application (1808), lieutenant en second (1808) et en premier (1811), capitaine (22 juillet 1812).

général de la division qui arrivait. Employer la force pour repousser cette invasion à main armée eût été inutile; nous nous bornâmes à déclarer que nous recevions notre nouvel hôte, mais qu'en qualité de premiers occupants, nous étions décidés à ne pas sortir, dussions-nous étouffer avec eux. Le traité fut ainsi conclu et nous restâmes; mais les militaires qui étaient là avant nous ne furent pas si heureux. Le général Friederichs, car c'était lui, les chassa impitoyablement; il ne respecta même pas l'officier blessé; malgré ses gémissements et nos instances, il le fit transporter par ses grenadiers hors de la maison et sans doute le froid de la nuit aura mis fin aux souffrances de ce malheureux.

Je n'ai qu'un souvenir confus de notre marche depuis le 28 novembre, lendemain du passage de la Bérésina, jusqu'au 2 décembre que j'arrivai à Molodetchno où nous séjournâmes le 3. Depuis trois jours, le temps était magnifique, mais le froid plus violent qu'il n'avait encore été. L'air était chargé de petits glaçons qui étincelaient au soleil et mettaient le visage en sang lorsqu'ils étaient chassés par le vent, chose heureusement assez rare. Nous trouvâmes un abri et quelques pommes de terre à Molodetchno, et l'apparition des Cosaques qui faillirent enlever les équipages de l'empereur ne troubla pas la tranquillité délicieuse avec laquelle nous savourâmes, pour la première fois depuis si longtemps, un repos de vingt-quatre heures dans un endroit chaud et fermé, tandis qu'à l'extérieur il faisait alors un froid de 25 à 28 degrés.

Mais lorsque, le 4 décembre, il fallut se remettre en route, le froid nous sembla plus insupportable et la fatigue plus accablante. C'est le lendemain ou le surlendemain que je rencontrai en route Bellet, lieutenant de mon régiment (1), qui m'apprit la mort de plusieurs militaires du

(1) Laurent Bellet, né à Montpellier en 1783, canonnier (1803), fourrier (1806), maréchal des logis (1809), maréchal des logis chef (1810), second

même corps dans un de ces incendies qui se renouvelaient chaque jour dans nos bivouacs (1).

Un soir, au lieu où ils devaient passer la nuit, ils trouvèrent une vaste grange et dans cette grange un espace libre dont ils s'emparèrent. C'était une bonne fortune que de passer la nuit en un endroit clos et sur de la paille fraîche. Mais cette jouissance était achetée par le danger d'être brûlé vif

L'endroit le plus rapproché de la porte avait été occupé le dernier, comme le plus exposé au froid. C'est celui que Bellet et ses camarades trouvèrent vacant et où ils s'établirent. Les premiers arrivants s'étaient emparés des parties les plus abritées de la grange, et là, chaque société de route avait allumé son feu pour cuire sa bouillie et se réchauffer, avec la simple précaution de nettoyer la place tant bien que mal et d'en éloigner la paille. A voir la clarté des feux qui brillaient de toutes parts dans ces vastes bivouacs, on les eût pris pour une salle de fête. Dans les premières heures, il y avait peu de danger; tout le monde veillait encore, et on éteignait facilement les embrasements de paille qui avaient lieu. Mais vers le milieu de la nuit, lorsque tous les yeux se fermaient, le moindre accident de ce genre était irrémédiable; la grange et ceux qui la remplissaient étaient brûlés ou étouffés.

La soirée s'était bien passée et chacun commençait à se livrer au repos, si l'on peut appeler ainsi un lourd sommeil dans une atmosphère empestée où la fumée des feux de bivouac et de la chair de cheval grillée permettait à peine de respirer. C'était plutôt un état léthargique qu'un

lieutenant (1812), premier lieutenant (1813), fait prisonnier à Wittenberg et rentré en France en 1814, capitaine en second (1820) et en premier (1827), retraité en 1830.

(1) « Souvent, par accident, le feu prenait la nuit aux maisons encombrées de monde, et la moitié de ce monde périssait dans les flammes. » (Curély, *Itinéraire*, p. 324). Voir dans Bourgogne p. 75-77, la description d'un de ces sinistres. Cf. plus haut, p. 70.

sommeil réparateur. Vers minuit, tout dormait. Le lieutenant Girard (1), étendu près d'un tison ardent, était dans cet état qui n'est pas encore le sommeil, mais où cependant la pensée a cessé, et où les yeux, quoique ouverts, ne distinguent qu'à peine; un moment de plus, ils se fermaient pour ne plus se rouvrir. Une clarté soudaine et éblouissante frappe sa vue; il se retourne; la grange est en feu. Par une admirable présence d'esprit, il comprend qu'il est perdu sans ressource si les hommes couchés entre lui et l'unique porte de la grange se précipitent avant lui vers cette seule issue. Un instant de retard et c'est fait de lui. Par un mouvement aussi rapide que la pensée, il pousse son camarade Bellet qui est à ses côtés, il s'élance avec lui, et ce n'est qu'arrivé près de la porte qu'il éveille par ses cris d'effroi les habitants de la grange. Tous se jettent vers cette porte, mais quelques-uns peuvent à peine l'atteindre, et bientôt un silence effrayant succède à des hurlements de désespoir et de douleur. Cette prudence de Girard était l'effet d'un égoïsme instinctif, mais elle lui sauva la vie, à lui et à son camarade; le nombre des victimes n'aurait pas été moins considérable s'il avait jeté plus tôt le cri d'alarme, et lui-même aurait certainement péri. Plusieurs canonniers et sous-officiers du régiment succombèrent dans cette occasion, entre autres le maréchal des logis chef Martel, qui venait d'obtenir le grade de lieutenant que j'avais demandé pour lui.

A la suite de ces tristes détails, Bellet me raconta la mésaventure qui lui était arrivée la veille ou l'avant-veille de notre rencontre. Vers la fin de la journée, il s'était dirigé sur les côtés de la route, ainsi que le faisaient ceux à qui leurs forces le permettaient. Souvent, à une ou

(1) Xavier Girard, né à Bucey-lès-Gy (Haute-Saône) en 1780, canonnier (1799), fourrier (1803), maréchal des logis (1804), maréchal des logis chef (1806), adjudant sous-officier (1809), premier lieutenant (1er août 1812), capitaine (14 février 1813).

deux lieues, on rencontrait des villages échappés à la dévastation et qui offraient quelques ressources aux premiers arrivants. Presque tous les Polonais de notre armée employaient ce moyen que la connaissance du pays et de la langue leur rendait facile, et ils se ressentaient peu de notre affreuse misère. Ayant donc quitté la grande route, Bellet arriva vers le soir dans un château abandonné de ses habitants. Il trouva cependant nombreuse compagnie. C'étaient des Polonais. Groupés autour d'énormes brasiers, ils préparaient leur repas dont l'odeur seule faisait venir l'eau à la bouche du pauvre Bellet, qui n'avait depuis longtemps que du cheval grillé pour nourriture. Il se présente dans une chambre occupée par des officiers; ils refusent de l'accueillir. Même réception à tous les bivouacs. Accablé de fatigue, il se couche tristement sur les dalles du vestibule. Il dormait lorsque au milieu de la nuit il sent qu'on lui enlève le portemanteau sur lequel sa tête reposait; il se lève en sursaut, il crie au voleur, il cherche à le saisir, mais l'obscurité l'en empêche. Il veut se plaindre aux officiers polonais qui ne l'écoutent seulement pas. Le chagrin, la colère, et plus encore le froid lui ont ôté toute envie de dormir; il pense qu'il trouvera peut-être dans les bâtiments avoisinants un endroit plus chaud, et à la faible clarté de la lune, il se dirige vers une espèce de hangar qui paraît bien clos. Mais en cherchant à tâtons un endroit favorable pour s'étendre, il tombe dans une trappe; il se retient à une poutre et il en est quitte pour la peur. Toutefois le bruit que font des débris de bois qu'il avait entraînés après lui, annonce que le fond du trou est rempli d'eau, et Bellet, ainsi suspendu sur l'abîme, se croit perdu lorsqu'un peu plus bas que lui une voix lui révèle un compagnon d'infortune. C'était un soldat qui venait, lui aussi, chercher un abri dans le hangar et qui, sans s'être accroché comme Bellet, ne s'était pas blessé. Il lui dit que le trou n'était pas très pro-

fond et qu'il y avait à peine deux ou trois pouces d'eau. Tous deux essayèrent d'abord de se tirer de ce trou, qui servait probablement à la distillation de l'eau-de-vie de seigle; mais ils virent bientôt qu'il valait encore mieux attendre le jour dans la position gênante où ils se trouvaient que de courir risque de la vie en essayant de sortir en pleines ténèbres. Ce ne fut qu'après la fin de cette nuit malencontreuse que Bellet put regagner la route, et, dépouillé du peu d'effets qui lui restaient, chercher des camarades plus hospitaliers.

Sans être aussi violente que précédemment, la fièvre, dont les accès étaient fort irréguliers, me tenait toujours. J'étais sans appétit, ce qui était un bonheur dans cette pénurie de vivres, mais mes forces diminuaient chaque jour, et je ne puis m'expliquer comment, dans le triste état où j'étais réduit, je pouvais supporter la fatigue, la souffrance et le froid qui chaque jour devenaient plus intolérables (1).

Voici à peu près comment chacune de mes tristes journées était employée. Après un sommeil plus ou moins interrompu par des accès de toux, j'étais réveillé bien avant le jour par le mouvement et le bruit des bivouacs voisins; c'était le moment où beaucoup d'hommes se mettaient en route pour arriver des premiers et avoir plus de chances de trouver un abri pour la nuit suivante. Nos dispositions de départ n'étaient pas longues : nous n'avions ni toilette, ni paquets à faire, et selon la disposition de chacun de nous, il partait en avant ou restait jusqu'au jour, accroupi près des débris de notre feu.

(1) « Le 7 décembre, a dit Hochberg (*Denkw.* p. 200), fut le jour le plus terrible de ma vie. Il y avait 30 degrés de froid. Je ne pus réunir que cinquante de mes gens; le reste, de deux cents à trois cents, gisait gelé sur le sol. Les derniers restes du 9e corps furent anéantis. La cavalerie de Doumerc qui faisait l'extrême arrière-garde, fut également détruite dans cette malheureuse nuit du 6 au 7. » Cf. Soltyk, p. 455 : « Nous croyions tous toucher à notre dernière heure: la plupart d'entre nous eurent quelques membres gelés », et Ségur, p. 400-401.

C'était ordinairement lorsque l'aube commençait à paraître, — ce qui dans cette saison n'arrivait guère avant 8 heures, — que je quittais à regret un bivouac que, tout mauvais qu'il était, je n'étais pas sûr de pouvoir remplacer. On n'était d'ordinaire que deux ou trois ensemble, et presque toujours on se séparait en route; mais, chaque soir, nous avions grand soin de nous retrouver à l'endroit où le gros de l'armée faisait halte. C'était notre intérêt à tous; seul, chacun de nous eût péri avant la seconde journée; l'union qui régnait dans notre petite caravane, nous sauvait. Nous mettions en commun nos ressources, nous nous entr'aidions, nous nous soutenions mutuellement, et chacun prenait sa part des travaux et des soins qu'exigeait notre établissement de chaque soir. Il en était de même parmi cette multitude d'hommes isolés dont le régiment n'existait plus ou qui l'avaient abandonné. Ils s'étaient associés plusieurs ensemble, et chaque soir, en arrivant au bivouac, on entendait de tous côtés les membres égarés appeler à tue-tête leurs camarades (1). Pour éviter de nous chercher ainsi chaque soir au milieu de la foule et peut-être sans pouvoir nous rejoindre, il était convenu que les premiers arrivés, après avoir trouvé un endroit propice, écriraient à la craie ou au charbon sur le premier mur ou la première baraque à droite de la route, le lieu de rendez-vous; et la nuit venue, si quelqu'un restait en arrière, un de nous suppléait à l'écriteau et demeurait sur le chemin une demi-heure ou une heure. Lorsque après ce temps quelqu'un manquait encore, comme il arriva plusieurs fois, c'est que le malheureux était tombé sur la route, accablé par la fatigue et le besoin, ou saisi par

(1) C'est ainsi que sur le pont de Kovno, au milieu de la foule, les deux aides de camp de Damas, craignant d'être séparés, s'appellent constamment par leur nom, l'un criant « Brodelet », l'autre répondant « Torlet » (Hochberg, *Denkw*, p. 208).

le froid. On lui donnait des regrets dans notre triste veillée, mais ils étaient courts; le sentiment de nos maux laissait si peu de place à la pitié!

Bien réchauffé avant de partir, je commençais la route à cheval, mais il était rare que je pusse rester en selle plus d'une demi-heure; j'étais obligé de mettre pied à terre pour n'avoir pas les membres gelés. Alors, prenant mon cheval par la bride, croisant les bras, pliant les épaules et baissant la tête, j'avançais aussi vite que me le permettaient ma faiblesse et la difficulté que mon cheval éprouvait à marcher sur un terrain gelé. La route était ordinairement couverte de monde. On se coudoyait, mais sans jamais échanger une parole avec son voisin ou le camarade qu'on rencontrait. Un silence de mort régnait sur cette multitude en mouvement et il n'était troublé que par les imprécations de ceux qui tombaient, et par les cris des blessés que la foule heurtait sans pitié. Les journées étaient ordinairement de quatre ou cinq lieues, et quelquefois de six qu'il fallait faire d'une traite; tout repos était mortel. Mais si une maison restée debout par hasard se trouvait près de la route, la foule s'y portait, et après y avoir mis le feu, se pressait autour; si je venais alors à passer, je ne résistais pas au besoin de me réchauffer un peu, et les pieds dans l'eau de neige que l'incendie faisait fondre, le visage grillé par la flamme et les yeux abîmés de fumée, je restais dans cette désagréable position aussi longtemps que me le permettait l'approche de la nuit, qui arrivait vers les 2 heures et m'obligeait de me remettre en route.

Le soir, en arrivant, on se distribuait les corvées. Les canonniers et les domestiques qui nous restaient encore allaient à la recherche de la paille nécessaire aux chevaux : heureux lorsqu'ils pouvaient en rapporter quelques livres à moitié pourries! Quant à nous, ramasser du bois, allumer le feu, faire fondre de la neige pour avoir

de l'eau, préparer la bouillie et abriter de notre mieux notre bivouac, tels étaient les soins que nous nous partagions et auxquels chacun se livrait suivant ses forces. Pendant que notre fade brouet était sur le feu, nous profitions de ce premier moment de repos pour faire la chasse à la vermine dont nous étions couverts. Ce genre de souffrance, qu'il faut avoir éprouvé pour en avoir une idée, était devenu un véritable supplice qu'augmentait encore le dégoût qu'il inspirait. Malgré toutes les précautions de propreté dont on peut user en campagne, il est presque impossible, lorsqu'on doit rester plusieurs jours et souvent des semaines entières sans quitter ses vêtements, de se préserver entièrement de ces hôtes incommodes. Aussi, depuis notre entrée en Russie, peu de nous avaient échappé à ce désagréable inconvénient. Mais depuis la retraite il était devenu une calamité; et comment en aurait-il été autrement, puisque nous étions obligés, pour échapper au froid meurtrier des nuits, non seulement de ne quitter aucun de nos vêtements, mais de nous couvrir de tous les haillons que le hasard mettait à notre portée, puisque nous profitions du moindre espace libre dans les bivouacs que d'autres venaient de quitter, ou dans les misérables cabanes où nous pouvions pénétrer? Cette vermine avait donc pullulé d'une effroyable manière. Chemises, gilets, habits, en étaient infectés. D'horribles démangeaisons nous tenaient éveillés pendant une partie de la nuit et nous brûlaient le sang. Elles étaient devenues si intolérables qu'à force de me gratter je m'étais arraché la peau d'une partie du dos et que la cuisson de cette horrible et dégoûtante plaie me semblait douce en comparaison. Mes camarades étaient tous dans le même état, nous ne nous gênions pas dans nos sales recherches et nous pouvions sans rougir les faire l'un devant l'autre.

L'instant du repas arrivé, tous, armés de leur cuiller, entouraient la gamelle de bouillie. Faite sans graisse et

sans sel, cette bouillie était une véritable colle et il fallait être affamé comme nous l'étions pour pouvoir la manger. Mais, tout insipide qu'elle était, elle me semblait préférable à la chair de cheval grillée, dont l'odeur fade et nauséabonde me suivait partout. Après avoir mangé, on ravivait le feu lorsqu'on était assez heureux pour avoir du bois. Puis chacun s'arrangeait de son mieux autour du brasier, et après quelques moments de conversation, on essayait de goûter quelques heures de repos jusqu'au lendemain, qui ramenait les mêmes misères.

J'ai parlé tout à l'heure de ces maisons embrasées qui servaient de point de ralliement aux voyageurs engourdis par le froid. Autour de ces vastes brasiers s'établissait presque toujours une espèce de foire où chacun devenait marchand et acheteur. Il était rare que les marchés se fissent en argent; c'était ordinairement un commerce d'échange. « Qui veut du sel pour de la graisse, de la farine pour du sucre, une gorgée de schnick pour une poignée de thé? » — et par gorgée on entendait ce qu'on pouvait boire à un bidon sans reprendre haleine — telles étaient les propositions qu'on entendait de toutes parts. Et combien ceux qui les faisaient ou qui les acceptaient étaient enviés par ceux, en bien plus grand nombre, qui n'avaient rien à offrir et par conséquent rien à espérer!

Je vais décrire ici le costume dans lequel j'ai fait toute la retraite. Les différents effets qui le composaient étaient encore en bon état lorsque je quittai Moscou; mais ils n'avaient pas résisté longtemps aux détériorations de tout genre qu'ils éprouvèrent, et longtemps avant la fin de la retraite ils étaient en lambeaux. Heureusement, depuis environ deux mois, j'avais contracté l'habitude de porter un gilet de flanelle sur la peau. Je ne quittai qu'à Kœnigsberg celui que j'avais pendant la retraite; et D'eu sait en quel état! Un gilet de casimir rouge galonné, un frac en drap léger, par-dessus une redingote

unie, un pantalon en drap boutonnant sur le côté et mis sans caleçons, des bottes à la Souvorof fort étroites et des chaussettes en fil, tels étaient mes vêtements ordinaires. Ce costume léger, tout au plus convenable pendant l'automne de nos climats, était absolument insuffisant contre le froid que nous éprouvions. Il était cependant impossible de le changer, et une peau d'ours que je m'étais procurée ne remplaçait pas le manteau qui me fut volé au passage de la Bérésina. Cette fourrure, excellente la nuit au bivouac, était beaucoup trop pesante pour servir en route. J'étais obligé de la laisser sur mon cheval; mais l'industrieuse nécessité m'en avait fait tirer parti. Je m'étais fabriqué, avec quelques bandes que j'en avais coupées, une espèce de fourreau de sept à huit pouces de long, attaché aux extrémités d'une ficelle que je passais à mon cou. Lorsque je marchais, j'y mettais mes mains, faute de gants, et je m'en faisais une espèce de manchon. Il changeait de destination quand j'étais à cheval; je le plaçais alors dans les étriers, et c'étaient mes pieds, plus sensibles au froid que mes mains, qui en profitaient. D'une autre bande de peau, j'avais fait une mentonnière qui me couvrait le bas de la figure et que j'attachais derrière la tête. C'est dans ce singulier équipage, la tête à peine abritée d'un chapeau en lambeaux, la peau gercée par le froid et noircie par la fumée, les cheveux saupoudrés de givre et les moustaches hérissées de glaçons, que je fis deux ou trois cents lieues pour venir de Moscou à Kœnigsberg, et parmi la foule qui couvrait la route, j'étais un de ceux dont le costume conservait encore quelque chose de l'uniforme; la plupart de nos malheureux compagnons semblaient des fantômes habillés en chienlits.

S'il restait encore des effets d'habillement militaire, ils ne paraissaient pas, recouverts qu'ils étaient par les vêtements plus chauds dont chacun avait cherché à se pourvoir. Les uns, assez heureux pour avoir conservé leur ca-

pote, s'en étaient fait une espèce de mante à capuchon, serrée autour de leur corps avec une corde; les autres se servaient d'une couverture de laine ou de jupons pour le même usage; plusieurs portaient sur leurs épaules des pelisses de femmes doublées de fourrures précieuses, reliques de Moscou destinées d'abord à des sœurs, ou à des maîtresses. Rien n'était plus ordinaire que de voir un soldat à figure noire et dégoûtante, revêtu d'un manteau de satin rose ou bleu bordé de cygne ou de renard bleu que le feu du bivouac avait roussi et que sillonnaient des taches de graisse. La plupart avaient la tête enveloppée de mouchoirs sales sous un reste de bonnet de police, et des loques de linge, de couvertures ou de fourrures remplaçaient les chaussures usées. Ce n'était pas le simple soldat que la misère obligeait de se travestir ainsi. La plupart des officiers, des colonels, des généraux n'avaient pas un costume moins ridiculement misérable, et je vis un jour le colonel Fiéreck enveloppé dans une vieille capote de soldat, et portant sur la tête, par-dessus son bonnet de police, une culotte boutonnée sous le menton. Tous ces grotesques accoutrements passaient inaperçus; on ne les remarquait que pour profiter des inventions qui paraissaient les plus propres à garantir du froid (1).

Le 4 décembre, en sortant de Molodetchno, le vice-roi

(1) Cf. tous les récits de la retraite et notamment Boulart, p. 269; Mme Fusil, *L'incendie de Moscou*, p. 85; Grabowski, p. 12-13; et Hochberg. Nous ne citons que ces mots de Hochberg (*Denkw*, p. 206), qui n'est pas connu en France : « Le costume ressemblait à une mascarade. Un général de cavalerie sur un konia, les pieds entourés de haillons, enveloppé dans une pelisse jusqu'aux oreilles; un officier de cuirassiers, sur un cheval semblable, brandillant les pieds sur le sol, affublé d'un manteau de satin bordé de fourrure; un employé au col brodé, portant un chapeau de femme et trottinant dans des pantoufles jaunes: des cavaliers à pied, le manteau à demi brûlé, une botte à un pied et un soulier à l'autre, ceux-ci munis de mousquets, ceux-là sans armes; des lanciers westphaliens traînant péniblement leur lance; des fantassins sans fusil, sans schako, n'ayant en main qu'un bâton, coiffés d'un bonnet fourré et vêtus d'une peau de brebis : des officiers habillés, eux aussi, d'une peau ôtée peu auparavant à une bête et portant un petit paquet ou un havre-sac. »

se dirigea vers la gauche. Nous allâmes coucher à Markovo et le lendemain à Smorgoni, où nous rejoignîmes la grande route. C'est à cette époque que nous apprîmes le départ de l'empereur, et, par suite de l'apathie profonde dans laquelle nous étions comme engourdis, la nouvelle fit sur nous peu d'impression. C'est à tort qu'on assure dans plusieurs relations de cette campagne que l'armée apprit ce départ avec indignation et qu'il acheva d'y jeter le découragement et la désorganisation. Je me rappelle parfaitement que loin d'y voir rien de fâcheux et d'en faire un crime à l'empereur, je jugeai au contraire que c'était la seule manière de sauver les débris de l'armée, en allant à l'avance organiser des moyens de secours et diriger à notre rencontre les réserves rassemblées en Pologne et en Prusse (1).

En arrivant à Smorgoni, nous fûmes assez heureux pour trouver une baraque de paysan qui n'était pas encore occupée. Nous nous en emparâmes; mais il fallut soutenir de véritables sièges contre ceux qui voulaient l'envahir ou du moins la démolir pour en brûler les débris, et plusieurs fois dans la nuit nous dûmes nous lever pour ajouter à nos barricades. Je vois encore la colère furibonde du colonel Cottin, qui menaçait de percer les assaillants de son épée et qui en allongeait de grands coups à travers

(1) « Le départ de Napoléon, dit Soltyk, p. 458, fut le signal de la dissolution complète de l'armée. Les soldats quittèrent leurs rangs. Au moment où l'on atteignait le Niémen, il n'y avait plus que quelques centaines d'hommes qui marchassent armés. Toutes les troupes que nous rencontrions furent successivement enveloppées dans le désordre général. » Cf. Fezensac, p. 343 : « Chacun fit à sa tête », et Ségur, p. 396-397 : « Un grand homme ne se remplace point. Les vétérans de la garde tombèrent dans le désordre. Ce fut un sauve-qui-peut général. » Mais le départ de Napoléon était nécessaire : il allait, dit Dupuy, p. 208, « organiser les moyens de réparer le désastre »; c'était, assure Vionnet de Maringoné, p. 76, « le seul moyen de sauver la France en créant une autre armée »; et Gourgaud, citant Boutourlin, p. 466, juge que Napoléon devait songer à son Empire autant qu'à son armée. Cf. Chambray, II, p. 358; Roguet, *Mémoires*, IV, p. 546; Mathieu Dumas, *Mémoires*, III, p. 476-477; Bourgogne, p. 225.

les fentes de la porte et de la fenêtre. On ne pouvait sans rire entendre cette éloquence à grand fracas. Ce même soir il nous avait rendus témoins d'une scène dont je n'oublierai jamais l'originalité. Il donnait des ordres à son domestique, et il remarqua pour la première fois que cet homme avait la figure noircie par la fumée, ainsi que nous l'avions tous. Ce qui le choqua le plus, ce fut la malpropreté des oreilles. Il ne put contenir son indignation, et avec des gestes désordonnés dont ses longs bras accompagnaient chacune de ses paroles : « Comment osez-vous, dit-il, vous présenter avec la figure et les oreilles couvertes de crasse devant des officiers supérieurs, des colonels! Oubliez-vous les égards que vous leur devez? Depuis le départ de Moscou, j'ai perdu par votre faute une partie de mes effets et deux chevaux, et je ne vous ai fait aucun reproche. Mais se présenter avec la figure malpropre comme vous l'avez, c'est par trop fort. Sortez, allez vous laver, et pour Dieu! lavez vos oreilles! » Le pauvre domestique était stupéfait de ces reproches étranges, et nous crûmes d'abord que Cottin voulait plaisanter; mais il parlait très sérieusement, et des oreilles qui n'étaient guère plus noires que les nôtres et que les siennes même avaient excité sa colère, tandis qu'il avait paru insensible à la perte de chevaux et d'effets dont il aurait pu avec raison accuser la négligence de son domestique! C'était probablement la goutte d'eau qui fait répandre le vase. Nous en avons souvent ri depuis et Cottin le premier. Persuadé que les effets qui lui restaient auraient le même sort que les autres, il nous les distribua avant d'arriver à Vilna, et j'eus pour ma part une chemise et quatre tablettes de chocolat. Passablement ridicule par ses emportements hors de saison et par les mouvements de ses bras qui, dans sa colère, ressemblaient à deux télégraphes, Cottin était du reste un bon camarade, plein de courage, et qui n'a dû qu'à la fermeté de son caractère d'avoir résisté aux

fatigues et aux dangers de la retraite, accablé comme il l'était par une toux continuelle qui lui déchirait la poitrine. Souvent, le soir, en le voyant étendu autour du foyer, crachant le sang à pleine bouche, nous avons cru qu'il n'arriverait pas au bivouac du lendemain; mais il s'en est tiré.

Le 8 décembre, nous passâmes la nuit dans un village, à deux ou trois lieues de Vilna, dont presque toutes les maisons avaient été brûlées ou démolies, et nous fûmes trop heureux de trouver un reste de grange, ouverte de toutes parts, mais dont une partie de la toiture existait encore. Ce faible abri nous garantissait un peu des émanations glacées que réfléchissait un ciel étincelant d'étoiles et sans aucun nuage. Depuis quelques jours, le froid était d'une telle rigueur que nos doigts engourdis avaient perdu toute sensibilité. Il me semblait que les miens étaient garnis de coton à leurs extrémités, et lorsque j'avais un bouton à remettre, j'étais obligé d'avoir recours à la complaisance d'un camarade dont les doigts avaient moins souffert. Cet effet produit par le froid était presque général; aussi beaucoup de soldats, dans la crainte de ne pouvoir rajuster le vêtement que le besoin leur faisait quitter, et de ne pas trouver une main secourable pour les y aider, avaient décousu la partie postérieure de leur culotte pour n'être pas obligés de la déboutonner. Ces dégoûtants détails ne sont qu'une faible partie de ceux que je pourrais rapporter (1). Notre misère était alors à son comble. Déjà, depuis longtemps, la route que nous suivions était jalonnée par les cadavres de ceux qui succombaient; depuis quelques jours leur nombre augmentait d'une manière effrayante, et parmi ces victimes du froid et de la faim se trouvaient beaucoup de Russes faits prisonniers

(1) Cf. Bourgogne, p. 252, et Fantin, p. 356 : « Malheur à celui qui, ayant déboutonné ses bretelles pour satisfaire un besoin, n'avait plus, dans sa main engourdie par le froid, assez de force pour les replacer lui-même! »

à la Bérésina. Isolés au milieu de la foule, repoussés de toutes parts, et sans camarades dont ils pussent espérer des secours, ils ne sont pas arrivés jusqu'à Vilna, et si quelques-uns ont survécu, c'est qu'ils auront pu s'échapper dans la campagne (1).

(1) Cf. Labaume, p. 378; Ségur, p. 246; Soltyk, p. 384; Fezensac, p. 281; Gourgaud, p. 351-353. Selon Soltyk, les Espagnols, selon Fezensac, les Allemands fusillaient les prisonniers qui ne pouvaient marcher; Napoléon s'irrita, et, comme dit Gourgaud à l'encontre de Ségur, on ne laissa pas les Russes mourir de faim, « ils restèrent successivement en arrière et furent recueillis par leurs compatriotes. »

CHAPITRE XIV

VILNA ET KOVNO

(Décembre 1812.)

A pied jusqu'à Vilna (9 décembre). — Cadavres. — La foule devant Vilna. — Confusion. — Entrée dans la ville. — Un bon logement. — Insouciance. — Nouvelle de l'évacuation. — Découragement. — Désir de rester. — Le lieutenant Guyot. — Départ en traîneau avec Guyot et un détachement de canonniers (10 décembre). — La colline de Ponary. — Eve (11 décembre). — Le cheval de Griois volé. — Chichmory (12 décembre). — Arrivée à Kovno. — Le chef de bataillon Petit. — Egoïsme. — Encombrement. — Pillage. — Logement dans une cabane de juifs. — Achats de vivres et de chaussures. — Les Cosaques. — Départ précipité. — Rixe avec les juifs. — Ivresse des soldats. — Route de Gumbinnen. — Les derniers coups de canon (13 décembre). — Une nuit dans une grange (14 décembre) et dans une chambre de paysan (15 décembre). — Stallupönen. — Une auberge. — Groupes nombreux. — Une actrice. — Séjour dans une ferme (16 décembre). — Gumbinnen (17 décembre). — Le général Eblé. — Insterburg (18 décembre). — Kœnigsberg (20 décembre). — Un « gasthaus ». — Une chambre à soi. — Charbonnel. — Noël. — Départ de Kœnigsberg (28 décembre). — Frauenbourg et son ministre. — Elbing (1er janvier 1813).

Le 9 décembre, pressé d'arriver à Vilna où nous pensions trouver des vivres et prendre quelque repos, je quittai notre bivouac avant le jour. Je ne montai pas à cheval en commençant la route comme d'ordinaire; le froid était trop rigoureux; c'est à pied et dans mon accoutrement ordinaire que je me disposai à faire les deux ou trois lieues qui me séparaient de Vilna. Il me prit fantaisie ce jour-là de compter les cadavres que je rencontrerais, et j'en trouvai plus de cent vingt seulement sur l'étroit sentier que je suivis à gauche de la route. Ils dataient du matin même ou de la veille, et aucun d'eux n'avait été dépouillé :

il eût fallu s'arrêter pour cela, et le froid aurait bientôt réuni le spoliateur à sa victime. En approchant de Vilna, j'entendis le bruit du canon et de la fusillade, et je vis des mouvements de troupes sur les hauteurs; c'étaient la garnison et les débris des Bavarois, sortis de la ville pour arrêter les Russes qui marchaient sur nos pas. Le feu était très vif lorsque j'arrivai près de Vilna. Il était alors une heure après-midi et j'avais mis cinq heures pour faire trois lieues à cause des obstacles que l'encombrement et les mauvais chemins nous présentaient chaque jour. La foule était devenue considérable, et bientôt il devint impossible d'avancer. On aurait sans doute pu trouver à droite ou à gauche de la route des chemins conduisant également à la ville (1); mais on avait la malheureuse habitude de suivre machinalement la voie tracée par ceux qui vous précédaient. Personne n'y songea, et, poussé ou poussant, chacun chercha à se faire jour jusqu'à la porte qui n'était pas éloignée de cent toises. Je n'y parvins qu'après plus d'une heure d'efforts. Quelle horrible confusion! C'était, dans un cadre plus étroit, le passage de la Bérésina (2), et je me rappelle qu'en voyant la longue voûte de cette porte, encombrée d'hommes et de chevaux que la foule renversait et étouffait, j'aurais donné tout au monde pour en être encore loin. Mais il n'était plus possible de rétrograder; le danger aurait encore été plus certain. Je pris donc mon parti et me jetai tête baissée

(1) C'est ainsi que Lejeune, et après Lejeune et sur son indication, Davout, Haxo et Gérard pénétrèrent dans la ville par des jardins en escaladant les murs au moyen de deux échelles (LEJEUNE, *Mémoires*, II, p. 292-294). « Il y avait à côté, dit Fezensac, des passages ouverts que personne n'indiqua », et Labaume : « Il y avait à droite et à gauche d'autres issues, où l'on pouvait entrer et sortir librement. » Mais, comme remarque Ségur, « tout était si désorganisé que pas un officier d'état-major ne parut pour indiquer ces autres issues. »

(2) « Cette confusion, dit également LABAUME, p. 412, me rappela la Bérésina », et FEZENSAC, p. 348, écrit : « En arrivant à la porte, j'y trouvai un encombrement et une confusion comparables au passage de la Bérésina. »

dans ce gouffre où un faux pas devenait la mort. La conscience du péril ranimait dans ce moment mon énergie, je surmontai heureusement tous les obstacles et je me trouvai enfin dans la ville. Là je repris haleine, car mes forces m'avaient presque entièrement abandonné.

Mais j'étais seul, j'avais perdu dans la bagarre le canonnier que j'avais avec moi. Heureusement, en parcourant les salles de la municipalité où je me rendis, je vis écrite à la craie sur un des murs l'indication du logement qu'avait choisi pour notre société celui de nos camarades qui était arrivé le premier.

Je sortis aussitôt pour y aller. Mais dans une ville que j'avais à peine parcourue à notre entrée en Russie, ce n'était pas chose facile, au milieu de la foule et du tumulte, de trouver cette maison dont l'indication était assez vague. Et comment prendre des renseignements? Le plus grand nombre des habitants étaient renfermés chez eux, et ceux que je rencontrais ne comprenaient pas le français. Ce ne fut qu'après avoir erré longtemps que je rencontrai un des canonniers de notre suite qui me conduisit au logement.

Avec quel plaisir j'y entrai, et quelle était notre joie à tous! Nous avions à notre disposition le rez-de-chaussée d'une maison, très petite à la vérité; mais enfin il y avait deux chambres, une pour nous et l'autre pour les canonniers et les domestiques; dans toutes deux un bon poêle, du bois pour les chauffer et une cour étroite pour nos chevaux. Les premiers arrivés s'étaient d'abord procuré, à force d'argent, du pain, du beurre, des pommes de terre, de la viande et même du vin d'Espagne. On me présenta la bouteille qui m'était destinée et j'en vidai aussitôt une grande partie avec une délectation que rien ne pourrait exprimer : je sentais la vie renaître en moi. On rira de pitié lorsque je dirai que ce moment, précédé et suivi encore de tant de misères et de dangers, fut certainement

un des moments de ma vie où j'éprouvai la sensation du bonheur le plus réel et le plus complet. Pour le comprendre, il faudrait, comme moi et mes camarades, après sept semaines de souffrances inouïes et tant de nuits passées au bivouac sur la neige par un froid de 25 degrés, se trouver, comme nous étions alors, dans une chambre bien close, près d'un brasier où cuisaient des aliments dont nous étions privés depuis si longtemps, devant un vin dont nous avions presque oublié le goût, et tout cela avec l'idée que nous allions, au milieu de toutes ces jouissances, goûter enfin un repos de plusieurs jours au moins, et peut-être de plusieurs mois.

Dans cette agréable persuasion, mon premier soin fut de me décrasser la figure, de me débarrasser d'une barbe qui avait au moins un mois et de remplacer par une chemise qui restait dans mon portemanteau celle que j'avais sur le corps. Elle était tellement remplie de vermine que je la jetai au feu et refusai impitoyablement de la donner à la servante de la maison qui assistait à ma toilette. J'ôtai ensuite mes bottes que je n'avais pas quittées depuis six semaines. Mes chaussettes tombaient en lambeaux; mes pieds, atteints par la gelée, étaient dans un état déplorable, et plusieurs de mes ongles ne tenaient plus. Etendu sur un matelas avec d'autres camarades, j'éprouvai alors la sensation délicieuse du malheureux prisonnier à qui l'on vient d'enlever les fers dont ses jambes étaient depuis longtemps chargées.

Cependant, un mouvement extraordinaire avait lieu à l'extérieur; la fusillade et le canon continuaient à se faire entendre; le tambour battait le rappel. Mais nous étions tout entiers au bien-être que nous goûtions avec délices; ces bruits de guerre nous inquiétaient peu; ils ne regardaient, croyions-nous, que la garnison de Vilna chargée d'éloigner l'ennemi de la ville. Je n'avais fait non plus que peu attention, en arrivant, au maréchal Ney,

que j'avais vu sur la place former en pelotons les soldats armés qu'il pouvait réunir (1). Nous mangeâmes donc tranquillement, et déjà nous songions à nous établir autour du poêle pour y passer la nuit, quand parut l'officier d'ordonnance que j'avais envoyé au prince vice-roi, et je n'oublierai de ma vie ce que nous éprouvâmes lorsqu'il nous apprit que le prince allait se mettre en route ainsi que toute l'armée et que Vilna serait entièrement évacuée dans la nuit.

Rendre l'effet que produisit sur nous cette nouvelle inattendue serait impossible. J'en fus atterré, et le découragement le plus complet s'empara de moi. L'idée de quitter dans quelques moments cette chambre où j'avais compté passer chaudement la nuit m'était insupportable, et la mort me paraissait préférable aux fatigues et aux souffrances qu'il fallait endurer de nouveau (2). Je désirais de toute mon âme qu'un redoublement de fièvre me donnât un motif suffisant aux yeux de mes camarades pour les laisser partir sans moi et une excuse à mes propres yeux pour rester à Vilna. Mes souhaits furent inutiles, la fièvre ne vint pas. Mais un autre obstacle qui paraissait insurmontable se présenta. Mes pieds, débarrassés de leur étroite prison, s'étaient tellement gonflés qu'il me fut absolument impossible de remettre mes bottes; il était même inutile de le tenter. Je devais donc rester à Vilna ou partir par un froid glacial, les jambes nues et sans autres chaussures qu'une paire de vieilles pantoufles que je

(1) Cf. Pion, p. 375, et Fezensac, p. 354 : « Les officiers du 4e corps, semblables au reste de l'armée, avaient passé la journée assez tranquillement dans les maisons, en s'inquiétant peu de la générale et de l'approche de l'ennemi. »

(2) Aussi Hochberg écrit-il (*Denkw.* p. 204) qu'il aurait mieux valu pousser droit vers la frontière allemande que de rester un jour à Vilna, que nombre d'officiers demeurèrent à Vilna « par mollesse », que 74 officiers et médecins des troupes badoises refusèrent de le suivre et de quitter Vilna. Mais, comme dit Ségur, p. 409, chez beaucoup, la force morale était à bout; « ils se rebutèrent près du port et devant quatre journées de plus. ». Cf. Boulart, p. 278; Marbot, III, p. 220; Pion, p. 336.

trouvai à grand'peine dans la maison. Entre ces deux partis dont chacun présentait un avenir si épouvantable et si peu de chances de salut, j'allais me décider pour le premier, lorsqu'on m'annonça le lieutenant Guyot de mon régiment (1).

Parti de Vérone avec un détachement de chevaux de remonte et de conscrits, il avait été retenu à Vilna par le gouverneur, et depuis un mois, bien logés et bien nourris, les hommes et les chevaux étaient dans le meilleur état; ils se trouvaient maintenant à ma disposition, et M. Guyot, avec un zèle et un empressement que je n'oublierai de ma vie, se chargea de trouver un traîneau, d'y faire atteler deux des meilleurs chevaux, et de venir me prendre vers une ou deux heures. Il m'offrit aussi une paire de bottes à lui; elles étaient assez larges malgré l'enflure de mes pieds. Je n'avais plus de raisons pour rester, et je sentis renaître le courage et la confiance qui m'avaient, je l'avoue, entièrement abandonné dans cette soirée.

Je dormais d'un profond sommeil lorsque, vers les 2 heures du matin, M. Guyot arriva avec un traîneau. Plusieurs de mes camarades étaient déjà partis, les autres se disposaient à se mettre en route, et il ne demeura, de ceux qui avaient partagé notre logement, que deux officiers d'artillerie qui, abîmés de fatigue et ayant les pieds gelés, préféraient attendre l'ennemi à Vilna plutôt que de s'exposer à la mort presque certaine qui les attendait sur la grande route au milieu des neiges.

Dans cette terrible journée j'avais perdu, pour ne jamais le revoir, M. Lenoble, mon adjudant-major, qui ne m'avait pas quitté pendant toute la campagne. Partis en-

(1) Jean-Auguste Guyot, né à Paris en 1774, canonnier (1797), maréchal des logis chef (1806), adjudant sous-officier (1809), premier lieutenant (1er août 1812), capitaine en second (14 février 1813), capitaine en premier commandant l'artillerie de Doullens (1820), mis à la retraite en 1825 avec le grade honorifique de chef de bataillon et une pension de 1 440 francs, retiré au Mans.

semble le matin du dernier bivouac, la foule nous avait séparés en route. Il était à pied, faible, découragé; arrivé tard, il n'aura pu nous retrouver dans la ville, et ce n'est sans doute qu'exténué de fatigue, de misères et de faim qu'il aura pu arriver à Kœnigsberg, où, comme je l'appris depuis, il mourut à l'hôpital.

Ce fut le 10 décembre 1812 à une heure du matin que je quittai Vilna. Mon traîneau était garni de foin, attelé de deux chevaux vigoureux et conduit par un canonnier du détachement de M. Guyot, qui lui-même m'accompagna d'abord à cheval et ensuite à pied ou sur mon traîneau, lorsque la rigueur du froid l'eut obligé de descendre. Les canonniers du détachement suivaient, et un d'eux conduisait en main le cheval sur lequel j'avais placé le petit porte-manteau contenant le peu d'effets qui me restaient.

La nuit était magnifique et la lune brillait d'un éclat que reflétait le tapis de neige dont la campagne était couverte. Le froid était plus rigoureux que jamais, et la glace craquait sous les pieds des hommes et des chevaux. Chacun hâtait le pas, bien plus encore pour résister au froid par la vitesse de la marche que pour fuir les Cosaques.

Mon traîneau glissait rapidement, lorsque nous fûmes arrêtés, environ à deux lieues de Vilna, par un encombrement de voitures qui n'avaient pu franchir une colline peu élevée, mais escarpée et couverte de glace, la colline de Ponary. Les premières avaient pu arriver au sommet, mais la plus grande partie étaient restées en route; elles barraient le chemin, et celles qui les suivaient avaient renoncé à aller plus loin pour cette nuit. Groupés autour des feux qu'alimentaient les débris des voitures brisées ou abandonnées, les conducteurs attendaient le jour et mettaient à contribution les vivres qu'ils transportaient. Nombre de soldats s'étaient joints à eux, et ces groupes d'hommes, de chevaux et de véhicules dont la lueur des flammes et l'éclat de la neige variaient les aspects, formaient

un tableau pittoresque. Après un moment d'attente, nous résolûmes de tenter le passage, et poussant notre cheval au trot, malgré les jurements et les cris de la foule au travers de laquelle nous nous faisions jour, nous parvînmes au pied de l'escarpement. Il nous parut tout à fait impossible de le franchir en suivant le chemin où les voitures s'étaient engagées, et pleins de confiance dans la vigueur de notre attelage, nous prîmes à gauche de ce chemin; il fallut mettre pied à terre et réunir nos efforts à ceux des chevaux. Nous étions parvenus à la moitié de la hauteur lorsque des cris effrayants se firent entendre au-dessus de nous et se propagèrent rapidement jusqu'au bas : c'était une pièce de canon qui, arrêtée au sommet de la colline et dérangée de sa place par quelque choc, se précipitait avec un bruit effroyable, brisant et entraînant tout ce qu'elle rencontrait. Par bonheur, elle passa près de nous sans nous atteindre. Redoublant alors d'efforts dans la crainte de nouveaux dangers, nous arrivâmes enfin au haut de la colline. Pendant le jour, on eût pu la gravir sans beaucoup de difficulté; il eût été plus facile encore de la tourner (1); mais dans l'obscurité et avec le désordre qui régnait, la difficulté devint insurmontable. Les trophées que l'empereur ramenait de Moscou, ses propres voitures, les fourgons chargés d'or, tout fut perdu ou pillé par les Cosaques et par nos propres soldats dont bien peu, je crois, rapportèrent leur butin en France.

Je continuai ma route et passai cette longue nuit à lutter de toutes les forces morales et physiques qui me

(1) Hogendorp prit un sentier qui fit descendre sa voiture sur la rivière alors gelée et il tourna ainsi la montagne pour remonter sur la grande route (*Mémoires*, p. 346) : Lejeune traversa de même la rivière sur la glace et prit par la rive droite une route qui n'était pas fréquentée (*Mémoires*, II, p. 296); l' « escadron sacré » tourna de même la montagne (Dupuy, *Mémoires militaires*, p. 209); de même Bourgogne (*Mémoires*, p. 248); cf. les *Etapes* de Bangofsky, p. 60-62, et Chambray, II, p. 372, note.

restaient contre l'atmosphère glacée qui m'environnait et contre le sommeil auquel je n'osais me livrer, dans la peur d'être saisi par le froid et de ne plus me réveiller. Le jour venu, j'entendis la fusillade et les cris du hourra qui avait lieu sur les équipages restés au pied de Ponary. Nous ne nous arrêtâmes, pendant cette journée, que le temps nécessaire pour faire manger l'avoine à nos chevaux, dont l'ardeur se soutenait assez bien. Mais dans ce traîneau, mal chargé et plus mal dirigé, les chutes étaient fréquentes, la moindre inégalité de terrain le faisait chavirer, et je roulais avec lui dans la neige. Dans une de ces chutes, je tombai au fond d'un ravin; mais, grâce à l'épaisse couche de neige dont il était tapissé, le choc fut peu violent. Enfin, vers 2 ou 3 heures après midi, à la chute du jour, nous fîmes halte à Eve, petit village ruiné où je rejoignis mes camarades de route. L'adjudant-commandant Durrieu, que la maladie et la misère avaient réduit à l'état le plus pitoyable, était avec eux, et nous passâmes ensemble la nuit, entassés les uns sur les autres dans une étroite cabane; mais le froid rendait cet encombrement très supportable.

En partant de Vilna, j'avais, ainsi que je l'ai dit, confié à un canonnier un cheval de remonte sur lequel était chargé le petit portemanteau qui me restait encore. Nous nous étions séparés en route, et il y avait déjà une heure que j'étais à Eve lorsque je vis arriver ce canonnier, mais sans mon cheval. Je courus à lui, et il me raconta, d'un ton dolent et les larmes aux yeux, qu'obligé de mettre pied à terre pour résister au froid, il conduisait mon cheval par la bride, lorsqu'en se retournant par hasard, il vit qu'on avait coupé les rênes dont les extrémités étaient passées dans son bras et volé le cheval avec tout ce qu'il portait. J'éprouvai à ce récit un accès de colère aussi injuste que ridicule; je l'accablai de reproches et je l'aurais volontiers battu. Son aventure me parut avec raison un

conte fait à plaisir (1); probablement on lui avait pris la bête dans quelque bivouac en un moment où il était accablé de sommeil, de fatigue et de froid. Mais pouvais-je lui en vouloir d'un peu de négligence pendant une route de dix lieues faite la nuit, à pied, par un froid glacial? Ce que j'avais souffert pendant cette même route, porté dans un traîneau et bien couvert, aurait dû m'inspirer plus d'indulgence ou plutôt de justice. Il n'en fut rien et je dois dire à ma honte que ma colère ne fut pas l'affaire du moment et que pendant plusieurs jours elle se renouvela lorsque j'apercevais ce canonnier. Ce n'était pas le cheval que je regrettais; mais le petit portemanteau renfermait, outre plusieurs petits objets auxquels je tenais beaucoup, une chemise, du chocolat, mon portefeuille, des lettres et mon journal que j'avais exactement tenu depuis mon départ de Naples. C'était surtout ces notes dont je regrettais la perte, et j'aurais voulu les retrouver au prix de tout l'or que j'avais encore dans ma ceinture.

Le 11 décembre, à la pointe du jour, je partis dans le même équipage. La violence du froid était la même et le nombre des cadavres qui jalonnaient le chemin me parut plus considérable que le jour précédent. Dans un endroit où la route avait une pente très rapide et qu'un verglas rendait extrêmement glissante, je fus obligé de mettre pied à terre, et pour éviter les chutes que je n'aurais pas manqué de faire, je pris le parti de descendre sur mon derrière, malgré le froid qu'éprouvaient les parties en contact. C'est là que je vis deux soldats tomber pesamment à peu de distance l'un de l'autre; affaiblis et hébétés par la misère, ils ne firent que de faibles efforts pour se relever; l'ébranlement de la chute avait anéanti le peu de forces qu'ils conservaient encore; la bouche

(1) Pourtant Castellane (p. 195) assure que « plus d'un officier, se croyant suivi par sa monture, arrive seulement avec les rênes coupées passées autour de son bras. »

ouverte, les yeux hagards, ils fixaient sans les voir ceux qui les entouraient; puis ils s'affaissèrent sur la glace et, saisis par le froid, un moment après ils étaient morts.

Arrivé avant la nuit au bourg de Chichmory, j'y rejoignis mes camarades, et à force d'argent, de menaces et même de coups, seuls moyens d'obtenir quelque chose des juifs dont cet endroit est peuplé, nous fîmes un repas copieux de pommes de terre. Après quoi, étendus par terre, nous passâmes la nuit dans une chambre d'une malpropreté et d'une odeur repoussantes, mais qu'un poêle bien chaud nous fit trouver délicieuse. Pendant cette journée, le canon se fit à plusieurs reprises entendre sur nos derrières. C'étaient les Cosaques qui serraient de près les traîneurs. Mais la misère ne nous laissait pas assez d'énergie pour craindre la mort et chercher à l'éviter; le bruit des hourras ne hâta pas notre marche.

Le 12 décembre, nous partîmes de très bonne heure, et ce ne fut que peu de temps avant la nuit et après une longue marche que la rigueur du froid avait rendue extrêmement pénible et douloureuse, que nous arrivâmes à Kovno. Une foule immense obstruait les avenues de la porte à laquelle la route aboutissait. Chacun, dévoré par le froid, maudissait en jurant les obstacles qui l'empêchaient d'entrer dans une ville où l'on espérait trouver des vivres, un abri, et surtout du feu pour dégeler ses membres engourdis. Forcé de m'arrêter comme les autres, j'étais blotti de mon mieux dans mon traîneau et je n'en grelottais pas moins à me briser la mâchoire, lorsque j'aperçus, dans la foule, un homme à figure cadavéreuse, juché sur un cheval efflanqué, coiffé d'un bonnet de police à moitié brûlé, et enveloppé d'un lambeau de couverture. C'était le chef de bataillon d'artillerie Petit, mon camarade depuis bien des années, mon adjoint dans la campagne de Calabre, et que j'avais retrouvé depuis à Auxonne. Je ne le reconnus que lors-

qu'il se nomma, tant la misère l'avait changé, et probablement, il ne me reconnut lui-même qu'aux restes d'uniforme qui paraissaient encore sur moi et sur le lieutenant Guyot.

Je l'avais déjà rencontré depuis notre retraite. C'était vers Smolensk. Entouré d'une partie des hommes de sa compagnie, il n'avait alors que faiblement ressenti les effets de la misère; mais depuis, abandonné par ses soldats, dépouillé de ses effets, réduit à l'état le plus pitoyable, malade, il avait peine à se tenir sur son cheval. Un sous-officier était encore avec lui; mais, affaibli et souffrant lui-même, il ne pouvait que partager ses maux et non les alléger. Il s'approcha de moi et me conta ses malheurs et l'isolement où il se trouvait, croyant sans doute que je lui offrirais de se réunir à moi. Tel aurait dû être, en effet, mon premier mouvement. J'avoue en rougissant que je ne fis pas cette proposition et que je redoutais même sa demande qu'un reste de pudeur m'aurait empêché de repousser. Les souffrances qui m'accablaient depuis six semaines avaient effacé chez moi tout sentiment humain; un affreux égoïsme resserrait mon cœur, et quand ma pensée me ramène sur cette époque de ma vie, je frémis de la dégradation morale où la misère peut nous conduire. Sans prétendre valoir plus qu'un autre, avant et depuis cette période de désastreuse mémoire, mon cœur fut toujours ouvert au malheur et à la souffrance; mais alors un camarade, un ami n'était qu'une bouche de plus qui eût pris sa part de nos vivres; aussi, fut-ce sans regret ou plutôt avec plaisir que je quittai M. Petit. Le lieutenant Guyot était allé en reconnaissance et il m'apprit qu'on pouvait assez facilement, en s'écartant à gauche, arriver au Niémen, et sur la glace qui le recouvrait, entrer dans Kovno. Je me décidai sur-le-champ à prendre ce parti, et après un froid bonsoir dont j'attendis à peine la réponse, j'entrai dans Kovno à la nuit close.

J'ai su de M. Petit, lorsque je le retrouvai en Allemagne, qu'après notre entrevue sa position déjà si triste était devenue plus misérable encore. Il n'avait pu entrer à Kovno qu'à une heure avancée de la nuit, et le lendemain, séparé par un malheureux hasard du sous-officier qui l'accompagnait, ou peut-être abandonné à dessein, épuisé par le mal et la fatigue, totalement découragé, il s'était couché sur la neige au bord du chemin. En vain il implora l'assistance de ceux qui passaient près de lui; on ne le regardait même pas, et il serait mort à cette place avant la fin du jour, si le hasard n'eût conduit près de lui un colonel dont le cœur fut touché de son état. Ce colonel s'arrêta; il prit M. Petit avec lui sur son traîneau et ne le quitta qu'en Prusse. M. Petit avait les larmes aux yeux en me faisant ce récit. Mais ce colonel, qu'à juste titre il appelait son sauveur, n'était pas allé jusqu'à Moscou; il ne venait que de Vilna. « Sans quoi, ajoutait M. Petit, peut-être à dessein, il n'aurait sans doute pas eu le cœur plus pitoyable que tant d'autres auxquels je m'étais inutilement adressé. »

Les rues de Kovno étaient remplies de militaires de tout grade qui cherchaient des vivres et un abri pour la nuit; les maisons étaient encombrées et leurs portes assiégées par ceux qui arrivaient et défendues par les premiers qui s'en étaient emparés. Des cris, des jurements retentissaient de toutes parts; des barils de biscuit et de rhum, provenant du pillage des magasins, étaient défoncés au milieu des rues et chacun se ruait sur ce précieux butin. C'était un tapage, un désordre effroyable. Fort embarrassé au milieu de cette confusion, je ne savais de quel côté me diriger pour rejoindre mes camarades et j'employais le moyen que le besoin avait mis en usage dans l'armée depuis que chaque homme marchait à volonté: c'était, malgré le vacarme assourdissant, d'appeler à haute voix ses compagnons. Me voilà donc parcourant les

rues, appelant aussi fort que je le pouvais tantôt le colonel Berthier, tantôt un autre officier de notre monde. Après une demi-heure de recherches, l'inquiétude commençait à me gagner, lorsqu'une voix répondit à la mienne. C'était celle d'un sous-officier envoyé au-devant de moi pour me conduire au logement où notre société s'était établie, une cabane de juifs à l'extrémité et en dehors de la ville. J'y arrivai après de longs détours et je me réunis à tout notre monde.

Les premiers arrivés n'avaient pas perdu de temps pour obtenir des vivres, et l'avidité des juifs, stimulée par notre générosité, nous avait abondamment pourvus de sucre, de café, de laitage, de pommes de terre, de viande, et surtout d'un pain d'une blancheur éclatante et d'une saveur exquise. Aussi avec quelles délices nous fîmes honneur à un souper auquel il ne manquait, pour être parfait, que d'être arrosé de bon vin! Mais nos juifs n'avaient pu nous procurer qu'une assez mauvaise bière.

Notre logement consistait en une seule chambre; mais elle était assez spacieuse pour contenir avec nous, et sans trop nous gêner, la famille du juif, qui n'était guère moins nombreuse que nous-mêmes, c'est-à-dire une douzaine de personnes, dont une nuée d'enfants qui se tint pendant la nuit, suivant l'usage du pays, sur le haut du four. La vue de notre or avait amadoué nos hôtes, et ils nous vendirent des vêtements de peau de mouton, des souliers, des chaussures fourrées, du sucre, du beurre, de la farine. Notre hôtesse — dont la belle figure juive au nez aquilin, à l'œil grand et noir, surmontée d'un sourcil de même couleur dont l'arc se dessinait sur un teint parfaitement blanc, rappelait les Rebecca et les Judith de l'école italienne — s'occupa toute la nuit à faire pour notre compte plusieurs fournées de ce pain qui nous avait semblé si délicieux.

Chacun de nous s'était établi de son mieux pour passer la nuit, les uns sur la table, d'autres sur les bancs ou sur le plancher. Quant à moi, malgré la chaleur répandue dans la salle, un banc placé sur un des côtés du four m'avait paru la meilleure place, et, disposé au sommeil par la fatigue de la journée et l'abondant repas qui l'avait terminé, à peine étendu sur ma planche, je m'endormis profondément. Je ne me réveillai qu'une ou deux heures avant le jour, au moment où nous nous mettions habituellement en route. Mais, en ouvrant les yeux, je fus surpris de voir qu'une manche de ma pelisse avait été entièrement brûlée pendant la nuit; le feu n'avait consumé que l'étoffe qui recouvrait la fourrure et mon bras n'était pas atteint. L'accident fut probablement causé par un charbon tombé du four, et il est étonnant que la belle juive, qui passa la nuit à faire le pain près de moi, n'ait pas aperçu au moins la fumée et ne m'ait pas réveillé. Au reste, je fus assez heureux d'en être quitte pour si peu, et je n'en portai pas moins jusqu'à Glogau ma pelisse, toute brûlée qu'elle était.

Chaque matin, les dispositions de départ étaient promptement faites, et à peine éveillés on se mettait en route. Mais cette fois nous avions des vivres en abondance et ce ne fut qu'après avoir mangé une bonne et copieuse soupe que mes camarades se décidèrent à quitter notre excellent gîte. Je ne pus partir en même temps qu'eux; on ne m'avait pas encore apporté les souliers fourrés que j'avais commandés et payés d'avance, et je me trouvais si chaudement et si bien où j'étais que je les attendis patiemment jusqu'au point du jour que mon espèce de cordonnier juif arriva. Mais en même temps un bruit d'hommes et de chevaux et quelques coups de fusil peu éloignés annonçaient un hourra. En effet, les Cosaques s'étaient présentés aux issues du bourg; ils avaient facilement repoussé les gardes, peu nombreuses d'ailleurs et

engourdies par le froid; mais n'étant encore qu'en petit nombre et n'osant pénétrer dans l'intérieur de la ville, ils parcouraient au galop les rues du faubourg, tiraient des coups de pistolet, poursuivaient de leurs cris les Français qu'ils voyaient.

Mon juif avait, je crois, attendu leur arrivée. Il espérait que je m'empresserais de quitter le faubourg pour entrer dans la ville. Soit par maladresse, soit exprès, les souliers fourrés qu'il me présenta étaient trop courts et trop étroits; à peine pouvais-je y introduire le bout de ma botte. Le pendard, en son baragouin allemand, parlait d'y faire quelques réparations, et continuait, malgré moi, à vouloir me les chausser. Son intention était certainement de me retenir jusqu'à l'instant où les Cosaques seraient entrés dans la maison. Ce ne fut qu'en lui allongeant mon pied dans la poitrine que je pus me débarrasser de lui, et je lui laissai et les souliers et l'argent qu'il avait reçu.

Aussitôt que les coups de fusil s'étaient fait entendre, le lieutenant Guyot avait fait atteler mon traîneau. Nous nous hâtâmes d'y placer les vivres que nous avions achetés. Mais nos hôtes, profitant du danger auquel le moindre retard pouvait nous exposer, déménageaient notre traîneau à mesure que nous le chargions. Père, mère, enfants, fondaient sur nos provisions, sans autres précautions que d'éviter nos coups de pied, et je ris encore quand je me rappelle notre colère et nos jurements en voyant ravir à notre barbe nos pains de sucre, nos jambons et jusqu'à notre pain. C'était à qui d'eux ou de nous se presserait davantage. Enfin, les coups de fusil se rapprochant, et les Cosaques ayant déjà paru près de notre maison, nous montâmes dans notre traîneau avec le peu que nous avions pu sauver de ces harpies israélites, et nous gagnâmes la ville aussi promptement que nous le pûmes. Il s'y trouvait encore une arrière-garde formée par la division Heu-

delet (1), et les Cosaques n'étaient plus à craindre. Mais quel horrible spectacle présentait cette malheureuse ville! Toutes les maisons que les soldats venaient de quitter semblaient avoir été mises au pillage. Des barriques défoncées, des meubles brisés ou à moitié brûlés remplissaient les rues. De nombreux cadavres ajoutaient à l'horreur de ce tableau; ils couvraient la place publique. C'étaient presque tous des grenadiers de la garde qui, arrivés des premiers, s'étaient emparés des magasins de rhum et d'eau-de-vie, pour se dédommager de leurs longues privations. Assoupis par l'ivresse et saisis par le froid au milieu des bivouacs qu'ils avaient établis sur cette place, ils ne se réveillèrent plus. C'était l'aspect d'un champ de bataille ou plutôt d'une halte où les soldats harassés se couchent en rangs serrés sur le terrain même (2).

Tout horrible que fût ce spectacle, il ne fit pas sur moi la même impression que le seul souvenir m'en cause aujourd'hui. J'étais alors trop occupé de ma propre conservation. Aussi nous nous dirigeâmes sans nous arrêter vers la porte de la ville qui donnait sur le Niémen et nous arrivâmes, en perçant la foule, à l'entrée du pont. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et de temps que nous parvînmes à le franchir, à travers une masse d'hommes et de chevaux. J'aurais pu facilement éviter ce dangereux passage en traversant le fleuve sur la glace; mais les souffrances et la misère avaient tellement affaibli l'intel-

(1) Etienne Heudelet, né à Dijon en 1770, lieutenant au 3e bataillon des volontaires de la Côte-d'Or (1792), adjudant-général chef de brigade (1794), général de brigade (5 février 1797) et de division (24 décembre 1805), comte de l'Empire (1808), mis en non-activité (1816) et à la retraite (1824), pair de France (1832). Sur les troupes de cette division, cf. Boulart, p. 278.

(2) Dedem, p. 293, confirme le témoignage de Griois : « Les magasins d'eau-de-vie furent pillés par les soldats qui s'enivrèrent et restèrent par centaines morts dans les rues. » Cf. Chambray, II, p. 376; Ségur, p. 419; Mathieu Dumas, III, p. 482; Fezensac, p. 361-362; Noel, p. 480; Thirion, p. 265; Vionnet de Maringoné, p. 85; Labaume, p. 424; Bourgogne, p. 269; Boulart, p. 279; Pion, p. 337.

ligence et énervé la volonté que chacun, comme je l'ai déjà dit, suivait machinalement la route tracée par ceux qui le précédaient, sans avoir le courage de chercher une voie plus commode (1).

Sur la rive gauche du fleuve, deux chemins marqués sur la neige dans des directions à peu près opposées se présentèrent : celui de droite conduisait à Tilsit et l'autre à Gumbinnen. Je l'ignorais alors; il fallut néanmoins faire un choix, et après un moment d'hésitation, je me décidai pour celui de gauche qui me sembla plus frayé. J'arrivai bientôt à une montée escarpée au pied de laquelle un grand nombre de voitures et d'hommes étaient arrêtés.

Le temps était magnifique, mais extrêmement froid; un soleil sans chaleur faisait étinceler les cristaux de neige durcie qui couvraient le sol; la terre, revêtue de glace, n'offrait aucune prise aux pieds des chevaux. Aussi, les voitures ne pouvaient-elles franchir cette côte escarpée; à peine quelques-unes, dont les attelages moins épuisés avaient été doublés, purent-elles en gravir une partie, mais elles n'arrivèrent pas au sommet, et parmi elles se trouvaient celles qui portaient les restes du trésor (2). Dans l'impossibilité de les conduire plus loin, leurs conducteurs et leurs escortes les avaient abandonnées et bientôt elles avaient été mises au pillage. Lorsque je

(1) Cf. Steinmüller, *Tagebuch*, p. 52 : « Nous trouvâmes au pont la même presse qu'aux portes de Vilna, bien qu'on eût pu passer le fleuve qui était fortement gelé »; Fezensac, p. 362 : « Accoutumés à suivre machinalement ceux qui marchaient devant eux, les soldats risquaient de s'étouffer en se pressant sur le pont, sans songer qu'ils pouvaient facilement passer le Niémen sur la glace »; Noel, p. 180 : « La foule, aveuglée par la peur, persistait à s'engouffrer par un passage difficile et dangereux. »

(2) Selon Chambray (II, p. 373) deux millions et demi d'argent monnayé. On vit, dit Hochberg (*Denkw*, p. 205), des choses qui tenaient de l'incroyable; les soldats se jetaient dans les fourgons, mais, poussés par les survenants, ils tombaient la tête la première, et leurs pieds étaient en l'air; d'autres succombaient sous le poids des sacs qu'ils avaient remplis d'argent et ceux qui passaient les maltraitaient de la plus honteuse façon. »

passai, elles étaient entourées de soldats qui employaient le reste de leur vigueur à se faire jour parmi la foule et à se disputer les sacs d'or et d'argent dont plusieurs s'étaient ouverts et répandus sur la neige. Je n'ai pas besoin de dire que je ne fus pas tenté de m'arrêter; mais il en était de même du plus grand nombre des soldats; l'or avait perdu son attrait pour eux, et la plupart de ceux qui succombèrent à la tentation, en portèrent la peine : le poids de leur nouvelle richesse ralentit leur marche et acheva d'épuiser leurs forces; ils périrent de misère sur la route ou furent pillés par les Cosaques, voire par leurs propres camarades. Deux canonniers de mon régiment, que je revis à la fin de la retraite, me racontèrent piteusement et leur rapide fortune et le peu de temps qu'ils en avaient joui.

L'attaque dont le hourra du matin n'avait été que le prélude ne tarda pas à devenir plus sérieuse; le canon et la fusillade retentissaient avec force. C'était notre arrière-garde, commandée par le brave Ney, qui disputait à l'ennemi l'entrée de Kovno, et malgré une lutte trop inégale il s'y maintint jusqu'au soir (1). Ce furent les derniers coups de canon que j'entendis, comme le hourra du matin fut le dernier que je subis pendant la retraite. Parti de Kovno après mes camarades, je ne les rejoignis plus, et je fis le reste de la retraite avec le lieutenant Guyot, le maréchal des logis chef Grassard et quatre canonniers dont deux seulement arrivèrent jusqu'à Kœnigsberg.

Après avoir fait environ six lieues, je m'arrêtai le soir dans un village ruiné. Près d'une espèce de hangar tout ouvert où je m'établis avec ma petite caravane, était une baraque où logeaient des officiers de la garde italienne, un général

(1) Cf. Chambray, II, p. 372-378; Ségur, p. 418-419, et Fezensac, p. 362-363 : « Le maréchal parut sur le rempart, il prit un fusil; le combat se soutint jusqu'à l'entrée de de la nuit. » Sur l'attitude de Ney au sortir de Vilna, voir Bourgogne, p. 246.

et deux ou trois colonels; le local pouvait contenir encore huit ou dix personnes. Je me présentai donc et je demandai place pour moi et mon adjudant : j'oubliais le dur égoïsme qui avait pénétré tous les cœurs et dont je n'avais pas été plus exempt que les autres (1). Avec fort peu de grâce ils consentirent à m'admettre personnellement, mais ils refusèrent de recevoir mon adjudant. Je les remerciai sur un ton qui, dans toute autre circonstance, aurait eu probablement des suites, et j'allai rejoindre mon humble bivouac, où nous n'eûmes pas même assez de bois pour entretenir notre feu pendant la nuit, qui fut extrêmement froide.

Le lendemain, 14 décembre, nous nous mîmes en route à la pointe du jour et nous arrivâmes le soir dans un petit bourg de Pologne dont toutes les maisons étaient déjà encombrées de militaires arrivés avant nous. Pas moyen de trouver place dans aucune, mais, près de celle dont s'était emparé le général Lanusse (2), était une grange où il avait placé ses chevaux. Je le fis prier de trouver bon que je m'y établisse avec mon monde, et son consentement donné de bonne grâce me parut alors un acte extraordinaire de complaisance. Seulement, son aide de camp nous recommanda de prendre garde au feu, et bientôt après, le général, peu rassuré, envoya chercher ses chevaux. J'étais ainsi maître de la grange. Nous nous barricadâmes de notre mieux; nous allumâmes du feu dans un endroit dont nous éloignâmes la paille qui couvrait le sol, et après avoir fait un assez bon repas avec

(1) « L'égoïsme, a dit Bonneval (*Mémoires anecdotiques*, p. 76), était devenu tel qu'un père n'eût pas reconnu son fils. »

(2) Pierre-Robert Lanusse, né en 1768 à Habas (Landes), sous-lieutenant (1797), lieutenant (1798), capitaine (1799), aide de camp de Murat et chef d'escadron (1802), colonel du 17e régiment de ligne (27 décembre 1805), général de brigade (17 juillet 1808), baron de l'Empire (26 avril 1810), adjudant général dans la garde impériale (1811-1812), général de division (4 août 1813), commandant une division militaire sous les Cent-Jours et sous la Restauration, retraité en 1833.

des pommes de terre et de la bière que des juifs de l'endroit nous avaient vendues, nous nous couchâmes, mollement enfoncés dans la paille et les pieds au feu. Je ne tardai pas à m'endormir profondément. Mais vers le milieu de la nuit, réveillé par une clarté extraordinaire, je vis que le feu avait gagné les gerbes sur lesquelles nous étions. Mes cris éveillèrent mes compagnons de bivouac et tous ensemble, nous précipitant sur la paille enflammée, nous parvînmes à l'étouffer sous nos manteaux et à l'éteindre avec l'eau et la bière qui nous restaient.

Il avait été convenu que le lieutenant Guyot et les canonniers veilleraient alternativement pour entretenir le feu et surtout pour empêcher qu'il ne se communiquât aux milliers de gerbes qui nous environnaient. Mais dans notre état de fatigue, il était bien difficile de ne pas céder au sommeil. Je ne fis donc de reproche à personne. Trois minutes plus tard, il est vrai, la grange était en feu et aucun de nous n'échappait. Aussi, crainte de nouvel accident, nous passâmes le reste de la nuit sans dormir, et le 15, nous quittâmes notre excellent, mais dangereux bivouac dès que le jour commença. Arrivés le soir dans un gros village, nous fûmes heureux de dormir à l'abri dans une chambre de paysan que nous partageâmes avec une vingtaine de soldats français et polonais.

Le lendemain 16, je me remis en route de grand matin; le froid avait redoublé de force, et malgré le foin dont le traîneau était garni et les lambeaux de fourrure dont j'étais enveloppé, j'avais le visage glacé et je ne sentais plus mes membres engourdis. Une forte brise du nord, chargée de glaçons, me déchirait la poitrine, et je croyais réellement que je n'y résisterais pas. Enfin, vers les 11 heures, j'aperçus de loin des chaumières couronnées de cheminées, chose si rare en Russie et en Pologne, où l'on en trouve une tout au plus par village. Une épaisse fumée s'en élevait. Cette vue me ranima. Nous avions enfin

quitté cette terre de désolation et de misère. Bientôt nous entrâmes à Stallupönen, bourg prussien sur l'extrême frontière, et je descendis de mon traîneau à la porte d'une espèce de petite auberge d'assez mauvaise apparence. Mais j'entrai dans une salle bien chaude et une odeur agréable de café, les jattes de lait, le beurre, les œufs que j'aperçus sur les tables me causèrent une vive sensation de joie et de surprise. Un coin de table était libre; vite je m'en emparai avec mon lieutenant et quelques minutes après, je fis avec une jatte de café au lait, d'excellent beurre et du pain *à discrétion*, le déjeuner le plus savoureux de ma vie. La première demi-heure fut tout entière au plaisir de manger et de me réchauffer. J'examinai ensuite les groupes nombreux qui entouraient chaque table. Quel singulier tableau ils présentaient! Des militaires, des employés, des femmes affublées des plus grotesques vêtements remplissaient la salle. Ainsi que moi, c'était la première fois que depuis plusieurs mois, ils trouvaient à satisfaire leur appétit. Un air de jubilation, une espèce d'enivrement se peignaient sur leurs visages maigres et décharnés, dont une crasse épaisse déguisait la pâleur. Le café semblait les avoir ranimés; tous parlaient à la fois; chacun racontait à son voisin ses tristes aventures et recevait de lui pareil récit en échange. Une de ces figures singulières me frappa : c'était une femme d'une quarantaine d'années, petite et à peu près bossue, dont la voix élevée et l'élocution facile attiraient l'attention. Elle parlait de ses misères avec une originalité plaisante, et de Moscou, en personne qui l'avait habité longtemps. Je compris, après l'avoir écoutée quelques moments, qu'elle avait fait partie d'une troupe de comédiens français établis dans cette ville. C'était, je crois, Mme Fusil, dont la fille, morte depuis peu, a joué au Gymnase (1).

(1) Griois se trompe. Cette actrice n'était pas Mme Fusil. Elle-même nous apprend (*l'Incendie de Moscou*, p. 50) qu'elle resta quelques jours à

Mon excellent déjeuner terminé, et après m'être bien réchauffé, je remontai dans mon traîneau, et grâce à des gants et à un bonnet fourré que j'achetai dans ce café, le froid me parut beaucoup moins sensible que le matin. Au bout de trois ou quatre lieues, nous nous arrêtâmes dans un hameau, et nous trouvâmes dans la ferme d'un château, des pommes de terre, du lait et de la paille pour nous coucher. A dater de ce jour nous ne manquâmes plus de vivres, et les pommes de terre furent pour nous une ressource assurée.

Le lendemain, 17 décembre, je me remis en route et vers midi j'entrai à Gumbinnen, petite ville prussienne qui me parut assez jolie. Les habitants, retenus par la crainte que le nom français leur avait inspirée si longtemps, n'osaient encore se montrer hostiles à notre égard. Mais, derrière leurs croisées, ils voyaient avec un sourire moqueur défiler la longue et triste procession des revenants de Moscou, et je sentis combien ils jouissaient de notre humiliation et de la vengeance qu'elle leur promettait. Un ordre de l'état-major général, placardé à l'entrée de Gumbinnen, fit comprendre à chacun de nous les pertes de l'armée et son déplorable état. Une maison était désignée pour loger chaque corps d'armée, et la petite auberge assignée au 4e corps aurait suffi pour un nombre de militaires trois fois plus considérable que celui qui s'y réunit.

Je pris place dans une salle de cette auberge, et quoiqu'elle me fût commune avec beaucoup d'officiers, je m'y trouvai plus à l'aise que je ne l'avais été depuis bien longtemps.

J'appris que le général Eblé était arrivé aussi à Gumbinnen, et j'allai prendre ses ordres. Mais j'étais si débile

Vilna pour soigner un malade (qui mourut d'ailleurs le 19 décembre), que les Russes l'envoyèrent à Pétersbourg, et que, de là, par la Suède, elle gagna Lubeck et Dresde.

que je dus m'aider du bras d'un officier du train pour arriver à la petite chambre, ou plutôt au cabinet où je le trouvai dans un complet état de faiblesse et d'accablement, et le seul ordre que je reçus fut de me diriger promptement sur Danzig ou Glogau avec tous les militaires de l'artillerie que je pourrais réunir, pour donner le moins longtemps possible aux Prussiens le spectacle de notre misère et de notre désorganisation (1). Le pauvre général était un exemple frappant de ce que peuvent les souffrances et les privations sur les caractères les plus fermes et les corps les plus robustes; lui, que peu de jours auparavant j'avais vu, au passage de la Bérésina, plein de vigueur et d'énergie, braver des fatigues que son âge déjà avancé rendait plus pénibles, n'était plus que l'ombre de lui-même, et peu de temps après il mourut (2).

Le lendemain, 18 décembre, j'arrivai d'assez bonne heure à Insterbourg, petite ville prussienne. J'eus, pour la première fois depuis notre entrée en Russie, un billet de logement. Il était pour une petite maison fort propre où je trouvai le couvert mis pour une dizaine de personnes. A l'accueil empressé que je reçus, je vis que le dîner avait été préparé en l'honneur du colonel que l'on devait loger; mais l'état de maladie et de malpropreté de ce bon colonel refroidit bientôt cette politesse bienveillante. Je m'en aperçus facilement et je demandai la permission de manger avec mon lieutenant Guyot dans la chambre qui m'était destinée. Mes hôtes furent, j'en suis persuadé, très contents d'être ainsi délivrés de leurs convives, et ils avaient raison; il était impossible d'être plus sales et plus dégoûtants que nous.

(1) Eblé écrivait alors qu'il ne lui restait de toute l'artillerie de l'armée que six pièces et trois obusiers!

(2) Il mourut le 30 décembre à Kœnigsberg : le 2 janvier 1813, l'empereur, ignorant sa mort, le nommait premier inspecteur de l'artillerie. Cf. sur lui l'étude de Maurice Girod de l'Ain : *Les grands artilleurs*, I, p. 241-465, et un passage du *Mémorial* de Norvins, III, p. 254-257.

On nous conduisit dans une chambre bien chauffée où il y avait deux lits, et bientôt on nous apporta un dîner copieux auquel nous fîmes honneur. Le repas me fit certainement grand plaisir; mais la vue d'un lit dans lequel j'allais m'étendre à mon aise m'en fit encore davantage. Quelles délices ineffables, après avoir sept ou huit mois de suite couché au bivouac sur la dure, et les deux derniers sans même ôter ses bottes!

Le bonheur que je goûtais à l'avance fut vivement troublé à la pensée que la vermine dont j'étais couvert témoignerait le lendemain de mes misères. Cette idée humiliante me fit hésiter à profiter de mon lit; mais j'espérai qu'en employant une ou deux heures à m'approprier et à me débarrasser, j'éviterais les suites que je redoutais. Après nous être enfermés soigneusement, mon lieutenant et moi, nous commençâmes chacun de notre côté cette vilaine opération, et la flamme de notre foyer dévora les victimes qui tombaient sous notre main. La recherche fut longue, minutieuse; je la crus complète et je me mis dans ce lit tant désiré où je passai la nuit la plus délicieuse. Le lendemain à la pointe du jour, il fallut se lever, et je vis alors avec un douloureux étonnement que mes précautions de la veille avaient été vaines; la honte sur le front, je me hâtai de partir avant que mes hôtes pussent s'apercevoir des nombreux et vivants souvenirs que je laissais dans leurs draps. C'est à Insterbourg que le maréchal des logis Grassard, dont je ne m'étais pas séparé depuis la Bérésina, fut obligé de me quitter pour entrer à l'hôpital. Il avait les pieds gelés et il était hors d'état de continuer la route.

Je m'arrêtai le soir du 19 dans un village où je passai la nuit sur la paille. Je ne trouvai plus de lits jusqu'à Kœnigsberg. Mais les vivres ne nous manquèrent plus.

Le 20, je passai la nuit dans le village de Mostitten, près de la petite ville de Tapiau que nous traversâmes.

Là je louai un traîneau et un cheval — celui qui m'avait conduit jusque-là ne pouvait plus marcher qu'avec peine, — et le 21, vers 2 heures après midi, j'arrivai à Kœnigsberg. Le difficile était de trouver à se loger dans cette ville remplie de tous les officiers généraux, supérieurs et autres, échappés au désastre, et d'une foule d'employés et de soldats de toutes armes qui croyaient y trouver un sûr asile et la fin de leurs misères. Aussi je ne pensai même pas à tenter de me loger par billet; j'envoyai mon lieutenant à la recherche d'un abri bon ou mauvais, quel qu'en fût le prix, et je l'attendis sur la place dans mon traîneau. Le temps était superbe, le soleil faisait étinceler les aiguilles de glace qui recouvraient le pavé, et des promeneurs, enveloppés dans leurs fourrures, arpentaient la place à grands pas. J'aperçus parmi eux le colonel Jumilhac que je n'avais pas vu depuis notre séparation à Dorogobouje; je l'appelai; il s'approcha de moi et me demanda ce que je lui voulais : « Vous ne me reconnaissez donc pas? » lui dis-je. « Nullement, » me répondit-il, et lorsque après m'avoir bien examiné, je fus enfin obligé de me nommer : « Quoi! mon cher Griois, s'écria-t-il, est-il possible que ce soit vous! comme vous êtes changé! » Nous ne nous étions quittés ni jour ni nuit pendant six mois, et il n'y avait pas plus d'un mois que nous étions séparés! On peut juger par là combien la misère et les souffrances avaient altéré mes traits dans ce court espace de temps.

Mon lieutenant vint mettre fin à notre conversation et je le suivis au logement qu'il avait déterré, non sans chercher longtemps. C'était dans une méchante auberge que chez nous on appelle cabaret et qui porte, en Allemagne, le nom de *gasthaus*. Notre appartement consistait en une seule pièce très étroite où étaient dressés deux lits de sangle pour mon lieutenant et moi. Mais avec quel bonheur je sentis en entrant la chaleur vivifiante d'un vaste poêle établi au fond de la chambre! Avec quel bonheur j'en-

tendis l'hôte me demander ce que je voulais pour dîner et à quelle heure je voulais être servi! Nous fûmes bientôt d'accord sur le prix de la chambre et de la nourriture. Il profitait évidemment de ma position pour me rançonner; mais il aurait pu demander le double où le triple que je n'aurais eu garde, en marchandant, de retarder d'un quart d'heure le plaisir d'être dans une chambre à moi et d'y faire autant de bons repas que cela me conviendrait.

En définitive je n'eus pas à me plaindre de la manière dont je fus traité. Le poêle était toujours bien chauffé, les mets passablement bons et abondants, et, ce qui dans notre position valait mieux encore, une excellente bière et un bon vin de madère arrosaient nos deux repas quotidiens. Une seule chose me contrariait, c'était de partager ma très petite chambre avec mon lieutenant. On avait assez de sa malpropreté personnelle. Mais cet inconvénient qui, en tout autre temps, m'eût été insupportable, était déjà une si grande amélioration dans mon sort que j'y pensais à peine. Je me trouvais si bien chez moi qu'à peine eus-je le courage de braver le froid pour parcourir à grands pas la ville et le port, et sauf une ou deux promenades de cette espèce, bien courtes encore, je ne sortis de la maison que pour aller chez le général Charbonnel, chef d'état-major de l'artillerie (1), prendre des ordres ou du moins des renseignements sur ce que je devais faire. Il me proposa d'aller à Pillau, place forte à l'entrée du Frisches Haff à quelques lieues de Kœnigsberg, pour y commander l'artillerie. J'acceptai d'abord; mais, la nuit portant conseil, je craignis de m'enfermer

(1) Jules-Joseph-Claude-Marie Charbonnel, né à Dijon en 1775, élève à l'Ecole d'artillerie de Châlons (1792), lieutenant (1793), capitaine en second (1794), chef de bataillon (1798), lieutenant-colonel (1802), colonel (1805), baron de l'Empire (10 septembre 1808), général de brigade (2 octobre 1809), chef de l'état-major de l'artillerie de la Grande Armée (19 février 1812), général de division (9 janvier 1813), comte de Salès (24 janvier 1814), inspecteur-général (1814) et membre du Comité de l'artillerie (1820), placé dans la section de réserve (1840), mort à Paris en 1846.

sur les derrières de l'armée dans une place dont je ne connaissais ni le gouverneur ni la garnison, et j'allai le lendemain prier Charbonnel de ne plus songer à moi pour cette destination. J'eus lieu de m'en féliciter, peu de jours après, lorsque j'appris que soit par la faiblesse des troupes, la trahison des chefs, ou le manque de subsistances, la place s'était rendue aux Russes sans coup férir (1). Je restai encore quelques jours à savourer le repos dont je jouissais et qui avait presque entièrement rétabli ma santé. La désorganisation de l'armée m'aurait permis de prolonger mon séjour puisque chaque officier était libre de rester ou de partir (2). Mais je sentais ma tête s'appesantir et l'appétit diminuer. Je craignis de tomber malade et je me décidai à partir pour Glogau.

Je vis plusieurs fois à Kœnigsberg M. Noël, mon ancien adjudant-major au 1er régiment. Il était alors lieutenant-colonel et commandait l'artillerie de la division Heudelet qui s'était portée au-devant de nous jusqu'à Kovno et qui formait depuis notre arrière-garde. Ces quelques jours de campagne avaient suffi pour la désorganiser, et elle n'était guère alors en meilleur état que nous. Quant à Noël, il se portait bien et il ne semblait pas avoir souffert le moins du monde (3).

Ce fut le 28 décembre 1812 que je quittai Kœnigsberg, accompagné de M. Demange, capitaine en second (4), et

(1) On sait que Napoléon, indigné que Pillau eût capitulé sans tranchée ouverte et sans brèche, ordonna, le 4 mars 1813, de faire arrêter et conduire dans la citadelle de Wesel le commandant de cette place.

(2) Il y avait un tel désordre, dit Noël, p. 185, que s'arrêtait qui voulait.

(3) Il avait pourtant souffert, et il dit dans ses *Souvenirs*, p. 184, qu'il était tellement accablé de fatigue et de sommeil qu'il ne résistait qu'avec peine à l'envie de se coucher sur le bord de la route.

(4) Barthélemy Demange, né à Bussang en 1772, volontaire au 3e de la Haute-Saône (1791), incorporé dans l'artillerie (1793), brigadier (1794), maréchal des logis chef (1802), lieutenant en second (1806) et en premier (1809), capitaine en second (1811) et en premier (1813), employé à l'armée de l'Elbe, obtient le 28 décembre 1814 une pension de 1 600 francs et se retire dans son pays natal, à Ventron.

Guyot, adjudant, tous deux de mon régiment, et d'une vingtaine de canonniers arrivés successivement à Kœnigsberg. C'étaient à peu près les seuls qui avaient eu la chance d'échapper au désastre ou du moins la force de suivre le mouvement général de retraite. Ils avaient avec eux quelques chevaux.

Je fis la route en traîneau. J'emmenai comme domestique un Italien que j'avais rencontré presque nu et mourant de faim dans les rues de Kœnigsberg. Dans le dénuement où j'étais, je n'avais rien à craindre de l'infidélité d'un serviteur; il eût été bien adroit de trouver à voler quelque chose; aussi l'avais-je pris sans m'informer qui il était ni d'où il venait. Au bout de dix jours, il disparut avec quelques nippes que je lui avais données; le seul service qu'il me rendit fut de m'introduire dans quelques bons lieux de Kœnigsberg et d'autres villes où nous logeâmes en route; à en juger par l'adresse qu'il mettait à dépister cette espèce de gibier, c'était le premier métier qu'il avait fait en Italie.

Le jour de notre départ de Kœnigsberg, nous nous arrêtâmes, deux lieues au delà de la petite ville de Brandenbourg, au village de Reipen, chez un baron qui nous traita assez bien; il est vrai que nous n'étions pas fort difficiles à contenter.

Le lendemain 29, nous couchâmes à Heiligenbeil. Le 30, nous arrivâmes à Frauenbourg, à la nuit, par un vent dont la violence nous empêchait presque d'avancer. Nous étions transis de froid. Aussi quel bonheur d'être accueillis comme nous le fûmes par le brave ministre de ce bourg qui partagea son modeste souper avec nous! Un plat de viande et des légumes composaient ce souper; mais la franche cordialité avec laquelle il nous était offert, les détails intéressants que ce bon ami nous donnait sur la bataille d'Eylau qui s'était livrée peu loin de Frauenbourg, et sans doute aussi mon vigoureux appétit, font

de ce repas un de ceux dont je garde le plus agréable souvenir. Le 31, je passai la nuit dans une mauvaise auberge à quatre ou cinq lieues de Frauenbourg, et le 1er janvier 1813, j'arrivai à Elbing, où je logeai chez un boulanger dans une chambre assez propre et surtout bien chaude, ce qui était pour moi le point capital.

CHAPITRE XV

LA CAMPAGNE DE SAXE

(1813)

Elbing. — Marienbourg et Marienwerder. — Le prince Eugène. — D'Anthouard. — Glogau. — Bourmont. — Redoutes. — Promenades. — Officiers malades. — Du Lédo et Doumerc. — Voyage à Berlin. — Griois major de l'artillerie à pied de la garde impériale (26 janvier). — Vilbel et Francfort. — Ordre de rejoindre l'armée. — Birkenbrück, Waldau, Klitschdorf. — Château de Klitschdorf. — Chasses. — Rupture de l'armistice. — Ebersbach. — Marche sur Dresde. — Bataille (27 août). — Joie de Napoléon. — L'adjudant-major Béranger. — Revers de Vandamme et de Macdonald. — Kamenz. — Marches et contre-marches. — Incendie de Lonewitz. — Nouvelles marches. — Leipzig (14 octobre). — Visite de la ville (15 octobre). — Bataille du 16. — Beau spectacle. — Griois devant Wachau. — Heureux combat d'artillerie. — Charge des Cosaques de la garde. — Attaques contre Gossa. — Journée du 17. — L'empereur soucieux. — Bataille du 18. — Griois avec la vieille garde. — Un exemple du plus admirable courage. — Griois à Connewitz. — Les vélites de Florence. — Poniatowski. — Matinée du 19. — Marche sur Lindenau à travers la ville. — Explosion. — Retraite sur Lützen et Weissenfels. — Chemins horribles. — Défilé de l'Unstrut. — Eckartsberg. — Les isolés. — Ollendorf. — Le général Pajol. — Erfurt (23 octobre). — Gotha (24 octobre). — Eisenach (25 octobre). — Berka (26 octobre). — Hünfeld (27 octobre). — Fulda et Schlüchtern (28 octobre). — Gelnhausen (29 octobre). — Bataille de Hanau (30 octobre). — Francfort et Mayence.

Je séjournai vingt-quatre heures dans cette ville d'Elbing, qui me parut jolie. Ce fut là, ou à Marienwerder, que je vis le général Belliard, chef de l'état-major général de la cavalerie de l'armée. J'allai lui demander ses ordres, mais ce corps d'armée étant, par le fait, dissous, le général se borna à me dire que les débris des corps de cavalerie se réunissaient à Glogau, et que je devais me diriger sur cette ville. Je partis le surlendemain 3, en traîneau, et je couchai le même soir à Marienbourg, petite ville mal bâtie.

Le lendemain 4, je pris une voiture de louage et j'arrivai le même jour à Marienwerder, ville assez considérable, bien bâtie et agréablement située. Le prince Eugène y avait son quartier général; j'aurais dû lui présenter mes devoirs; mais approcher des grandeurs et de tout ce qui sent la cour fut toujours pour moi une si pénible corvée que je m'en dispensai, et je ne revis plus le prince, dont j'avais plusieurs fois reçu des marques d'intérêt et même d'amitié. C'est à coup sûr un des hommes qui, dans ces années de splendeurs et d'infortunes, ont constamment déployé le plus beau caractère. Toujours accessible et bienveillant, il ne se laissa pas éblouir par l'éclat dont il fut si tôt entouré, et il sut dans l'adversité rester fidèle à l'honneur, à la patrie et au grand homme que tant de lâches courtisans abandonnèrent sans pudeur.

Je passai deux jours à Marienwerder avec des camarades d'artillerie que j'y retrouvai. Plusieurs étaient malades ou convalescents, entre autres le colonel Berthier et le chef de bataillon Petit qui couchaient sur des grabats dans la même chambre et qui avaient l'un et l'autre le typhus ou fièvre nerveuse. Le pauvre Berthier était dans un délire continuel et dans un état alarmant.

Je trouvai à Marienwerder le capitaine Prévost, aide de camp du général d'Anthouard, que j'avais connu à Vérone et ensuite à l'armée (1). Il devait, lui aussi, se rendre à Glogau, et, le 7 janvier, nous partîmes ensemble dans un chariot de poste. Cette manière de voyager, assez usitée dans ce pays, est fort incommode en toute saison, mais bien plus encore par le froid qui régnait alors. Cette

(1) Jean-Baptiste-Benoît Prévost, né à Clermont-Ferrand en 1784, élève de l'Ecole polytechnique (1802) et de l'Ecole d'application (1804), lieutenant en second (1806) et en premier (1807), capitaine en second (1810) et en premier (1813), chef de bataillon (1813), admis au traitement de réforme en 1826. C'est le frère du Prévost, comme lui, chef de bataillon d'artillerie, qui de Magdebourg, en mars 1813, écrit à un ami une curieuse lettre publiée par le *Carnet de la Sabretache* (1901, p. 279-282).

voiture n'est autre chose qu'un long chariot de paysan à quatre roues, sans bancs ni couverture, et l'on ne peut en soutenir les violents cahots qu'à force de paille. Nous passâmes à Graudenz, place forte prussienne, et deux lieues plus loin, nous nous arrêtâmes dans un village où nous ne trouvâmes pour lits que de la paille étendue dans une salle. Le lendemain, nous dînâmes à Thorn, où je rencontrai le général d'Anthouard : il avait miraculeusement échappé à tous les dangers de la retraite, malgré sa grave blessure de Dorogobouje; mais, en arrivant à Thorn, il était tombé malade et commençait seulement à se rétablir (1).

Après avoir traversé la Vistule sur la glace et couché deux lieues plus loin, nous passâmes la nuit, le 9, à Gnesen, ancienne ville polonaise très laide; le 10, à Posen, assez grande ville, jolie et peuplée en grande partie de juifs; le 11, à Schmiegel, bourg mal bâti.

Le 12 janvier, nous arrivions, par un froid extrêmement vif, à Glogau. Dès l'entrée, je vis les sapeurs du génie occupés à briser la glace des fossés pour mettre la place à l'abri d'un coup de main des Cosaques et chaque soir ils étaient obligés de renouveler cette opération.

Je retrouvai à Glogau beaucoup d'officiers de ma connaissance qui venaient comme moi y attendre des ordres. Parmi ces officiers se trouvait Durrieu, le duc de la Force, Du Lédo, commissaire des guerres, et le colonel Berthier, qui vint aussitôt qu'il fut rétabli. J'avais un logement passable et surtout chaud, chose essentielle par ce froid extrême. Une auberge, où l'on était fort bien servi, m'offrait une ressource précieuse. Je formai chez ce traiteur une espèce de liaison avec le colonel Bourmont. Je m'étais trouvé plusieurs fois avec lui pendant la campagne, et ce fut un motif de nous asseoir à la même table. Chaque

(1) Cf. *Notes et documents du général d'Anthouard*, p. 39-40.

jour, le premier venu attendait l'autre, et nous mangions ordinairement en tête à tête. Il était d'un caractère doux, de manières polies et aimables, d'une conversation agréable (1). Notre entretien roulait habituellement sur les femmes, ou plutôt sur les filles dont nous étions aussi affamés que notre estomac l'était d'une solide nourriture, et je me rappelle qu'il me parlait souvent de la complaisance rare de son hôtesse, dame d'un âge mûr, qui avait la délicate attention de pourvoir à ses besoins en lui fournissant, et cela tout à fait bénévolement, de petites grisettes qu'il m'assurait être fort gentilles. Faute d'une hôtesse aussi complaisante, je dus m'adresser à une pourvoyeuse moins désintéressée et qui, du reste, ne me laissa jamais chômer.

Il y avait des redoutes assez brillantes plusieurs fois la semaine. J'assistai à celle qui eut lieu deux ou trois jours après mon arrivée, et je n'oublierai de ma vie le spectacle qu'elle présentait. Qu'on se figure, dans une salle décorée avec goût et bien éclairée où les banquettes étaient occupées par des femmes élégantes en toilette de bal; qu'on se figure cinquante ou soixante officiers arrivant de Moscou, et tous avec la mine pâle, les joues creuses et noires encore de la fumée des bivouacs, et avec des vêtements délabrés qu'ils n'avaient pas eu le temps de renouveler. On aurait pris ces étranges figures pour des convalescents qui se promènent en négligé dans des salles d'hôpital. Plusieurs même, dont les mains avaient été atteintes par la gelée, les portaient encore enveloppées de linges et de fourrures. C'étaient là les danseurs!

Je tenais fort bien ma place dans cette triste mascarade, et le sentiment que j'avais de ma ridicule figure rendait encore ma tournure plus piteuse et plus embarrassée. Aussi j'aurais voulu être à vingt pieds sous terre lorsque

(1) Cf. Castellane, *Journal*, III, p. 374 : « Distingué, d'un grand courage, fort aimable et homme d'esprit. »

Durrieu vint me dire qu'une dame, qu'il me nomma, lui avait parlé de moi et désirait vivement me voir. Je ne pouvais l'éviter; elle était trop près de moi. Mais avec quelle humiliation je reçus la bordée de ses compliments, de ses questions et de ses exclamations de pitié sur le triste état dans lequel elle me revoyait! Je ne savais pas où me fourrer, et je rompis brusquement et d'une manière sans doute fort sotte un entretien aussi pénible. Bientôt je fus hors du bal, jurant bien de n'y rentrer de longtemps. Au surplus, ce fut le dernier qui eut lieu.

Cette dame, dont j'avais fait la connaissance au spectacle pendant mon premier séjour à Glogau, était la femme d'un conseiller de la ville. J'étais fort bien avec elle et je lui faisais de fréquentes visites en l'absence du mari. Mais je ne la revis plus après cette rencontre du bal; je ressemblais trop peu au Français qu'elle avait connu six mois auparavant, et, de mon côté, je ne cherchai nullement à renouer notre liaison.

Mon temps se passait assez gaiment avec mes camarades. Nous faisions souvent des promenades dans un jardin public à une demi-lieue de la ville. Le froid était extrême et la terre entièrement couverte d'une neige glacée que le soleil — et pourtant il brillait presque toujours — ne pouvait entamer. Aussi, nous courions pour arriver au jardin, et nous trouvions dans un élégant café du punch, des pipes, du vin chaud et de jolies juives, marchandes à la toilette.

Je ne fus pas longtemps à Glogau sans retrouver tout à fait la santé et les forces, et mes cheveux, devenus entièrement blancs, furent les seuls résultats physiques de cette malheureuse campagne. Il n'en fut pas de même de beaucoup d'officiers qui arrivèrent successivement à Glogau. Les uns y apportaient le germe du typhus, et succombaient promptement. D'autres étaient à peine rétablis de cette cruelle maladie dont le triste cachet était

une sorte d'imbécillité qui se prolongeait longtemps après la disparition du mal (1). Je me rappelle encore l'air hébété et le ton piteux et larmoyant avec lequel le commissaire des guerres Du Lédo vint me sauter au cou à son arrivée à Glogau. Ce changement se remarquait d'autant plus chez lui qu'il était jeune, gai, aimable, distingué; la maladie avait étendu sur lui son triste niveau (2). Je ne sais si je dois attribuer à la même cause l'exaltation presque délirante du général Doumerc, que je vis alors pour la première fois à Glogau. Il me raconta les détails de son affaire de la Bérésina, fait d'armes extrêmement brillant et qui sauva les restes de l'armée; mais sa narration était tellement hyperbolique et il exagérait si plaisamment les effets d'une batterie d'artillerie qu'il avait avec lui, que je le quittai, persuadé que la maladie dont il était à peine convalescent avait tant soit peu attaqué sa cervelle.

J'étais depuis un mois à Glogau sans recevoir aucun ordre. Cependant j'avais appris que les corps de cavalerie de l'armée se reformaient à Leipzig et je me décidai à m'y rendre. Je ne connaissais pas Berlin et je voulus profiter de l'occasion pour voir cette ville, bien que ma route fût de beaucoup allongée par ce détour. Le colonel Berthier devait y passer pour se rendre à Cüstrin. Nous convinmes de cheminer ensemble. Un payeur divisionnaire, qui se rendait aussi à Leipzig, se joignit à nous, et,

(1) Fantin remarque de même (*Journal*, p. 343), que parmi ses compagnons d'infortune qui ont survécu au désastre, beaucoup « sont devenus fous, ou plutôt imbéciles ».

(2) Adrien-Marie-Joseph Puissant-Dulédo ou du Lédo. - compatriote de Griois et qu'il avait connu de près dans le Tyrol et en Russie — né à Besançon en 1778, fils d'un mousquetaire gris qui acheta en 1776 et exerça jusqu'en 1792 à Besançon la charge de commissaire des guerres, élève commissaire des guerres (1799), adjoint (1803), commissaire des guerres de 2e classe (1808) et de 1re classe (1813), employé successivement au corps d'observation du Tyrol (1809), à l'armée d'Italie (1810-1811), au 3e corps de cavalerie (1812), au 1er corps de cavalerie (1813), au grand quartier général de l'armée (1814) et à Besançon (1815), sous-intendant militaire (1817), réformé (1830), retraité (1831), mort en 1852.

le 14 février, nous partîmes de Glogau dans une voiture de réquisition que nous changions à chaque station d'étapes.

Dans les premiers jours de mon arrivée à Glogau, j'avais pris comme domestique un jeune Allemand des environs de Hambourg, nommé Jean Wiench, qui me sert encore aujourd'hui, mais que je crains de perdre parce qu'il est attaqué depuis longtemps d'une terrible maladie. Sa figure douce et agréable me prévint en sa faveur lorsqu'il se présenta à moi, et sans aller aux informations, je l'engageai sur-le-champ, et je m'en suis souvent félicité. Soins intelligents, fidélité, attachement, j'ai trouvé tout cela en lui, et jamais ces qualités précieuses ne se sont démenties un instant. Aussi je l'ai traité moins en domestique qu'en compagnon de fortune, et si je le perds, j'aurai du moins la consolation de l'avoir rendu aussi heureux qu'il a dépendu de moi. Il nous servit de truchement pendant notre voyage.

J'arrivai le 18 février à Berlin. Deux lieues avant d'arriver, notre postillon s'arrêta quelques instants avec un paysan qui venait de la ville. Leur conversation en allemand fut courte, mais animée; nous n'y comprenions rien et n'y fîmes pas grande attention. En continuant notre route, nous entendîmes plusieurs décharges de mousqueterie et en approchant de Berlin nous aperçûmes plusieurs bataillons qui s'exerçaient et qui paraissaient composés d'hommes de nouvelle levée. Nous fîmes arrêter notre voiture, et Jean alla demander quelles étaient ces troupes qui semblaient nous narguer en dirigeant leurs feux de notre côté. Il revint nous apprendre que c'étaient les jeunes gens de Berlin qui s'exerçaient au maniement d'armes, qu'ils attendaient les Russes le soir même, que le paysan rencontré peu de temps auparavant avait donné cette nouvelle au postillon.

Je lui reprochai de ne pas nous l'avoir dit plus tôt, et il se défendit assez mal. En réalité, il avait envie de revoir

des personnes qu'il avait connues à Berlin, et il craignit que la nouvelle ne nous fît rebrousser chemin.

Après un moment d'hésitation, nous jugeâmes que nous étions trop avancés pour reculer, et résolus d'en courir les chances, nous arrivâmes à la porte de la ville. Ce qui nous donnait de l'inquiétude, c'est qu'en route nous avions dû corriger un peu vivement notre postillon qui faisait l'insolent, et, au milieu de ses jurons allemands, nous avions compris par ses gestes ou ses jurons qu'il nous menaçait de se venger lorsque nous serions à Berlin. La nouvelle que nous venions d'apprendre expliquait ses menaces. Puis nous continuâmes notre route. A l'entrée du faubourg où nous nous arrêtâmes, un poste français était établi (1).

J'étais depuis environ trois semaines à Leipzig où le 3e corps de cavalerie devait se réorganiser sous les ordres du général Latour-Maubourg (2). Ce général y était arrivé et il m'avait bien accueilli. Mais rien ne s'organisait et je ne recevais aucun ordre, lorsque, le 3 mars 1813, un officier qui revenait de Magdebourg, où était le quartier général de l'artillerie, vint me dire qu'il avait appris d'une manière certaine que j'étais nommé major de l'artillerie à pied de la garde impériale, en remplacement de Drouot, fait général de brigade et aide de camp de l'empereur. Cette nouvelle me parut si extraordinaire que je refusai d'abord d'y ajouter foi. Cette place était l'objet de bien des ambitions; elle n'avait jamais excité la mienne et je sentais que ce genre de service qui me mettrait en rap-

(1) Il y a ici une lacune dans le manuscrit; Griois n'en dit pas davantage sur son séjour à Berlin, et la page suivante nous transporte en Saxe.

(2) Marie-Victor-Nicolas de Fay de Latour-Maubourg, né en 1768, sous-lieutenant (1782), sous-lieutenant dans les gardes du corps avec rang de lieutenant-colonel (1789), colonel du 3e chasseurs à cheval (1792), général de brigade (24 décembre 1805) et de division (14 mai 1807), comte de l'Empire (22 mars 1814), ministre de la guerre (19 novembre 1819), gouverneur des Invalides en 1821. C'était, dit DUPUY (*Souvenirs militaires*, p. 231), un digne et brave chef.

port avec de grands personnages ne convenait ni à mes habitudes ni à mon caractère. Je regrettais, d'ailleurs, le service de l'artillerie à cheval, le 4e régiment dont j'étais colonel, et peut-être aussi l'Italie et Vérone où l'état-major de ce régiment était encore et où je pensais le rejoindre.

Je n'ai jamais pu savoir comment j'avais obtenu cette place que je n'avais pas sollicitée. J'attribue ma nomination au grand-maréchal Duroc, mon ancien camarade d'école. Je n'avais pas encore trouvé ni cherché l'occasion de me présenter à lui et je ne l'avais pas même vu depuis grand nombre d'années. Mais, d'après ce que me dirent les généraux Pernety et Dulauloy, il avait parlé de moi d'une manière avantageuse à Mayence chez l'empereur et il prenait grand intérêt à moi et à mon avancement. Il m'aurait sans doute poussé plus haut si un boulet de canon ne l'eût enlevé à l'ouverture de la campagne (1).

Je me décidai à aller à Magdebourg pour y apprendre d'une manière certaine si j'étais réellement appelé dans la garde, et le 6 mars 1813, je partis de Leipzig dans une voiture à quatre roues que j'y achetai et que je fis atteler par des chevaux de réquisition. J'arrivai le lendemain au soir à Magdebourg et j'y retrouvai beaucoup de camarades : Derivaux, Verrier, Norguet, le général Aubry, etc., avec lesquels je menai joyeuse vie.

Le lendemain de mon arrivée, je me présentai chez le général Sorbier, qui me confirma la nouvelle de ma nomination à la place de major de l'artillerie à pied, vieille garde, par décret du 26 janvier, et m'en remit le brevet, avec ordre de rejoindre mon nouveau corps à Francfort. Espérant trouver plus de facilité à Leipzig que partout

(1) C'est ainsi qu'agissait Duroc que les contemporains (cf. Mme de Rémusat, *Mémoires*, II, p. 242-244) nous représentent comme un homme sec et froid, inaccessible en apparence au besoin de l'amitié, mais probe, juste et sûr.

ailleurs pour refaire mes équipages, je partis le 12 de Magdebourg. J'emmenai avec moi une jeune Westphalienne qui m'avait été adressée par le commissaire des guerres et qui allait à Leipzig rejoindre son mari, officier dans les troupes de la Confédération. Nous fûmes bientôt de la meilleure intelligence et je la quittai, le 13, à Leipzig après avoir couché la veille à Halle.

Je logeai à Leipzig à l'*Hôtel de Saxe*, où je fus fort bien traité. Le 19 mars, je partis pour Francfort, à petites journées, dans ma voiture que traînaient des chevaux de réquisition. J'avais pris à Magdebourg un second domestique, que je chargeai de conduire deux chevaux de selle que j'avais achetés. Le premier jour je couchai à Naumbourg, le 20 à Erfurt, le 21 à Gotha, le 22 à Vacha, le 23 à Fulda, le 24 à Gelnhausen. J'arrivai le 25 mars, d'assez bonne heure, à Francfort, après avoir dîné à Hanau.

La ville de Francfort est belle, grande et bien bâtie. Elle a des dehors charmants, couverts de jardins et de maisons de plaisance. Partout règnent l'activité la plus industrieuse et la richesse qui en est la suite. La salle de spectacle est jolie, et il y avait alors une des meilleures troupes que j'aie vues en Allemagne. Je logeai d'abord à l'auberge de l'*Empereur romain*, puis chez M. Fingerlin, riche banquier célibataire, où je fus fort bien. Le lendemain de mon arrivée, je vis les officiers supérieurs de l'artillerie de la garde et je me fis recevoir à la tête des compagnies de mon régiment qui cantonnaient dans les environs de la ville. Le 5 avril, je vins m'établir à Vilbel, à deux lieues de Francfort. Ce village était le centre de mes cantonnements. Je conservai mon logement dans la ville, où j'étais obligé d'aller souvent pour affaires de service.

Le village de Vilbel était assez considérable et bien bâti. Il y avait une source d'eaux minérales à peu près semblables à celles de Seltz, et qui, mêlées avec le vin

blanc du pays, faisaient une boisson fort agréable. Je m'occupai sans relâche de réorganiser mon régiment; j'y incorporai un grand nombre de canonniers de la marine; je rétablis un peu la discipline que la campagne de Russie avait presque fait oublier; je mis de l'uniformité dans l'instruction des compagnies formées de tant d'éléments divers; matin et soir elles faisaient dans une espèce de polygone l'exercice à feu du canon.

Pendant mon séjour à Vilbel, nous apprîmes que le général Dulauloy remplaçait dans le commandement en chef de l'artillerie de la garde le général Sorbier, nommé premier inspecteur général d'artillerie. Ce choix étonna tout le monde: Dulauloy était le dernier que les officiers du corps auraient nommé.

Le 16 avril, le général Desvaux, mon ancien camarade et ami, major de l'artillerie à cheval de la garde, qui, comme le plus élevé en grade, commandait toute l'artillerie à Francfort, partit pour l'armée et je revins à Francfort où je le remplaçai. Je m'occupai d'une remonte considérable pour le train et je la pressais d'autant plus qu'il me tardait d'avoir assez d'attelages pour faire campagne.

Je reçus enfin du grand maréchal du palais Duroc l'ordre de rejoindre l'armée avec une batterie d'artillerie à cheval, et, le 4 mai, je vins coucher à Hanau. J'avais avec moi le lieutenant d'artillerie Raoul, en qualité d'adjoint (1), et le chirurgien-major Boileau (2). Mes équi-

(1) Nicolas-Louis Raoul, né à Ronceux (Vosges) en 1788, élève à l'Ecole polytechnique (1806) et à l'Ecole d'application (1808), lieutenant en second (1809) et en premier (1810) dans l'artillerie de ligne, lieutenant en second (1812) et en premier (1813) dans l'artillerie de la garde, capitaine en second au 4e régiment à pied (1814), parti pour l'île d'Elbe, promu chef de bataillon avec rang de major dans l'artillerie de la garde, blessé en avril 1815, et pris à Waterloo, démissionnaire en décembre 1815, appelé à Naples pour être précepteur de Louis-Napoléon, passé ensuite dans l'Amérique du Sud, lieutenant-colonel en 1830, colonel en 1835, maréchal de camp le 19 juillet 1845, mort en 1850 à Paris où il commandait l'artillerie. Cf. CASTELLANE, *Journal*, IV, p. 219.

(2) François Boileau, né en 1786 à Viterne (Meurthe), chirurgien sous-

pages comprenaient trois domestiques, deux canonniers d'ordonnance, cinq chevaux de selle, deux de voiture, et un fourgon attelé de quatre chevaux du train et conduit par deux soldats. Je couchai le 5 à Gelnhausen, le 6 à Schlüchtern, le 7 à Fulda, le 8 à Hünfeld, où je perdis un de mes chevaux de selle d'une inflammation de poitrine, le 9 à Philippstal, dans un château du prince, le 10 à Eisenach, petite ville assez vilaine, mais dont les environs sont fort beaux, le 11 à Gotha, une des villes les plus agréables que j'aie vues en Allemagne, et, le 12, à Erfurt.

Je fus logé à Erfurt dans la chambre que l'empereur Alexandre avait habitée en 1809, et je dus séjourner, parce que des partis ennemis se montraient encore dans les environs. Or l'empereur avait ordonné de ne laisser partir que les détachements de 600 hommes au moins. Je réunis en conséquence à la colonne que je commandais les détachements de marche qui se trouvaient arrêtés à Erfurt et, le 14, je vins coucher à Weimar. La ville est assez laide, mais le parc, qui dépend du château du prince, est fort beau.

Puis nous couchâmes successivement à Iéna, vilaine ville, mais dont les militaires français se rappelleront toujours le nom avec orgueil; à Gera, ville fort agréable, où je fus très bien logé; à Altenbourg, vilaine ville où je perdis un de mes chevaux de voiture; à Rochlitz, à Waldheim et à Meissen. J'arrivai à Dresde le 20 mai au soir. Nos marches depuis Francfort étaient en général très fortes et nous n'avions fait qu'un seul séjour. Aussi les troupes et surtout les chevaux étaient très fatigués.

aide réquisitionné aux hôpitaux militaires de Nancy (1806), sous-aide titulaire au 10e cuirassiers (1807-1809), aide-major au 1er bataillon *bis* du train (1809-1810), puis au régiment d'artillerie à pied de la garde impériale (1810-1815), puis au régiment du train d'artillerie de la garde royale (1815-1820), chirurgien-major au régiment d'artillerie de la garde royale (1820-1830), mis en disponibilité (1830-1834) et en réforme (1834).

Le général Durosnel, aide de camp de l'empereur (1), était gouverneur de Dresde. La route pour rejoindre l'armée étant souvent coupée par les ennemis, il me donna le commandement d'une colonne de marche qui, réunie à celle que j'amenais, formait 1 200 ou 1 500 hommes. Je partis avec elle de Dresde le 22, en prenant les mesures nécessaires pour faire face aux ennemis s'ils se présentaient. Mais j'avais avec moi cent voitures des équipages militaires qui m'auraient fort gêné si j'avais été attaqué, par la longue étendue de terrain qu'elles occupaient. Nous vînmes la première journée bivouaquer à Schmiedefeld, village que les armées avaient dévasté. Le 23, nous couchâmes à Bautzen, et le 24, vers le soir, nous étions à Reichenbach, bourg peu considérable. J'y appris que des partis ennemis rôdaient depuis peu dans les environs, et, dans une reconnaissance autour de notre camp, j'aperçus quelques Cosaques. J'établis en conséquence mes troupes hors de la ville et, pour éviter toute surprise de nuit, je plaçai des grand'gardes dans toutes les directions. Nous partîmes le lendemain, 25 mai, de grand matin, et j'arrivai de bonne heure à Görlitz, où était le quartier impérial.

J'allai aussitôt trouver le général Dulauloy et je partis peu après, pour rejoindre, à sept lieues de là, l'artillerie de réserve de la garde, dont j'avais le commandement. Elle se composait alors des 3e, 4e et 5e compagnies d'artillerie à pied, servant ensemble dix-huit pièces de 12 et six obusiers à grande portée. Le major

(1) Griois a écrit dans son manuscrit *Reille*, qui était, lui aussi, aide de camp de l'empereur. Mais il s'agit ici de Durosnel (Antoine-Jean-Auguste-Henry), lieutenant et capitaine en 1792, chef d'escadron en 1797, colonel en 1799, général de brigade (24 décembre 1805) et de division (16 avril 1809), comte de l'Empire (24 avril 1808). Il venait d'être nommé gouverneur de Dresde, et le 23 mai Napoléon lui donnait le commandement de toutes les troupes françaises qui étaient en Saxe. C'est ainsi que l'année d'avant il avait, pour sa vigilance et sa fermeté, reçu le commandement de Moscou (Mathieu Dumas, *Mémoires*, III, p. 453).

Pache (1) était employé sous mes ordres à cette réserve.

Le 26, nous vînmes bivouaquer à Bunzlau, que presque tous ses habitants avaient abandonné; le 27 et le 28, à Liegnitz; le 29, dans un village à trois lieues de Liegnitz; le 30, à Neumark, petit bourg où le quartier général s'établit. Dans toutes ces marches, ma réserve suivit le mouvement de la vieille garde. Presque tous les jours nous entendions la canonnade. Les corps qui nous précédaient étaient aux prises avec l'ennemi, mais il tenait si peu que mon artillerie n'avait jamais pu le joindre ni tirer un coup de canon. A Neumark, où nous restâmes six jours, j'eus quelques accès de fièvre et je pris un vomitif qui me rétablit. On négociait alors un armistice. Il fut conclu le 4 juin pour six semaines (2), et le même jour, je me remis en route avec le quartier impérial pour venir bivouaquer à Liegnitz, le 6 à Haynau, et le 7 à Bunzlau.

Le 8, j'étais avec mon artillerie en marche sur Görlitz, lorsque le duc de Dalmatie, major général de la garde, me fit appeler et me dit que, selon l'intention de l'empereur, je m'établirais jusqu'à nouvel ordre, au village de Birkenbrück, que nous avions déjà dépassé de quelques lieues; j'aurais avec moi, outre mon artillerie, un escadron de chasseurs à cheval, un escadron de lanciers polonais, le bataillon des vélites de Florence et de Turin, les troupes du génie et le bataillon de marins; je commanderais toutes ces troupes et correspondrais directement avec lui. Assez mécontent de ne pas suivre à Dresde le reste de la garde, je rétrogradai sur-le-champ.

(1) Jean Pache, fils du ministre de la guerre, né à Paris en 1779, élève de l'Ecole polytechnique (1798), lieutenant en second (1801) et en premier (1806), noté par Dulauloy comme un excellent officier qui avait bien servi au siège de Gaëte, capitaine en second (1808) et en premier (1811), chef de bataillon (1813), lieutenant-colonel (1814), colonel (1822) et employé au dépôt central, colonel du 3e régiment (1830), retraité (1832). Il avait été créé baron par Charles X et il mourut à Paris le 23 avril 1843 (Nauroy, *le Curieux*, II, p. 119).

(2) L'armistice de Pläswitz ou de Poischwitz.

Mais, à mon arrivée à Birkenbrück, je fus encore bien plus mécontent. Ce village et ses environs manquaient absolument de vivres et de fourrage, et je fus obligé de répartir mes troupes à deux ou trois lieues de rayon pour les faire subsister. Je restai moi-même, avec une petite partie de mon artillerie, à Birkenbrück.

Le lendemain 9, après avoir pris des renseignements sur les localités, je fis de nouvelles dispositions et vins avec l'artillerie m'établir au village d'Ottendorf, à une lieue de Birkenbrück, et je logeai, avec mon état-major, au château, où nous fûmes assez bien.

Le service commençait à s'organiser et les subsistances étaient assurées pour quelques jours au moins dans les cantonnements, lorsqu'un officier envoyé par Dulauloy m'apporta un ordre du major général. Je devais me rendre sans délai à Waldau et y réunir toutes mes troupes. Cet ordre m'envoyait sur le point qui avait le plus souffert du passage des armées; il me contraria beaucoup et me jeta dans un grand embarras; il était précis et, cependant, les troupes ne pouvaient vivre, réunies en un seul endroit. Je pris sur moi de me rendre avec mon artillerie à Waldau et de laisser le reste de mon monde dans ses cantonnements. Le lendemain 16, je partis donc d'Ottendorf et vins coucher le même jour à Waldau. C'était un village sur la grande route; on n'y trouvait absolument rien, la plupart des maisons étaient brûlées et tous les habitants en fuite. Je me logeai au château où j'eus à peine un abri, et, le même jour, j'envoyai en poste un officier rendre compte au major général des dispositions que j'avais cru devoir prendre. Elles furent approuvées et il paraît que cet ordre de mouvement n'avait été donné que sur la demande du général d'artillerie qui, bien tranquille à Dresde, ne s'embarrassait guère de l'exécution et, en définitive, y tenait fort peu. Pour moi, je prolongeai mon séjour à Waldau aussi longtemps que je pus

y faire vivre mes troupes. Lorsque les ressources du pays furent totalement épuisées, je vins m'établir avec l'état-major d'artillerie à Klitschdorf, village de Silésie au delà de la Queis (1) — où était depuis longtemps mon escadron de lanciers polonais — et je cantonnai dans les villages voisins les compagnies d'artillerie.

Invité par le maréchal Marmont à une chasse qu'il y vint faire de son quartier général de Bunzlau, j'avais pu juger de tous les avantages qu'offrait le cantonnement des Polonais. Mais je ne m'y établis que forcé par la nécessité et sans déposséder leur état-major du château qu'il habitait. Je me contentai d'y demeurer avec lui et j'y restai jusqu'à la rupture de l'armistice. Le château pouvait d'ailleurs facilement contenir plus de monde encore, car, lorsque le maréchal Marmont venait chasser, il y logeait avec une suite nombreuse sans déranger personne. Il paraît que cette superbe habitation, située au milieu des bois et dans un terrain sablonneux et très peu productif, appartenait à un très riche seigneur passionné pour la chasse. Aussi n'avait-il pensé, en bâtissant ce château, qu'à satisfaire son goût et, dans ce dessein, il n'avait rien épargné. Il avait établi dans plusieurs endroits de la forêt des pavillons du meilleur goût et dressé, dans les parties les plus retirées, de vastes râteliers chargés de fourrages, où les cerfs et les chevreuils trouvaient à vivre pendant l'hiver, lorsque la neige couvrait la terre. Nous menions là une vie fort agréable qui ne se ressentait en rien des misères de la guerre. Le maître était absent, mais l'intendant ou homme de confiance était resté et il avait soin de pourvoir abondamment à nos besoins. Nous étions ordinairement une vingtaine à notre table. Elle était fort bien servie, et le gibier surtout abondait. Ceux qui aimaient la société

(1) La Queis ou, comme disent les Allemands, le Queis, le plus grand affluent du Bober.

rendaient visite à une espèce d'inspecteur des forêts. Il avait chez lui plusieurs jeunes dames ou demoiselles qui nous recevaient fort bien, soit par goût, soit par nécessité, et, chaque soir, il y avait petit concert et bal au piano. Nous fîmes aussi quelques parties de chasse dont une ou deux avec le maréchal Marmont.

Ces parties de chasse se faisaient avec un luxe dont on n'a pas d'idée en France. Les gardes forestiers des environs, réunis en grande tenue, dirigeaient, au son de leurs cors, une centaine de paysans ou de paysannes qui, armés de bâtons, chassaient le gibier vers les endroits où nous étions postés, et de vastes toiles ou filets environnaient tout cet espace de bois, de sorte que le gibier qui nous échappait venait s'y faire prendre. Il paraît que les paysans qui dépendaient de Klitschdorf devaient cette corvée au seigneur du lieu, et tous étaient à notre disposition. Dans une de ces chasses, nous prîmes jusqu'à vingt grosses bêtes : cerfs, sangliers et chevreuils.

Une partie de mes journées était employée à la correspondance qu'exigeait le service et aux détails d'instruction des troupes. Le reste du temps jusqu'au dîner était consacré à la lecture — le château renfermait une bibliothèque assez considérable. — Le soir, j'allais en voiture aux environs, attendre à l'affût quelque cerf ou chevreuil, et je venais finir ma journée dans la société des dames de l'inspecteur.

Cette tranquillité fut cependant troublée, surtout dans les derniers temps, par les réquisitions de vivres que le maréchal Marmont voulait frapper sur les villages où cantonnaient mes troupes. Je m'y opposai de tous mes efforts, souvent sans succès : la lutte était trop inégale entre un maréchal de France et moi.

Les conférences entamées à Prague pour traiter de la paix avaient été rompues et l'armistice devait cesser vers le 15 août. On avança la célébration de la fête de

l'empereur, qui eut lieu dans l'armée vers le 10 août. Je réunis dans un dîner au château les chefs et quelques officiers des corps sous mes ordres. Le soir, nous eûmes un petit feu d'artifice et un bal auquel j'invitai toutes les femmes et les filles un peu présentables de nos cantonnements. La journée se passa fort gaiement (1).

Cependant, les corps d'armée qui m'environnaient faisaient déjà des mouvements pour se concentrer, et le maréchal Marmont m'avait prévenu que, d'après les dispositions qu'il avait ordonnées, mes cantonnements allaient se trouver à découvert et qu'ils pouvaient être insultés par des partis de troupes légères qui commençaient à se montrer. J'étais fort embarrassé; je ne recevais de Dresde aucune instruction. Enfin, le 16 août, j'eus l'ordre de me mettre en mouvement et de me diriger sur Dresde. Je vins le 17 avec toute ma colonne bivouaquer à Waldau et, le lendemain, à Ebersbach, à une lieue de Görlitz. Ce fut là que la 6e compagnie de mon régiment, menée par son capitaine, Maillard de Liscourt (2),

(1) Cf. Girod de l'Ain, *Souvenirs*, p. 311 : « L'armistice devait expirer le 16 août, le lendemain de la fête de l'empereur qui se célébrait le 15; cette fête fut, par son ordre, avancée cette fois de cinq jours, c'est-à-dire fixée au 10 août. » Napoléon pressentait, dit Odeleben (*Napoleons Feldzug in Sachsen*, p. 154), que le 15 août 1813 l'appellerait à des affaires plus importantes que le 15 août des années précédentes, et l'officier saxon ajoute qu'il y eut à Dresde une grande revue, un banquet donné à la garde, un feu d'artifice, mais que l'empereur fut tout le jour extraordinairement grave et pensif, que « tout semblait lui causer plus d'ennui que de plaisir ». Cf. Boulart, p. 287, et Marbot, III, p. 257.

(2) Edouard-Louis Maillard de Liscourt, né à Langres en 1778, canonnier (1798), fourrier (1801), sergent (1802), sergent-major (1803), lieutenant en second (1804) et aide de camp de Sorbier, passé dans la garde (1806), lieutenant en premier (1808), capitaine en second (1809) et en premier (1812), lieutenant-colonel (1813) et employé à l'état-major général de l'artillerie, colonel (1823) et directeur de l'arme à Bayonne, à La Rochelle, à Nantes, retraité en 1832. Cf. sur lui les *Souvenirs* de d'Espinchal, II, p. 330. Il aurait refusé d'exécuter l'ordre de faire sauter le magasin à poudre de Grenelle; mais, quoi qu'en dise Mme de Boigne (*Mémoires*, I, p. 349-352), il a, comme écrit Pasquier (*Mémoires*, II, p. 286), cherché à se faire valoir, et l'ordre ne fut pas donné. Cf. l'étude de L. Grasilier dans le Bulletin de 1906 de la Société d'histoire contemporaine.

me rejoignit avec huit bouches à feu; ce qui portait à trente-deux les pièces de la réserve que je commandais. Le chef de bataillon Cappelle arrivait en même temps (1). Les troupes d'infanterie et de cavalerie que j'avais avec moi pendant l'armistice me quittèrent aussi ce jour-là et rentrèrent dans leurs divisions.

Nous restâmes à Ebersbach jusqu'au 20 et j'y appris que par décret du 16 j'avais été nommé baron de l'Empire (2). Le 20, à 4 heures après midi, je partis d'Ebersbach avec ma réserve et arrivai à minuit à Löbau. Le lendemain, nous bivouaquâmes à Löwenberg où nous séjournâmes, et le 23, revenant sur nos pas, nous bivouaquâmes à deux lieues en arrière de Görlitz, le 24 à Wurschen, à deux lieues de Bautzen, et le 25 à Schmiedefeld.

Le 26 août, on se mit en marche de bonne heure (3). Les troupes de la garde étaient réunies et l'empereur à leur tête. De nombreuses colonnes de toutes armes couvraient la route et marchaient en ordre serré. Des officiers d'ordonnance, venant de Dresde, se succédaient rapidement et apportaient des dépêches à l'empereur qui hâtait de plus en plus notre marche. Le canon commençait à se faire entendre. Enfin, vers les 11 heures du

(1) Antoine-Laurent Cappelle, né le 8 août 1777 à Toulouse, élève de l'École polytechnique (1795), lieutenant en second (1797) et en premier (1802), aide de camp à trois reprises du général Dulauloy, capitaine aux pontonniers (1804), puis dans l'artillerie (1806), chef de bataillon à l'état-major (1809), puis dans l'artillerie (1812), puis dans la vieille garde (1813), lieutenant-colonel (1815), colonel (1823) et, comme Griois, directeur d'artillerie à Mézières (1823), commandant le 2e à pied (1828), mort en activité à Strasbourg le 10 novembre 1828.

(2) D'après le registre des lettres patentes, sa nomination daterait du 11 novembre (Campardon, *Liste de la noblesse impériale*, p. 89).

(3) Napoléon voulait, le 24 août, se jeter de Görlitz par Pirna sur les derrières de l'armée autrichienne; mais Dresde devait tenir au moins jusqu'au 28, et Gourgaud, envoyé dans la ville, revint annoncer qu'elle était attaquée et qu'elle serait enlevée le 26 si l'empereur n'accourait pas. Napoléon accourut; pendant que Vandamme se portait sur les derrières des Autrichiens, il marcha sur Dresde. « Une heure plus tard, a dit Dedem (*Mémoires*, p. 330), c'en était fait, et Dresde, malgré les talents de Saint-Cyr, eût succombé. » Cf. Boulart, p. 289.

matin, nous arrivâmes sur la hauteur d'où l'on domine Dresde et nous vîmes l'armée ennemie qui attaquait sur tous les points la partie située sur la rive gauche de l'Elbe. Un feu très vif régnait sur tout ce développement; les troupes du corps de Saint-Cyr, qui défendaient la ville, accablées par les alliés, avaient dû abandonner tous les dehors et se retirer dans l'intérieur; quelques redoutes étaient déjà emportées. Mais l'empereur entrait à Dresde. La garde se précipite, elle couvre le pont qui réunit les deux rives et bientôt nous reprenons l'offensive. A peine à la porte de Dresde, sur la rive droite, je reçois l'ordre de passer sur la rive gauche avec mon artillerie. Mais, ce mouvement exécuté, je reçois contre-ordre. Trois compagnies repassent sur la rive droite. Resté avec une seule, la 4e, sur la rive gauche, je me portai hors de la porte de Pirna où un feu très vif était engagé et où je mis cette compagnie en batterie. Avant d'y arriver, la compagnie que je conduisais perdit son sergent-major et plusieurs canonniers par le feu de plusieurs pièces qui enfilaient la rue qui menait à la porte de Pirna. Des obus et des boulets lancés par les batteries ennemies parvenaient en ce moment jusqu'au centre de la ville.

Les alliés occupaient alors à notre gauche un moulin et quelques maisons sur les bords de l'Elbe, et à notre droite, la promenade dite Gross-Garten ou Grand Jardin. Ils avaient aussi plusieurs batteries sur la route de Pirna et dans tout l'intervalle qui séparait le moulin du grand jardin. Leur position était très rapprochée de la ville et leur feu très meurtrier. Leur infanterie, qui garnissait le Grand Jardin et qui nous prenait en flanc, nous incommodait fort, et les murs dont elle se couvrait la dérobaient presque à nos coups. Aussi, nous gagnions peu de terrain. Mais vers le soir, une colonne d'infanterie de la jeune garde se porta vers les moulins occupés par la droite de l'ennemi, pendant qu'une autre colonne

se présentait vers le Grand Jardin, et après une attaque très vive, ces deux points furent enlevés. Le feu cessa à la nuit close et l'adversaire se retira dans ses positions du matin. Nous bivouaquâmes sur la place où nous avions combattu, au milieu des morts et des blessés, à la lueur de l'incendie du moulin et des maisons où les obus avaient mis le feu. Durant la nuit, mes trois autres compagnies me rejoignirent.

A la pointe du jour du 27, le canon se fit entendre sur notre droite, et vers les 7 heures un officier d'ordonnance m'apporta l'ordre de l'empereur de me rendre aussitôt avec ma réserve hors la porte de Plauen. Après avoir mis mon artillerie en marche, je me portai au galop au lieu indiqué, où je trouvai le général Drouot; j'allai avec lui reconnaître le terrain que je devais occuper. Il faisait une pluie battante; elle avait commencé au jour et dura jusqu'à la nuit presque sans interruption. Nous nous dirigeâmes vers Plauen, en avant d'une redoute, où l'empereur était alors, et se tint pendant cette journée (1).

L'ennemi occupait en force les hauteurs de Plauen par plusieurs lignes déployées et de fortes masses d'infanterie et de cavalerie, disposées en colonnes sur quelques points. De nombreuses batteries en avant de leur front faisaient un feu soutenu sur nos troupes qui en souffraient beaucoup et qui n'avaient pour y répondre que des pièces de petit calibre. La pluie empêchait l'infanterie de faire usage de ses armes et, durant toute cette journée, on n'entendit que le bruit du canon, et n'employa d'autres armes que le sabre et la baïonnette (2).

(1) Cette redoute était la lunette dite lunette IV; cf. ASTER, *Schilderung der Kriegsereignisse in und vor Dresden*, p. 100-103, et Mathieu DUMAS, *Mémoires*, III, p. 520.

(2) GIROD DE L'AIN (*Souvenirs*, p. 316) assure qu'on avait de la boue jusqu'aux genoux et que s'il avait fallu faire usage des fusils, il ne serait pas parti un coup sur vingt. Cf. VIONNET DE MARINGONÉ, *Souvenirs*, p. 127 « Vers midi, aucun fusil ne faisait plus feu. »

Bientôt la tête de mon artillerie arriva et je mis successivement en batterie ses trente-deux pièces. Les chefs de bataillon Pache et Cappelle commandaient chacun deux batteries. Nous obtînmes promptement une supériorité marquée sur l'ennemi; ses lignes et ses batteries prirent des positions plus éloignées. Mais je portai en avant chaque compagnie, je redoublai le feu et nous arrivâmes ainsi à une très petite portée de l'adversaire, qui se retirait toujours devant nous en ne ripostant qu'assez faiblement. C'est alors qu'un des boulets de ma réserve atteignit mortellement le général Moreau (1). Oubliant ce qu'il devait à sa patrie et à ses anciens frères d'armes, ce général était alors dans les rangs ennemis, près de l'empereur Alexandre; il perdit en même temps et la vie et la gloire dont il s'était précédemment couvert.

Cependant, le but de l'empereur était rempli. Notre artillerie avait repoussé l'attaque de l'ennemi et tenu ses forces en respect, tandis que notre cavalerie manœuvrait sur ses flancs. Je reçus ordre de ne plus tirer et de regagner notre premier emplacement. Il était alors 4 ou 5 heures du soir et notre feu n'avait été interrompu que pendant de courts intervalles dans les mouvements et les manœuvres que je fis faire à mon artillerie pour changer sa direction, selon les positions que prenait l'adversaire.

L'ordre de retraite me contraria. Je prévoyais que ce mouvement rétrograde allait donner une nouvelle ardeur à l'ennemi et rallumer son feu. Pourtant, il fallait obéir, et j'ordonnai la retraite par échelons, au pas, et en redoublant le feu des pièces qui ne marchaient pas. Ce que j'avais prévu arriva : l'ennemi, ramenant toutes ses pièces sur la ligne, fit un feu extrêmement vif et je perdis alors presque autant de monde que j'en avais

(1) Cf. Girod de l'Ain, *Souvenirs*, p. 315, et Aster, *Schilderung*, p. 294-295.

perdu jusque-là. Enfin, vers les 6 ou 7 heures, nous fûmes hors de portée, en avant de la redoute où était l'empereur et, de part et d'autre, on cessa de tirer. Dulauloy vint me féliciter de la belle conduite de la réserve; l'empereur, disait-il, l'avait toujours retenu, il n'avait pu venir partager nos dangers, et il était désolé!

Mouillé jusqu'aux os, je m'approchai des feux des bivouacs établis dans la redoute où était l'empereur et je reçus les félicitations d'un grand nombre des officiers qui entouraient Napoléon. Ainsi que l'empereur, ils avaient reçu la pluie pendant toute la journée; ils étaient couverts de boue, et les ailes de leurs chapeaux, baignées d'eau et retombant sur leur visage, leur donnaient l'air le plus grotesque (1).

Pendant que je me réchauffais au feu de l'empereur, un officier, dépêché par Murat, lui apporta la nouvelle des succès que le roi de Naples venait d'obtenir. L'empereur qui, jusque-là, ne connaissait pas encore d'une manière certaine le résultat de la bataille, nous dit en élevant la voix et la figure rayonnante : « Messieurs, notre succès est complet, le roi de Naples, avec sa cavalerie, a culbuté toute la gauche de l'ennemi et 10 000 prisonniers sont restés entre ses mains. » Et il envoya des officiers d'ordonnance annoncer la nouvelle aux troupes. Bientôt après, les premières colonnes de prisonniers arrivèrent (2). Il fit venir un général autrichien, l'inter-

(1) « Napoléon rentre en ville. L'eau coule de tous ses vêtements. Les retroussis de son chapeau, battus par la pluie, sont pendants sur ses épaules. Tout son monde est dans le même état. » (Fain, *Manuscrit de mil huit cent treize*, II, p. 285). Cf. Odeleben, p. 176 : « Des manches et du pan de la redingote grise coulait la pluie, et le bord du chapeau pendait sur la nuque»; Girod de l'Ain, *Souvenirs militaires*, p. 316 : « Il était mouillé jusqu'aux os et crotté à l'avenant; son chapeau détrempé tombait en partie sur ses épaules, comme celui du fort de la halle qui va charger sur sa nuque un sac de farine »; Grabowski, *Mémoires militaires*, p. 111; etc.

(2) Cf. Dedem, p. 331 : « Les colonnes de prisonniers arrivaient de tous côtés. On ne se fait pas d'idée de la déroute de l'ennemi, ses canons aban-

rogea quelque temps, et s'apercevant qu'il était blessé, le fit panser devant lui par son chirurgien (1). Le feu ayant cessé de toutes parts, et la nuit s'approchant, Napoléon rentra en ville et je bivouaquai avec mon artillerie dans l'endroit où je me trouvais. D'après les rapports que j'avais demandés à mes capitaines, j'eus dans cette journée environ le quart de mes hommes et la moitié des chevaux de trait tués ou blessés grièvement.

Au commencement de l'action, M. Béranger, mon adjudant-major, étant près de moi, reçut à la cuisse une blessure profonde, causée par un éclat d'obus ou une balle, ce qu'il n'a jamais su précisément. Je le renvoyai aussitôt à Dresde, où nous dûmes le laisser, faute de moyens de transport, lorsque la ville fut abandonnée. Il fut fait prisonnier. Je l'ai revu depuis; il est guéri, mais il restera boiteux (2).

Peu s'en fallut que dans la même journée je ne fusse enlevé par un boulet de canon. Pénétré par le froid sous la pluie qui tombait à torrents, j'avais mis pied à terre pour me réchauffer; un boulet emporta la jambe à mon cheval que je tenais par la bride, et je montai pendant le reste de l'action celui d'un trompette du train.

donnés, ses bagages culbutés, généraux, officiers et soldats pêle-mêle jetant leurs armes pour qu'on ne les tuât point. »

(1) « L'empereur, dit FAIN, *Manuscrit de mil huit cent treize*, p. 284), trouve à son bivouac le général Metzko; un colonel et plusieurs officiers autrichiens blessés sont avec lui. Il les fait asseoir et ordonne qu'on panse leurs blessures. » Cf. ODELEBEN, p. 176-177: au soir, Metzko demanda d'être renvoyé sur parole, l'empereur répondit sarcastiquement qu'il ne voulait pas priver un général autrichien de cette occasion d'aller à Paris baiser la main de la fille de son souverain.

(2) Amable-Alexandre Béranger, né à Montargis en 1782, élève à l'Ecole polytechnique (1801) et à l'Ecole d'application (1803), lieutenant en second (1805) et en premier (1807), capitaine en second (1809), passé dans l'artillerie de la garde où il est successivement lieutenant en premier (1810), capitaine en second (1812) et capitaine en premier (1813), blessé à la bataille de Dresde et prisonnier de guerre (12 novembre 1813), rentré en France (20 juillet 1814), commandant l'artillerie à Auxerre, Laon, Vitry et Cambrai (1815-1821), retraité avec une pension de 1 800 francs en décembre 1821.

Le lendemain 28 août, je reçus vers le soir l'ordre de me porter sur la route de Pirna et d'y prendre position à deux lieues de Dresde. J'y arrivai à la nuit et nous bivouaquâmes sur les bords de l'Elbe. Nous y restâmes la journée suivante. Le fleuve nous séparait du château de Pillnitz, célèbre par la coalition de tous les rois contre la France au commencement de la Révolution (1).

Le 30, je reçus ordre de rentrer à Dresde, et je fus logé avec mon artillerie dans la Neustadt, sur la rive droite du fleuve. J'y passai trois jours et nous apprîmes alors la triste nouvelle de la défaite que Vandamme avait éprouvée le 30 à Kulm. Cet événement arrêta la marche victorieuse de notre armée, rendit presque nuls les résultats brillants de la bataille du 27 et nous obligea depuis à agir défensivement. On recueillit et on réarma à Dresde les restes désorganisés de ce corps.

Macdonald ayant été battu par Blücher dans la Lusace (2), l'empereur se dirigea de ce côté avec sa garde et quelques autres troupes, et le 2 septembre, vers le soir, je reçus l'ordre de me porter sur la route de Kœnigsbrück. Nous bivouaquâmes après avoir fait deux lieues et repartîmes dès qu'il fit jour. Nous passâmes à Kœnigs-

(1) Griois partage l'erreur de ses contemporains sur les conférences de Pillnitz. Peyrusse n'écrivait-il pas à son frère qu'il avait vu à Pillnitz le salon où l'on avait décidé de marcher sur Paris? (*Lettres de Peyrusse*, p. 68.) La déclaration du 27 août 1791 porte que l'empereur d'Allemagne et le roi de Prusse, après avoir entendu le comte d'Artois, regardent la situation de Louis XVI comme un objet d'un intérêt commun à tous les souverains de l'Europe, qu'ils réclament le secours des autres puissances pour « affermir en France les bases d'un gouvernement monarchique » et qu'*alors et dans ce cas* ils agiront avec les forces nécessaires. Mais, comme disait l'empereur Léopold, le *cas* n'existerait pas puisque l'Angleterre ferait défaut, et Mallet du Pan qualifiait la déclaration d'« auguste comédie ». Seulement, les émigrés crièrent que l'Europe se coalisait en leur faveur et le peuple français, toujours simpliste, crut que les rois projetaient une croisade contre lui.

(2) A la bataille de la Katzbach (26 août 1813) et Napoléon s'y attendait : « Je crains, disait-il le 27 à Gersdorf, je crains pour Macdonald: il est brave, il est bon, il m'est dévoué, mais il n'est pas heureux »; cf. Marbot, III, p. 283.

brück et après une marche extrêmement fatigante, nous arrivâmes le 4, à 2 heures de la nuit, au bourg de Kamenz. Il était tellement encombré de troupes que je ne pus y trouver place pour mon artillerie et j'allai m'établir dans une plaine, à une demi-lieue plus loin, après avoir entouré mon parc de grand'gardes que je crus nécessaires, puisque j'ignorais où étaient nos troupes et si l'ennemi était proche. Je me remis en route à la pointe du jour et vins bivouaquer à Hochkirch, à deux lieues en avant de Bautzen. L'empereur s'y trouvait avec toute sa garde, qui avait poussé devant elle le corps de Blücher, dont l'arrière-garde était en présence. Mais Blücher paraissait décidé à éviter tout engagement sérieux et à reculer devant nous (1). L'empereur retourna à Dresde; le 5 au soir, la garde prit la même direction et je vins bivouaquer à une lieue en arrière de Bautzen. Le 6, continuant le mouvement, je bivouaquai à Schmiedefeld, et le 7 je rentrai à Dresde, après une course sans résultat et très fatigante pour les attelages d'artillerie.

Je repartis le lendemain et bivouaquai à une lieue et demie de Dresde, au village de Dobritz, sur la route de Pirna, et jusqu'au 2 octobre nous fîmes presque tous les jours des marches et contre-marches, toujours dans le

(1) Odeleben (p. 184) écrit ici des lignes intéressantes : « L'empereur avait passé la nuit au presbytère de Hochkirch tandis que deux maisons de paysans livrées aux flammes éclairaient le ravage effréné de ses soldats qui couraient aux bivouacs avec les croix de bois du cimetière. Il arriva ainsi à une ferme abandonnée, s'assit fatigué sur de la paille et passa plus d'une heure dans les plus graves et profondes réflexions. Tout était silencieux autour de lui, pas de canonnade, pas de bruit de bataille. Ses milliers de soldats passaient sans but et n'avaient affaire au plus qu'avec quelques régiments de Cosaques qui, épars tout autour, protégeant la retraite des leurs, avaient détruit les passerelles en planches des ruisseaux. Blücher reculait devant lui aussi volontiers que naguère à Löwenberg. Peu à peu s'évanouissait cette illusion qui l'aveuglait et lui faisait croire qu'il poussait devant lui ses ennemis, et il songeait qu'ils pouvaient bien le fatiguer systématiquement, qu'il dépendait d'eux en quelque sorte de le mener où ils voudraient. » Voir aussi les remarques de Boulart, p. 293, sur l'« indécision » de l'empereur.

même sens : la défection de l'Autriche nous mettait dans une position critique et il en résultait de l'incertitude dans nos mouvements. Qu'on en juge. Le 9, j'allai à Mügeln, à une lieue de Dobritz. Le 12, je retournai à la Neustadt à Dresde. Le 14, je revins à Dobritz. Le 15, je bivouaquai à une lieue en avant de Pirna, près du fort de Kœnigstein. Le 16, je rétrogradai sur Pirna; le 20, sur Mügeln et le 21, sur Dobritz. Le 2 octobre, j'allai à Dresde passer la revue de l'empereur. Mais cette revue n'eut pas lieu; je reçus contre-ordre en route et vins m'établir à Plauen, village à une lieue de Dresde, sur la route de Freiberg.

Pendant ces vingt jours passés en marches et contremarches, je chassai beaucoup; le pays que nous parcourions sur les bords de l'Elbe était réservé pour la chasse du roi et abondait en lièvres, faisans et perdrix.

Le 6 octobre, l'empereur se détermina à quitter Dresde et à marcher à la rencontre de Blücher qui, après avoir passé l'Elbe près de Wittenberg, se dirigeait sur Leipzig. Nous bivouaquâmes à Kobitzsch, à trois lieues de Dresde, et le lendemain à Schieritz, à deux lieues au delà de Meissen que nous traversâmes. Cette petite ville est dans une situation charmante sur les bords de l'Elbe qu'elle domine. Mais les chemins étaient étroits, fort mauvais, encombrés par les nombreuses colonnes qui suivaient la même direction, et la marche fort difficile, fatigante. Le roi de Saxe, fidèle à ses engagements, marchait au milieu de nous, dans une même voiture avec la reine et la princesse sa fille; le régiment de grenadiers de sa garde l'accompagnait et notre armée voyait avec le plus vif intérêt ce vieillard, obligé de quitter sa capitale et de s'abandonner à toutes les chances de la guerre (1).

(1) « Qu'est venu, dit Noël, *Souvenirs militaires*, p. 225, qu'est venu faire dans cette bagarre ce pauvre monarque? Sa cour nous encombre, mais nous sommes pour le roi, sa famille et leur suite, pleins de respect. »

Le 8 octobre, après une marche très longue dans de très mauvais chemins, j'arrivai, peu de temps avant la nuit, au village de Lonnewitz, à gauche de la route et à une lieue de la petite ville d'Oschatz. J'avais ordre de m'y établir. Ordinairement mes chevaux d'attelage, ainsi que les soldats du train, bivouaquaient près du lieu où mon artillerie était parquée. La proximité de l'ennemi, la crainte d'être attaqué à l'improviste et la difficulté d'abriter tous les chevaux rendaient cette mesure nécessaire. Mais ce jour-là, me trouvant à peu de distance de la garde et du quartier impérial, disposant d'un grand nombre d'écuries et de granges, voyant qu'une pluie froide commençait à tomber, je décidai de loger dans le village les chevaux du train que les marches précédentes avaient mis sur les dents. J'établis quelques grand'-gardes aux différentes issues et j'allai, avec mon état-major, m'établir chez le meunier, dans une chambre assez propre et garnie de paille fraîche.

Depuis longtemps je ne m'étais trouvé aussi bien. J'avais pu me procurer quelques vivres et j'invitai le commissaire des guerres et quelques officiers. Vers 9 heures, au moment où nous nous préparons à faire honneur à notre soupe et au plat copieux de haricots qui l'accompagne, des cris se font entendre dans la cour, ils redoublent, ils annoncent l'effroi et croyant que l'ennemi a pénétré jusqu'à nous, nous sautons sur nos armes. Mais mon chirurgien-major Souchotte (1) avait entr'ouvert la fenêtre; il s'écrie, en nous regardant d'un œil égaré : « Le feu, messieurs, le feu! » Nous apercevons les flammes,

(1) Jean-Baptiste Souchotte, né en 1772 à Germiny (Meurthe), chirurgien de 3e classe (1793) et employé à l'armée de la Moselle (1793-1797), rentré au service comme chirurgien de 2e classe à l'armée du Rhin (1800-1801), attaché à l'artillerie de la garde (1803), chirurgien-major (1810) : « homme de mérite » (BOULART, p. 161); « grand faiseur de projets, toujours prêt à gagner des batailles et à panser les malades du fond de son cabinet » (PION, *Mes campagnes*, p. 354).

nous nous précipitons tous ensemble vers l'étroit escalier qui conduit à la cour, nous trouvons les écuries et les granges qui flambent et mon fidèle Jean m'aborde en pleurant et me dit : « Nos chevaux sont brûlés. » Sur-le-champ, je donnai ordre de sortir de cette cour le fourgon qui portait nos effets, ainsi que les chevaux que le feu n'avait pas encore atteints. Mais toutes mes craintes se portaient sur les chevaux de mon artillerie répandus dans les écuries du village et que le feu, progressant avec la rapidité de l'éclair, allait bientôt dévorer. Je fis battre la générale et sonner à cheval. En moins d'un quart d'heure, tout le village, assez considérable, mais dont les maisons de bois étaient couvertes de paille, fut embrasé. Les flammes s'élevaient de toutes parts, et le bruit des fusils de nos canonniers qui prenaient feu se mêlait au pétillement de l'incendie, au fracas des poutres croulantes et aux gémissements des habitants. Au bout d'une heure, tout Lonnewitz, à l'exception d'un très petit nombre de maisons, fut réduit en cendres. Celle même où j'étais, quoique bâtie en pierre et couverte en tuiles, ne put échapper. Cependant, au signal de la générale, toutes les troupes d'artillerie s'étaient rendues au parc. Je fis passer la revue des chevaux et j'appris avec une bien vive satisfaction que trois ou quatre seulement étaient brûlés.

Le feu ayant cessé et l'ordre étant rétabli, nous nous réunîmes au bivouac, couverts de boue et entièrement mouillés par la pluie qui n'avait cessé de tomber. Chacun raconta ce qu'il avait vu et ce qui lui était arrivé dans la bagarre. Plusieurs, en descendant à la hâte et dans l'obscurité l'étroit escalier qui conduit dans la cour, s'étaient laissé tomber et ils avaient perdu, les uns leur chapeau, les autres leurs chaussures ou leur sabre. Quant à moi, au premier cri j'avais repris mon habit et mon sabre que j'avais quittés ainsi que mes bottes pour être

plus à mon aise; mais, faute de temps, j'étais descendu en les tenant à la main et je perdis une de mes pantoufles dans l'escalier, l'autre resta dans la boue dont la cour était remplie et je fus nu-pieds jusqu'à la fin de l'incendie.

La cause de l'accident fut une chandelle. Le soldat du train qui conduisait mon fourgon l'avait laissée près d'un tas de paille qu'elle enflamma; le feu se communiqua si vite que ce soldat eut à peine le temps de sortir de l'écurie. Trois de mes chevaux, dont un m'avait coûté quarante louis, furent brûlés ainsi que leurs harnachements. Mon adjudant-major Henraux en perdit deux.

J'envoyai aussitôt mon rapport au général Dulauloy et je me remis en route à la petite pointe du jour, non sans regret de voir ce malheureux village presque entièrement réduit en cendres par un de ces accidents si fréquents à la guerre. A peine en route, je reçus, par un officier d'ordonnance, l'ordre de hâter le plus possible la marche de ma réserve et je ne pensai pas sans frémir aux suites funestes que cet événement pouvait avoir et pour moi et pour le salut de l'armée si les chevaux de mes attelages avaient été brûlés dans leurs écuries, comme cela était à craindre et comme cela serait certainement arrivé si le feu s'était déclaré une ou deux heures plus tard, lorsque dormaient les soldats. Quant à moi, à coup sûr, j'étais perdu et cependant je n'aurais eu aucun tort à me reprocher. A quoi tient souvent la destinée!

Nous bivouaquâmes cette nuit-là à Tadelwitz, à une lieue en deçà d'Eilenbourg, et le lendemain à Laussig, à une lieue en deçà de Düben, sur la route de Wittenberg.

L'intention de l'empereur était de se porter sur Wittenberg, menacé par un corps ennemi (1). J'allai le 11

(1) Il écrivait, en effet, le 9 octobre à Cambacérès qu'il laissait Saint-Cyr à Dresde et Murat sur la haute Mulde, qu'avec le reste de son armée il manœuvrait pour faire lever le siège de Wittenberg et remporter une nouvelle victoire qui aurait une grande influence sur les affaires.

coucher à Kemberg où je n'arrivai que fort tard, après une longue marche que des chemins horribles et abîmés par les pluies avaient rendue extrêmement pénible. Nous restâmes le lendemain dans cette petite ville qui me parut misérable. De là nous entendîmes le canon de Wittenberg.

Le 13 octobre, l'empereur changea de dispositions (1) et nous revînmes à Düben. Nous bivouaquâmes en avant de cette ville. Près de là, une affaire sérieuse faillit avoir lieu entre un régiment de cuirassiers commandé par le colonel Dujon (2) et mon artillerie. Ce régiment était en marche; il voulut traverser notre colonne vers le centre et il avait déjà arrêté de force un caisson de la 4e compagnie, lorsque le capitaine Bitsch (3) qui la commandait fit croiser la baïonnette à ses canonniers et repousser vigoureusement les cuirassiers; un de leurs chevaux fut blessé. A l'instant, les sabres se tirent, les canonniers serrent leurs rangs et probablement le sang aurait coulé lorsque j'accourus, attiré par le bruit. Je parvins, avec le colonel des cuirassiers, à rétablir la paix. Il porta plainte contre le capitaine Bitsch au quartier général, mais je parlai de mon côté et il ne fut plus question de rien.

Le 14, je me remis en route avant le jour avec mon

(1) Il avait appris la défection des Bavarois et résolu d'opérer sur le Rhin, et non plus sur Magdebourg; « l'empereur, dit-il lui-même, changea donc avec ces circonstances imprévues ».

(2) Michel-Menou Dujon, né à Loudun en 1776, sous-lieutenant (1792), puis lieutenant (1799) au 11e cavalerie, lieutenant (1801), puis capitaine (1803), puis chef d'escadron (1807) aux grenadiers à cheval, colonel du 4e cuirassiers (1812), maréchal de camp (8 septembre 1815), retraité (1830), mort à Sassay (Indre-et-Loire) en 1841.

(3) Jean-Augustin Bitsch, né à Toul en 1785, élève de l'Ecole polytechnique (1801), lieutenant en second (1806) et en premier (1808), passé dans la garde comme lieutenant en premier (1809), capitaine en second (février 1812), capitaine adjudant-major (octobre 1812), major au 8e régiment à pied (juin 1814), major dans la garde, blessé mortellement à Waterloo. (Martinien, *Tableaux*, p. 105.) C'était, a dit Boulart, p. 297, un « officier aussi énergique que méritant »; voir aussi Pion, p. 319-320.

artillerie. Après une marche très fatigante, nous arrivâmes vers minuit à Leipzig, et nous établîmes nos bivouacs hors de la porte de Wurzen (1). La ville et les environs étaient occupés par nos troupes qui arrivèrent successivement pendant la journée du 15. L'empereur était là, ainsi que le roi de Saxe, et quoiqu'on s'attendit à une bataille prochaine, on ne prévoyait pas qu'elle aurait lieu si tôt et si près. Nous passâmes la journée du 15 à nous divertir dans la ville où toutes les boutiques, tous les établissements étaient ouverts comme en pleine paix. Je rentrai le soir à mon bivouac, et j'y reçus dans la nuit l'ordre de suivre le lendemain matin le mouvement de la garde avec mon artillerie. En conséquence, j'ordonnai qu'elle fût attelée et prête à marcher dès la pointe du jour. Mais ce ne fut que vers les 7 heures que notre mouvement commença.

Je suivis avec mon artillerie la route de Laussig. Elle était encombrée de troupes de toutes armes qui formaient de longues colonnes; celles d'artillerie marchaient sur la chaussée, et celles d'infanterie et de cavalerie sur les côtés de la route; mais toutes ces troupes marchant ensemble vers un même but se gênaient mutuellement et l'on avançait lentement et assez en désordre. L'empereur nous rejoignit à peu de distance de la ville et nous dépassa bientôt. Il était dans sa voiture avec Berthier, et son état-major le suivait à cheval. Il y avait environ trois quarts d'heure que nous l'avions perdu de vue, lorsque nous entendîmes trois coups de canon en avant de nous, et qui paraissaient assez rapprochés. Il y eut, peu de temps après, de nouvelles décharges; bientôt le feu s'engagea sur toute la ligne et la bataille commença.

Aux premiers coups de canon, des officiers d'ordonnance et d'état-major, porteurs d'ordres de l'empereur,

(1) Au village de Reudnitz, dans les Kohlgärten, à une demi-lieue de Leipzig, au point d'intersection des routes de Taucha et de Wurzen.

arrivèrent au galop; les rangs se serrèrent; chaque corps eut une direction fixe, et en moins d'un quart d'heure cette masse, qui n'offrait à l'œil que désarroi et confusion, se déploya avec la plus grande régularité et s'avança vers l'ennemi dans le plus bel ordre. C'est un des plus admirables mouvements de troupes que j'aie vus.

Je continuai de marcher encore quelque temps avec mon artillerie et je m'établis ensuite sur la droite de la route où les autres troupes de la garde étaient arrêtées. Près de là, sur une petite éminence, l'empereur examinait la position des alliés et donnait ses ordres d'attaque. Depuis la veille, l'ennemi formait avec ses troupes un demi cercle autour de Leipzig, de l'Elster à la route de Landsberg qu'il occupait par sa droite. Mais ses plus grandes forces étaient réunies à deux lieues de la ville, entre l'Elster et la route de Laussig, en avant des villages de Liebertwolkwitz et de Wachau que nous tenions et dont le village de Probstheida, où j'avais fait halte avec la garde, n'était éloigné que d'une demi-lieue.

Le dessein de l'empereur, en partant de Leipzig, était de livrer bataille et d'assaillir l'ennemi. Mais il paraît qu'il fut prévenu dans ce projet, car il était, dit-on, encore dans sa voiture lorsque l'ennemi tira les trois coups de canon pour donner le signal d'attaque. Quoiqu'il ne s'attendît pas à ce mouvement qui dut changer quelques-unes de ses dispositions, son génie en eut bientôt embrassé de nouvelles. Vers les 9 ou 10 heures, l'ennemi ayant eu quelque avantage vers le centre, l'empereur fit marcher sur ce point des forces considérables d'infanterie et de cavalerie, et je reçus ordre de les appuyer avec les trente-deux bouches à feu de réserve de la garde. Je me portai en avant dans la direction de Wachau, et je commençai le feu; la canonnade devint terrible et continua ainsi toute la journée, sauf quelques courts intervalles où elle se ralentissait faute de munitions. Cependant

notre attaque réussissait, nos troupes culbutaient tout ce qui se trouvait devant elles, et je ne restais guère plus d'une demi-heure à chaque position, que je quittais ensuite pour me porter à une autre plus avancée.

Dans une des dernières que j'occupai, j'avais en face de moi une batterie formidable soutenue par plusieurs carrés de grenadiers russes. Quoique l'artillerie nous fît beaucoup de mal, je ne répondis à son feu que par la moitié de la mienne et je dirigeai l'autre moitié sur les carrés d'infanterie. L'effet fut prodigieux; comme nous étions à petite portée, aucun coup n'était perdu, et chaque boulet faisait une large brèche dans ces masses qui ne bougeaient que pour resserrer leurs rangs. Bientôt ces carrés furent abattus et l'artillerie qu'ils appuyaient, obligée de rétrograder et de nous céder sa position. En y arrivant, je passai près d'un de ces carrés; pas un homme n'avait quitté son rang, et tous ces Russes étaient morts ou blessés, étendus les uns sur les autres. Spectacle horrible même sur un champ de bataille! Mais il fixa peu mon attention et nous continuâmes à nous battre en avançant (1). J'avais atteint une position élevée d'où l'on découvrait à grande portée de canon les réserves, dernière ressource de l'ennemi, rassemblées en arrière du village de Gossa et c'était sur elles que refluaient les corps que nous avions culbutés. Je crus dans ce moment que la journée allait se terminer par une victoire éclatante, par la défaite totale des alliés, et je ne doute pas que tel n'eût été le résultat si l'on se fût précipité sur ces masses d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie qui, resserrées dans une

(1) Très exact. Wachau fut pris et repris par les Français, et leur artillerie fit le plus grand mal aux ennemis; « toute la rage des éléments, écrit un général russe, semblait se décharger sur nous; le tonnerre grondait, la terre tremblait; tout autour de nous, fumée et flammes, sang et mort; en quelques minutes dix-sept de nos pièces furent fracassées. » Helldorf (*Prinz Eugen von Württemberg*, II, p. 167) dit que la canonnade était incroyable.

espèce de vallon et embarrassées par les corps qui se retiraient en désordre, n'auraient pas pu se développer. Malheureusement on ne fit pas une attaque assez vive ni assez générale. Quelques corps de cavalerie furent lancés en avant et je les soutenais de mon feu. Ils furent ramenés (1), ils dépassèrent mes batteries, et soudain la cavalerie ennemie fut sur nous et dans nos pièces. Après l'avoir accueillie par une décharge de mitraille à bout portant, je n'eus que le temps d'ordonner à la 4e compagnie, près de laquelle je me trouvais, de serrer les distances de ses pièces, de former avec elles une espèce de carré, et du milieu de ce carré les canonniers, s'armant de leurs fusils, firent un feu de mousqueterie qui empêcha cette cavalerie de les joindre. Les autres compagnies exécutèrent à peu près la même manœuvre, et l'ennemi, se hâtant de nous dépasser, continua de poursuivre nos escadrons. Mais ceux-ci s'étaient ralliés près de la seconde ligne, qui à son tour chargea l'adversaire et le refoula vigoureusement; il repassa sous le feu de mes carrés, et pendant quelque temps il m'environna de toutes parts. Notre décharge à mitraille, lorsque cette cavalerie arriva sur nous, en avait renversé un grand nombre. Quelques-uns vinrent tomber sur nos pièces; il y avait parmi eux beaucoup de Cosaques de la garde, et c'étaient eux que j'avais vus à la tête de la charge et qui s'élançaient avec le plus d'impétuosité sur notre cavalerie en retraite. Cette action eut lieu vers les 4 heures (2).

(1) Cette cavalerie, commandée par Murat, traversa la ligne de l'infanterie prusso-russe et arriva jusqu'à un fossé au pied de la hauteur où se tenaient le tsar, le roi de Prusse et Schwarzenberg. Mais elle fut chargée par le régiment des Cosaques de la garde et par une division de cuirassiers russes qui la forcèrent à la retraite. Au milieu de l'affaire, le tsar Alexandre se trouva un instant à vingt pas d'un escadron de cuirassiers français (Rochechouart, *Mémoires*, p. 258).

(2) Le comte Orlof-Denissof, qui conduisait la charge, essuya en effet, dit Helldorf (*Prinz Eugen von Württemberg*, II, p. 266), un feu si vif de mitraille qu'il dut se retirer derrière Gossa. Cf. Noël, *Souvenirs militaires*, p. 231, et le *Bulletin* de la Grande Armée, du 16 octobre : « Les

Nos succès s'arrêtèrent là. Nous restâmes quelque temps encore au même endroit. Vers le soir, nous prîmes une position plus en arrière de quelques centaines de toises; de là nous continuâmes notre feu, principalement dirigé sur un village un peu en avant de notre gauche, Gossa, je crois, que l'ennemi occupait. On fit, pour s'en emparer, plusieurs attaques d'infanterie, et inutilement. A la nuit presque fermée, un dernier assaut fut exécuté vigoureusement et aux cris répétés de : « Vive l'empereur! » contre ce village par deux divisions de la jeune garde sous les ordres du général Curial (1). Mais il n'eut pas plus de succès que les attaques précédentes, et l'obscurité étant devenue très épaisse, je reçus ordre de me mettre en marche avec mon artillerie pour me porter plus en arrière. Dans le moment où je chargeais M. Mainville, mon sous-adjudant-major, d'en informer la batterie de droite, une balle l'atteignit au haut de la cuisse. Je le fis transporter à Leipzig où il resta prisonnier lorsque la ville fut abandonnée. Je le revis quelques années après; sa blessure était fermée, mais il boitait encore et s'en ressentira probablement toute la vie (2). Vers le soir de ce même jour,

pièces de la garde, que commandait Drouot, étaient avec les tirailleurs. La cavalerie ennemie vint les charger. Les canonniers rangèrent en carré leurs pièces, qu'ils avaient eu la précaution de charger à mitraille, et tirèrent avec tant d'agilité qu'en un instant l'ennemi fut repoussé. »

(1) Philibert-Jean-Baptiste-François-Joseph Curial, né à Saint-Pierre d'Albigny (Savoie) en 1774, capitaine au 1er bataillon du Mont-Blanc (1793), chef de bataillon en Egypte, colonel du 88e de ligne (1804), colonel-commandant des chasseurs à pied de la garde impériale, général de brigade (25 juin 1807) et de division (5 juin 1809), colonel-général des chasseurs, comte de l'Empire (22 mars 1814), pair de France sous Louis XVIII, mort en 1829 d'une chute de voiture faite à Fismes lors du sacre de Charles X.

(2) Charles-Emmanuel de Mainville, né à Uzès en 1789, élève à l'Ecole polytechnique (1805), élève sous-lieutenant (1807), lieutenant en second (1809) et en premier (1810), capitaine en second (1812) et en premier (1814), chef de bataillon (1825), lieutenant-colonel (1837), colonel (1841), maréchal de camp (9 décembre 1847), mort à Alger d'un squirre à l'estomac (1850). Il avait été blessé à Wagram par une balle de canon et à Lützen par un éclat d'obus.

le cheval de mon ordonnance eut la tête emportée par un boulet et me couvrit, moi et mon cheval, de ses débris qui, heureusement, ne me blessèrent pas. Je perdis beaucoup de canonniers et de chevaux, ainsi qu'un officier, M. Ramadou, jeune lieutenant de la 4e compagnie (1).

Dans toute cette journée, je ne vis que le général Drouot (2) et le général Ruty qui vint un moment vers le soir. Le général Dulauloy parut aussi dans un moment où, de part et d'autre, le feu avait cessé; mais l'ennemi, voyant ce gros de cavaliers, recommença à tirer, et Dulauloy, sans même prendre le temps de venir jusqu'à moi ou de parler à un officier, tourna bride aussitôt. J'arrivai vers les 9 ou 10 heures près de la tente de l'empereur et de l'infanterie de la garde. Ce fut là que nous bivouaquâmes, près du village de Probstheida, à peu près au centre de notre armée.

Du côté où j'avais combattu, nous avions toujours gagné du terrain ou obtenu l'avantage; il n'en était pas de même sur les autres points, et notre gauche surtout avait beaucoup souffert. A peine notre bivouac établi, je m'occupai, d'après les ordres que je reçus, de tout préparer pour être en état de recommencer le lendemain. Je fis remplacer au grand parc les munitions que j'avais

(1) Cf. Martinien, *Tableaux*, p. 105.

(2) Drouot, devenu aide de camp de l'empereur (26 janvier 1813), avait été, le 3 septembre, nommé, non seulement général de division, mais aide-major de la garde, chargé de tous les détails du service de la garde en remplacement de Mouton, comte de Lobau, qui succédait à Vandamme à la tête du 1er corps. Citons sur lui à cette époque un témoignage peu connu, celui d'Odeleben (p. 105-106) : « Comme artilleur, il était employé dans les combats aux plus importantes dispositions du canon. Il portait avec lui une Bible dont il faisait sa lecture favorite et il le dit un jour publiquement aux officiers de service. Peut-être avait-il un petit penchant à la bigoterie et à la superstition : lorsque l'empereur l'envoyait aux endroits les plus chauds, il mettait toujours son vieil uniforme d'artillerie dans lequel il avait la plus grande confiance; jamais, sous cet habit, il n'avait eu d'accident. Du reste, aussi modeste qu'instruit, et, ce semble, animé d'un véritable sentiment national qui s'affligeait peut-être que la grande masse de la nation dût être dominée par un Napoléon ».

consommées, et j'égalisai à peu près la force de mes compagnies d'artillerie et de train, en faisant passer des hommes et des chevaux de celles qui avaient le moins pâti dans celles qui avaient le plus perdu.

La bataille ne recommença pas le lendemain. Cette journée fut pluvieuse et l'empereur l'employa à visiter les positions où l'on avait combattu la veille, et à faire différentes manœuvres dont le but était de rapprocher notre gauche de Leipzig et de concentrer nos forces davantage. Sa tente était tout près de mon bivouac; il paraissait rêveur et soucieux; je le vis se promener sur les espèces de digues où nous étions; il recevait les rapports de ses lieutenants et leur donnait ses instructions (1).

Le 18 octobre, vers les 3 heures du matin, un officier d'ordonnance m'apporta l'ordre de me mettre en marche avec mon artillerie et de me diriger sur la ville. Je fis aussitôt les dispositions nécessaires et commençai le mouvement. Mais bientôt la route se trouva encombrée de troupes de toutes armes qui suivaient la même direction et qui s'embarrassaient mutuellement. Je ne pus avancer que très lentement, et j'étais forcé à chaque quart d'heure de faire des haltes plus ou moins longues. Heureusement, il faisait clair de lune; sans quoi la confusion aurait été bien plus grande encore.

Les explosions des caissons qu'on faisait sauter en plusieurs endroits faute de chevaux pour les emmener, et la clarté d'un grand nombre de chariots vides qu'on brûla au commencement de notre marche, me firent une impression pénible; je me rappelai la retraite de Moscou où pareil bruit avait retenti si souvent à mon oreille; c'était pour nous un funeste présage.

(1) Même remarque d'Odeleben, p. 216 : « Murat vint voir Napoléon. Tous deux étaient très sérieux et pensifs, et ils allèrent ensemble, l'empereur très soucieux, se promener une demi-heure sur les digues des anciens étangs. »

La canonnade était vivement engagée sur plusieurs points lorsque vers les 7 ou 8 heures, un officier d'ordonnance joignit ma colonne dans une des fréquentes haltes que causaient les embarras de la route. Il me dit que l'empereur ordonnait qu'une de mes batteries se rendît vers la position qu'occupaient actuellement les divisions de la vieille garde; les trois autres continueraient leur marche. Je crus devoir marcher avec celle que l'empereur demandait et qui probablement allait se battre, et, prenant à gauche, j'arrivai bientôt avec les huit bouches à feu de la 5e compagnie près d'un moulin à vent, point central de la position de la vieille garde. L'empereur s'y trouvait, entouré de son état-major. Il avait près de lui le bataillon de grenadiers de la garde saxonne. Ce bataillon, que le roi de Saxe avait donné à l'empereur, était composé de fort beaux hommes habillés de blanc et bien tenus. Ce furent les seuls Saxons qui restèrent fidèles dans cette journée, et, après la bataille, l'empereur les renvoya pour qu'ils reprissent leur service près de la personne du roi de Saxe. Il serait pénible d'ajouter foi au bruit qui courut que le lendemain ces mêmes grenadiers tirèrent du haut des remparts de Leipzig sur les troupes avec lesquelles ils combattaient la veille (1).

(1) Cf. le *Bulletin* de la Grande Armée : « Un bataillon saxon avait été formé à Dresde et joint à la jeune garde; l'Empereur le fit ranger à Leipzig (le 19 octobre) devant le palais du roi, pour lui servir de garde et pour le mettre à l'abri du premier mouvement de l'ennemi... Notre arrière-garde opéra sa retraite. Mais les Saxons restés dans la ville tirèrent sur nos troupes de dessus les remparts. » Cette dernière assertion est inexacte; les Saxons demeurèrent sur la place du marché, pour protéger le roi, et Rocheçhouart (*Mémoires*, p. 267) les vit à midi, « rangés en haie, l'arme au pied et la crosse en l'air ». Du reste, les troupes saxonnes qui passèrent aux alliés dans la journée du 18 ne furent pas employées contre les Français, à l'exception de la brigade de cavalerie légère et d'une batterie d'artillerie volante. (Voir *Sachsen und seine Krieger in den Jahren 1812 und 1813*, p. 205). Quant à la division d'infanterie et à la brigade de grosse cavalerie, elles restèrent dans les rangs français ; « la 24e division, a dit Gressot, chef d'état-major du 7e corps, dans un Etat inédit, la 24e division, composée de troupes saxonnes, est entrée à Leipzig le 19 octobre pour y rester à la disposition du roi. »

Je pris en arrivant les ordres de l'empereur qui me dit de parquer mon artillerie près de son bivouac pour être prêt à marcher au premier ordre.

C'est alors que je vis un exemple du plus admirable courage et du dévouement le plus absolu et à coup sûr le plus désintéressé. Le feu était devenu extrêmement vif à notre gauche et en avant de nous où se trouvaient deux batteries d'artillerie à cheval de la garde. Un jeune soldat du train arriva près de moi, venant de ce côté et monté sur un cheval blessé. Il me dit que le chef d'escadron Georges de Lemud (1), qui commandait ces batteries, avait déjà perdu beaucoup d'hommes et de chevaux et qu'il demandait surtout des chevaux, qu'ils lui étaient indispensables. Je répondis à ce soldat que je n'avais que ceux qui étaient absolument nécessaires à mes batteries et que d'ailleurs c'était au grand parc d'artillerie de la garde qu'on l'avait adressé, qu'il le trouverait à peu de distance, près des murs de Leipzig, qu'on lui donnerait là les renforts demandés. « J'irais bien, me dit-il, mais je crains de ne pouvoir aller jusque-là et que les forces ne me manquent; un boulet m'a brisé le pied lorsque je me rendais ici. » Il avait en effet la jambe fracassée et le sang ruisselait de sa blessure. Je ne puis rendre l'effet que ces paroles d'une si héroïque simplicité produisirent sur moi. Ce n'était pas sa blessure qui semblait l'affecter, c'était la crainte de ne pouvoir s'acquitter de sa mission. Je me chargeai de la remplir, et je l'engageai à se rendre aussitôt à Leipzig pour se faire panser; je lui donnai quelqu'un pour l'accompagner. Cet admirable dévouement, ce

(1) François-Joseph Georges, dit Georges de Lemud, né à Pont-à-Mousson en 1778, élève à l'École d'artillerie de Châlons (mars 1795), lieutenant en second (1797) et en premier (1802), capitaine en second (1803), passé dans la garde (1806), capitaine adjudant-major (1808), capitaine commandant, puis chef d'escadron (1812), baron de l'Empire (14 septembre 1813), mis en demi-solde (1814), remis en activité et employé à la direction d'artillerie de Metz (12 mars 1815), retraité le 7 décembre 1815 avec pension de 2 000 francs et retiré à Pont-à-Mousson.

courage tranquille qui dans les temps antiques eût obtenu des autels, c'était un jeune homme, un conscrit, qui le montrait, et cela sans vues ambitieuses, sans désir d'être connu. Il ne croyait faire que son devoir. Est-il beaucoup de nos guerriers aux nombreuses étoiles qui puissent s'honorer d'un pareil trait? Or, quelques jours après, je m'entendis appeler sur la route, par un militaire couché sur une forge d'artillerie. Je m'approchai : c'était mon jeune soldat que sa pâleur, son air moribond m'empêcha d'abord de reconnaître. Je m'informai de son état, je l'exhortai à faire preuve de courage. « Le courage ne me manque pas, me dit-il d'une voix éteinte, mais je voudrais qu'on me fît l'opération, et que l'on me pansât, car je ne l'ai pas encore été, et je sens que cela ne peut pas durer longtemps comme ça. » Je l'assurai qu'il serait pansé sur-le-champ; j'allai trouver le chirurgien-major Boileau, je recommandai vivement ce jeune homme à ses soins, et il ne fallut, pour l'y intéresser autant que moi, que lui raconter les circonstances de sa blessure. M. Boileau m'a dit depuis qu'il l'avait amputé et qu'il l'avait revu quelques jours après aussi bien portant que le permettaient son état et le peu de soin qu'on pouvait lui donner en route. Mais depuis je n'ai plus entendu parler de lui et je crains bien qu'il n'ait succombé. Son action, faite sans ostentation et dans un rang obscur, est demeurée sans récompense, comme tant d'autres. Son nom même est échappé de ma mémoire.

Cependant la canonnade devenait plus vive en avant de la position qu'occupait l'empereur. Il apprit bientôt que l'escadron d'artillerie à cheval de la garde qui s'y battait depuis le matin avait extrêmement souffert et ne pouvait plus s'y maintenir. Aussitôt il me fit appeler et m'ordonna de m'y rendre sans retard pour soutenir et remplacer au besoin cette artillerie. Je me mis incontinent en marche. Le chef d'escadron Georges de Lemud, qui

commandait ces batteries, me dit qu'il avait consommé ses munitions et qu'il avait fait trop de pertes en hommes et en chevaux pour rester en ligne; il se retira et je le remplaçai avec mes huit pièces. A peine en batterie, je commençai le feu, qui dura presque sans interruption jusqu'à la nuit avec plus ou moins d'activité. Je m'établis d'abord à gauche et un peu en avant du village de Connewitz qui formait notre extrême droite. Là se battait, depuis le matin, avec différentes alternatives de succès, le corps des Polonais que commandait le prince Poniatowski, créé la veille maréchal d'Empire (1). Les troupes les plus rapprochées de moi à gauche étaient celles de la jeune garde, sous les ordres du maréchal Mortier. Les attaques étaient extrêmement vives et souvent répétées. Pour les soutenir, je me portai en avant de position en position, prenant des revers sur l'ennemi, changeant de front selon qu'il variait ses attaques. Je ne perdis pas de terrain et j'en gagnai plusieurs fois; mais, en définitive, je me retrouvai le soir, quand le feu cessa, au point où j'étais lorsque j'avais tiré le premier coup de canon. Assez éloigné des troupes que j'avais à ma droite et à ma gauche, je dus plusieurs fois détacher en avant de mes pièces des canonniers armés de leurs fusils pour éloigner les tirailleurs. Je craignis même qu'ils ne vinssent en force, à la faveur des accidents du terrain, tomber sur mes pièces, et je demandai de l'infanterie au général Drouot que je vis souvent auprès de moi dans cette journée (2). Il m'envoya

(1) Ou plutôt l'avant-veille, le soir de la journée du 16, où Poniatowski, avec les Polonais, défendait le village de droite, Dœlitz. « On ne saurait, disait Napoléon, trop faire l'éloge de sa conduite; pour lui donner une preuve de sa satisfaction, l'empereur l'a nommé sur le champ de bataille maréchal de France. » Cf. sur lui, outre la notice historique de Soltyk, l'étude de MARTINIEN, *les Généraux du grand-duché de Varsovie*, p. 1-5, et les *Mémoires militaires* de GRABOWSKI, p. 156-158.

(2) D'après les *Souvenirs militaires* du général baron GIROD DE L'AIN, p. 328-329, Drouot ne quitta pas le champ de bataille, et il ne montrait pas la moindre émotion : « Toujours même douceur, même politesse dans

le bataillon des vélites de Florence qui faisait partie de la garde, et je m'en servis pour tirailler avec l'adversaire et le tenir en respect. Vers le soir, le maréchal Poniatowski vint à mes batteries d'où l'on découvrait parfaitement la position. Nous causâmes assez longtemps et nous prévoyions tous deux que les résultats de la bataille ne pouvaient être que malheureux (1). Il était triste, soucieux, et je crus, en apprenant le lendemain sa fin déplorable, qu'il en avait dès lors le pressentiment.

Le feu cessa de part et d'autre avec le jour, et à la nuit close, un officier d'ordonnance de l'empereur m'apporta l'ordre de me retirer avec mon artillerie sous les murs de Leipzig. Je retrouvai mes trois autres batteries qu'on avait employées sur d'autres points, et je m'établis tant bien que mal sur les glacis dans un terrain assez rétréci et encombré de monde. Je n'avais rien pris de la journée et j'étais accablé de fatigue. Aussi, après un repas plus que frugal, je m'endormis au feu du bivouac, malgré le bruit continuel des troupes qui arrivaient et qui partaient. Vers minuit, un officier d'ordonnance me prévint que l'empereur m'ordonnait de partir sur-le-champ avec mon artillerie, de traverser la ville et de me rendre à Lindenau. Il ajouta qu'il devait m'accompagner hors de la ville et aller ensuite rendre compte à l'empereur qui logeait dans une maison du faubourg. Je fis aussitôt atte-

son langage; bien que dépourvu de tout ce qui, aux yeux du vulgaire, constitue l'extérieur obligé d'un homme de guerre, il était beau alors! » Voir aussi Noel, *Souvenirs militaires*, p. 238 : « Il fut aussi admirable le 18 que le 16; même énergie et même sang-froid; c'était le type le plus accompli du général d'artillerie. » Le 24 octobre, à Erfurt, Napoléon le nommait comte de l'Empire.

(1) Napoléon reconnait dans le *Bulletin* de la Grande Armée que la position de l'ennemi était « belle et très forte », et le comte de Merveldt, fait prisonnier et renvoyé sur parole, avait dit à l'officier qui le reconduisait : « Je vous plains, vous êtes enfermés comme dans une souricière. » Cf. Boulart, p. 295 : « On sentait que c'était à recommencer, que pour nous, c'était déjà un malheur... on sentait combien l'armée était compromise. »

ler et mettre en mouvement mon artillerie. Nous entrâmes dans Leipzig, précédés de l'officier d'ordonnance, mais ce ne fut pas sans beaucoup de peines et de dangers que nous pûmes traverser la ville. Il fallut se faire jour dans les rues à travers la foule des soldats en évitant autant que possible les feux de bivouacs établis à chaque pas et qui pouvaient si facilement faire sauter nos caissons de munitions (1). Enfin nous arrivâmes à Lindenau, à une lieue de Leipzig, et nous bivouaquâmes près d'autres troupes de la garde. Au jour, une forte canonnade se fit entendre du côté de Leipzig. C'était notre arrière-garde que les alliés attaquaient et voulaient débusquer. Vers les 8 ou 9 heures, la canonnade devint plus forte, puis cessa entièrement; c'était le moment où sautait le pont de l'Elster, seule retraite des troupes laissées à Leipzig : aussi, lorsqu'elles se virent renfermées entre l'Elster et l'ennemi, le plus affreux désordre mêla tous les rangs et rendit toute résistance vaine; quelques-uns se sauvèrent en traversant à la nage cette rivière, peu large à la vérité, mais profonde et très fangeuse; beaucoup y périrent, et le brave Poniatowski fut de ce nombre; le reste, au nombre de 10 à 12 000 hommes et parmi eux les généraux Reynier et Lauriston, furent faits prisonniers.

On n'a jamais su exactement la cause première de ce désastre, c'est-à-dire celui qui a fait sauter le pont ou qui en a donné l'ordre. Tous ceux qui pouvaient en être soupçonnés s'en sont défendus avec juste raison. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la garde du pont et le soin de le faire sauter appartenaient aux troupes du génie, et l'on dit même que le colonel Monfort, à présent maréchal de camp du génie (2), était spécialement chargé de cette mis-

(1) Cf. les efforts infinis que dut faire Boulart (p. 296-297) pour arriver jusqu'au pont, « à travers une sorte de barricade et un imbroglio incroyable », et les reproches qu'il adresse à l'état-major général.

(2) Joseph Puniet, chevalier de Monfort, fut promu l'année suivante (20 août 1814) maréchal de camp; il était né le 6 avril 1774 à Vontalaïs,

sion. Ce qui me paraît probable, c'est qu'un malentendu ou quelque incertitude sur l'instant précis où le pont devait sauter et peut-être aussi l'apparition des tirailleurs ennemis aura causé cette précipitation désastreuse (1).

Un grand mouvement se fit bientôt remarquer dans l'état-major impérial. Le prince de Neuchâtel était lui-même sur la route pour diriger les nombreuses colonnes de troupes, de bagages et d'artillerie arrivées pendant la nuit, et je reçus l'ordre de me porter sur Lützen avec mon artillerie. L'empereur avait appris le désastre qui venait d'avoir lieu et c'est pourquoi le prince de Neuchâtel s'empressait de rétablir l'ordre dans les colonnes : il fallait faciliter la retraite du reste de notre arrière-garde et se mettre en mesure de résister à une attaque. Mais la fatale nouvelle circula bientôt dans l'armée, et nous nous mîmes tristement en marche; jusqu'alors nous allions à l'ennemi, maintenant nous tendions à l'éviter, nous reculions et le souvenir de la retraite que nous avions faite l'année précédente provoquait de douloureuses réflexions sur celle que nous commencions (2).

commune de Montcuq (Lot), et il avait été élève au collège de Tournon, puis à l'École de Brienne; il est mort à Paris, le 30 janvier 1855. Il a laissé des *Mémoires* dont nous avons reproduit deux fragments, l'un, sous le titre « Souvenir d'un cadet de Brienne », dans la *Jeunesse de Napoléon*, I, p. 405-412, l'autre, sous le titre « l'École du génie de Mézières en 1792 », dans la *Revue historique ardennaise*, 1896, juillet-août, p. 145-156.

(1) Tel est aussi l'avis de MARMONT (*Mémoires*, XVIII) : « Cet événement funeste fut causé par la vue de quelques Cosaques qui avaient paru dans la prairie; le sous-officier de sapeurs, chargé de la mine, perdit la tête, crut à une attaque et mit le feu. » Cf. GIROD DE L'AIN, *Souvenirs militaires*, p. 332; DEDEM, *Mémoires*, p. 348; NOEL, *Souvenirs militaires*, p. 240; GRABOWSKI, *Mémoires militaires*, p. 162, et le *Bulletin* de la Grande Armée : « Le caporal, homme sans intelligence et comprenant mal sa mission, entendant les premiers coups de fusil tirés des remparts de la ville, mit le feu aux fougasses ». Mais, comme l'a remarqué Saint-Cyr, cet événement ne fut que secondaire; les troupes étaient perdues, au moins en grande partie, « du moment qu'on n'avait pas laissé sur la rive gauche de l'Elster des forces et de l'artillerie pour protéger leur passage ».

(2) « Même les plus chauds partisans de l'empereur, dit ODELEBEN, p. 234, disaient en soupirant : « Voyez cet homme, c'est de la même ma-

Je ne pus m'ébranler qu'assez tard et je n'avançai que très lentement à cause de l'encombrement des routes. Il était nuit fermée quand je reçus ordre de m'arrêter et de prendre position. Nous n'avions fait guère que deux lieues.

Au milieu de la nuit, un officier d'ordonnance vint me dire à mon bivouac qu'il fallait me rendre incontinent à Weissenfels. J'atteignis Lützen avant le jour. Là, je fus longtemps arrêté par l'affluence des troupes de toutes armes. Enfin, je parvins à traverser la ville et j'arrivai à Weissenfels après midi. Mais je reçus ordre de ne pas y rester, et après avoir franchi un très beau pont couvert sur la Saale, j'allai m'établir près de là sur un plateau élevé. Peu de temps après, on m'informa que je devais me tenir prêt à partir au coucher du soleil, et que la route de nuit serait très pénible. Je fis mes dispositions en conséquence et employai le peu d'heures que j'avais devant moi à faire reposer et manger hommes et chevaux.

A 5 heures du soir, l'infanterie de la garde se mit en marche, et je suivis son mouvement avec mon artillerie. Nous avancions lentement et faisions des haltes fréquentes causées par les défilés ainsi que par les descentes et les montées rapides qu'on rencontrait. Bientôt les chemins devinrent horribles, ou plutôt ce n'étaient plus que des sentiers étroits et fangeux d'où les hommes à cheval avaient peine à se dépêtrer. Une pluie très froide qui survint ajoutait à la difficulté de notre marche. A diverses reprises il fallut traverser à gué de larges ruisseaux profondément encaissés. Les premières voitures s'en tiraient encore; mais les suivantes s'enfonçaient dans les ornières

nière qu'il est sorti de Russie.» Cf. Noel, p. 241 : « Ce ne fut autour de moi que récriminations violentes contre Napoléon et surtout contre Berthier. » Napoléon reconnaît lui-même dans le *Bulletin* de la Grande Armée que l'ennemi a « repris du courage et l'ascendant de la victoire », que l'armée française, au contraire, a « perdu son attitude victorieuse », et Boulart, p. 298, témoigne que les soldats étaient tristes et mornes.

que les premières avaient faites et ce n'était qu'après de longs efforts qu'elles en sortaient. J'avais ordonné — l'obscurité était totale — d'allumer des torches à chaque passage difficile. Les soldats du train et les canonniers, dans l'eau et la boue jusqu'à la ceinture, poussaient aux roues et portaient même les canons ou les caissons, car les chevaux, mal nourris et accablés de fatigue, étaient découragés et ne tiraient plus. Les officiers et moi tout le premier, avions mis pied à terre et donnions l'exemple. Cette marche de nuit, la plus fatigante que j'aie faite, dura dix heures. Le 21 octobre, à 3 heures du matin, j'arrivai à une lieue en deçà de Freyburg (1), et je reçus ordre de m'y arrêter. La pluie avait cessé, mais elle nous avait entièrement mouillés et l'obscurité était profonde.

Dès que les soldats eurent reconnu le terrain et trouvé du bois, des milliers de feux qui s'élevèrent au même instant dans la plaine et sur les collines environnantes changèrent les ténèbres où nous étions en une illumination d'un effet vraiment magique. Les sapeurs de mon état-major allumèrent un feu pour moi; nous nous y séchâmes de notre mieux, et après un léger repas nous nous endormîmes jusqu'à la pointe du jour, où, sur un nouvel ordre, je me remis en marche.

Un long et étroit défilé conduisait à l'Unstrut, rivière peu considérable, mais très encaissée et marécageuse, qu'il fallait passer. Naturellement, la chaussée, resserrée à droite par les hauteurs sur lesquelles se trouve le bourg de Freyburg et bordée à gauche par la rivière, était encombrée de troupes. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et après avoir été considérablement ralenti par la foule et les haltes fréquentes qu'elle causait, que je parvins à l'Unstrut, près d'un moulin. On venait d'y

(1) Freyburg ou Freiburg sur la rive gauche de l'Unstrut.

rétablir un pont que les Autrichiens avaient brûlé; mais le peu de temps et le manque de matériaux n'avaient pas permis de lui donner toute la solidité désirable; on ne s'en servait qu'avec beaucoup de précaution et une garde, qui maintenait l'ordre sans trop de succès, avait soin de n'y laisser passer qu'une voiture à la fois.

Au moment où les dernières voitures de mon artillerie touchaient l'autre bord, quelques coups de canon dirigés sur le point de passage nous annoncèrent l'ennemi. Bientôt les hauteurs à notre droite se couvrirent d'infanterie et de cavalerie légère et une vingtaine de pièces commencèrent un feu vif et soutenu. J'eus quelques hommes et quelques chevaux de tués, et je faillis moi-même être emporté par deux obus qui, au même instant, éclatèrent devant mon cheval. Mais l'infanterie de la garde et un escadron de lanciers polonais gravirent l'escarpement, culbutèrent les assaillants et les rejetèrent assez loin pour les empêcher, au moins pendant quelque temps, de troubler notre marche. Toutefois, le corps d'armée qui faisait notre arrière-garde, et que commandait le général Bertrand (1), retrouva l'adversaire en forces et dut soutenir un combat où il eut du désavantage; son convoi de bagages, resté de l'autre côté de la rivière, tomba au pouvoir de l'ennemi. Si ce dernier, au lieu d'arriver sur les hauteurs de Freyburg lorsqu'une partie de notre armée avait déjà franchi le défilé, les avait garnies quelques heures avant nous, le passage devenait extrêmement difficile, et les Français n'auraient pu le forcer qu'avec beaucoup de peine et de sang.

Nous continuâmes notre route sans rencontrer d'autres obstacles que de très mauvais chemins à travers un pays

(1) Henri-Gratien, comte Bertrand, général de brigade depuis le 6 septembre 1800 et de division depuis le 30 mai 1807, se signala dans cette campagne de 1813 où il commandait le 4e corps, et au retour, le 18 novembre, l'empereur le nommait son grand maréchal du palais.

montueux, et après une marche fatigante nous arrivâmes dans la nuit à quelque distance d'Eckartsberg, près d'un château où l'empereur s'arrêta et où la garde prit position. Nous y bivouaquâmes et le lendemain, 22 octobre, nous nous remîmes en mouvement.

A notre sortie du bourg de Buttelstedt, des troupes légères parurent sur les flancs de nos colonnes et mirent le désordre parmi les hommes isolés dont le nombre augmentait chaque jour. Ils reflluaient sur nous et me rappelaient les scènes de la retraite de Russie (1). Les gardes d'honneur qu'on envoya contre cette cavalerie furent repoussés, et l'attaque paraissait devenir sérieuse. Inquiet pour mon artillerie qui n'avait aucune escorte et formait une colonne très longue, je fis doubler la file des voitures et serrer sur celles de la tête, de manière à tenir le moins d'espace possible, et réunissant en pelotons mes canonniers et les hommes isolés que je pus rassembler, je les disposai en avant, en arrière, sur les flancs de mon artillerie. L'ennemi n'osa pas m'attaquer et je vins bivouaquer à Ollendorf. Au moment où cette espèce de hourra commença, mon ancien camarade d'enfance, le général Pajol, blessé, passait dans sa voiture; il courait grand risque d'être enlevé; il fit route au milieu de ma colonne où il était à l'abri de tout danger (2).

(1) Odeleben, p. 237, fait de nouveau une réflexion semblable : « La discipline avait cessé, chacun voulait se mettre en sûreté; c'était une image rajeunie du désastre de la Bérésina. » Cf. Rilliet, *Journal*, p. 153 : « C'était la retraite de Russie, moins le froid »; Noel, *Souvenirs militaires*, p. 245 : « Une masse de débandés, de pillards, de fricoteurs », et Macdonald, *Mémoires*, p. 226 : l'empereur lui parle de la fatigue des troupes, il répond que c'est pis encore, qu'il y a désorganisation, démoralisation, que les hommes s'en vont pêle-mêle, qu'on doit gagner le Rhin au plus vite.

(2) Pierre-Claude Pajot, dit Pajol, né à Besançon en 1772, sous-lieutenant au 82e en 1792, capitaine et aide de camp de Kléber en 1794, chef de bataillon en 1796 et de brigade en 1799, général de brigade en 1807 et de division en 1812, commandait dans la campagne de Saxe le 5e corps de cavalerie. Mais à Wachau, un obus, éclatant sous le ventre de son cheval, lui cassa le bras gauche et lui fractura les côtes. Guéri, il prit

Le 23, nous partîmes à la pointe du jour et vînmes bivouaquer sur les hauteurs au delà d'Erfurt, que nous traversâmes et où s'établit le quartier impérial. Nous en partîmes le lendemain à midi et arrivâmes à la nuit à Gotha, où, malgré le grand nombre de troupes qui remplissaient la ville, je trouvai un gîte assez bon et des vivres en abondance : bonne fortune qui depuis longtemps était bien rare. J'en partis à la pointe du jour, et je bivouaquai, le 25, à Eisenach, où nous fûmes obligés de nous tenir sur nos gardes pendant la nuit à cause du voisinage de l'ennemi dont les troupes légères paraissaient sur les hauteurs. Le lendemain, un officier d'ordonnance de l'empereur me prévint que la division du général Semellé (1) était chargée de m'escorter; nous marchâmes ensemble et vînmes bivouaquer à Berka. La nuit, le feu prit dans la ville, et je n'oublierai jamais le spectacle qu'offraient ses rues étroites encombrées de troupes, d'artillerie et de bagages, la consternation et la stupeur de ses habitants, la voix lugubre des veilleurs qui faisaient retentir d'un ton grave et mesuré le terrible mot *Feuer*.

J'en partis le 27 octobre à 2 heures après minuit. Je cheminai longtemps, tantôt à la tête, tantôt à la queue de mon artillerie. Notre marche était ralentie par notre escorte; composée en grande partie de conscrits, elle ne gardait pas un ordre bien régulier et elle causait des haltes fréquentes. Ennuyé de cette allure, je mis mon

part à la campagne de France et décida par une charge brillante la victoire de Montereau. L'année suivante, il était à Fleurus et à Waterloo. Il mourut en 1844. Voir sur sa blessure de Wachau et sur son transport de Leipzig à Francfort le récit du colonel Biot, *Souvenirs*, p. 132-154, et le tome III de *Pajol*, par le comte Pajol, p. 104-110.

(1) Jean-Baptiste-Pierre Semellé, né à Metz le 16 juin 1773, capitaine au 3e bataillon de la Moselle (1791), chef de bataillon (1795), chef de brigade (1799), général de brigade (1er juillet 1807) et de division (31 juillet 1811), baron de l'Empire (1808), inspecteur général d'infanterie (1814), commandant supérieur de Strasbourg (1815), mis en disponibilité (1818) et à la retraite (1825), mort au château d'Urville près Metz le 24 janvier 1839.

cheval au trot et j'avais déjà sur mes batteries une avance considérable, lorsque je rencontrai des hommes isolés. Ils paraissaient fort embarrassés de savoir s'ils rétrograderaient ou s'ils continueraient leur route, et ils me dirent qu'ils venaient d'apercevoir de la cavalerie ennemie sur notre gauche. Je savais que la peur grossit les objets et fait souvent voir le danger où il n'existe pas, surtout parmi les soldats de cette espèce; je tins peu de compte de leur rapport et poussai de l'avant. Cependant, arrivé sur une hauteur, je vis quelques pelotons de cavalerie et même d'infanterie qui se dirigeaient sur la route par des chemins de traverse; j'étais trop loin pour les bien distinguer, et pensant que c'étaient de nos troupes, j'y fis peu d'attention. Mais peu après, des cavaliers parurent sur une hauteur à une portée de canon. Bientôt, leur nombre augmenta, et ils étaient alors assez près pour que je pusse reconnaître facilement des hussards prussiens et des Cosaques. Je filai aussitôt de toute la vitesse de mon cheval; mais ils se lancèrent au galop sur la route avec de grands cris et je ne pouvais manquer d'être pris ou tué, ainsi que mon ordonnance, lorsque par un hasard heureux, j'atteignis une espèce de ravin qui me déroba à leurs yeux.

En même temps arrivaient plusieurs escadrons de la garde impériale. Ils étaient commandés par le général Lefebvre-Desnoëttes (1), chargé d'assurer sur ce point la marche des différents corps et d'empêcher qu'ils ne fussent coupés les uns des autres. Ils exécutèrent plusieurs charges, dans l'une desquelles les mamelouks

(1) Charles, comte Lefebvre-Desnoëttes, général de brigade depuis le 19 septembre 1806 et de division depuis le 28 août 1808, avait durant la campagne commandé une division de cavalerie de la garde impériale et protégé avec succès les convois et communications de l'armée; il doit, disait Napoléon pendant la retraite, « toujours flanquer notre droite. » Cf. Boulart, p. 299 : « Ce général, qui nous flanquait, observait les Cosaques et marchait en échangeant avec eux des coups de carabine. »

furent vivement ramenés, et l'ennemi, appuyé par un renfort d'infanterie, se mit en bataille sur les hauteurs qui bordaient la route. De là, il fit un feu assez vif d'artillerie sur nos longues colonnes qui défilaient devant lui. La marche de nos troupes n'en fut pas arrêtée; elles se contentèrent de le tenir en respect par quelques coups de canon et quelques pelotons qui marchaient sur leurs flancs.

J'éprouvai, pendant deux heures, une inquiétude mortelle. Mon artillerie ne me rejoignait pas; je craignais qu'elle ne fût attaquée sérieusement et je regrettais de l'avoir quittée, mais je ne pouvais aller au-devant d'elle qu'en m'exposant à une perte certaine. Enfin elle arriva, et j'appris avec une bien vive satisfaction qu'elle n'avait éprouvé aucune perte. Je continuai ma route avec elle, et après avoir traversé le bourg de Vacha, nous arrivâmes assez tard dans la nuit à Hünfeld, par un temps horrible et l'obscurité la plus complète. Nous fîmes halte en avant de ce village, dans une plaine fangeuse où nous ne trouvâmes pas de bois pour allumer du feu et nous sécher, et malgré la fatigue de la marche que nous venions de faire, il nous fut impossible de prendre le moindre repos. Heureusement, à 4 heures du matin, nous nous remîmes en marche, et après avoir passé par Fulda, nous arrivâmes à minuit à Schlüchtern, où nous bivouaquâmes. Nous en repartîmes le 29 à la pointe du jour, et le soir, à Gelnhausen, nous trouvâmes quelques vivres et même un abri, malgré la quantité de troupes qui ne cessèrent d'y arriver pendant toute la nuit.

Depuis la bataille de Leipzig où la défection des troupes saxonnes avait donné l'exemple de la trahison, les étrangers qui, jusqu'alors, faisaient cause commune avec nous, nous avaient successivement abandonnés en mettant dans leur rupture plus ou moins de loyauté et de bonne foi. Les Wurtembergeois et les Bavarois eurent la con-

duite la plus généreuse; leurs souverains avertirent, dit-on, l'empereur que les circonstances et l'intérêt de leurs peuples les obligeaient de retirer leurs troupes de notre armée, mais qu'elles s'abstiendraient de toute hostilité contre nous jusqu'à une époque marquée. On se sépara donc comme d'anciens compagnons d'armes que le devoir va rendre ennemis, mais qui s'estiment toujours (1). Les délais que la Bavière avait fixés à cette espèce d'armistice étaient expirés, et le bruit courait parmi nous qu'une armée austro-bavaroise nous barrait le Rhin. Le 30 octobre, nous partîmes de Gelnhausen. La régularité de la marche et l'ordre des colonnes annonçaient une rencontre imminente. Des avant-postes, des corps de cavalerie légère que notre avant-garde culbuta, et quelques décharges que nous entendîmes en avant de nous ne nous laissèrent plus de doute sur la présence de l'ennemi. Cependant, notre marche n'en était pas accélérée. Quand j'arrivai vers les midi dans une petite plaine, à une lieue environ en deçà de Hanau, où l'empereur s'était arrêté avec son état-major et une partie de sa garde, je reçus l'ordre de faire halte. Je fis donc parquer mon artillerie non loin du bivouac de l'empereur. Le bruit de l'artillerie et de la mousqueterie augmentait en avant de nous dans la direction de Hanau, et des officiers d'ordonnance allaient et venaient continuellement dans cette direction, portant les ordres aux différents corps. Vers les 2 heures, le feu était un peu diminué; l'empereur, croyant que le passage était ouvert et l'ennemi repoussé, remonta à cheval et se porta en avant

(1) La Bavière s'était depuis quelque temps détachée de Napoléon : dès le mois d'août, Wrède avait ordre de ne faire aucun mouvement offensif, et le 8 octobre il avait signé avec le prince Reuss la convention de Ried par laquelle la Bavière s'engageait à combattre Napoléon avec une armée de 36 000 hommes qui se joindrait aux Autrichiens. Quant au Wurtemberg, par le traité du 2 novembre conclu à Fulda entre Metternich et le comte Zeppelin, il promit pareillement d'unir ses troupes, 12 000 hommes pour le moins, à l'armée autrichienne.

avec sa garde. Je suivis le mouvement, et j'étais en marche sur la grande route à la suite de mon artillerie qui formait une longue colonne, lorsque le feu déjà très vif augmenta encore et sembla se rapprocher.

Quelques moments après, je vis l'empereur revenir sur nous au grand trot, et il fallait une circonstance bien pressante pour qu'il prît cette allure en tournant le dos à l'ennemi. Dès qu'il fut près de moi, il s'arrêta : « Colonel, me dit-il, mettez votre artillerie au galop et portez-vous au débouché de la forêt. » Je répondis que j'allais exécuter ses ordres; je fis aussitôt mettre les pièces dans l'encastrement de tir et pressai l'allure des chevaux autant que le permettaient leur fatigue et la pesanteur des pièces de 12 qu'ils traînaient. L'empereur continua sa marche vers les troupes qui nous suivaient, et je vis bientôt deux bataillons de chasseurs de la vieille garde qu'il avait dirigés sur le même point que moi. Ils accouraient à toutes jambes, tout en chargeant leurs armes, et à l'entrée du bois que nos troupes ne disputaient plus qu'avec peine, ils se précipitèrent sur tous les points où ils crurent que la résistance était plus grande. Un feu terrible de mousqueterie annonça sur-le-champ qu'ils avaient trouvé l'ennemi, qui dut bientôt céder une partie du terrain gagné. Il est impossible de se faire une idée de l'élan de ces braves chasseurs; plus de rangs; les plus agiles étaient en avant et c'était à qui joindrait l'adversaire, à qui croiserait le plus tôt la baïonnette avec lui. On est fier de porter l'uniforme en voyant de tels soldats, et je ne puis encore me rappeler ce moment sans sentir mon cœur battre plus vivement (1). Le général Drouot vint alors à moi et me dit de me porter sans retard au

(1) Cf. MARMONT (*Mémoires*, XVIII) : « La manière dont ces bataillons de chasseurs, commandés par le général Curial, se portèrent en avant et culbutèrent ce qu'ils avaient devant eux, fut un objet d'admiration pour ceux qui en furent témoins. » Voir aussi DEDEM, p. 356 : « Un torrent qui déborde », et PARQUIN, p. 346.

débouché du bois pour remplacer l'artillerie de la ligne qui s'y trouvait et soutenir l'attaque générale de la garde impériale. Je m'y portai d'abord avec les deux compagnies les plus rapprochées de moi : la 4e était une des deux; je ne me souviens plus quelle était l'autre.

Je trouvai au débouché du bois, sur la grande route, deux batteries d'artillerie de la ligne; presque toutes leurs pièces étaient démontées; leurs canonniers et leurs chevaux tués ou blessés, en grande partie; elles ne faisaient plus qu'une faible résistance et ne répondaient que par des coups tirés de loin en loin à l'artillerie qui les foudroyait. Le général Le Noury les commandait. Je lui fis part de l'ordre que j'avais reçu d'occuper la position et il se retira avec le peu de canons qu'il put emmener. Je me portai un peu en avant, je mis mes deux compagnies en batterie sur la lisière du bois à droite de la route et je commençai aussitôt le feu sur l'ennemi dont la cavalerie couvrait la plaine. Devant moi était une batterie formidable que je jugeai être d'environ cinquante bouches à feu (1). Elles vomissaient une grêle de boulets, d'obus et de mitraille sur la forêt, et le bruit des arbres fracassés se faisait entendre au milieu de celui de l'artillerie et de la mousqueterie (2). Je parvins à démonter quelques-unes de ces pièces, mais deux des miennes eurent leurs affûts brisés, et ce qui rendait la lutte plus inégale, c'est que l'ennemi avait profité d'un ravin profond pour y établir son canon, de manière à n'offrir que très peu de prise à nos coups; nous autres, au contraire, n'ayant pas eu à choisir le terrain, nous étions tout à fait à découvert. L'empereur

(1) En réalité, soixante, selon la relation de Wrède.

(2) Ce détail est noté par Fain (*Manuscrit de mil huit cent treize*, p. 475) : « La forêt retentissait du bruit du canon, répété par tous les échos. Les boulets sifflaient dans les branchages, et les rameaux hachés tombaient de tous côtés avec fracas. » Aussi Radet (Combier, *Mémoires de Radet*, p. 292) fut-il étonné de voir, en gravissant la forêt, « comme toutes les gaules et les arbres étaient criblés de balles, de boulets et de mitraille. »

était avec son état-major à quelque distance en arrière sur la grande route. Il voulut mettre fin à une canonnade qui nous causait beaucoup de mal, et il fit porter la cavalerie en avant. Elle déboucha du bois sur plusieurs points, et une charge générale eut lieu; elle eut d'abord un heureux succès; elle repoussa l'ennemi jusqu'au ravin où il avait son artillerie; mais là, elle se trouva exposée presque à bout portant à une grêle de mitraille et au feu de l'infanterie; elle s'arrêta, elle se mit en désordre et la cavalerie opposée, qui s'était ralliée derrière ses pièces, profita de ce moment d'hésitation pour la charger et la ramener grand train vers le bois. Dès que je m'aperçus de ce mouvement rétrograde, je fis charger mes pièces à mitraille, et mes canonniers se saisirent de leurs fusils; la lame de mon sabre avait été brisée la veille, et je n'avais qu'une faible épée nullement propre à me servir de défense, lorsqu'un dragon de la garde qui revenait grièvement blessé passa près de moi, tenant encore son sabre couvert de sang; je le lui demandai et il me le donna en me faisant promettre de le lui rendre, mais il lui devint inutile; d'après les renseignements que je pris depuis, ce dragon mourut le lendemain de sa blessure.

Notre cavalerie en désordre avait dépassé mes pièces. A peine démasquées, elles commencèrent un feu de mitraille des plus vifs et presque à bout portant. L'ennemi s'arrêta dans sa poursuite et ses masses changèrent de direction. Mais quelques-uns de ses cavaliers, emportés par leur ardeur et aveuglés sur le danger par l'eau-de-vie dont ils avaient amplement bu, — comme il paraissait à leur allure — traversèrent ma batterie en criant et en brandissant leurs sabres au-dessus de leurs têtes. Quelques-uns furent blessés par mes canonniers. Les autres vinrent comme des furieux se jeter au milieu de notre cavalerie qui se reforma derrière mes canons. Tous

périrent sans pouvoir même se défendre; ils furent dans un instant percés de coups et renversés. C'étaient des chevau-légers bavarois (1).

Plusieurs escadrons de notre cavalerie, entre autres des grenadiers à cheval et des gardes d'honneur (2), n'avaient pas suivi le mouvement rétrograde et ils tenaient encore la plaine. Une nouvelle charge fut ordonnée, et les régiments qui s'étaient ralliés derrière ma batterie, et entre autres les chasseurs de la garde, les carabiniers et les cuirassiers, se mirent en colonne pour se reporter en avant. Chefs et soldats, tous sentaient la nécessité de vaincre; l'exaltation était générale; nous nous disions qu'il fallait, dans cette journée, ou forcer le passage ou mourir (3). Moi-même, en ce moment critique, j'adressai aux pelotons de cavalerie et de cuirassiers qui étaient près de moi des paroles pleines de l'enthousiasme réel dont j'étais animé. Dans un peloton de cuirassiers, les soldats, honteux d'avoir été ramenés, cherchaient à rejeter la faute sur un de leurs brigadiers; c'était lui, disaient-ils, qui, le premier, avait tourné le dos, et ils juraient en termes énergiques que s'il faisait encore le Jean-foutre dans cette nouvelle charge, celui qui était en serre-file derrière lui lui passerait le sabre au travers du corps.

L'élan était donc unanime et la cavalerie brûlait de

(1) Cf. Fain, *Manuscrit de mil huit cent treize*, II, p. 474 : « Les Bavarois se décident à faire charger leur cavalerie sur nos pièces et bientôt une nuée de chevaux environne les batteries. Mais nos canonniers saisissent la carabine et restent inabordables derrière leurs affûts. Drouot leur donne l'exemple ; il a mis l'épée à la main et oppose un front calme à l'orage. » Cf. Parquin, p. 347.

(2) Deux escadrons des gardes d'honneur du 3e régiment, commandés par le major Saluces : « Ils se comportèrent, a dit Dedem, p. 335, avec un calme et une intrépidité exemplaires. »

(3) Cf. la relation de Wrède : « De 3 à 4 heures, dit-il, les attaques se renouvelèrent avec toute l'opiniâtreté possible. Le désespoir animait le courage de l'ennemi, et l'amour d'une juste cause, le courage des nôtres. Des deux côtés, même bravoure, même acharnement. »

réparer l'échec qu'elle avait reçu. Soutenue par le feu de l'artillerie et de l'infanterie qui garnissaient le bois, elle tombe sur la cavalerie ennemie, la culbute et, connaissant mieux le terrain, elle évite, en la poursuivant, le feu meurtrier de la batterie qui l'avait foudroyée la première fois, et contre laquelle je dirige alors toutes mes pièces. L'affaire fut décidée. Cependant le feu d'artillerie dura jusqu'à la nuit; à ce moment, l'ennemi abandonna la plaine et recula sur Hanau, en nous laissant maîtres du champ de bataille et de la route de Francfort (1).

Harassés de fatigue et de besoin, nous établimes notre bivouac sur le terrain même où nous avions combattu, au milieu des débris, des morts et des blessés. Mais notre position, que l'obscurité n'avait pas permis de rectifier, était tellement exposée qu'aucune troupe ne se trouvait entre ma batterie et l'ennemi. Un de mes officiers, le capitaine Marcilly (2), qu'un besoin avait obligé de s'éloigner de quelques toises, reçut un coup de sabre d'un cavalier qu'il avait à peine aperçu et qui, sans doute, égaré sur le champ de bataille, cherchait à rejoindre les siens. Par intervalles, le feu continua sous les murs de Hanau dont on voulait s'emparer, et je reçus ordre, vers les minuit, d'envoyer les obusiers de ma batterie tirer sur la ville. Mais ces tentatives furent inutiles; ce ne fut que vers 2 heures du matin, après une nouvelle

(1) Wrède dit, dans sa relation, que les Français furent repoussés par sa cavalerie, qu'ils ne purent faire plier son aile droite, mais que toute leur cavalerie, protégée par une nombreuse artillerie, déboucha contre son centre, et que ce centre, dont les canons n'avaient plus de munitions, recula impuissant; il résolut donc de se retirer pendant la nuit sur la rive gauche de la Kinzig tout en restant à Hanau.

(2) Bénigne-Pierre-Louis-Eugène Raffart de Marcilly, né à Ferrières (Seine-et-Marne) en 1786, élève à l'Ecole polytechnique (1804) et à l'Ecole d'application (1807), lieutenant en second (1809) et en premier (1810), passé dans la garde comme lieutenant (1812), capitaine en second avec rang de chef d'escadron (1813), chef d'escadron (1817), lieutenant-colonel (1830), colonel (1835), mis à la retraite en 1839.

attaque, que l'ennemi évacua Hanau où s'établit le corps du maréchal Marmont (1).

Quelques caissons de ma batterie avaient été brisés. L'un d'eux, traîné à mon bivouac, nous donna un feu clair et vif dont nous avions grand besoin. Le maréchal Macdonald, dont le corps était près de nous, fut attiré par l'éclat de notre feu et il vint à notre bivouac avec quelques-uns de ses officiers. Il était occupé à se réchauffer, lorsqu'une colonne de prisonniers bavarois passa près de nous; il la fit arrêter, et après avoir fait quelques questions aux officiers supérieurs : « Vous ne devez pas, leur dit-il, vous féliciter de cette journée; elle a dû être terrible pour vous, et votre perte est considérable. — Elle est grande, sans doute, monsieur le maréchal, répondit un de ces officiers, mais elle n'est pas comparable à celle que nous avons faite sous vos ordres pendant la campagne de Russie. » Le maréchal ne fit plus de questions et les prisonniers s'éloignèrent. Cet officier, dont la réponse ne manquait ni de dignité ni d'à-propos, faisait probablement partie des régiments bavarois du corps d'armée que le maréchal commandait en 1812 (2).

Macdonald nous quitta peu après, et grâce à mes cantines, nous fîmes un assez bon souper. Ce fut là que je vis pour la première et unique fois le colonel Raffron,

(1) Le général autrichien Diemar commandait la ville, occupée par trois bataillons de grenadiers; mais il avait ordre de l'évacuer dès que les Français feraient mine d'y mettre le feu, et il l'évacua dans la nuit. Cf. Völderndorff, *Kriegsgesch. der Bayern*, IV, p. 280-281, et *Geschichtl. Darst. der Schlacht bei Hanau*, 1814, p. 49-51.

(2) Naturellement, on ne trouvera pas cette anecdote dans les *Souvenirs* de Macdonald; mais il vante beaucoup la fermeté des propos qu'il tenait alors à l'empereur. On sait qu'il commandait dans la campagne de Russie le 10e corps, composé du contingent prussien et d'une division formée de trois régiments polonais, d'un régiment westphalien et d'un régiment bavarois, le 13e régiment de ligne, et que durant la campagne de 1813, il commandait le 11e corps, qu'il fut battu à la Katzbach, qu'il prit part à la bataille de Wachau et défendit Leipzig pendant la retraite de l'armée : à Hanau, il fut le premier à se porter en avant avec 5 000 tirailleurs commandés par le général Charpentier.

du 1er à cheval, dont j'avais été longtemps major, et nous fîmes connaissance en mangeant ma ratatouille. Je fus à même d'être utile le même soir au colonel Lefaivre, d'un régiment de cuirassiers (1), blessé grièvement d'une balle, et il me fit prier de lui permettre de se servir de ma calèche, ce que je fis avec plaisir, et mon domestique Jean, qui la conduisait, eut le plus grand soin de lui jusqu'à Mayence où il trouva les secours nécessaires et guérit parfaitement. Un de ses chefs d'escadron, également blessé, partageait avec lui l'intérieur de ma calèche, et un jeune garde d'honneur, blessé et malade, établi derrière, dut aussi son salut à ma voiture et à la complaisance de Jean.

Je me mis en route avec la garde le 31, à 9 heures du matin, et je ne trouvai d'autres obstacles que les embarras causés par le grand nombre de troupes qui marchaient sur le même point; les colonnes s'embarrassaient mutuellement et il y avait trop de haltes. Dans une de ces haltes, vers les 4 heures, le canon se fit entendre du côté de Francfort dont nous étions peu éloignés, et je reçus de l'empereur l'ordre de me porter avec deux de mes batteries, sur les bords du Mein. Il fallait débusquer une arrière-garde qui tenait encore la partie de la ville située sur la rive gauche et qui défendait le passage du pont. Je dirigeai sur ce point le feu de mon artillerie, pour soutenir l'attaque que notre infanterie opérait en même temps. Vers la fin du jour, l'ennemi se mit en pleine retraite, abandonnant le faubourg, et les pièces qui protégeaient le mouvement firent alors une canonnade assez vive, mais qui cessa bientôt (2).

(1) Louis-Jean-Claude-Clément Lefaivre, né à Besançon en 1769, sous-lieutenant au 2e cavalerie (1792), lieutenant (1793), capitaine (1796), chef d'escadron (1807), major en second (1811), major titulaire au 23e dragons (1812), colonel du 8e cuirassiers (1813), colonel de la gendarmerie royale (1816), mis à la retraite le 17 décembre 1826 avec le grade honorifique de maréchal de camp. Il avait reçu à Hanau un coup de feu à la jambe droite avec fracture du tibia.

(2) On a nommé cette affaire le combat de Sachsenhausen.

Mes batteries rejoignirent le reste de la réserve parquée hors de Francfort et je me rendis au logement qui m'était préparé en ville. Mais l'obscurité m'empêcha de reconnaître ma route; ce ne fut qu'au bout d'une heure, que l'impatience et le besoin de manger me firent trouver bien longue, que j'arrivai mouillé et couvert de boue à l'auberge du *Cheval blanc*, une des meilleures de la ville. Quelques-uns de mes officiers m'y attendaient, ainsi qu'un bon souper servi au coin d'un bon feu et près d'un lit bien propre qui m'était destiné. Ce sont de ces jouissances qui, dans la vie ordinaire, ne sont rien, et qui n'ont de valeur que par les privations dont elles ont été précédées; mais elles n'en sont pas moins bien réelles, et le souvenir agréable s'en conserve longtemps. Nous ne partîmes le lendemain de Francfort que vers les 2 heures après midi et je regrettai de ne pouvoir disposer d'un instant pour visiter M. Fingerlin, mon ancien hôte.

J'étais à la tête de mon artillerie sur l'esplanade de la ville lorsque l'empereur sortit. Les troupes le saluèrent avec transport. Quant à moi, c'est, je crois, la seule fois que j'aie crié : « Vive l'empereur! » Mais je le fis avec un véritable enthousiasme; j'admirai sa constance et je l'aimai mieux dans ses revers que dans l'éclat de sa prospérité (1).

Nous arrivâmes le soir à Höchst, petite ville qui me parut jolie. Malgré l'encombrement, je trouvai place dans une assez bonne auberge où je couchai, et j'y dormais profondément lorsqu'un de mes sapeurs me prévint qu'on allait se mettre en marche. J'arrivai lorsque le mouvement commença.

Nous n'avions que quelques lieues à faire pour être à Mayence, c'est-à-dire en France; le Rhin, que nous

(1) Cf. ces mots d'Odeleben, p. 120 : « Même, lorsque Napoléon battu dut quitter la Saxe, une partie de la jeune garde lui criait vivat avec une incroyable ardeur, comme si elle voulait le consoler dans son malheur. »

allions mettre entre nous et l'ennemi nous semblait une barrière insurmontable, et tout en déplorant ce que nous abandonnions et ce que nous avions perdu, la France, telle qu'elle restait encore, nous paraissait assez belle et assez grande, sous un chef tel que Napoléon, pour adoucir bien des regrets. Un pont de bateaux était établi sur le fleuve entre Hochheim et Mayence, et ce passage était le seul pour toute l'armée; la marche fut donc ralentie et je ne pus entrer à Mayence avec mon artillerie que vers les 3 ou 4 heures et après des haltes qui se répétaient à chaque instant.

J'étais, dans une des dernières haltes, près de la compagnie des sapeurs de la garde. Les soldats profitaient de ce moment pour se reposer, pour causer et rire entre eux, et je m'amusais à écouter leurs quolibets. Un d'eux éleva la voix : « Parbleu, dit-il, en regardant Mayence, nous avons fait une belle besogne, nous avons été chercher les Russes à Moscou pour les amener en France. » Cette phrase qui me frappa et que je n'oublierai jamais était malheureusement le résumé le plus vrai de notre histoire. A coup sûr, ce n'était pas un homme ordinaire que ce simple soldat (1)!

Ce fut donc le 2 novembre 1813 que je repassai sur la rive gauche du Rhin. L'ennemi nous suivit de près et quelques jours après notre passage il attaqua la petite ville de Hochheim sur la rive droite, et la prit après une affaire assez vive.

Mayence, que je n'avais vu qu'un instant lorsque j'étais venu au printemps, me parut une belle et grande ville. Mais le typhus, apporté par des convois qui nous avaient devancés, y sévissait. Que de soldats, à moitié

(1) Noël écrit de même (*Souvenirs*, p. 246) qu'il a passé le Rhin en 1812 pour une guerre de conquête et qu'il le repasse, avec les Allemands et les Russes sur les talons : « Nous ramenions l'invasion. » C'est le mot de Beugnot (*Mémoires*, p. 431) : « Nous avons couru jusqu'à Moscou évoquer les Cosaques et les attirer sur les bords de la Seine! »

nus et mourant de faim, imploraient vainement la commisération des habitants sans pouvoir être reçus dans les hôpitaux faute de place! C'était le plus triste des spectacles; toutes les églises avaient été transformées en ambulances, et toutes étaient pleines de blessés et surtout de malades qu'un peu de paille défendait à peine de l'humidité du sol et du froid de la saison. Les médicaments manquaient. Une grande partie des médecins avait déjà succombé ou succomba depuis, et il y avait peu de maisons où l'épidémie n'eût fait quelques victimes (1). Aussi, ce fut avec un grand plaisir que je reçus, le lendemain de mon arrivée, l'ordre de quitter Mayence avec deux de mes compagnies pour cantonner au village de Partenheim, où j'arrivai le même jour. J'avais laissé une de mes compagnies à Mayence et l'autre était à Engelstadt. Je fus logé à Partenheim, avec le commandant Cappelle et mon adjudant-major Henraux (2), dans la principale habitation, espèce de château où nous fûmes assez bien traités, et le besoin de repos nous fit trouver délicieuse la vie tranquille que nous y menâmes pendant quelques jours.

(1) Cf. sur cette épidémie les *Mémoires* de Marmont; Combier, *Mémoires de Radet*, p. 293; Wirth, *Monseigneur Colmar*, p. 172-181; la brochure intitulée : *Les sépulcres de la Grande Armée*, p. 18-22; surtout Bockenheimer, *Gesch. der Stadt Mainz in den Jahren 1813 und 1814*, p. 71-93. Près de 21 000 soldats et de 2 500 bourgeois succombèrent du 1er novembre 1813 au 1er mai 1814.

(2) Jean-Baptiste-Xavier Henraux, né à Sedan en 1778, élève à l'École polytechnique (1799) et à l'École de Châlons (1800), lieutenant en second (1801) et en premier (1803), capitaine en second (1808) et en premier (1811), capitaine en second dans l'artillerie de la garde (27 mars 1813) et adjudant-major (31 août 1813), chef de bataillon (1814), lieutenant-colonel (1823), colonel (1831) et directeur de l'arme à Valenciennes, retraité avec solde de 3 000 francs en 1838.

CHAPITRE XVI

LA CAMPAGNE DE FRANCE

(1814)

Griois major de l'artillerie à cheval de la garde. — Il commande l'artillerie de Mortier. — Trèves. — Namur. — Départ de la garde pour Langres et Chaumont. — Combat de Bar-sur-Aube (24 janvier). — Troyes. — Arrivée de Napoléon (3 février). — Les Maisons-Blanches (6 février). — Châtres (7 février). — Nogent-sur-Seine (8 février). — Griois commande l'artillerie de la cavalerie de la garde. — Portrait de Nansouty. — Son état-major. — Sézanne (9 février). — Combat de Champaubert (10 février). — Combat de Montmirail (11 février). — Tableau d'Horace Vernet. — Combat de Château-Thierry (12 février). Bravoure de Napoléon. — Belle charge des dragons. — Le général Letort. — Poursuite. — Le pont de Château-Thierry. — Combat de Vauchamps (14 février). — Attaque d'une ferme. — Joie de Napoléon. — Sa colère épouvantable contre le général Guyot. — Guignes (16 février). — Mission de Griois et du capitaine Laplace à Chambry. — Combat de Montereau (18 février). — Elan national. — Nogent-sur-Seine (20 février). — Pont-sur-Seine (21 février). — Méry (22 février). Les divisions d'Espagne. — Pierre Boyer. — Troyes (24 février). — L'échauffourée de Lusigny. — Flahaut et Nansouty. — Herbisse (27 février). — Esternay (28 février). — Jouarre (1er mars). — La Ferté-sous-Jouarre (2 mars). — Nouveau combat de Château-Thierry (3 mars). — Fismes (4 mars). — Combat de Berry-au-Bac (5 mars). — Une déroute sans pareille. — Le prince Gagarine. — Préludes de l'affaire de Craonne (7 mars). — Belliard et Nansouty. — Mort de Boisselier. — Une cave de Braye. — Chavignon (3 mars). — Bataille de Laon (9 et 10 mars). — Séjour à Soissons (11 et 12 mars). — Départ de Nansouty. — Marche sur Reims (13 mars). — Prise de la ville (14 mars). — Le général Sebastiani. — Epernay (17 mars). — Semoine (18 mars). — Luzy (19 mars). — Bataille d'Arcis-sur-Aube (20 mars). — Fuite de la cavalerie. — Napoléon l'épée à la main. — Attaque de Torcy-le-Grand. — Les canonniers gardes-côtes. — Une rude canonnade. — Suite de la bataille (21 mars). — Retraite sous une pluie de boulets. — Bivouac à Dosnon. — Escarmouches (22 mars). — Sebastiani et Exelmans. — Trouan le Grand. — Marche sur Vitry (23 mars). — Wassy. — Saint-Dizier. — Dernière victoire (26 mars). — Volte-face. — Valcourt. — Espièglerie d'un chasseur. — Ville-sur-Terre (28 mars). — Marolles (29 mars). — Bagneaux (30 mars). — Moret (31 mars). — Capitulation de Paris. — Douleur et indignation de Griois. — Fontainebleau (2 avril).

— Ponthierry (3 avril). — Le lieutenant Lacombe. — Arrivée à Vendôme (15 avril). — Le château de Ranay. — Mme de Vernage. — Le marquis d'Osmond. — Départ pour La Fère. — Griois et le maire de Vendôme. — Certificat de bien vivre. — Séjour à Rouen et à Compiègne. — Querelle entre artilleurs et Prussiens. — Vol d'un cheval à un officier russe. — Voyage à Paris. — Licenciement de l'artillerie de la garde et paiement de son arriéré.

Le 7 novembre, une ordonnance m'apporta le décret impérial de la veille qui me nommait major de l'artillerie à cheval de la garde et commandant de la Légion d'honneur; je remplaçais dans l'artillerie à cheval le général Desvaux, passé général de division dans la ligne, et j'étais remplacé dans l'artillerie à pied par le colonel Boulart (1). Je ne m'attendais pas à ces nouvelles faveurs, et j'allai le 8 à Mayence prendre les ordres du général Dulauloy. Il m'informa que l'empereur m'avait destiné à commander l'artillerie du maréchal duc de Trévise (2). Je me rendis chez ce maréchal qui me dit de revenir le trouver le 10.

La plus grande partie de l'infanterie de la garde devait rester en ligne sur le Rhin sous les ordres du maréchal. Son artillerie, dont j'avais le commandement supérieur, consistait en cinquante-huit bouches à feu, tant vieille que jeune garde. Elle était répartie dans plusieurs villages, et après être resté un jour à Mayence où je fis emplette d'un nouveau cheval, je partis le 12 novembre pour la rejoindre. Je couchai à Kreuznach, petite ville assez jolie, et vins le 13 m'établir à Sobernheim, un des cantonnements

(1) Boulart était en même temps nommé général de brigade, et il ne cachait pas sa joie d' « être nommé général et de plus, à un magnifique commandement dont il cumulait le traitement avec celui de général » (*Mémoires*, p. 303).

(2) Mortier qui, selon le mot de Ségur, fut toujours prêt au bruit du canon et qui jamais ne se fit attendre sur un champ de bataille, commandait la garde impériale. « Vous commandez toute la garde, lui écrivait Napoléon le 22 novembre, cavalerie, infanterie et artillerie; aucun mouvement ne doit se faire sans votre ordre; que tout ce qui est en activité dans la garde corresponde avec vous et forme une armée que vous ayez dans la main. »

qui m'étaient assignés. C'était un petit bourg qui n'offrait aucune ressource, et j'employai les cinq ou six jours que j'y demeurai à correspondre avec les chefs de compagnie et d'escadron de mon nouveau régiment, à connaître et à satisfaire leurs besoins. Je partis le 19 novembre de Sobernheim, sur l'ordre du maréchal, et après sept lieues de mauvais chemins, je vins au bourg de Wolfstein, et le lendemain à Kaiserslautern, où son quartier général était établi. Je comptai d'abord y rester, mais l'épidémie y faisait beaucoup de ravages et mon artillerie avait été envoyée à quelques lieues de là; je demandai au maréchal la permission de la rejoindre et je vins coucher le 22 à Steinwerden, et le lendemain à Landstuhl.

A peine arrivé, je reçus l'ordre de partir le 25 pour Trèves avec toute mon artillerie. Je me mis en route pour cette nouvelle destination, et, par Kochem et Birkenfeld, j'arrivai le 27 à Trèves. Mon artillerie, obligée de coucher en chemin, n'y fut que le lendemain. Le duc de Trévise était établi à l'archevêché. Je logeai chez le directeur des droits réunis ou de l'enregistrement, M. Berge, et je mangeais souvent chez le maréchal, que sa femme et ses filles étaient venues rejoindre. J'employai mes journées à l'inspection des compagnies de mon régiment, qui cantonnaient dans les environs, et à la correspondance active qu'exigeaient leurs besoins et ceux de l'artillerie sous mes ordres.

Le 20 décembre, le corps d'armée du maréchal quitta Trèves et se dirigea sur Namur (1). Je suivis ce mouvement avec mon artillerie, et vins coucher le 21 à Luxembourg, dont les fortifications me parurent fort étendues et très fortes, mais mal entretenues; le 22 à Arlon, petit bourg où j'entendis, pour la première fois depuis trois ans,

(1) Le jour même, Mortier avait eu ordre de se porter sur Namur le plus tôt possible, parce que « sa présence dans la Belgique devenait nécessaire. »

le peuple parler français; le 23 à Neufchâteau et le 24 à Saint-Hubert. L'église, où l'on conserve le corps de saint Hubert, est très belle et richement décorée par les offrandes des croyants pour qui le saint a fait et fait chaque jour de nombreux miracles. Des marchands vous offrent à chaque pas des scapulaires, des chapelets, des médailles, dont ils vantent l'efficacité contre la rage et les maladies des chevaux. C'est, en petit, le même commerce qu'à Lorette, et ces deux villes n'existent que par leur sainte industrie et par la foi des pèlerins.

Depuis Neufchâteau, les routes sont détestables, et le mauvais temps les avait rendues impraticables au canon. Aussi, j'avais dirigé mon artillerie par Beausaint et Dinant, et suivi de ma personne le maréchal par la route la plus directe. Le 25, je couchai à Marche-en-Famenne, bourg situé dans le pays le plus misérable, le 26 à Ciney et le 27 à Namur. Cette ville me parut belle et bien bâtie; je croyais que nous y ferions quelque séjour; mais, le soir même de mon arrivée, je reçus l'ordre de partir le lendemain pour Mézières (1).

J'arrivai le 31 à Mézières, par des chemins très difficiles, après avoir couché le 28 à Dinant, le 29 à Givet et le 30 à Rocroi. Ce changement de direction avait pour objet de nous porter au-devant de la grande armée autrichienne qui, après avoir violé la neutralité de la Suisse, avait pénétré en France par l'Alsace et la Franche-Comté.

Nous repartîmes de Mézières le lendemain de notre arrivée, et nous couchâmes, le 1er janvier 1814, à Launois, le 2 à Rethel, le 3 à Reims, le 4 aux Petites-Loges, le 5 à Châlons, le 6 à Vitry-le-François, le 7 à Saint-Dizier,

(1) La veille, Napoléon avait écrit à Mortier que l'ennemi, débouchant par Bâle, marchait sur Belfort. Il fallait donc « se rendre à Reims, sur la route de Paris à Bâle, avant qu'il fût possible à aucun parti de Cosaques d'y arriver. »

le 8 à Joinville, le 9 à Vignory, le 10 à Chaumont et le 11 à Langres. Nous arrivâmes à Langres assez tard, couverts de neige et de verglas, et par un froid très vif. L'avant-garde de l'armée autrichienne était postée à peu de distance de la ville; nous venions de Namur à marches forcées pour l'arrêter.

Dans la nuit même, vers minuit, 400 ou 500 chasseurs à pied de la garde sortirent de la place et surprirent l'ennemi dans un village peu éloigné. Tout ce qui s'y trouvait fut pris ou tué. Cette expédition, où les troupes, malgré leur extrême fatigue, se portèrent avec la plus grande vigueur, imposa à l'adversaire, qui venait de reconnaître à ses dépens qu'il avait devant lui les bonnets à poil de la vieille garde. Nous fîmes, quelques jours après, une espèce de reconnaissance où l'on échangea quelques coups de canon, mais sans résultat, et le 17, à 4 heures du matin, nous quittâmes Langres pour aller coucher à Chaumont. Je m'occupai, pendant les cinq ou six jours que nous restâmes à Langres, à faire confectionner des cartouches d'infanterie; dans nos marches précipitées, les munitions que j'attendais n'avaient pu me rejoindre, et je fus même obligé d'employer la poudre que je pus me procurer, soit dans l'entrepôt des droits réunis, soit à prix d'argent chez les débitants et même chez les particuliers. Je fis aussi quelques dispositions pour mettre autant que possible la ville à l'abri d'un coup de main. Le 18, à midi, une colonne d'infanterie et de cavalerie wurtembergeoise, commandée par le prince royal, s'approcha de la ville; nous nous portâmes au-devant d'elle et après un engagement peu considérable (1), elle fut repoussée sur tous les points. Nous rentrâmes à Chaumont vers le soir, mais dans la nuit nous en partîmes et

(1) L'ennemi n'eut, en effet, que 10 tués et 34 blessés, dont 2 officiers; mais il occupa la ville dès le lendemain, lorsqu'il sut par ses patrouilles que les Français s'étaient retirés.

vînmes coucher le 19 au village de Colombey (1) et le 20 à Bar-sur-Aube.

Le 24 janvier, vers midi, le bruit de la générale nous annonça l'approche de l'ennemi. Les troupes se rassemblèrent et se portèrent promptement au-devant de lui. C'était une partie de l'armée autrichienne (2) qui marchait sur Bar-sur-Aube; elle avait attaqué nos avant-postes à l'improviste et les avait forcés de se replier. Le maréchal disposa sa petite armée en bataille, et bientôt le feu s'engagea sur toute la ligne (3). Il dura jusqu'à la nuit fermée. Fort heureusement, j'avais, depuis mon arrivée à Bar, reçu un convoi de munitions. Malgré sa grande supériorité de forces, l'ennemi ne put gagner de terrain; il dut se retirer et nous laissa maîtres du champ de bataille. Le sol était en partie couvert de neige, et l'artillerie manœuvrait fort difficilement à la prolonge; cependant, elle eut toujours l'avantage. Une batterie ennemie s'était avancée pour battre quelques pièces de ma réserve; on fit sur elle un feu si vif et si bien dirigé qu'une partie de ses chevaux et de ses canonniers furent tués, ses affûts brisés et ses pièces abandonnées. Malheureusement, la rivière nous séparait; nos troupes ne purent s'emparer des canons, et ce ne fut qu'assez longtemps après que quelques hommes osèrent s'en approcher, y atteler de nouveaux chevaux et les emmener en grande hâte. Notre perte fut assez considérable, surtout vers notre gauche, où l'adversaire avait dirigé ses plus grands efforts. Je rentrai vers 9 heures du soir dans la ville avec le maréchal; mais, jugeant que sa position n'était pas

(1) Colombey-les-deux-Eglises, dans le canton de Juzennecourt, arrondissement de Chaumont.

(2) Le 3e corps d'armée autrichien, commandé par Gyulai, et — ce que Griois ignore — le corps du prince royal de Wurtemberg; les Autrichiens marchaient sur Bar et les Wurtembergeois sur Colombey.

(3) L'artillerie française tira dans cette journée deux mille coups de canon.

tenable, entouré comme il l'était par des forces si supérieures, il se décida à passer l'Aube et à gagner Troyes. A minuit, notre mouvement commença. A la pointe du jour, nous arrivâmes à Vendeuvre (1), où nous restâmes en position cette journée et la suivante, au milieu des champs couverts de neige et par un froid très vif, sans être attaqués par l'ennemi dont les avant-postes étaient en présence des nôtres. Le 27, à 2 heures du matin, nous partîmes de Vendeuvre et atteignîmes Troyes dans la journée.

L'empereur, à la tête de plusieurs corps d'armée, ne devait pas être loin de nous. Le maréchal, ne recevant pas de ses nouvelles, voulut se rapprocher de lui. Nous partîmes de Troyes le 30 janvier dans l'après-midi et arrivâmes dans la nuit à Arcis-sur-Aube. Le lendemain, sur les nouvelles qu'il reçut ou les renseignements qu'il se procura, le maréchal jugea convenable de revenir à Troyes (2). Nous devions, le 3 février, faire une grande reconnaissance et attaquer quelques villages occupés par l'ennemi. J'avais déjà donné les ordres de mouvement à mon artillerie, lorsque le 2, à minuit, un aide de camp du maréchal me réveilla pour me dire que l'empereur venait de perdre une bataille à Brienne et que le mouvement du lendemain n'aurait pas lieu. Je contremandai les mouvements que j'avais ordonnés et passai le reste de la nuit à faire de tristes réflexions sur notre position (3).

(1) Vendeuvre-sur-Barse, chef-lieu de canton dans l'arrondissement de Bar-sur-Aube.

(2) Mortier s'était porté sur Arcis que Blücher menaçait, et, disait Napoléon, il avait très bien fait; mais, depuis, l'empereur lui avait envoyé l'ordre de revenir à Troyes et d'y rentrer le 31 janvier à 6 heures du soir; il faudrait, écrivait alors Napoléon à Clarke, « que le duc de Trévise ait à Troyes une quarantaine de mille hommes dans la main, ce qui le mettrait à l'abri de toute espèce d'événement. »

(3) On sait que Napoléon combattait à la fois Blücher et Schwarzenberg; il avait repoussé Blücher à Brienne le 29 janvier, mais le 1er février il avait été vaincu à la Rothière (non à Brienne, comme dit Griois) par Blücher, et le 3, il venait se poster à Troyes pour agir selon les circonstances.

Au matin, nous apprîmes que l'empereur arriverait dans la journée à Troyes; les troupes prirent les armes pour le recevoir, et bientôt les vives acclamations de sa garde témoignèrent du plaisir qu'elle avait à le revoir après une séparation de trois mois. La réception des habitants ne fut pas à beaucoup près aussi affectueuse, et leur froideur s'explique facilement par l'appréhension des dangers que son retour semblait annoncer (1). Le désordre des corps qu'il ramenait avec lui révélait assez l'échec qu'ils avaient essuyé; mais ils n'étaient nullement découragés; tous brûlaient de prendre leur revanche et semblaient sûrs du succès, puisque l'empereur était à leur tête. L'artillerie de la garde avait particulièrement souffert à Brienne, et deux compagnies de mon régiment, sous les ordres du colonel Marin (2), avaient été en partie détruites.

Le 4 février au matin, le corps du maréchal Mortier alla faire une reconnaissance. Après avoir marché quelque temps, nous rencontrâmes l'ennemi à la Grande Vacherie, à peu de distance de Troyes. Un feu assez vif s'engagea, mais il dura peu. Nous nous emparâmes de la Vacherie et d'un pont sur la Seine; mais vers 9 heures du soir, le pont fut attaqué et repris.

Nous avions trouvé quelques ressources dans le petit village où nous étions établis et l'ordre s'y était maintenu, lorsque de nouvelles troupes et entre autres quelques escadrons de gardes d'honneur y arrivèrent au milieu

(1) Cf. Ségur (*Mémoires*, III, éd. Bapst, p. 159 et 166) : « Morne silence de la population consternée... accueil morne et effrayé. »

(2) Jean-Marie Dubuard, dit Marin, né en 1769 à Nogent-le-Rotrou, canonnier (1787), brigadier (1793), maréchal des logis (1794), lieutenant en second (1799), capitaine en second (1802) et en premier (1805), chef de bataillon (1808), major (1809), baron de l'Empire (6 juin 1811), colonel (1814), réformé sans traitement en 1815 et retraité en 1817 : « Troupier renforcé, écorcheur impitoyable de notre langue, mais bon enfant, d'une gaîté triviale, parfois amusante, et d'un empressement sans bornes à se rendre utile et agréable. » (Boulart, *Mémoires*, p. 177).

de la nuit. Ils se répandirent aussitôt dans toutes les maisons pour y chercher des fourrages et du bois pour les feux de bivouac et ce ne fut bientôt plus que confusion.

Nous restâmes sous les armes jusqu'à 3 heures après minuit; alors nous rétrogradâmes sur Troyes et vînmes prendre position aux Maisons-Blanches et au village de Bréviandes. Le froid avait été très vif cette nuit et il gelait très fort.

Le lendemain matin 6 février, le maréchal, prévenu que les Autrichiens devaient faire un mouvement, se rendit aux Maisons-Blanches où était notre avant-garde et je l'accompagnai (1). Les troupes légères de l'ennemi ne parurent que vers midi; un corps assez considérable les soutenait. Le feu commença et dura jusqu'au soir. Les Autrichiens, qui ne voulaient qu'opérer une reconnaissance, furent reçus vigoureusement et un grand nombre de leurs hussards restèrent sur la place ainsi que deux canons que mon artillerie avait démontés. Après être restés en position sur le champ de bataille jusqu'à minuit, nous vînmes nous établir dans le faubourg Saint-Martin de la ville de Troyes. Nous y passâmes quelques heures et en partîmes au jour avec toute l'armée pour bivouaquer le 7 à Châtres (2), village ruiné qui présentait l'image de la plus affreuse misère et que ses habitants avaient presque tous abandonné. Le 8, nous vînmes coucher à Nogent-sur-Seine où le quartier impérial s'établit. Le corps du maréchal Mortier ayant été réuni au reste de l'armée (3), je quittai le commandement de son artillerie

(1) Mortier devait, en réalité, selon l'ordre de Napoléon, agir de telle sorte que Schwarzenberg ne s'aperçût de son mouvement que vers 10 heures du matin et, après l'avoir rejeté sur Bar-sur-Aube, former l'arrière-garde de l'armée qui se dirigeait à marches forcées sur Nogent pour tomber sur les derrières de Blücher.

(2) Châtres, village du canton de Méry-sur-Seine, arrondissement d'Arcis-sur-Aube.

(3) Mortier commande désormais l'arrière-garde, composée de la 2e division de la vieille garde et de la division Gérard.

et je passai à celui de l'artillerie de la cavalerie de la garde, qui me revenait en qualité de colonel de l'artillerie à cheval. Ce commandement était beaucoup plus agréable et plus brillant. Je me présentai aussitôt à mon chef immédiat, le général Nansouty.

Ce général (1), officier de cavalerie avant la Révolution, avait une grande habitude du service et il était un des meilleurs officiers de cette armée. Dans la campagne de Russie, il s'était distingué à la tête du 1er corps de cavalerie qu'il commandait. A un coup d'œil rapide, il joignait une grande fermeté de caractère, et ce ton de commandement, cet extérieur imposant si précieux dans un chef. Mais il gâtait ces qualités par la dureté de ses expressions ou par le ton de l'ironie (2). Un de mes amis était colonel de dragons; lorsque ce général inspecta son régiment, ce fut souvent par un persiflage très déplacé qu'il témoigna son mécontentement. Il avait pour chef d'état-major le major Laloyère, et pour aides de camp le colonel Lascours et le chef d'escadron Elie de Périgord (3). Je vis souvent la manière plus que dure dont le général les traitait, surtout son chef d'état-major, qu'il faisait aller comme un petit garçon.

Le 9 février, je partis, avec le général Nansouty, de

(1) Etienne-Marie-Antoine Champion de Nansouty, né au Château-Trompette en 1768, élève à Brienne, puis à l'École militaire de Paris (1782), capitaine de remplacement aux hussards de Lauzun (1788), adjoint à l'adjudant général Poncet (1791), lieutenant-colonel (1792), chef de brigade (1795), général de brigade (29 août 1799) et de division (24 mars 1803), colonel général des dragons et commandant de la cavalerie de la garde impériale (1813), mort à Paris le 12 février 1815. Cf. Thoumas, *Les grands cavaliers du premier Empire*, II, p. 1-58.

(2) Castellane note, lui aussi, chez Nansouty (*Journal*, p. 40) ce ton d'ironie : « Il aimait à goguenarder, et il poussait cela trop loin. »

(3) Tous trois devinrent généraux. Beuverad, comte de Laloyère, maréchal de camp le 19 mars 1815, commanda le département du Rhône sous la Restauration ; Elie, comte de Talleyrand-Périgord, fut fait maréchal de camp le 20 avril 1818 ; Louis de Lascours, colonel en 1815, commandait le département du Gard (Castellane, II, p. 377) lorsqu'il fut nommé maréchal de camp, le 6 septembre 1830, et il devait être promu lieutenant-général le 26 avril 1841.

Nogent, dans l'après-midi et vins coucher à Sézanne, à neuf lieues de là. Nous y arrivâmes la nuit par des chemins affreux; la saison les avait tellement défoncés que nos chevaux n'avançaient qu'avec une extrême difficulté. Plusieurs soldats d'infanterie y restèrent ensevelis dans les boues dont ils n'avaient pu se dégager; je vis plusieurs de ces malheureux; leur figure exprimait encore leurs angoisses et les efforts pénibles qu'ils avaient faits avant d'expirer. La cavalerie de la garde et mon artillerie ne purent arriver que dans la nuit (1).

Le lendemain 10 février, nous quittâmes Sézanne dans la matinée et nous dirigeâmes par des chemins détestables vers la route de Châlons à Paris, sur laquelle manœuvrait l'armée de Blücher. Nous rencontrâmes bientôt les avant-postes du corps russe qui en faisait partie; ils furent rejetés sur le village de Champaubert où le corps entier se trouvait réuni. Un vif combat s'engagea là. Malgré leur résistance, les Russes furent enfoncés sur tous les points et mis dans une déroute complète; toute leur artillerie, un grand nombre de morts et plusieurs milliers de prisonniers, parmi lesquels se trouvait le général (2), furent les résultats de cette bataille.

Ce fait d'armes brillant, habilement conçu et parfaitement exécuté, coupait la ligne d'opérations de Blücher, le forçait de renoncer à sa marche sur Paris et il eut un résultat moral plus important encore, celui de ramener la confiance dans l'armée et d'annoncer aux ennemis que l'empereur et son génie étaient encore là pour les combattre et les vaincre.

Le feu ne cessa qu'à la nuit, qu'on employa en partie à ramasser les prisonniers et à réunir les pièces d'ar-

(1) « Je suis, écrivait Napoléon à Joseph, un peu contrarié par les chemins; ils sont affreux; il y a six pieds de boue. » Cf. Ségur, p. 184 : « route détestable... fondrières... marécages. »

(2) Le général Olsoufief.

tillerie tombées en notre pouvoir. L'empereur s'était établi sur la route; il reçut les rapports des généraux, interrogea les prisonniers, donna des ordres et expédia un officier d'ordonnance en courrier à l'impératrice pour annoncer la victoire. Nous étions au même bivouac que lui et à minuit il fut s'établir à Champaubert où j'allai également et trouvai un abri dans une cabane de paysan, encombrée de blessés et de militaires de toutes nations. J'y passai le reste de la nuit à envoyer des ordres à l'artillerie que les mauvais chemins avaient retardée et à me reposer au coin du feu; mais le lendemain, à la pointe du jour, nous nous remîmes en marche sur la route de Paris.

A peine arrivés à Montmirail où nous croyions nous arrêter quelque temps, nous remontâmes à cheval. A quelque distance en avant du bourg nous rencontrâmes l'avant-garde ennemie. Elle fut soutenue par de nombreuses troupes russes et prussiennes et bientôt l'affaire devint générale, particulièrement vers la gauche où j'étais avec une partie de mon artillerie. Le maréchal Ney y courut et dirigea les attaques sur ce point important. C'était vers un petit hameau, à deux ou trois cents toises à gauche de la route, que le combat était le plus vif (1). De nouvelles troupes y arrivaient des deux côtés; plusieurs fois la position fut prise et reprise; enfin, quelques bataillons d'infanterie de la vieille garde s'en rendirent maîtres à la fin du jour (2). Les autres positions que l'ennemi occupait sur le reste de la ligne furent également enlevées. Un grand nombre de prisonniers et

(1) Le village de Marchais.

(2) Aussi l'empereur louait-il sa vieille garde avec effusion : « Ce qu'elle a fait ne peut se comparer qu'aux romans de chevalerie et aux hommes d'armes de ces temps où, par l'effet de leurs armures et l'adresse de leurs chevaux, un en battait trois ou quatre cents. » Et encore : « La vieille garde a de beaucoup surpassé tout ce que je pouvais attendre d'une troupe d'élite; c'était absolument la tête de Méduse! »

beaucoup d'artillerie restèrent en notre pouvoir. Le pinceau d'Horace Vernet a, dans un des tableaux qui ornent la galerie du duc d'Orléans, rendu parfaitement un épisode de cette bataille : c'est le moment où l'infanterie de la vieille garde attaque le hameau de gauche dont j'ai parlé. Plus je vois les tableaux de ce maître, plus j'admire avec quelle vérité il sait rendre les habitudes, les détails de la vie militaire et la manière de combattre de nos soldats; on assiste réellement aux scènes qu'il représente et on serait tenté de croire que c'est sur un champ de bataille et au milieu de l'action qu'il a esquissé ses sujets. Il est impossible d'avoir un talent plus facile et plus vrai (1).

Le 12 au matin, l'empereur se remit en marche et nous nous dirigeâmes sur Château-Thierry par de très mauvais chemins de traverse et souvent à travers champs. Nous ne tardâmes pas à rencontrer les postes avancés des Russes qui se replièrent promptement. Quoique la plus grande partie de nos troupes fût encore en arrière, l'empereur fit engager le combat par un ou deux bataillons de chasseurs de la garde et par ses escadrons de service. Ce petit nombre d'hommes suffit pour maintenir l'ennemi et même pour lui faire perdre du terrain, mais en reculant il se rapprochait de ses réserves et ses lignes augmentaient d'étendue à chaque nouvelle position. L'empereur paraissait attendre avec impatience l'arrivée de ses colonnes et surtout de la cavalerie de la garde qui devait tomber sur la gauche de l'ennemi.

J'étais tout à fait en avant avec les tirailleurs et une de mes batteries qui devançait les autres. Après avoir laissé son escorte en arrière, l'empereur vint seul à l'endroit où j'étais et, la lunette à la main, examina la posi-

(1) Cette *Bataille de Montmirail* était (avec Valmy, Jemappes et Hanau) une des quatre batailles que le duc d'Orléans avait commandées pour la galerie du Palais Royal et que Vernet termina en 1825.

tion. Il fixait surtout ses regards vers le point où débouche-rait la cavalerie de la garde et il me demandait si je ne la voyais pas. Les balles et la mitraille qui sifflaient autour de nous ne détournaient pas un moment son attention et dans cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, je pus reconnaître que la valeur chez lui s'alliait au génie et qu'il s'exposait souvent plus que ne devait le faire l'homme dont dépendait le destin de l'armée et de la France. Des calomniateurs ont eu pourtant l'inepte bassesse de l'accuser de lâcheté, et l'esprit de parti a pu feindre de les croire!

Cette cavalerie si désirée parut enfin. Je fus le premier à l'apercevoir et je l'indiquai à l'empereur; elle arrivait au trot et les dragons qui formaient la tête, se dirigèrent en colonne sur la ligne russe qui aussitôt se forma en carrés. Les dragons, attaquèrent le plus avancé et, malgré le feu nourri et le rempart des baïonnettes qu'il présentait, ils se précipitèrent sur lui tête baissée; en un instant ce carré n'existait plus; les hommes renversés et les armes brisées marquaient seulement la place où il avait été. Ce carré détruit, les dragons se portèrent successivement sur deux autres, qui eurent le même sort. Le reste de notre cavalerie mit en fuite celle de l'ennemi et l'infanterie russe, voyant trois de ses carrés enfoncés, se retira en désordre. Cette charge des dragons de la garde est un des plus beaux faits de cavalerie que j'aie vus. Il est impossible de se faire une idée de la résolution avec laquelle cette brave troupe se jeta sur ces masses de Russes dont pas un ne recula, et de la rapidité avec laquelle elle les anéantit. Après cette brillante charge, le général Letort (1) — qui commandait ces dragons et qui, depuis,

(1) Louis-Michel Letort (1773-1815), colonel-major des dragons de la garde impériale lorsqu'il est nommé (9 septembre 1810) baron de l'Empire, général de brigade (30 janvier 1813), général de division (13 février 1814), tué, non pas à Waterloo, comme dit Griois, mais le 15 juin, dans un combat sur la chaussée de Charleroi (Martinien, *Tableaux*, p. 16, et

fut tué à Waterloo — s'approcha de l'empereur qui lui témoigna à peine sa satisfaction. Et nous, nous en étions tous dans l'admiration! J'avoue que je fus profondément peiné de cette froideur de Napoléon. Elle tenait peut-être aux grands intérêts qui le préoccupaient alors, peut-être aussi à l'habitude qu'il s'était faite du dévouement le plus absolu et le plus aveugle dans ses soldats et ses généraux. Mais de quoi ces hommes n'auraient-ils pas été capables, si l'empereur leur avait adressé une parole flatteuse? Ils n'auraient pas cru la payer assez de tout leur sang (1).

Les attaques et les charges se succédèrent sans laisser aux ennemis le temps de respirer. A peine ralliés dans une position qu'ils tentaient de défendre, ils en étaient culbutés. Ils fuyaient et cependant conservaient encore une espèce d'ordre. Ils tinrent même quelques instants sur une hauteur escarpée, à peu de distance de Château-Thierry. Mais ils en furent chassés et, dès lors, leur fuite ne fut plus qu'une déroute; ils se jetèrent en désordre dans la plaine et notre cavalerie en sabra et prit un grand nombre avant qu'ils pussent arriver au faubourg. Les autres gagnèrent le pont où de nouvelles troupes appuyées de canon les recueillirent. Quelques-unes de mes pièces avaient suivi le mouvement rapide de notre cavalerie et lançaient de temps en temps des boulets et de la mitraille au milieu des fuyards. Dans la précipitation que les canonniers mettaient à tirer, le feu prit aux étoupes qui garnissaient les munitions contenues dans un caisson, trop rapproché d'une de nos pièces; on ne s'en aperçut pas et l'on continuait à marcher au grand trot, quand je remarquai la fumée qui sortait du caisson.

Biot, *Souvenirs*, p. 238). « Je regrette beaucoup sa perte, dit alors Napoléon, il était de la plus grande distinction. »

(1) Pourtant l'empereur écrivit à Savary que les dragons s'étaient distingués et à Clarke qu'ils s'étaient couverts de gloire.

Je fis arrêter sur-le-champ et les canonniers parvinrent à arracher les étoupes enflammées avant que le feu se fût communiqué aux munitions. L'explosion eût sûrement causé un grand ravage parmi les canonniers et j'en aurais été une des premières victimes.

Arrivé près de Château-Thierry, l'empereur voulut d'abord forcer le passage du pont et se rendre le soir même maître de la ville. Je fis, en conséquence, avancer quelques-unes de mes pièces pour battre le pont et les batteries qui le défendaient. Mais, comme la ville aurait beaucoup souffert d'une attaque de vive force, et qu'on n'aurait sans doute obtenu d'autre résultat que d'y entrer quelques heures plus tôt, je reçus ordre de cesser le feu. L'empereur établit son quartier général dans un village à peu de distance en deçà de Château-Thierry. J'y trouvai un abri pendant la nuit dans une petite maison que je partageai avec plusieurs blessés français et russes.

On avait, dans cette journée, détruit entièrement plusieurs bataillons russes, fait beaucoup de prisonniers et capturé quelques canons. Mais elle fut surtout remarquable par l'ardeur que nos troupes mirent à attaquer l'ennemi et à le poursuivre. Toutes les armes rivalisèrent d'enthousiasme. C'était à toute course que notre infanterie se précipitait sur lui. Cette plaine de Château-Thierry, couverte de Russes qui fuyaient à toutes jambes et que notre grosse cavalerie, chargeant en fourrageurs, poursuivait l'épée dans les reins, offrait un coup d'œil ravissant pour un militaire.

Ainsi que l'empereur l'avait prévu, les ennemis abandonnèrent dans la nuit Château-Thierry. Ils n'y laissèrent que quelques tirailleurs qui se dispersèrent à notre approche; mais, en se retirant, ils avaient détruit plusieurs arches du pont. Il fallut d'abord les rétablir pour le passage de l'armée dont quelques détachements seulement avaient gagné l'autre bord, soit à la nage, soit

à l'aide de barques. Les habitants de Château-Thierry, à qui l'arrivée de l'empereur rendait l'espoir et le courage, s'empressèrent à l'envi d'apporter les matériaux nécessaires, et les charpentiers et autres ouvriers du pays déployèrent tant de zèle qu'en peu d'heures le pont fut ouvert à nos troupes. Une partie poursuivit l'adversaire; l'autre prit position autour de la ville où s'établit le quartier impérial. J'y passai la nuit, et le lendemain, 14 février, à la pointe du jour, l'empereur, à la tête de sa garde, se remit en marche. Nous nous dirigeâmes sur Montmirail par le même chemin que nous avions tenu l'avant-veille et rencontrâmes les alliés à environ une lieue au delà de Montmirail sur la route de Châlons. Le combat était déjà engagé et la victoire vivement disputée, lorsque la garde arriva. Elle forma ses colonnes d'attaque et marcha à l'ennemi, qui fut enfoncé sur tous les points et pourchassé pendant plus de trois lieues. Il perdit une partie de son artillerie et plusieurs milliers de prisonniers (1).

Je fus, dans cette journée, témoin d'un fait militaire assez remarquable. L'ennemi était depuis longtemps en pleine retraite et je le poursuivais avec quelques-unes de mes pièces à la prolonge qui s'arrêtaient de temps en temps pour faire feu, lorsque des coups de fusil tirés sur notre gauche attirèrent mon attention. C'était un bataillon qui n'avait pu suivre la retraite et qui s'était renfermé et fortifié dans une ferme entourée de murs. De là il inquiétait et menaçait nos derrières. Le général de division Guyot, qui commandait les grenadiers à cheval de la garde, avait essuyé sa mousqueterie et averti l'infanterie la plus voisine. Je m'approchai avec un canon et un obusier que je fis diriger sur la ferme. Les coups, tirés de très près, portaient tous et, cependant, la résistance ne cessait pas, bien que le général eût déjà

(1) Combat de Vauchamps.

sommé les ennemis avec menace de ne leur faire aucun quartier s'ils ne se rendaient à l'instant. Leur feu, qui sortait des ouvertures qu'ils avaient pratiquées dans les murs et les toits, nous incommodait beaucoup et avait déjà blessé plusieurs soldats; celui de notre infanterie, au contraire, était de peu d'effet. Pour en finir, une compagnie de grenadiers de la vieille garde reçut ordre d'emporter la maison d'assaut et de passer à la baïonnette tout ce qu'elle contenait. Aussitôt ces braves arrivent au pas de course; ils ne s'amusent pas à tirer un seul coup de fusil; malgré le feu qui les accueille, ils s'aident mutuellement à franchir les murs, ils grimpent sur les toits et, en quelques minutes, la ferme est envahie, une partie du bataillon détruite et le reste prisonnier. Grâce à la promptitude et à la résolution qu'elle mit dans cette attaque, cette compagnie ne perdit que quelques hommes.

On se battit jusqu'à la nuit en poursuivant l'ennemi, et l'empereur, ayant alors fait établir un feu de bivouac sur la route, s'y arrêta pour recevoir les rapports des généraux, donner ses ordres et expédier des courriers et des officiers d'ordonnance à Paris et aux autres armées. Il faisait interroger, en sa présence, quelques-uns des nombreux prisonniers qu'on lui amenait à chaque instant; il distribuait des récompenses aux militaires qui lui présentaient des drapeaux ou des canons enlevés à l'ennemi; il parlait avec gaîté, avec abandon, à tout ce qui l'entourait et le contentement qui brillait sur son visage s'était communiqué à chacun de nous. Cette suite de victoires nous en faisait présager d'autres et nous voyions déjà le territoire de notre France purgé des hordes étrangères qui le désolaient. Ce ne fut, hélas! qu'un beau rêve (1)!

(1) « Ces avantages, a dit justement Macdonald (*Mémoires*, p. 248), ne faisaient que prolonger notre agonie; ils relevaient l'ardeur de nos troupes, mais nous affaiblissaient et nous exténuaient journellement. »

Vers 10 heures du soir, l'empereur rentra à Montmirail. Nous le suivîmes avec d'autant plus de plaisir qu'après dix-huit heures passées à cheval et à nous battre, nous sentions un besoin pressant de prendre quelque nourriture et surtout du repos. Je trouvai l'un et l'autre à Montmirail, où je passai la nuit dans le logement que j'avais occupé deux jours auparavant.

La nuit qui suivit cette brillante journée fut malheureuse pour la 6e compagnie de mon régiment. Elle perdit deux de ses pièces, plusieurs canonniers et faillit être entièrement détruite. Vers la fin de la bataille, le général Guyot, qui commandait cette division (1), devant faire un mouvement rapide que l'artillerie n'aurait pu suivre facilement à travers champs, ordonna au capitaine de cette compagnie, M. Mancel (2), de rester en position jusqu'à la nuit et de le rejoindre ensuite en un endroit qu'il lui indiqua. La nuit venue et le combat fini, le capitaine se dirigea vers le point désigné. Il marcha longtemps au milieu des feux que nos troupes avaient allumés au lieu même où la nuit les avait surprises et il s'attendait toujours à rencontrer sa division, lorsqu'il

(1) Claude-Etienne Guyot, né à Villevieux (Jura) en 1768, chasseur à cheval au 10e régiment (1790), brigadier-fourrier (1792), maréchal des logis et sous-lieutenant (1793), lieutenant (1797), capitaine (1799), capitaine dans les chasseurs à cheval de la garde des consuls (1802), chef d'escadron (1804), major (1807), baron de l'Empire (mai 1808), colonel (5 juin 1809), général de brigade (9 août 1809) et de division (16 décembre 1811), colonel des grenadiers à cheval de la garde impériale (30 novembre 1813), menait dans la campagne de 1814 la 2e division de cavalerie de la garde et devait être blessé à Waterloo (Martinien, *Tableaux*, p. 16). Retraité en décembre 1815, remis en activité au mois d'août 1830, retraité de nouveau en 1833, il mourut en 1837. Ségur l'a nommé un des plus fidèles et solides généraux de la garde.

(2) Antoine Mancel, né à Caen en 1777, élève à l'Ecole polytechnique (1802) et à l'Ecole d'application (1804), lieutenant en second (1806) et en premier (1808), capitaine en second (1809), passé dans l'artillerie de la garde où il est successivement lieutenant en premier (1809), capitaine en second (1812), capitaine en premier et chef d'escadron (1813), pris par les Cosaques et échappé de leurs mains (cf. Pion, p. 346), blessé à Essling, à Montereau et à Waterloo (Martinien, *Tableaux*, p. 107 et 641), lieutenant-colonel et commandant l'artillerie à Antibes (1828), retraité en 1833.

aperçut dans un bois qu'il traversait un bivouac de cavalerie. Les canonniers, dont il avait eu la précaution de se faire éclairer, ont à peine reconnu le danger, que les ennemis montent à cheval et tombent sur l'artillerie. Dans cette terrible position, le capitaine Mancel, conservant son sang-froid, ordonne à son lieutenant Coessin (1) de se retirer le plus vite possible avec les pièces par un chemin qui se trouvait à droite. Lui-même se porte à la tête d'un peloton de canonniers à la rencontre de l'assaillant et l'arrête un moment. Mais, obligé de céder au nombre, il se replie avec les hommes qui lui restent par un chemin opposé à celui que sa batterie avait pris. Il attire ainsi les ennemis sur une fausse piste; puis, ses hommes, se dispersant, rejoignent les Français les plus voisins. Par ce mouvement, il sauva son artillerie, à l'exception de deux canons qui versèrent dans un fossé en faisant demi-tour.

J'ignorais cet événement qui avait eu lieu pendant la nuit et je suivais l'armée qui se dirigeait sur Meaux, lorsque j'aperçus un groupe considérable à gauche de la route. C'était l'empereur qui s'était arrêté devant un feu de bivouac; ses officiers et les escadrons de service l'entouraient. Je vis près de lui le général Nansouty et j'avais mis pied à terre pour le rejoindre, lorsque le lieutenant Coessin s'approcha de moi d'un air consterné. Il me dit que sa compagnie était tombée dans les bivouacs ennemis, qu'il avait pu s'échapper avec quatre bouches à feu et quelques canonniers, mais que tout le reste était probablement pris ou tué. L'empereur ne savait pas encore cette fâcheuse nouvelle; on n'osait la lui apprendre; enfin, Drouot se décida à l'annoncer. Il entra dans une

(1) Jean-Alexandre Coessin, né à Versailles en 1789, élève à l'École polytechnique (1806), élève sous-lieutenant (1808), lieutenant (1809), lieutenant en second dans l'artillerie de la garde (1812), capitaine en second (1814) et en premier (1817), mis au traitement de réforme à la fin de 1825.

épouvantable colère et me cria avec fureur : « Eh bien! c'est donc vous qui faites prendre l'artillerie de ma garde! » Je me hâtai de répondre que la compagnie n'était pas sous mes ordres immédiats, qu'elle était attachée à la division de grosse cavalerie, que son lieutenant venait seulement de m'apprendre l'événement. Interpellé aussitôt par l'empereur, le lieutenant lui fit le même récit qu'à moi, en ajoutant que ce malheur ne devait pas être imputé à son capitaine qui n'avait ni guides ni escorte et qui n'avait fait qu'exécuter l'ordre du général Guyot. « Qu'on fasse venir sur-le-champ le général Guyot, » dit l'empereur, en marchant à pas précipités autour du feu de son bivouac. Le général arrive. L'empereur l'aperçoit à peine, que d'une voix entrecoupée et suffoquée par la colère, il lui crie : « C'est donc vous qui faites prendre mon artillerie! Sacré nom de Dieu! vous mériteriez d'être destitué! Laisser prendre l'artillerie de ma garde! » Et il jette son chapeau à terre, puis le relève avec un mouvement de rage... « Sire, reprit le général, d'un ton mal assuré, ce n'est pas ma faute si ce malheur est arrivé; j'avais indiqué au capitaine de cette compagnie où il devait me rejoindre; il s'est maladroitement égaré... — C'est votre faute, sacré nom de Dieu, interrompt l'empereur, lui aviez-vous donné des guides, une escorte? Vous vous êtes contenté de lui donner un simple ordre verbal, voilà le lieutenant de cette compagnie qui l'affirme. Foutre! laisser prendre mon artillerie, de braves gens! Je destituerai le premier de mes généraux qui laissera prendre une seule pièce! On l'abandonne, cette brave artillerie; on la laisse sans escorte, et c'est vous à qui cela arrive! vous qui me devez tout et que j'ai fait ce que vous êtes! » Et là-dessus, les « bougre », les « foutre » et le chapeau de voler de nouveau. « C'est encore vous qui avez causé la perte de la bataille de Brienne... (si toutefois je l'ai perdue, ajouta-t-il d'un ton tout particulier).

Vous avez abandonné l'artillerie du pauvre Marin (1) et l'avez laissé prendre! J'aurais mieux aimé perdre mon bras gauche que cette artillerie! Vous commandez la division de grosse cavalerie de la vieille garde qui, jour et nuit, devrait m'entourer. Eh bien! je ne la trouve jamais quand j'en ai besoin. J'envoie un officier d'ordonnance la chercher, on me répond : *elle mange* (l'empereur, en prononçant ces mots, prenait un ton particulier et ouvrait grandement la bouche). *Elle mange!* Et moi, pendant ce temps, je suis aux avant-postes. L'autre jour encore, *elle mange* pendant que je me trouve à Champaubert entouré de Cosaques. C'est ce pauvre maréchal Lefebvre qui se voit obligé d'aller en éclaireur devant moi et, cependant, la cavalerie de la vieille garde est spécialement chargée de ma sûreté, elle en répond à la France entière! Sacré nom de Dieu! laisser prendre mon artillerie! Foutre! Vous ne commanderez plus ma cavalerie. Général Nansouty, c'est le général Exelmans qui commandera ma grosse cavalerie de la vieille garde; allez le faire reconnaître en cette qualité » (2).

(1) Marin (cf. plus haut, p. 281, note 2), était connu de Napoléon et lui témoigna son dévouement. En 1813, lorsqu'il sut à la Fère le désastre de Leipzig, il s'écria qu'il voulait partir, qu'il voulait se faire tuer pour l'empereur (Pion, *Mes campagnes*, p. 357). Il avait été blessé à Saint-Jean-d'Acre (où il obtint une grenade d'honneur), à la révolte du Caire, à Eylau, à Malo-Iaroslavets (cf. Pion, p. 309, et Gourgaud, *Examen critique*, p. 479; il fut durant la retraite transporté par ses canonniers), à Brienne, et il devait l'être encore à Waterloo.

(2) Fain (*Manuscrit de mil huit cent quatorze*, p. 109-110) a retracé ainsi cet épisode : « Napoléon reproche au général Guyot, à la face des troupes, d'avoir si mal gardé son artillerie : il s'abandonne à une sévérité qui l'étonne lui-même, mais qu'il croit nécessaire dans des circonstances aussi impérieuses. » Ségur est plus complet (*Mémoires*, édition Bapst, III, p. 237) : « Dès qu'il aperçut Guyot, il éclata : « C'est donc vous « qui laissez enlever votre artillerie? Non, monsieur, il n'y a point d'excuses; « nos canons, c'est le rempart, le salut du pays, l'honneur de l'armée! En « les perdant, on perd l'honneur. Tout leur doit être sacrifié. Est-ce à ma « Garde à l'ignorer? Pourquoi serait-elle donc ma Garde? » Alors, sa colère, comme un embrasement, redoublant de violence au milieu de cet ouragan de paroles, il saisit à deux mains son chapeau et le lança à terre en s'écriant qu'il lui fallait un autre général, qu'on appelât Exelmans. »

Pendant que l'empereur parlait ainsi, tout ce qui l'entourait gardait un silence de crainte et d'étonnement. Le général disgracié n'osait pas même ouvrir la bouche. D'ailleurs, l'impétueuse volubilité que l'empereur mettait dans ses reproches n'aurait pas permis au général Guyot de produire ses motifs d'excuses, s'il en avait eu. L'empereur continua encore longtemps à répéter, tantôt à voix basse et tantôt en criant, ses reproches et ses jurements; puis il se remit en route. Cette scène curieuse me frappa vivement, et je puis assurer que j'ai rendu la plupart des phrases telles qu'elles ont été prononcées et que dans les autres peu de mots m'ont échappé. C'était par saccades et comme par convulsions qu'il les jetait. Ses gestes étaient à l'unisson; il semblait se soulager en jetant son chapeau et je crois qu'il aurait volontiers battu le général. Ce n'était plus le héros des siècles; ce n'était plus qu'un homme qui délirait de fureur (1).

Nous arrivâmes à Meaux assez avant dans la nuit (2). Je logeai chez un riche brasseur qui me traita bien et, le lendemain matin 16, nous remontâmes à cheval et poursuivîmes l'ennemi en combattant jusqu'à Guignes. Là, le général Dulauloy me remit un ordre de l'empereur qui me prescrivait de rétrograder sur le village de Chambry, à peu de distance, et de choisir parmi les chevaux de rouliers et de cultivateurs qu'on y avait réunis ceux que je trouverais propres au service de l'artillerie, de les payer comptant après les avoir estimés et de les répartir

(1) Il faut dire d'ailleurs que Guyot rentra bientôt en grâce. « Il dévora son affront, dit Ségur; il plaignit son chef plus que lui-même; trop bon Français, trop attaché à Napoléon pour l'abandonner dans sa détresse, il demeura. D'autre part, si le regret de l'empereur resta muet, ses actions l'exprimèrent. Confiant dans la noble résignation de ce général, il le rapprocha de lui; il le nomma commandant des quatre escadrons de service près de sa personne; c'était lui confier sa vie elle-même. »

(2) Napoléon, laissant Mortier et Marmont devant Blücher dans la vallée de la Marne, se retourne alors contre Schwarzenberg qu'il veut « entreprendre » et, par la Ferté-sous-Jouarre, il va rejoindre Victor et Oudinot à Guignes.

ensuite entre les batteries de la garde, de manière que le lendemain toutes les bouches à feu et au moins un caisson par pièce fussent attelés à six chevaux. On m'adjoignit pour cette opération le capitaine Laplace, officier d'ordonnance (1), et l'on me fit remettre 100 000 francs en or qui me furent apportés par des chasseurs de la garde. Assez contrarié de cette mission qu'il était impossible de bien remplir en aussi peu de temps et pendant la nuit, je me hâtai cependant de me rendre à Chambry. Je trouvai ce village encombré de voitures et de chevaux de réquisition gardés à vue par la gendarmerie. C'était parmi ces chevaux qu'il s'agissait de faire un choix. Je fis venir deux officiers du train pour m'aider et commençai à passer en revue cette remonte d'une nouvelle espèce. Je n'avais pas même d'artiste vétérinaire avec moi, et malgré les lanternes que j'avais fait allumer, je pouvais à peine reconnaître dans la nuit la taille et la robe de chaque cheval. C'était sur un premier coup d'œil que je désignais les chevaux et les estimais. La somme était aussitôt payée aux propriétaires s'ils étaient présents ou au maire de Chambry, chargé de la leur remettre. Les prix, qui n'étaient pas débattus et que je fixais en toute conscience, furent toujours acceptés sans réclamations. Cela vint peut-être de ce que ces paysans étaient sous le poids de la réquisition et, puisque leurs chevaux allaient être pris ou tués par l'ennemi, ils se trouvaient trop heureux d'en tirer un prix raisonnable, payé comptant et en or. Mais dans la quantité je n'en trouvai que soixante qui me parurent, à la rigueur, convenir à notre

(1) Charles-Emile-Pierre-Joseph Laplace, né à Paris en 1789, élève à l'Ecole polytechnique (1805), élève sous-lieutenant (1807), lieutenant en premier (1809) et adjoint à l'état-major général (1812), capitaine en second (15 mars 1812), officier d'ordonnance de l'empereur (6 décembre 1812), chef d'escadron (1814), lieutenant-colonel (1820), colonel (1826), maréchal de camp (11 novembre 1837), lieutenant-général (9 avril 1843), sénateur (1852), mort en 1874. C'était le fils du célèbre savant.

service. Les autres étaient ruinés ou beaucoup trop lourds et trop gros, car dans cette partie de la France on se sert d'une espèce de chevaux énormes et propres seulement au halage des bateaux ou au roulage. Je ne dépensai que 18 000 francs et remis, le lendemain, le reste des 100 000 francs au trésor de l'empereur. Au point du jour, je rejoignis l'armée, très fatigué de ma corvée qu'un froid glacial avait rendue plus pénible (1). Nous continuâmes à poursuivre l'ennemi, que nous chassâmes successivement de toutes les positions qu'il voulut défendre, lui tuant beaucoup de monde, lui faisant un grand nombre de prisonniers, et le soir nous couchâmes ou plutôt nous bivouaquâmes dans la petite ville de Nangis, qu'il avait entièrement dévastée en se retirant.

Le lendemain 18 février, nous marchâmes dans la direction de Montereau. Un feu très vif se fit entendre en avant de nous : une partie de notre armée était aux prises avec l'ennemi. Mais ce ne fut que dans l'après-midi que j'arrivai avec mon artillerie sur le champ de bataille (2). L'adversaire, déjà ébranlé, fut chassé de position en position jusque sur les hauteurs qui dominent Montereau, et rejeté en désordre vers la ville. Les plus agiles parvinrent à la traverser; mais c'était le plus petit nombre. Le reste, écrasé par la cavalerie et par mon artillerie que j'envoyai au galop sur les hauteurs, fut ou pris ou tué. Mon ancien ami, le général Pajol, était là avec sa cavalerie dont les brillantes charges avaient décidé la victoire (3). Nous

(1) Napoléon « cherchait à tirer parti de tout. La veille, des chevaux de rouliers attelés à un grand convoi de farine, croisèrent sa marche; ses canons allaient en manquer; il appela Laplace et lui remettant cent mille francs en or, il lui ordonna d'acheter ces chevaux à tout prix et de les distribuer aussitôt à l'artillerie de sa garde ». (Ségur, *Mémoires*, édition Bapst, III, p. 227-228.)

(2) Et elle prit au combat une part importante. « J'ai été très mécontent de l'artillerie, écrit Napoléon le lendemain, j'en excepte toujours la garde. »

(3) « Témoignez à Pajol, écrivait Napoléon à Berthier le 19 février, tout l'intérêt que je prends à ses blessures et la satisfaction que j'ai de

nous arrêtâmes quelques instants ensemble pour examiner la direction que prenaient les vaincus, et on les poursuivit à coups de canon aussi longtemps que le jour le permit.

Les corps d'armée auxquels nous avions eu affaire étaient composés d'Autrichiens et de Wurtembergeois. Des colonnes entières de ces derniers et toute leur artillerie restèrent en notre pouvoir. Pleins de confiance dans leurs succès futurs, ils avaient annoncé dans tous les villages qu'ils avaient traversés qu'ils allaient à Paris. Aussi les habitants de Montereau et nos soldats leur criaient-ils en se moquant : « Nach Paris! Nach Paris! » (A Paris! A Paris!) Lorsque la nuit fut venue et que l'ennemi, que nous avions pourchassé de l'autre côté de la Seine, eut entièrement disparu, je revins à Montereau. Je logeai chez un petit marchand, un boucher, je crois; il me procura quelque chose à manger et un bon feu, choses bien précieuses après une journée entière de fatigue et de combat.

Montereau avait souffert de l'affaire qui s'était passée à sa porte et presque dans ses rues. Mais les habitants, ravis d'être débarrassés de la présence des étrangers, regardaient leurs pertes comme légères. Un élan vraiment national régnait parmi eux. Plusieurs nous avaient secondés; les femmes même s'en mêlaient, et on me montra une grande cour où plusieurs ennemis avaient été tués par des gens de Montereau (1).

Nous séjournâmes le 19 à Montereau et marchâmes le 20 sur Nogent-sur-Seine. Nous y arrivâmes dans la nuit. La ville, saccagée par l'ennemi, était presque déserte. Nous trouvâmes un abri dans une maison dont il ne restait

ses services, notamment de ceux qu'il m'a rendus dans la journée d'hier. » Voir sur la charge de Pajol les *Souvenirs* de Biot, p. 180-187, et le tome III de *Pajol*, par le comte Pajol, p. 140-149 et 375-377.

(1) Cf. Boulart, p. 315-316, et Ségur (III, p. 242) qui raconte que les habitants se sont fait des armes des fusils des vaincus, des tuiles, des meubles, qu'ils étaient montés sur les toits, embusqués derrière les contrevents.

que les quatre murailles. De là, le lendemain, nous vînmes à Pont-sur-Seine. Le 22, nous nous dirigeâmes sur Troyes. Nous ne tardâmes pas à rencontrer l'ennemi; il fut attaqué, chassé de position en position et refoulé sur Méry où il passa la Seine. On l'y assaillit de nouveau et le combattit vivement : à la nuit, il abandonna cette petite ville et l'incendia. Nos troupes s'établirent sur le champ de bataille, mais je revins avec le général Nansouty et la cavalerie de la garde bivouaquer au village de Châtres où nous avions déjà passé la nuit en sortant de Troyes; cette fois le malheureux village était détruit; on n'y trouvait plus que quelques maisons à moitié démolies (1).

Ce fut à l'attaque de Méry que je vis pour la première fois les divisions qui arrivaient d'Espagne. Le général Boyer, qui commandait une de ces divisions, fut chargé d'une attaque. C'était un homme d'une laideur remarquable qui portait de longues moustaches (2).

Le lendemain 23, nous chassâmes l'ennemi devant nous et arrivâmes à la fin du jour aux portes de Troyes. L'armée autrichienne l'occupait encore, et pour épargner à la ville les suites inévitables d'une attaque de vive force, l'empereur remit son entrée au lendemain : il savait que l'ennemi s'en irait dans la nuit. Nous bivouaquâmes sur

(1) « Le quartier impérial, n'ayant pu s'établir à Méry, était revenu sur la grande route, et s'était arrêté au hameau de Châtres; Napoléon passa la nuit dans la chaumière d'un charron » (Fain. *Manuscrit de mil huit cent quatorze*, p. 119).

(2) Pierre Boyer (1772-1851), qu'on nommait aussi Pierre le Cruel (Boulart, p. 176), né en 1772 à Belfort, volontaire au 1er de la Côte-d'Or (1792), capitaine au 1er du Mont Terrible (1793), adjudant général chef de bataillon (1794), et chef de brigade (1795), général de brigade (9 mars 1801) et de division (16 février 1814), mis en non-activité (1815), employé en Egypte par le vice-roi (1824), remis en activité (1830), retraité (1848), mort à Paris en 1850. Au moment où Griois le vit, il était attaché au 7e corps d'armée, que Napoléon venait de créer et de confier au maréchal Oudinot; ce corps d'armée comprenait deux divisions, la division Leval qui s'était réunie à Provins, et la division Boyer qui s'était réunie à Nangis; elles étaient formées toutes deux de troupes venues d'Espagne et de Bordeaux.

le seuil des faubourgs, et le lendemain le quartier impérial s'établit à Troyes.

Mais dans l'après-midi la garde eut ordre de prendre les armes. Nous sortîmes de la ville et trouvâmes l'ennemi à peu de distance, près du village de Lusigny. On s'arrêta, nos vedettes se placèrent en face des leurs, et on resta de part et d'autre en position sans tirer. Cette espèce de suspension d'armes résultait d'une entrevue qui avait lieu dans le village entre le général Flahaut, aide de camp de l'empereur (1), et un général autrichien, pour traiter, disait-on, d'un armistice entre les deux armées. La cavalerie avait mis pied à terre, les fusils de l'infanterie étaient en faisceaux, et nous nous reposions tranquillement depuis une ou deux heures lorsque l'escorte de l'empereur parut et lui-même arriva sur la ligne, très mécontent, à ce qu'il paraît, de notre inaction. A peine eut-il jeté un coup d'œil sur la cavalerie ennemie et la position qu'elle occupait qu'il ordonna de l'attaquer et de la repousser. Aussitôt les trompettes sonnent à cheval, les tambours battent, les vedettes se portent en avant et font feu, tout s'ébranle, la canonnade s'engage et voilà une nouvelle action.

Elle fut presque entièrement de cavalerie. Des charges successives eurent lieu sur différents points, particulièrement sur la grande route où je me trouvais avec le général Nansouty. La cavalerie ennemie, après avoir résisté quelque temps, fut forcée de céder à la nôtre et se retira vers le village de Lusigny. La nôtre y entra en même temps. On se battit dans les rues. Au plus fort de la

(1) Flahaut (voir sur lui l'étude de Frédéric Masson dans *Jadis*, II, p. 267-290), général de brigade depuis le 4 décembre 1812 et de division depuis le 24 octobre 1813, était aide de camp de l'empereur qui l'avait chargé le 24 février (cf. ses instructions, *Corr.*, XXVII, p. 276-278), de se rendre à Lusigny avec des pouvoirs du major général pour signer un armistice entre les deux armées. C'était, a dit Odeleben (p. 105), « un homme d'un extérieur très avenant et de grande adresse. »

mêlée, le général Flahaut, accourant vers nous, se plaignit vivement au général Nansouty qu'on eût attaqué dans un moment où l'on traitait d'un armistice et pénétré en armes dans le village même où les conférences avaient lieu : cela ne s'était jamais vu, et il le priait d'ordonner à ses troupes de se retirer. « C'est l'empereur lui-même, répondit Nansouty, qui a donné l'ordre d'attaquer et de chasser l'ennemi de cette position que j'ai ordre d'occuper. — En ce cas, je n'ai plus que faire ici », dit Flahaut en rejoignant l'empereur, et les conférences furent rompues (1). On continua de se battre encore quelque temps. Après avoir repoussé l'ennemi au delà de Lusigny, nos troupes prirent position dans le village et je revins coucher à Troyes où l'empereur était rentré (2).

J'étais logé dans la maison de M. Angibout, et j'y restai parfaitement en repos jusqu'au 27, où je partis avec l'armée et vins bivouaquer à Herbisse, village ruiné, à une lieue d'Arcis-sur-Aube (3). Le 28, nous bivouaquâmes au village d'Esternay, à deux lieues au delà de Sézanne, que nous traversâmes. Le lendemain, 1er mars, nous rencontrâmes quelques pulks de Cosaques, que nous culbutâmes. Je passai la nuit à Jouarre et, le 2, à la Ferté-sous-Jouarre.

Le 3, nous nous dirigeâmes sur Château-Thierry (4).

(1) C'est Flahaut qui avait tort. Ses instructions portaient que, pendant la durée des conférences, il n'y aurait pas d'armistice, que Français et alliés pourraient aller et se battre où ils voudraient, que la suspension d'armes n'aurait lieu que du moment de la signature et de l'échange des ratifications. « Je n'entends pas, disait Napoléon, être lié par ces pourparlers. »

(2) Cf. sur les conférences de Lusigny le *Manuscrit de mil huit cent quatorze*, p. 132-134 et 159-161. Fain remarque que nos troupes s'emparaient de Lusigny au moment où les commissaires s'y réunissaient et que cette occupation militaire donna lieu, dès les premiers pourparlers, à des difficultés. Voir aussi Ségur, III, p. 279-292, et Macdonald, *Mémoires*, p. 249.

(3) Napoléon logea dans le presbytère, qui se composait d'une seule chambre et d'un fournil; cf. le piquant tableau que Fain trace de cette halte et des naïvetés du bon curé (*Manuscrit de mil huit cent quatorze*, p. 140-141.)

(4) Napoléon marchait sur l'armée de Blücher, alors en pleine retraite.

Avant d'y arriver, nous rencontrâmes des corps nombreux de cavalerie prussienne, que le général Nansouty fit attaquer par les dragons de la garde. Plusieurs charges et une mêlée fort vive au milieu de laquelle je me trouvai avec le général Nansouty eurent lieu à l'entrée de la ville. L'ennemi fut mis en déroute et nous le poursuivîmes l'épée dans les reins pendant deux lieues. On en tua et prit un grand nombre. Nous bivouaquâmes à Bézu (1), village à deux lieues de Château-Thierry, sur la route de Fère-en-Tardenois, et nous y passâmes le lendemain en nous rendant à Fismes, gros bourg où nous couchâmes. Nous y apprîmes à notre arrivée que près de là un escadron de dragons de la garde, s'étant imprudemment engagé contre des forces supérieures, avait éprouvé de grandes pertes.

Le 4 mars, nous partîmes de Fismes avec une partie de la cavalerie de la garde, et vers midi nous arrivâmes sur les bords de l'Aisne, près du pont de Berry-au-Bac. Un corps d'environ 3 000 cavaliers russes avec du canon se présenta pour défendre le passage. Mais, après un engagement assez vif, il se retira et se mit en bataille de l'autre côté du pont. On se canonna pendant quelque temps, et Nansouty hésitait à donner l'ordre de franchir le pont, parce qu'on ne pouvait passer que sur quatre de front et qu'il était à craindre que la colonne ne fût culbutée avant de pouvoir se déployer de l'autre côté. Mais le maréchal Ney, dont le corps d'armée suivait le nôtre, arriva au galop; il jeta un coup d'œil sur la ligne russe et ordonna de l'aborder sur-le-champ. Nansouty s'élance sur le pont. Nous le suivons, ainsi que les pelotons de cavalerie les plus rapprochés de lui. On se forme en bataille, on marche, et l'ennemi, après avoir faiblement soutenu quelques charges et fait quelques décharges d'ar-

(1) Ou Bézu-Saint-Germain qu'il ne faut pas confondre avec Bézu-le-Guéry.

tillerie, se retire dans le plus grand désordre. Les fossés dont les champs sont coupés le forcent à prendre la grande route. Bientôt le chemin est encombré de fuyards qui ne pensent plus à se défendre et ne cherchent qu'à se devancer mutuellement. La confusion augmente. Nous ne conservons guère plus d'ordre dans notre poursuite. Mais, à coups de sabre et de pistolets, nos cavaliers atteignent la queue de la colonne; à chaque pas tombent des morts ou des blessés; d'autres se jettent à bas de leurs chevaux en demandant grâce. De temps en temps, quelques obstacles se rencontraient et la colonne se trouvait arrêtée quelques instants. Il fallait voir alors les plus rapprochés de nous se pencher sur le cou de leurs chevaux, tendre le dos et allonger en arrière leurs longues lances pour tâcher d'éloigner ceux des nôtres qui les pressaient le plus vivement. Cette déroute, à laquelle je n'ai jamais rien vu de comparable, se prolongea près de deux heures. Elle ne cessa, de guerre lasse, que bien au delà de Corbeny, où nous revînmes passer la nuit. Le reste des Russes se retira sur Laon. Il y avait parmi eux beaucoup de Cosaques et même de Kalmouks, dont les figures étaient encore plus extraordinaires que leur bizarre accoutrement. Nous prîmes les deux ou trois pièces de canon et toutes les munitions qu'ils avaient avec eux, et beaucoup de petites voitures chargées de leurs bagages, c'est-à-dire de vêtements, meubles et vivres qu'ils avaient enlevés dans nos villages. Dans le nombre était une charrette chargée d'un fort bon vin de Champagne mousseux; quelques bouteilles que nous vidâmes en poursuivant l'ennemi nous firent grand bien.

Un des officiers qui furent pris avait à peine dix-huit ans et son uniforme était chamarré d'or. Conduit par le dragon qui l'avait capturé (1), il retournait en arrière pen-

(1) Le brigadier Pierre Lallemant, qui comptait vingt-trois ans de services.

dant que nous continuions à avancer et, craignant sans doute qu'on ne lui fît un mauvais parti, il avait grand soin, pour nous intéresser à son sort, de crier sur toute la route : « Je suis le prince Gagarine, prisonnier! prisonnier! » Sa frayeur, dans un moment où nous étions bien sûrs qu'il n'avait plus rien à redouter, et l'air important avec lequel il s'annonçait, nous firent beaucoup rire (1).

Une grande partie de notre armée arriva le soir et dans la nuit à Corbeny, et le lendemain on fit attaquer par une partie de la garde quelques positions assez rapprochées que l'ennemi occupait (2). La résistance fut longue et l'affaire dura jusqu'au soir. Cambronne, qui commandait un régiment de la garde, fut blessé près de l'endroit où j'étais avec mon artillerie (3).

Comme tout faisait présumer qu'une bataille aurait lieu le lendemain, j'allai, au commencement de la nuit, avec le général Nansouty, reconnaître les positions des armées russe et prussienne qui s'étaient réunies sur ce point, et nous pûmes juger des forces considérables auxquelles nous aurions affaire, par la grande quantité de feux dont les hauteurs étaient couvertes.

Le 7 mars, à la pointe du jour, nos troupes se mirent en mouvement pour attaquer l'ennemi. Le terrain était coupé

(1) C'est le combat du 5 mars, dit de Berry-au-Bac. « Winzingerode écrivait Napoléon, voulait nous empêcher de passer; quand il a vu l'infanterie, il n'a plus laissé que des Cosaques et des Baskirs. Nous avons passé le pont au pas de charge, pris quelques hommes, deux pièces de canon et le prince Gagarine. Voilà un petit remède au grand mal que m'a fait la trahison du commandant de Soissons. »

(2) Dans cette journée du 6 mars, deux bataillons de la garde délogent l'ennemi du village de Craonne et la division Meunier, conduite par Ney, s'empare de l'abbaye de Vauclerc dans la vallée de l'Ailette. (Houssaye, *1814*, p. 171-173.)

(3) Cambronne, déjà blessé le 24 janvier au combat de Bar-sur-Aube, fut, en effet, blessé de nouveau le 7 mars, à la bataille de Craonne, ainsi que sept autres généraux, et il devait l'être encore le 30 mars, à la bataille de Paris. (Martinien, *Tableaux*, p. 25-26.) Cf. ses états de services et campagnes à la suite de la plaquette de H. Houssaye, *La garde meurt et ne se rend pas, histoire d'un mot historique.*

par des ravins escarpés et très profonds, ce qui rendait les mouvements de la cavalerie et de l'artillerie extrêmement difficiles, surtout à l'endroit où je me trouvais. Aussi les attaques furent-elles partielles et successives, et, quoique très meurtrières, peu décisives (1).

Au commencement de l'action, Belliard vint trouver Nansouty, près duquel j'étais, et annonça que si Nansouty ne pouvait, à cause de sa santé, conserver le commandement, lui, Belliard, avait ordre de le remplacer à la tête de la cavalerie de la garde. Nansouty répondit que, quoique mal portant, il était parfaitement en état de se battre. Il paraissait effectivement un peu incommodé depuis quelque temps, mais pas assez pour quitter son poste. Il déploya pendant toute cette journée beaucoup de bravoure, de zèle et d'activité, et je ne sais à quoi attribuer cette singulière mission du général Belliard qui fut, d'ailleurs, assez mal reçue par le général Nansouty et influa sur son humeur. Car peu de moments après, il traita fort mal un officier supérieur de cavalerie qui n'exécutait pas assez promptement ses ordres et, le soir, la bataille terminée, il rudoya d'une manière assez brutale et sur un motif bien léger son chef d'état-major, le colonel de Laloyère.

Vers la fin de la journée, nous nous portâmes sur la gauche, où les ennemis opposaient encore une vive résistance. Ils furent repoussés sur ce point comme ils l'avaient été sur tout le reste de la ligne, et chassés jusqu'à une lieue. Ils avaient un grand nombre de tués; mais notre perte fut aussi très considérable, surtout vers le centre, où se trouvaient deux compagnies de mon régiment qui souffrirent beaucoup. Le chef d'escadron Bois-

(1) Fain, p. 158, et Ségur, p. 326, décrivent de même la position, et Ségur remarque que la conquête du plateau fut « glorieuse, mais triste, mais coûteuse et fatale », que cette victoire était « sanglante et intempestive ». Cf. Langeron, *Mémoires*, p. 416-419.

selier, qui les commandait, eut les deux jambes fracassées. Je le vis quelques jours après à Reims, où il mourut après avoir été amputé. Il me vendit un fort beau cheval qu'il avait et dont je me défis ensuite à Mézières (1).

La nuit était très obscure; le feu avait entièrement cessé et nous étions encore sur le champ de bataille, sans trop savoir de quel côté nous diriger. Enfin nous arrivâmes, à 10 heures du soir, à un petit village qu'on nous dit s'appeler Braye et où nous mîmes pied à terre pour la première fois de la journée. J'y trouvai une petite maison où je passai la nuit avec tout mon monde. Les paysans qui l'habitaient en avaient été chassés par l'ennemi ou par la crainte, et elle était abandonnée. Mais en dérangeant un grand meuble, mes canonniers d'ordonnance découvrirent une porte qui conduisait à une espèce de cave où ils trouvèrent du vin en abondance. Ils en usèrent largement, et après avoir mis de côté ce qui leur était nécessaire, ils replacèrent le meuble. Le lendemain matin, nos hôtes, sachant les ennemis repoussés, revinrent au logis; ils jetèrent un regard sur le meuble, et je ne pus m'empêcher de rire en voyant combien ils étaient satisfaits de le retrouver à sa place et par conséquent de croire leur cave encore intacte. Ils furent sans doute désabusés plus tard, et purent se convaincre qu'ami ou ennemi, le soldat est également porté à regarder comme siennes les provisions des habitants et adroit à les découvrir. Ses privations habituelles le rendent d'ailleurs excusable.

Le 8 mars, nous vînmes à Chavignon, village assez considérable, mais qui avait déjà beaucoup souffert. Le

(1) Boulart, p. 317, parle aussi de Boisselier et lui « donne un souvenir de regret et d'attachement ». Julien Boisselier, né à Riaillé (Loire-Inférieure) en 1773, entré au service en 1796, brigadier en 1799, second lieutenant en 1802, premier lieutenant en 1805, capitaine en second (1806) et en premier (1809), chef d'escadron et chevalier de l'Empire (1812), avait été nommé colonel directeur le 2 avril 1814, quelques jours avant sa mort. C'était, dit un contemporain, un homme sans aucune instruction, mais d'une bravoure à toute épreuve.

quartier impérial s'y était établi. Nous n'étions qu'à deux ou trois lieues de Laon, où l'ennemi (1) avait concentré ses forces et ajouté aux difficultés naturelles d'une position escarpée par de nombreuses batteries établies sur les routes et par des corps avancés. L'empereur voulut le débusquer, et les journées du 9 et du 10 furent employées à des attaques plusieurs fois renouvelées avec vigueur, mais malheureuses; et chaque soir nous nous retirâmes à Chavignon lorsque la nuit avait fait cesser le feu.

Dans une de ces attaques, — je crois que ce fut dans la journée du 10, — je faillis être enlevé avec une de mes compagnies. Je m'étais avancé fort loin, soutenu seulement par un peu de cavalerie. Des nuées de tirailleurs, accourus de différents côtés, nous entourèrent presque entièrement et appuyèrent de leurs feux une charge de cavalerie. Heureusement des fossés qui se trouvaient entre eux et nous ralentirent leur attaque, et grâce à quelques décharges à mitraille et à la bonne contenance de notre cavalerie, ils rebroussèrent chemin, non sans nous avoir fait assez de mal par leur mousqueterie. Mais plusieurs escadrons accoururent bientôt et sabrèrent un grand nombre de ceux qui nous avaient assaillis.

Revenus à Chavignon très fatigués, nous nous attendions à recommencer le lendemain nos attaques sur Laon. Mais, soit que l'empereur reconnût la difficulté de cette entreprise, ou, ce qui est plus probable, que la défaite éprouvée l'avant-veille par le maréchal Marmont eût changé ses projets, toute l'armée se mit en mouvement le 11, et nous vînmes coucher à Soissons (2). J'y logeai

(1) Blücher avec près de 100 000 hommes; Bülow, au centre, sur le plateau; Winzingerode, à droite dans la plaine; Kleist et Yorck, à l'aile gauche; Sacken et Langeron, en réserve.

(2) Napoléon écrit lui-même le 10 et le 11 que Marmont a subi un hourra de l'ennemi, qu'il a dû se replier, qu'il s'est comporté comme un sous-lieutenant, que, par suite de cet « accident de guerre très fâcheux

dans la maison de M. Février, ancien restaurateur de Paris; j'y trouvai un bon lit, et y passai agréablement et commodément la journée du 12.

Pendant notre séjour au village de Chavignon, le général Nansouty quitta le quartier général pour se rendre à Paris. Ce brusque départ eut pour prétexte le mauvais état de sa santé. Mais plus probablement il fut la suite d'une disgrâce ou de quelques désagréments que le général avait éprouvés et dont je n'ai eu aucune connaissance (1). Je le vis avec regret s'éloigner. Quoique des corps de cavalerie fussent échelonnés sur la route, il tomba dans un parti ennemi auquel il échappa avec peine et qui lui prit ses équipages (2).

Le lendemain, sur la route de Soissons, je m'approchai du bivouac de l'empereur pendant une halte; il parla de cet événement, déplora la négligence que la cavalerie mettait dans son service de surveillance et désigna pour la commander un autre général qui reçut les instructions les plus sévères et les plus détaillées.

Le général Belliard avait remplacé Nansouty à la tête de la cavalerie de la garde. Il ne garda ce commandement

et parce que la position de l'ennemi est trop forte, l'armée revient sur Soissons. Cf. sur l'échec du duc de Raguse au village d'Athies les p. 214-220 du *1814* de Houssaye.

1) Pasquier rapporte (*Mémoires*, I, p. 203) que Nansouty lui traça le plus triste tableau de la situation physique et morale de l'armée. « Il était attaqué d'une fièvre qui, pour peu qu'elle eût été négligée encore pendant quelques jours, l'aurait nécessairement emporté, et, en dernier résultat, les fatigues excessives de cette campagne l'avaient mis dans un état dont il n'a jamais pu se relever et qui l'a conduit au tombeau en moins d'une année. » Il faut donc croire que Nansouty était réellement malade, et c'est pourquoi Napoléon l'éloigna : « Le pire de tout, écrivait-il alors, c'est un commandant malade. » D'ailleurs, il avait toujours dit que Nansouty était « un peu lent », et Nansouty est, sans doute, le chef que Ségur ne nomme pas, « le chef fatigué de guerres, appesanti par des principes exagérés de prudente lenteur » et qui « laisse s'échapper l'occasion ». (*Mémoires*, III, p. 199.)

2) Nansouty, raconte Pasquier (*Mémoires*, I, p. 203), échappa miraculeusement aux Cosaques; ils l'enveloppèrent dans les environs de Soissons et il dut « en se jetant de sa personne dans un bois, leur abandonner jusqu'au cheval qu'il montait ».

que deux jours. Lorsque nous partîmes de Soissons, le 13 mars, pour Reims, il resta dans Soissons avec les troupes destinées à défendre cette ville, et je n'eus occasion de prendre ses ordres qu'une seule fois.

Une ou deux lieues avant d'arriver à Reims (1), nous aperçûmes de nombreux corps ennemis, disposés à se défendre. L'empereur et tout son état-major s'étaient arrêtés à portée de canon sur une hauteur assez élevée et fort escarpée (2) d'où l'on pouvait découvrir leur position et observer leurs mouvements. Je m'y rendis, et dès que le général Dulauloy m'aperçut, il m'ordonna, de la part de l'empereur, de me porter en avant avec deux compagnies de mon régiment pour attaquer l'adversaire et le chasser de ses positions. Je mis pied à terre ainsi que mon canonnier d'ordonnance qui conduisait nos deux chevaux par la bride. A peine avions-nous fait quelques pas qu'un boulet de canon atteignit mon cheval au poitrail et le traversa de part en part. Heureusement mes équipages étaient près de là et je fis venir aussitôt un nouveau cheval. Je me portai sur l'ennemi avec les deux compagnies de mon régiment, et soutenus par la cavalerie de la garde, qu'à notre tour nous appuyions de notre feu, nous le poussâmes de position en position. A la nuit, sans que le feu eût encore cessé, nous étions à une petite distance de la ville.

Ce fut par un hasard vraiment extraordinaire que je ne fus pas tué dans cette journée. A un moment où je me portais en avant au milieu du feu pour suivre l'ennemi dans son mouvement rétrograde, il me sembla qu'on

(1) Napoléon avait appris que l'émigré Saint-Priest venait d'arriver à Reims avec 15 000 hommes qu'il amenait à Blücher, et il avait aussitôt conçu le dessein de surprendre et d'écraser Saint-Priest. Cf. sur l'affaire de Reims les *Mémoires* de Langeron, p. 430-434, et le bon et beau livre de l'homme de guerre qui signe A. Dry, *Reims en 1814 pendant l'invasion*, p. 199-219.

(2) La Croix-Saint-Pierre.

m'assénait un violent coup sur l'épaule, et en me retournant, je vis que le collet de mon carrick était déchiré en plusieurs lambeaux. Il venait d'être traversé par un éclat des nombreux obus que l'ennemi nous lançait. Par bonheur, cet éclat avait passé entre mon corps et mon bras droit qui tenait la bride de mon cheval, et je n'éprouvai que la commotion du coup. Quelques lignes de plus à droite ou à gauche, j'étais tué ou j'avais le bras emporté.

L'ennemi, repoussé sur tous les points, s'était renfermé dans la ville. Il avait élevé des espèces de retranchements devant la grille de la porte (1), et quelques attaques de vive force n'ayant pas eu de succès, l'empereur m'ordonna de faire avancer quatre pièces d'artillerie à cheval de la garde. Il était nuit fermée et l'obscurité ajoutait à la difficulté que présentaient l'escarpement du chemin et les ravins dont il était bordé. La 4e compagnie de mon régiment se trouvant plus à portée, ce fut elle qui fournit les quatre pièces demandées. Elles ouvrirent leur feu dans la direction de la porte. Au bout de quelque temps, l'arrière-garde ennemie, qui ne résistait que pour donner au corps d'armée le temps de se replier, fit sa retraite. Quelques détachements français pénétrèrent aussitôt dans la ville, et vers minuit l'empereur y établit son quartier général. Cette attaque nocturne coûta la vie au capitaine Guerrier, qui commandait les quatre pièces que sa compagnie avait fournies; il reçut une balle dans le ventre et mourut cette nuit même après de cruelles souffrances (2).

(1) Le général russe Bistram avait disposé devant la grille de la porte de Vesle deux pièces de canon qu'abritait un tambour en terre (A. Dry, p. 214).

(2) Jean-Baptiste-Pierre-Alexandre Guerrier, né à Metz en 1782, élève d'artillerie (1800), lieutenant en second (1801) et en premier (1806), blessé devant Lubeck (Pion, p. 192), aide de camp de Dulauloy (1807), capitaine en second dans la garde (3 juin 1813), chef d'escadron dans la ligne et capitaine en premier dans la garde (25 novembre 1813). Boulart p. 371, lui « donne un souvenir de regret » et « l'affectionnait particulièrement à cause de ses bonnes qualités ».

Harassé de fatigue et mourant de faim, j'aurais fort désiré entrer à Reims sans retard et m'y loger; mais j'avais des ordres à donner à mes compagnies qu'il fallut d'abord réunir et je passai le reste de la nuit sur une élévation hors de la ville. Le 14, à la pointe du jour, j'allai prendre possession du logement qui m'était destiné chez un M. de Vandœuvre, et j'y trouvai avec d'autant plus de plaisir un bon lit et un grand feu que la nuit avait été très froide et que je l'avais passée sans abri, sans feu et à jeun.

Le général Belliard, resté à Soissons, avait été remplacé dans le commandement de la cavalerie de la garde par le général Sebastiani. J'allai le lendemain rendre mes devoirs à Sebastiani et prendre ses instructions. Il me reçut fort bien et m'engagea à dîner en me disant que mon couvert serait toujours mis chez lui. Je restai sous ses ordres pendant le reste de la campagne jusqu'à notre arrivée à Fontainebleau, et je n'eus jamais qu'à me louer de mes relations avec lui. Il était aimable, spirituel, d'un extérieur agréable, et ses manières, dont la douceur touchait presque à l'afféterie, contrastaient avec la tournure militaire et les allures tant soit peu brutales du général Nansouty. Brave d'ailleurs, il allait franchement au feu; mais il lui manquait ce je ne sais quoi qui impose, cette fermeté qui commande l'obéissance, et il avait la réputation de n'être pas heureux à la guerre : deux fois dans la campagne de Russie, le corps de cavalerie qu'il commandait avait été surpris et malmené par l'ennemi (1).

(1) Aussi l'avait-on surnommé le général Surprise (Biot, p. 53). Il a été ainsi apprécié par Dedem (*Mémoires*, p. 222) : « De l'esprit, une impudence rare, une immoralité telle que Napoléon dut le condamner, voilà le vrai portrait de ce général ambassadeur. Sous un physique agréable, quoiqu'il soit petit de taille, il a le talent de s'insinuer et de captiver; mais ses négociations ont été aussi embrouillées que ses faits d'armes sont dépourvus de mérite. » Boulart l'a vu pendant cette campagne, le 2 mars, à Troyes et il le portraiture de la façon suivante (*Mémoires*, p. 317) : « Un petit homme à l'œil noir et vif, à la chevelure longue et bouclée, aux façons aisées et tranchantes, à l'air coquet et grand seigneur. » Cf. Lœwenstern, *Mémoires*, I, 197-199 : « De beaucoup d'esprit,

Le 17, après trois jours d'un repos dont j'avais grand besoin, je quittai Reims et vins avec le quartier général coucher à Epernay. L'empereur y fut logé chez M. Moët, dont les caves, que je visitai, étaient magnifiques et renfermaient une immense quantité de bouteilles de champagne (1).

Je partis le 18, avec le général Sebastiani et la cavalerie de la garde, et nous nous dirigeâmes sur Arcis, à travers champs, pour flanquer la droite de nos troupes (2). Arrivés près de la rivière d'Aube, que nous traversâmes à gué au village de Plancy, nous rencontrâmes l'ennemi. Il voulut s'opposer à notre passage. La résistance fut de courte durée, et nous continuâmes à avancer en poussant devant nous des essaims de Cosaques qui, soutenus de quelques pièces d'artillerie, se ralliaient lorsqu'ils rencontraient une position favorable, et commençaient quelques hourras sur nos pelotons d'avant-garde. Mais des décharges d'artillerie suffisaient pour les arrêter, et dès qu'ils voyaient nos escadrons s'ébranler pour les charger, ils se sauvaient au grand galop de leurs chevaux

d'un extérieur très agréable et prévenant, un peu fat et beau parleur, ... indiscret, ...crédule »; THIÉBAULT, *Mémoires*, IV, p. 161 : « Suffisant dans les salons, insuffisant sur les champs de bataille »; MARBOT, III, p. 147; CASTELLANE, II, p. 424. On sait qu'Horace Sebastiani (1775-1851) fut général de brigade (29 août 1803) et de division (21 décembre 1805), comte de l'Empire (31 décembre 1809), député sous la Restauration, ministre, ambassadeur et maréchal de France (21 octobre 1840) sous Louis-Philippe.

(1) M. Jean Moët, maire de la ville, reçut à cette occasion le 18 mars la croix de la Légion d'honneur. De même que Griois, Grabowski (*Mémoires militaires*, p. 222) visite aussi les caves de M. Moët et les trouve encore pleines, bien que le célèbre marchand ait fait cadeau de cent mille bouteilles à Blücher sous condition que les alliés ne lui prennent rien de force ni par réquisition. Cf. BRILLAT-SAVARIN, *Physiologie du goût*, I, p. 300, qui assure, au contraire, que les alliés prirent à M. Moët six cent mille bouteilles, mais qu'il se consola de cette perte énorme lorsqu'il reçut du Nord deux fois plus de commandes qu'auparavant : les pillards avaient gardé le goût de son vin.

(2) Napoléon veut alors se jeter sur Troyes, c'est-à-dire sur les derrières de Schwarzenberg; mais Arcis étant occupé par l'ennemi, il se porte sur Plancy et de là sur Méry.

en s'éparpillant dans la plaine. Nous ne parvenions à joindre que ceux qui, blessés ou plus mal montés, ne pouvaient suivre leur troupe. Cette petite guerre présentait un spectacle amusant. Elle dura jusqu'à la nuit, que nous passâmes au bivouac au village de Semoine, à trois lieues d'Arcis.

Nous nous remîmes en route dans la journée du 19, poussant toujours la cavalerie légère de l'ennemi, plus nombreuse que la veille. Vers le soir, un corps de Cosaques se rallia près du village de Luzy et parut vouloir y prendre position. Mais lorsqu'ils nous virent marcher résolument à eux, ils l'abandonnèrent en y laissant quelques hommes chargés de le livrer aux flammes. Exelmans (1), que son ardeur emportait souvent à oublier le métier de général pour faire celui de soldat, se trouvait alors avec les tirailleurs les plus avancés. Il se précipita dans le village et il en chassa les Cosaques. Toutefois, il ne put les empêcher de mettre le feu en un ou deux endroits, et une partie de Luzy fut détruite. Ce même soir, des officiers de Cosaques vinrent en parlementaires, et nous eûmes de la peine à les défendre des habitants qui voulaient se venger sur eux de l'incendie de leurs maisons.

Le 20 mars, nous arrivâmes de bonne heure à Arcis-sur-Aube (2). Quelques troupes qui tenaient encore les

(1) Remy-Joseph-Isidore Exelmans, né à Bar-le-Duc, en 1775, volontaire au 3e bataillon de la Meuse (1791), sous-lieutenant (1796), aide de camp de Murat (1801), colonel du 1er régiment de chasseurs (1805), général de brigade (14 mai 1807) et de division (8 septembre 1812), grand chancelier de la Légion d'honneur (1849), maréchal de France (10 mars 1851), mort en 1852. Cf. THOUMAS, *Les grands cavaliers du premier Empire*, II, p. 366-425; DESPIQUES, *Soldats de Lorraine*, p. 189-212, et, par contre, MARBOT, III, p. 265, 268, 286, 340, 354.

(2) Schwarzenberg, que Napoléon comptait accabler, a pu se dérober; au lieu de le suivre, l'empereur aime mieux manœuvrer sur ses derrières, menacer sa ligne d'opérations, l'obliger à une volte-face, et l'armée marche sur Arcis pour se porter de là sur Saint-Dizier. Mais elle rencontre Schwarzenberg qui s'est, avec toutes ses forces, dirigé sur Arcis et qui oppose 100 000 hommes aux 30 000 hommes de Napoléon.

positions autour de la ville se retirèrent à notre approche. L'empereur arriva peu de temps après nous avec les premiers corps de son infanterie; il se porta rapidement sur les différents points pour reconnaître le terrain, me fit appeler et me chargea de rétablir sans retard un pont que l'ennemi avait détruit sur une petite rivière profonde et très fangeuse à la sortie de la ville, sur la route de Saint-Dizier. J'avais rétabli le pont, lorsque, vers midi, un feu assez vif d'artillerie et de mousqueterie retentit de l'autre côté de la ville, sur la route de Méry. Je remontai à cheval et rejoignis en toute hâte le général Sebastiani qui occupait avec une partie de sa cavalerie un plateau élevé, à gauche de la route, à quelque distance d'Arcis. Le feu était engagé sur toute la ligne. Je remarquai quelque désordre parmi les lanciers polonais avec lesquels se trouvait la 5e compagnie de mon régiment à l'extrême droite: des nuées de Cosaques et de cavalerie légère les pressaient vivement. Je proposai au général de m'y rendre et j'y courus au galop. Lorsque j'arrivai, quelques pelotons des ailes étaient coupés et dispersés, et le reste commençait à se retirer. Ma compagnie, dont la position avancée devenait très critique, avait cessé le feu et partait au trot; je lui fis ralentir ce mouvement qui ressemblait trop à une fuite, et j'ordonnai la retraite par échelons, une moitié de la batterie faisant feu pendant que l'autre se portait en arrière. L'opération s'exécuta d'abord assez régulièrement et notre feu à mitraille agissait sur la cavalerie ennemie, dont nous étions entourés. Mais les escadrons de lanciers qui marchaient à notre hauteur, poussés de plus en plus par de nouvelles troupes de cavalerie, se laissèrent entamer, puis se débandèrent entièrement. Dans cette confusion, trois pièces de canon sont dépassées par l'ennemi qui s'en empare, plusieurs canonniers sont pris ou tués, d'autres blessés, et ce n'est qu'à grand'peine que je me tire de la bagarre en me jetant à gauche sur la

route, où me suit le capitaine Laporte (1) avec le reste de sa compagnie. J'allais retourner auprès du général Sebastiani et lui porter ces tristes nouvelles, lorsque je l'aperçus qui revenait au galop avec la cavalerie de la garde. Elle avait dû tourner bride, mais elle allait encore en bon ordre et sans que ses escadrons fussent rompus. Bientôt elle fut à ma hauteur, et je crois encore voir et entendre Sebastiani; entraîné par le mouvement et tout en galopant, il criait à tue-tête d'arrêter et de faire demi-tour; chaque chef répétait le même ordre et aussi vainement : l'impulsion était donnée et probablement cette retraite serait devenue une véritable déroute à l'entrée de la ville. Tout à coup, cette masse s'arrêta comme par enchantement. Elle avait aperçu sur la grande route l'empereur, l'épée à la main, à la tête de son état-major (2). A cette vue, chacun de ces braves ne songe plus qu'à la honte de fuir en présence de l'empereur et au danger qu'il va courir; les escadrons font demi-tour; Exelmans, à la tête des dragons, se retourne sur un des hussards autrichiens qui le serraient de près et le renverse; ceux qui n'ont pu arrêter à temps l'élan de leurs chevaux éprouvent le même sort; notre cavalerie culbute tout ce qu'elle rencontre; elle charge au grand galop ces escadrons devant lesquels elle pliait à l'instant et bientôt elle a repris ses premières positions.

Pendant cette fuite de notre cavalerie, car il faut bien appeler les choses par leur nom, je me trouvais dans une

(1) Arnaud-Auguste Laporte ou Delaporte, né à Paris en 1781, élève d'artillerie (1803), lieutenant en second (1805) et en premier (1807), passé dans la garde avec les mêmes grades (1809), capitaine en second (1812), chef d'escadron (1813), major (1815), lieutenant-colonel (1816), colonel (1819), retraité en 1832.

(2) Cf. FAIN, p. 181 : « Napoléon, enveloppé dans le tourbillon des charges de cavalerie, ne se dégage qu'en mettant l'épée à la main » : et SÉGUR, III, p. 392-393 (l'épée de Napoléon était si rouillée qu'il fallut ses deux écuyers pour la tirer du fourreau). Voir aussi GRABOWSKI, *Mémoires militaires*, p. 225.

position très difficile et surtout fort extraordinaire. A droite de la grande route sur laquelle j'étais, suivi seulement de quelques canonniers d'ordonnance, les lanciers polonais fuyaient en désordre. A gauche revenaient au galop les dragons et les chasseurs de la garde qui bientôt m'eurent dépassé. Ainsi, en me retirant, car il fallait bien suivre le mouvement général, je marchais entouré à droite et à gauche de hussards autrichiens. Ils n'étaient séparés de moi que par le fossé qui bordait la route. Heureusement ils n'eurent pas l'idée de le franchir; ils ne pensaient qu'à poursuivre notre cavalerie. C'est à cette singulière circonstance que je dus mon salut. Je rejoignis nos troupes lorsqu'elles firent volte-face et il n'y avait entre Exelmans et moi que ce même fossé lorsqu'il se précipita sur le hussard le plus voisin. Et ce fut alors que j'aperçus, moi aussi, l'empereur, dont la seule présence avait arrêté nos escadrons et éloigné un danger qu'il était disposé à affronter à la tête de son état-major.

Il paraît qu'on avait été trompé sur les mouvements de l'ennemi. L'empereur ne s'attendait à trouver à Arcis qu'une partie de l'armée autrichienne, et c'était à la grande armée alliée tout entière que nous avions affaire. Au moins trois fois plus nombreuse que nous, elle nous obligea à nous concentrer près de la ville, sans pouvoir cependant nous enfoncer sur aucun point ni enlever le village où nous appuyions notre gauche (1). Attaqué à plusieurs reprises dans la journée avec le plus terrible acharnement, ce village fut défendu de même. Je l'appuyai avec la 4e compagnie de mon régiment et je fis mettre mes pièces en batterie sur sa droite jusqu'au soir. Je restai dans cette position, faisant feu sans relâche sur les troupes ennemies ainsi que sur les nombreuses batteries qui nous entouraient et qui nous firent beaucoup de mal

(1) Torcy-le-Grand.

par leur feu croisé. A ma droite se trouvait une compagnie de canonniers gardes-côtes avec leurs uniformes blancs (1); ces braves gens voyaient peut-être le feu pour la première fois et ils avaient des officiers peu expérimentés; ils se conduisirent pourtant avec une intrépidité d'autant plus remarquable qu'une sorte de fatalité semblait diriger contre eux la plupart des coups de l'adversaire, et que l'explosion successive de plusieurs de leurs caissons qu'ils avaient eu l'imprudence de laisser trop près de leurs pièces causa parmi eux d'horribles ravages; leurs cadavres jonchaient le terrain et la plupart de leurs pièces étaient démontées. Il en fut de même d'un bataillon d'infanterie placé aussi près de nous; au soir, il ne présentait plus qu'un amas de corps mutilés et d'armes brisées. C'est une des plus rudes canonnades que j'aie éprouvées, et dans une position extrêmement défavorable, car nous étions resserrés sur un centre dont l'ennemi occupait la circonférence et tous ses coups venaient converger sur nous.

La canonnade cessa avec le jour. Je quittai alors la 4e compagnie, qui bivouaqua dans sa position, et je me dirigeai vers la droite pour rejoindre le général Sebastiani, que je croyais y trouver avec la cavalerie de la garde. Après avoir marché quelque temps au hasard dans une obscurité complète, j'entendis des cris de hourra et des coups de carabine autour de moi. J'étais fort embarrassé et je craignais de tomber dans quelque escadron ennemi. Fort heureusement ce hourra n'eut pas de suite, et le bruit du combat avait cessé, lorsque j'aperçus, à quelques pas de moi, un cavalier arrêté. Sur mon *qui vive*, il se

(1) Cf. sur ces canonniers gardes-côtes l'étude de Léon Hennet, *les Milices gardes-côtes* (1886), p. 37-41. Un décret du 22 janvier 1814 prescrivit la formation de vingt-sept compagnies d'artillerie mobile tirées des gardes-côtes, parmi les soldats qui faisaient partie du rappel des conscrits de l'an XII à 1814. Attachées par trois à chaque régiment d'artillerie à pied, elles constituèrent les 29e, 30e et 31e régiments. Vingt et une combattirent avec la Grande Armée; six servirent à l'armée de Lyon.

nomma. C'était le colonel Gourgaud, officier d'ordonnance de l'empereur, qui venait de porter quelques ordres, et qui, ainsi que moi, ne pouvait retrouver son chemin. Je lui indiquai la direction probable d'Arcis et lui donnai un de mes canonniers d'ordonnance pour l'accompagner. Puis, je continuai à chercher Sebastiani. Enfin je rencontrai quelques corps de cavalerie de la garde qui m'apprirent que le général venait de retourner en ville. Je fis de même et y arrivai fort tard et très fatigué.

J'y trouvai mon adjudant-major qui, en m'attendant, avait fait préparer à souper dans une maison de peu d'apparence. Je fis honneur au repas, car je n'avais pas mangé de la journée, et je m'endormis profondément, étendu sur la paille, devant un bon feu, jusqu'au lendemain.

Notre armée avait passé la nuit sur le champ de bataille. Le matin du 21, je me rendis avec le général Sebastiani aux avant-postes, qui n'étaient qu'à une portée de canon de l'armée ennemie. Elle était en ligne, ainsi que la nôtre, les armes en faisceaux, la cavalerie pied à terre, et semblait n'attendre que le signal pour engager le combat. Nous restâmes jusqu'après midi dans cette singulière position, à nous examiner mutuellement, sans qu'un seul coup de fusil fût tiré. Vers une heure, une partie de nos troupes fit un mouvement. C'était pour se replier au delà d'Arcis. Soit que l'empereur n'eût voulu qu'imposer à l'ennemi en paraissant décidé à livrer bataille, soit que de nouveaux avis lui eussent fait changer son dessein, un mouvement général de retraite fut ordonné, et je restai avec mon artillerie en position avec la cavalerie de la garde qui devait, ainsi que d'autres troupes de la ligne, former l'arrière-garde.

Mais le bruit du tambour se fit entendre sur toute la ligne des alliés. Elle s'ébranlait pour nous attaquer dans notre mouvement rétrograde qu'elle avait aperçu, et peu d'instants après, la nombreuse artillerie qui marchait

à hauteur de ses tirailleurs commença à tonner. Nous répondîmes, mais avec une grande infériorité : l'ennemi, nous débordant, croisait son feu sur nous, et plus nos masses se concentraient en approchant d'Arcis, plus elles avaient à souffrir. De toutes parts pleuvaient les boulets et je n'ai jamais essuyé de canonnade aussi vive et aussi meurtrière. Cependant, notre retraite se fit lentement et dans le meilleur ordre, sans presser le pas; une partie de mes pièces tirait pendant que l'autre se repliait. Nous traversâmes Arcis sans beaucoup de peine, quoique les rues fussent encombrées de cavalerie et d'artillerie au milieu desquelles tombaient les obus et la mitraille. Cet encombrement aurait pu avoir les plus funestes conséquences; il ne causa pas la moindre confusion, grâce à la fermeté des troupes.

Nous nous mîmes en position de l'autre côté de la ville pour soutenir l'extrême arrière-garde. Elle était commandée par le maréchal Ney, qui fit sa retraite en bon ordre, quoique avec une grande perte. Il tint ferme jusqu'à la nuit dans la ville, dont une partie était en flammes. Pour moi, j'allai avec le général Sebastiani et sa cavalerie bivouaquer à deux lieues de là, au village de Dosnon, sur la route de Vitry (1).

Le lendemain, 22 mars, nous montâmes à cheval à la pointe du jour en nous dirigeant sur Arcis, et presque aussitôt nous rencontrâmes des corps de cavalerie légère avec lesquels nous escarmouchâmes toute la journée. Ils se retiraient de position en position après s'y être défendus quelque temps. Sebastiani paraissait mettre beaucoup d'importance à leur poursuite; mais nous ne parvenions à joindre que quelques hommes isolés de leur arrière-garde. Ils nous échappaient toujours, et ils semblaient n'avoir d'autre but que de nous fatiguer

(1) Voir sur les deux journées d'Arcis-sur-Aube les p. 300-323 du *1814* de Houssaye.

sans résultat. Aussi, Exelmans, avec ses dragons de la garde, n'avançait-il qu'avec répugnance dans une direction qu'il croyait opposée à celle qu'on devait suivre. Il fit plusieurs fois là-dessus des observations à Sebastiani, et finalement refusa d'aller plus loin; il était convaincu, disait-il, que depuis le matin on faisait de fausses manœuvres en poursuivant des troupes légères qui ne cherchaient qu'à nous amuser. Sebastiani, étonné de ce refus, revendiqua ses droits de commandant en chef; Exelmans tint ferme et Sebastiani, qui n'y mit pas autant de fermeté qu'il aurait dû, vit son autorité méconnue en présence de ses troupes. Il céda et vint bivouaquer au village de Trouan-le-Grand, près de celui de Dosnon, que nous avions quitté le matin.

Nous en repartîmes le 23 pour marcher sur Vitry (1). Pendant cette journée, des colonnes ennemies, se montrant sur notre droite, paraissaient suivre la même direction que nous. Vers le soir, nous arrivâmes près d'un village que leurs troupes occupaient déjà. Exelmans s'y porta avec de la cavalerie et j'y marchai avec la 4e compagnie de mon régiment. Une courte fusillade et quelques coups de canon nous en rendirent maîtres. Après quoi je rejoignis le reste de la cavalerie de la garde et passai la Marne à un gué, près de Frignicourt, village où j'arrivai assez tard dans la nuit, et où je restai jusqu'au lendemain. Nous apprîmes là que Vitry, dont nous n'étions qu'à une très petite distance, était occupé par l'ennemi. Nous nous attendions à marcher sur cette ville; mais l'armée prit une autre direction, et nous vînmes coucher à Wassy où nous séjournâmes (2).

(1) La veille, Napoléon écrit à Clarke qu'il masquera Vitry, si cette place se défend, et qu'après avoir passé la Marne à Frignicourt, il marchera sur Saint-Dizier.

(2) « Il n'y eut alors, dit Boulart (*Mémoires*, p. 320), qu'un bruit dans l'armée : nous allions opérer en Lorraine, rallier les garnisons, intercepter les communications de l'ennemi avec Mayence. Mais cette conjecture ne

Le 26, nous en partîmes pour nous diriger sur Saint-Dizier. Nous ne tardâmes pas à rencontrer des partis ennemis que nous chassâmes devant nous jusqu'à Saint-Dizier que les alliés tenaient en forces; leur infanterie garnissait les hauteurs avoisinantes, et une nombreuse cavalerie se déployait dans la plaine et sur la route en avant de la ville. Dès que nos troupes furent formées, l'attaque commença, et une canonnade assez vive s'engagea sur toute la ligne, dont mon artillerie occupait la gauche. Après quelques manœuvres, l'ennemi commença à s'ébranler, des charges successives de cavalerie achevèrent de le rompre, et il se mit en pleine retraite sur la route de Bar, en abandonnant une partie de son artillerie.

Nous le poursuivîmes vivement. Les Russes qui formaient son arrière-garde se conduisaient avec beaucoup de bravoure. Hors d'état de résister, ils eurent toujours bonne contenance; dès qu'ils trouvaient une position avantageuse, ils s'y établissaient; leur artillerie faisait un feu vif et soutenu sur les troupes qui les suivaient de plus près, et ils tenaient ainsi jusqu'à ce qu'ils vissent nos escadrons s'ébranler pour les charger. Alors, ils se retiraient sur une autre position où ils s'arrêtaient de nouveau. Ils parurent vouloir opposer une résistance plus opiniâtre en avant du village de Sandrupt situé sur la route. Des carrés d'infanterie et plusieurs escadrons, appuyés par l'artillerie, en défendaient les approches. On se battit vivement et le combat durait depuis quelque temps lorsque les dragons de la garde reçurent l'ordre de charger. Cette charge, extrêmement brillante, eut un succès complet, malgré les haies et les fossés derrière lesquels l'infanterie était postée. Ce qui ne fut pas tué se rendit, et les dragons, sans s'arrêter, pour-

plaisait pas généralement, malgré les résultats prodigieux que promettaient les stratégistes enthousiastes. »

suivirent la cavalerie qui fuyait au galop en traversant le village, et gagnait une position au delà d'une petite rivière (1). Mais dès que l'infanterie qui venait de se rendre vit nos dragons s'éloigner, elle reprit ses armes et tira sur eux. On se précipita sur cette infanterie et sa courte révolte fut sévèrement punie. Quant aux dragons, ils revinrent sur leurs pas parce que le jour était près de finir. Toutes nos troupes rétrogradèrent vers Saint-Dizier. La cavalerie de la garde vint au village de Chancenay, près de cette ville, et ce fut là que je passai la nuit (2).

Dans cette journée, nous eûmes affaire au corps du général russe Winzingerode, composé en grande partie de cavalerie. Il fut complètement battu, mais la perte considérable qu'il éprouva était peu de chose en comparaison du résultat qu'il obtint; il avait attiré l'empereur et sa garde dans une direction opposée à celle de la grande armée alliée, qui, pendant ce temps, marchait sur Paris (3). Ce fut le dernier combat où je me trouvai et les derniers coups de canon que j'ai tirés dans cette mémorable campagne de 1814.

Le 27, l'armée se dirigea sur Vitry. A une petite distance de la ville, elle fit halte. On attendait le signal de l'attaque pour laquelle tout semblait disposé. Mais les avis que reçut l'empereur de la marche rapide de la grande armée alliée sur Paris, changèrent ses dispositions. Il renonça à prendre Vitry de vive force, comme il semblait en avoir le dessein lorsqu'il partit de Saint-Dizier. On ne tira même pas un coup de canon contre

(1) Parquin, p. 376-377, donne d'intéressants détails sur ces charges de la cavalerie.

(2) Cf. sur le combat de Saint-Dizier, qui fut « la dernière victoire », le *1814* de Houssaye, p. 398-400.

(3) Langeron dit de même (*Mémoires*, p. 475) que les pertes de Winzingerode avaient été prévues et qu'elles étaient « bien légères en comparaison du service qu'il rendait aux alliés en retardant le retour de Napoléon. » Cf. Macdonald, *Mémoires*, p. 258.

la place. Nous revînmes sur nos pas, et après avoir fait quatorze lieues dans la journée, j'arrivai le soir au village de Valcourt, non loin de Saint-Dizier, où je passai la nuit.

Pendant la halte de plusieurs heures que nous fîmes près de Vitry, je m'étais assis au bord de la route pour me reposer. Un chasseur à cheval, couché à quelque distance, dormait profondément, le bras passé dans la bride de son cheval qui restait immobile près de lui, et semblait craindre de troubler son sommeil. Un escadron de lanciers polonais, en bataille près de là, avait mis pied à terre; ils avaient remarqué l'état d'ivresse de ce chasseur avant qu'il s'endormît, et l'un d'eux, dont le cheval maigre et harassé était à peu près hors de service, imagina de le troquer contre celui du dormeur. Il s'avance doucement près de lui, et, sans déranger les rênes dont le chasseur avait eu soin d'entourer son bras, il ôte la bride au cheval qu'il désire escamoter; il la met à celui qu'il veut laisser à la place, il change tout le reste du harnachement, et il rentre à l'escadron avec sa nouvelle monture. Il me tardait, ainsi qu'aux nombreux témoins de cette filouterie peu ordinaire, de voir la mine du chasseur à son réveil. Il ne nous fit pas attendre longtemps; après avoir promené autour de lui des regards appesantis par le sommeil et le vin, il se leva sur son séant, ajusta ses rênes, mit le pied à l'étrier et, enfourchant la bête, partit aussitôt sans remarquer l'échange, ni s'embarrasser des éclats de rire des Polonais. Mais, quelques moments après, il rebroussait plus vite qu'il n'était parti. On ne douta pas qu'il se fût aperçu du tour qu'on lui avait joué et qu'il revînt pour découvrir l'auteur de cette espièglerie et lui demander raison. Ce n'était pas le motif qui le ramenait. Il approcha de l'endroit où il s'était endormi, mit pied à terre, ramassa un éperon qu'il avait oublié et s'en retourna aussitôt.

Probablement, ce n'est que le lendemain, lorsqu'il n'était plus temps d'y remédier, qu'il aura vu qu'on lui avait changé sa monture, et que le cheval qu'on lui avait laissé était alezan et très maigre, tandis que le sien, gras et bien en chair, était tout à fait noir.

Le 28 mars, nous nous mîmes en marche à la pointe du jour et vînmes bivouaquer à Ville-sur-Terre, en passant par Wassy; nous fîmes treize lieues ce jour-là. Le lendemain, nous passâmes la nuit à Marolles, à quatre lieues de Troyes. Nous en partîmes le 30, à une heure de la nuit, et après nous être arrêtés une heure à Troyes, nous bivouaquâmes à Bagneaux, petit village à une demi-lieue de Villeneuve-l'Archevêque. Le 31, nous apprîmes en route la bataille de Paris; je n'en sus les détails avec certitude que le soir, à Moret, où nous arrivâmes l'esprit troublé par ces tristes nouvelles, et le corps harassé par les marches forcées, que nous faisions depuis plusieurs jours (1). L'empereur était parti en avant, et l'on avait choisi dans la cavalerie de la garde les hommes les mieux montés pour en former quelques escadrons qui le suivirent.

C'est encore avec une douloureuse sensation que je me rappelle ce que j'éprouvai alors. Combien j'en voulais à cette garde nationale de Paris qui, avant le danger, montrait une ardeur si martiale et semblait prête à tout affronter, et qui, au moment du péril, s'était prudemment tenue dans l'enceinte de la ville, à l'exception de quelques centaines de braves qui sortirent de ses rangs pour aller combattre l'étranger! Si le dévouement avait été général dans cette milice, on aurait pu repousser l'ennemi, ou du moins ralentir ses progrès; et douze ou quinze heures de gagnées donnaient le temps à l'empereur d'arriver. Qui peut prévoir les résultats que sa présence et celle

(1) Jamais je n'avais vu de marches à des allures pareilles » (*Souvenirs* de Paulin, p. 286).

des troupes d'élite qui le suivaient auraient obtenus? Je suis fermement persuadé que 30 000 ou 40 000 hommes, animés comme nous l'étions, et disposés à mourir sous les murs de la capitale ou à repousser l'ennemi, n'auraient pas laissé longtemps la victoire incertaine. Mais ce qui excitait surtout mon indignation, et ce que j'avais peine à croire, ce fut l'accueil que les Parisiens avaient fait aux alliés, et les basses adulations qu'ils avaient eu la lâcheté de leur prodiguer. Je n'oublierai de ma vie ce que je ressentis à la lecture du *Journal des Débats*, qui racontait avec une emphatique complaisance une représentation solennelle à l'Opéra, à laquelle les souverains alliés avaient *daigné* assister et accueillir les vœux et les hommages des lâches Français qui remplissaient la salle et semblaient jaloux d'afficher leur honte aux yeux des représentants de l'Europe (1).

Quelles tristes réflexions nous fîmes pendant la journée que nous passâmes à Moret! Nous ne regardions pas notre cause comme entièrement perdue. Cependant, l'avenir ne se présentait à nous que sous de sinistres couleurs, puisqu'il ne nous offrait, dans ses chances les plus favorables, qu'une guerre civile à la suite de la guerre d'extermination que nous faisions à l'étranger. Mais, je dois l'avouer, la guerre civile avec les horreurs qu'elle entraîne après elle me semblait préférable à la honte de subir le joug de l'étranger, et d'abandonner lâchement l'homme que nous servions depuis quinze ans (2).

(1) Voir dans Houssaye, *1814*, p. 564-565, le récit de cette représentation où l'acteur Laïs chanta au milieu des applaudissements et des cris d'enthousiasme :

Vive Alexandre!
Vive ce roi des rois!
Vivent Guillaume
Et ses guerriers vaillants!

(2) Les sentiments de Griois étaient ceux des jeunes officiers et des soldats (Pasquier, *Mémoires*, II, p. 298). Cf., par contre, les sentiments des maréchaux et de la plupart des généraux dans les *Mémoires* de Macdo-

Nous quittâmes Moret le 2 avril, et vinmes coucher à Fontainebleau, où je reçus du prince de Neuchâtel la lettre d'avis de ma nomination de chevalier de la Couronne de fer (1). Cette décoration, que je crois avoir bien méritée par mes services en Italie, m'aurait fait grand plaisir dans une autre circonstance; mais j'étais tellement affecté par les malheurs de notre patrie que je la reçus avec assez d'indifférence, et je la quittai de même trois ans après, lorsque le grand chancelier de l'ordre de la Légion d'honneur me refusa l'autorisation de la porter, que je lui avais demandée, parce que, disait-il, l'empereur d'Autriche, nouveau chef de l'Ordre, ne reconnaissait comme chevaliers que ceux dont la nomination était antérieure à ces derniers temps.

Le 3, je reçus l'ordre de me rendre, avec la plus grande partie de l'artillerie de la garde, à Ponthierry, village à quelques lieues de Fontainebleau sur la route de Paris. Le 4 ou le 5, on me prévint de me tenir prêt à marcher sur Paris et à suivre le mouvement de l'armée, et peu de temps après, je vis défiler dans cette direction l'infanterie de la garde. Sans réfléchir aux suites terribles de ce mouvement, et au malheur dont il menaçait tant de personnes qui m'étaient chères et qui habitaient Paris où nous allions tenter d'entrer de vive force, je ne voyais que le plaisir de la vengeance et l'espoir de chasser l'étranger. Ces sentiments étaient ceux de toute l'armée. Officiers et soldats marchaient comme à une fête. La journée étant déjà avancée, la garde prit position à quelque distance de Ponthierry, et notre départ fut remis au lendemain matin. Mais dans la nuit, la honteuse défection de Marmont changea les plans d'attaque et détruisit

NALD, p. 262-266 : ils désirent la paix et veulent en finir; « c'est assez de cette malheureuse guerre, sans allumer la guerre civile, » et la France a subi assez de malheurs « par l'entêtement d'un seul homme ».

(1) Il a été, en effet, nommé chevalier de la Couronne de fer par décret du 2 avril 1814.

tout espoir de réussir; un contre-ordre arriva; l'infanterie rétrograda sur Fontainebleau, où je me rendis le 5 ou le 6, avec mon artillerie.

Ce fut dans la nuit de mon arrivée que j'appris l'abdication de l'empereur et l'armistice conclu avec l'ennemi. Ainsi, notre sort et celui de la France était irrévocablement fixé. Il s'agissait de nouveaux serments à prêter et de nouveaux maîtres dont, quelques jours auparavant, nous ignorions presque l'existence, et que nous regardions comme nous étant imposés par la trahison de quelques Français et par les baïonnettes de l'étranger. Cette idée me révoltait et je me plaisais à croire que l'armée allait être dissoute, que nous serions renvoyés chacun chez nous. Au lieu de cela, je reçus quelques jours après l'ordre de partir pour Vendôme avec l'artillerie à pied et à cheval de la garde, et ces premières impressions de tristesse et de découragement passées, je fis, comme les autres, contre fortune bon cœur. J'avais été tenté de me présenter à l'empereur à Fontainebleau et de lui demander de faire partie du détachement de sa garde qui devait l'accompagner; je fus retenu par la peine que cette résolution ferait à mon père et à mes amis et surtout par la crainte que ma demande ne fût pas accueillie par l'empereur; j'étais depuis trop peu de temps auprès de lui pour qu'il dût attacher quelque intérêt à m'emmener. Mais s'il m'avait désigné, c'est avec bien de l'empressement que j'aurais répondu à son appel.

Parmi les officiers qui se présentèrent pour entrer dans la compagnie d'artillerie qu'on lui accordait pour sa garde était le lieutenant Lacombe; ce n'est qu'avec un extrême chagrin et en versant des larmes qu'il céda aux instances de sa famille qui s'opposait à son départ. Au reste, ce chagrin dura peu; il entra d'abord dans les gardes du corps, puis dans l'artillerie de la garde royale, et il se consola ainsi d'avoir perdu son ancien maître.

Son nouveau dévouement lui valut promptement le grade de colonel qu'il obtint presque en quittant celui de lieutenant (1).

Ce fut le 11 avril que je partis de Fontainebleau à la tête de mon artillerie. Pendant le court séjour que je fis dans cette ville, je logeai chez l'ancien serrurier de Louis XVI. C'était un homme fort âgé et riche; il avait depuis peu épousé une jeune femme très jolie, mais d'une avarice et d'une méchanceté qui contrastaient désagréablement avec sa figure. C'étaient tous les jours de nouvelles plaintes de mes ordonnances et de mes domestiques, à qui elle cherchait continuellement querelle, à qui elle refusait jusqu'aux moindres objets que les règlements l'obligeaient à fournir. J'exigeai un peu vertement qu'elle satisfît à leurs justes demandes, et cela, malgré l'intercession du général Proteau (2), qui vint devant moi plaider pour elle, et qui paraissait s'intéresser vivement à sa cause. Aussi, je finis par être fort mal avec elle.

Le jour où je partis de Fontainebleau, je vins coucher à Pithiviers; le lendemain 12, à Orléans, le 13 à Beaugency, le 14 dans un château près de Marchenoir, et le 15 j'arrivai à Vendôme, petite ville assez jolie et dont les environs sont charmants (3). Rien n'avait été disposé

(1) Joseph-Félix Le Blanc de Lacombe, né à Lorient en 1790, lieutenant en second au 4e régiment d'artillerie de marine (1807), lieutenant en premier à la 4e compagnie d'ouvriers (1811), puis dans l'artillerie de la jeune garde (avril 1813), lieutenant en second dans l'artillerie de la vieille garde (juin 1813), maréchal des logis avec rang de capitaine, puis sous-lieutenant avec rang de lieutenant-colonel dans les gardes du corps du Roi en 1814, lieutenant-colonel dans l'artillerie à pied de la garde royale (septembre 1815) et lieutenant-colonel au même corps avec rang de colonel (1818), colonel du 3e régiment (1826), remplacé en 1830 et admis en 1832 au traitement de réforme.

(2) Guillaume-Marcellin, baron, puis vicomte Proteau, était général de brigade depuis le 5 novembre 1813.

(3) Il y retrouva Pion des Loches. « Griois, dit Pion (*Mes campagnes*, p. 399), Boulart, Marin, Cappelle, étaient ouvertement mécontents; Mme Boulart pleurait sa baronnie perdue et sa fortune manquée. Ces mes-

pour nous recevoir, et l'artillerie à pied et à cheval de la vieille et de la jeune garde formait une masse d'hommes et de chevaux que Vendôme ne pouvait ni loger, ni nourrir. Il fallut s'étendre dans les environs. L'artillerie à pied resta en ville avec le général Boulart (1), et j'allai m'établir à quelques lieues de Vendôme, au château de Ranay, près du bourg de Montoire, où fut cantonnée l'artillerie à cheval. Je voulais me loger aussi à Montoire; mais à peine y avait-il de la place pour les officiers des compagnies, et d'ailleurs la proximité du château de Ranay me donnait toute facilité pour les relations de service et la surveillance des troupes. Je fus bien accueilli par la maîtresse du château. C'était Mme de Vernage, veuve du médecin de Louis XV (2). Je crois qu'elle aussi avait appartenu à ce prince, sous un autre titre; elle aimait du moins à le faire entendre, et de beaux traits que le temps n'avait pas entièrement effacés aidaient à le faire croire. Du reste aimable, aisée dans son ton et ses manières, elle avait toujours à conter quelques anecdotes de l'ancienne cour, et elle contait d'une manière piquante et spirituelle. Les portraits des favorites de son roi remplissaient son salon et chacune d'elles était alternativement le sujet de la conversation. Avec elle demeurait son frère, ancien officier des gardes du corps, qui, malgré son âge et ses infirmités, sollicitait déjà de l'emploi et un avancement qu'il a sans doute obtenu. C'était, au fond, un très bon enfant, et je passai fort agréablement les huit jours que je restai au château de

sieurs critiquèrent presque à haute voix, de la façon la plus scandaleuse, le curé qui dans son discours mettait en opposition les vertus du roi avec les crimes du tyran. »

(1) Cf. les *Mémoires* de Boulart, p. 327. Il logea d'abord, sur la place, dans la maison d'un épicier où il était « gêné et comme campé ».

(2) Michel-Louis de Vernage (1697-1773), connu pour avoir sauvé de la mort le roi Stanislas. Il fut cité par Voltaire dans le *Deuxième discours* parmi les « fameux médecins de Paris » :

Voilà l'Helvétius, le Silva, le Vernage.

Mme de Vernage, dont les soins et les prévenances n'étaient peut-être pas tout à fait désintéressés, à en juger du moins par son empressement à se prévaloir de mon autorité pour se mettre à couvert des réquisitions de vivres et de fourrages. Je quittai Ranay le 23 avril pour venir prendre à Vendôme le commandement de toute l'artillerie de la garde et remplacer dans cette fonction le général Boulart appelé à Paris (1). Je fus assez bien logé chez une femme très âgée, Mme de Paris.

Je vivais très retiré, et je ne voyais que quelques officiers d'artillerie avec lesquels je mangeais, le chef de bataillon Cappelle, l'adjudant-major Henraux. Mais nous étions dans la plus grande incertitude sur notre sort qui se décidait à Paris. Des bruits contradictoires couraient à ce sujet et fournissaient ample matière à nos entretiens et à nos réflexions. Un commissaire du roi, le vicomte d'Osmond (2), vint quelques jours à Vendôme pour connaître l'esprit public, et le disposer en faveur des Bourbons.

Il eut avec moi plusieurs entretiens et il me parla des bonnes qualités du roi, de ses sentiments de justice et de modération, du véritable intérêt qu'il portait aux militaires et particulièrement à ceux de la garde. Je ne lui cachai pas le regret que j'éprouvais, ainsi que les

(1) Il était attaché au Comité spécial chargé de réorganiser le corps de l'artillerie : président, Sorbier; rapporteur, Ruty; membres, Dulauloy, Charbonnel, Neigre, Berge et Boulart. Cf. Boulart, *Mémoires*, p. 328.

(2) Griois a écrit : « Le comte ou le marquis d'Osmond ». Il y avait deux frères Osmond. Le marquis, René-Eustache, né en 1751, maréchal de camp le 1er mars 1791 et lieutenant-général le 30 août 1814, ministre de Louis XVI à La Haye et à Pétersbourg, fut, sous la Restauration, ambassadeur à Turin, puis à Londres; c'est le père de Mme de Boigne. Le vicomte, Marie-Joseph Eustache, est celui dont il s'agit ici, celui qui fut en 1814 commissaire extraordinaire du roi dans la 22e division militaire. Né à Saint-Domingue en 1756, sous-lieutenant (1774), major (1779), mestre de camp (1782), maréchal de camp pour retraite (1er mars 1791), il émigra, fit à l'armée de Condé les campagnes de 1792 et de 1793 et obtint le 23 août 1814 le brevet de lieutenant-général et le 1er janvier 1819 sa retraite.

troupes sous mes ordres, de changer de maître; mais je l'assurai que nous étions décidés à sacrifier nos anciennes affections à la tranquillité et au bonheur de la France. Il parut approuver les sentiments que je lui exprimais, et je crois que ce fut de bonne foi; il avait l'air franc et honnête, et quoiqu'il eût émigré, il n'avait pas cette exagération, cette intolérance de principes politiques si commune alors et depuis, et il ne parut pas trop scandalisé ni étonné des questions que je lui fis sur le roi et les autres membres de la famille royale, dont j'ignorais l'âge et même le nom (1).

Dès les premiers jours de mai, je reçus du ministre l'ordre du départ pour toute l'artillerie de la garde vieille et jeune; elle devait se rendre à La Fère et dans les environs, et marcher en plusieurs colonnes à un jour d'intervalle.

Avant de quitter Vendôme, je voulus avoir un certificat du maire qui constatât la conduite de mes troupes et je chargeai mon sous-adjudant-major Ducamp (2) d'aller demander cette pièce que les règlements militaires prescrivent et qui, dans les circonstances présentes, avait quelque importance. J'étais à table avec plusieurs officiers, lorsque Ducamp m'apporta le certificat. Je jetai les yeux sur cette pièce, et je vis que M. le maire, après avoir rendu à la bonne conduite des canonniers le bon témoignage qu'il ne pouvait lui refuser, s'avisait d'ajouter que l'esprit du corps s'était beaucoup

(1) Pion raconte (*Mes campagnes*, p. 399) que les officiers de l'artillerie allèrent lui présenter leurs hommages. « Griois, écrit Pion, nous conduisait et ne sut pas lui dire un mot; d'Osmond nous déclara néanmoins qu'il était satisfait de notre bon esprit et qu'il en rendrait compte au roi; au sortir de l'audience, nos mécontents le traitèrent d'émigré et le déchirèrent à belles dents ».

(2) Vivant-Joseph Ducamp, né à Bordeaux en 1786, vélite aux canonniers de la garde (1807), maréchal des logis chef (1809), lieutenant en second (1810), capitaine en second et sous-adjudant-major (1813), capitaine en premier (1820), mort en 1833.

amélioré depuis son arrivée à Vendôme. Il voulait probablement se faire valoir, ou peut-être, en laissant planer le soupçon sur nos opinions politiques, se ménager quelques bonnes dénonciations.

Quoi qu'il en soit, révolté de cette impertinence, je me rendis, sans perdre une minute, à l'hôtel de ville avec Cappelle et Ducamp, et mon certificat à la main, j'entrai dans la salle où étaient le maire et quelques membres de son conseil municipal. J'exprimai au maire, en termes énergiques, ce que je pensais de l'insolence ou de la perfidie qui l'avait porté à écrire ce certificat, et je le sommai de préciser à l'instant les faits qui lui faisaient juger de notre mauvais esprit ou de rendre pleine et entière justice, sans restriction aucune, au régiment. J'étais dans une véritable colère; mes expressions s'en ressentaient, et mes gestes, car je déchirai le certificat et le lui jetai à la figure. Il fut terrifié, et, sans répliquer, il me fit un autre certificat magnifique et où rien ne manquait. Il se nommait Josse de Beauvoir et il fut depuis député.

Je partis de Vendôme le 13 mai 1814, avec la dernière colonne de l'artillerie vieille garde, et vins coucher à Cloyes, petite ville assez jolie; le 14 au bourg de Bonneval, le 15 à Chartres, qui me parut une grande et belle cité, et le 16 à Dreux, où je fus agréablement surpris de trouver mon frère et sa femme qui venaient m'engager à passer quelque temps avec eux à Rouen. J'avais d'avance formé ce projet, et une heure après nous partîmes en poste. Nous arrivâmes à Rouen vers les dix heures du soir et j'y restai deux jours, très content de me retrouver en famille, mais assez contrarié du dîner que mon frère donna en mon honneur, et surtout de la soirée priée qui le suivit. Les salutations et les compliments qu'il me fallut essuyer et rendre pendant trois ou quatre heures à une foule de gens que je ne connaissais pas, qui tous se disaient les amis de mon frère, et qui le furent en effet tant qu'il

conserva sa place et put leur donner de bons dîners. firent de cette soirée une des plus ennuyeuses dont je me souvienne. Rouen me parut, à ce premier voyage comme depuis, une grande ville fort laide et fort sale, mais dans une situation charmante, et une partie des quais est fort belle. Je partis le 20 mai par le vélocifère avec mon frère, qui m'accompagna jusqu'à Beauvais. Nous couchâmes à Gisors; le lendemain, nous prîmes une voiture de louage qui nous conduisit à Beauvais, où un plaisir bien réel m'attendait encore. J'embrassai mon ami Duménil qui était venu à ma rencontre. Nous séjournâmes tous ensemble à Beauvais où je rejoignis mon artillerie, et le lendemain, je vins avec Duménil, dans une voiture de louage, passer un jour à Compiègne. Je visitai le parc et le château. L'intérieur est fort beau, mais il avait souffert, ainsi que les jardins, du combat qui s'était livré à l'entrée des alliés, et les balles avaient pénétré jusque dans les appartements. A mon arrivée, il n'était bruit que d'un nouveau combat qui avait failli avoir lieu deux jours auparavant entre les gardes du corps prussiens et la première colonne de mon artillerie où se trouvait le régiment d'artillerie à cheval dont j'étais major. Chacun me donnait des détails en appuyant avec complaisance sur la belle peur des Prussiens qui s'étaient hâtés de vider la ville devant les canonniers. Voici ce qui était arrivé, et ce que j'appris ensuite par le rapport du chef d'escadron Marin, qui commandait le régiment en mon absence. Par suite du désordre qui régnait partout, l'ordre de route que j'avais reçu du ministre faisait arriver à Compiègne la première colonne de mon artillerie, lorsque les gardes du corps du roi de Prusse s'y trouvaient déjà; à la vérité, ils ne devaient qu'y passer. Mais le commandant de cette troupe, traitant la France en pays conquis, refusa d'écouter les officiers municipaux, qui lui représentaient l'impossibilité — et

les inconvénients — de loger en même temps dans cette petite ville le corps prussien et l'artillerie de la garde. Il déclara qu'il resterait à Compiègne. Le régiment d'artillerie à cheval arriva au jour fixé et trouva les Prussiens établis dans la ville comme chez eux. Accoutumés à ne rencontrer des moustaches prussiennes que sur le champ de bataille et peu flattés de les voir ailleurs, les canonniers regardèrent de travers les étrangers qu'ils rencontraient. Cette mauvaise volonté s'augmenta lorsqu'ils apprirent le refus que le commandant avait fait d'évacuer la ville et les propos des Prussiens que les habitants répétaient en les amplifiant. Il n'en fallait pas tant pour porter à l'extrême leur ressentiment. Il éclata à la première occasion. Des canonniers, en allant au fourrage, rencontrèrent des Prussiens; des rixes particulières eurent lieu où les Prussiens eurent le dessous, et leur commandant réunit ses escadrons et les mit en bataille. Mais les canonniers avaient fait de même. Tous étaient à cheval, sabre en main, et les efforts de leurs officiers n'auraient pu les empêcher de tomber sur les Prussiens, si ceux-ci, reconnaissant qu'il n'y aurait que des coups à gagner en cette affaire, n'avaient pris le sage parti de tourner bride et de laisser l'artillerie à cheval maîtresse paisible de la ville.

Le 24, je couchai à Noyon, et le lendemain j'arrivai à La Fère. Je m'y établis avec une partie de mon artillerie, et le reste fut cantonné dans les environs. La ville est petite, mais assez jolie. Les circonstances où nous étions et l'incertitude de notre avenir ne me laissaient pas l'esprit assez libre pour jouir des agréments qu'auraient pu m'offrir quelques sociétés où je fus admis. Mon temps était presque entièrement consacré aux détails du service et à des promenades que je faisais dans les environs avec mon ami le colonel de Lignim (1).

(1) Henry-Antoine Bon de Lignim, né à Roche-Corbon (Indre-et-Loire) en 1777, élève à l'Ecole d'artillerie de Châlons (1795), lieutenant en se-

Un sentiment d'inquiétude et de mécontentement se manifestait parmi les soldats. Un jour, un officier russe qui voyageait avec sa mère vint se plaindre à moi que deux canonniers de mon régiment avaient, dans les environs de la ville, maltraité les Cosaques qui conduisaient leurs montures, et ravi leur plus beau cheval. J'ordonnai des perquisitions dans les cantonnements du régiment pour découvrir les auteurs de ce vol qui compromettait l'honneur du corps et celui des militaires français aux yeux de cet étranger; malgré tous mes soins et mes recherches, je ne pus retrouver le cheval ni connaître les voleurs. J'aurais volontiers contribué de ma bourse à dédommager de sa perte cet officier; mais quand il me dit qu'il estimait son cheval plus de 3 000 francs, je vis que ma bonne volonté serait au-dessus de mes moyens, et, comme cet officier paraissait, ainsi que sa mère, beaucoup plus occupé des dangers qu'il avait courus et de ceux qu'il redoutait encore que de la perte de la bête, je lui offris de le faire escorter jusqu'au premier corps russe. Il accepta mon offre avec grand plaisir, et nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde.

Le désir de revoir mon père et d'anciens amis m'avait engagé à demander un congé pour me rendre à Paris. Je le reçus, et le 13 juin je partis en poste de La Fère à 4 heures du matin. J'arrivai à Paris à 6 heures du soir. Les troupes alliées y étaient encore et leur présence troublait un peu mon plaisir. Cependant, il fallait bien prendre un parti, et pour m'étourdir, je me livrais à toutes les distractions dont j'avais été si longtemps privé, lorsque le 2 juillet, le général Lalle-

cond (1796) et en premier (1801), capitaine en second (1803) et aide de camp de Lariboisière, chef de bataillon (1807), colonel (1810), directeur du parc d'artillerie de la garde (1813), baron de l'Empire (21 février 1814), chef d'état-major de l'artillerie de l'armée du Nord en 1815, maréchal de camp (11 août 1830), retraité en 1848; « bon camarade, officier de mérite et zélé » (Boulart, p. 286).

mand (1) m'apporta l'ordre de partir sur-le-champ pour La Fère, où lui-même se rendait avec le général Boulart, qui commandait le régiment d'artillerie à pied, et le chef de bataillon Cappelle. Nous partîmes ensemble en poste le jour même et arrivâmes à La Fère le lendemain 3 juillet, à 7 heures du matin.

Une ordonnance avait licencié l'artillerie de la garde. Les militaires qui la composaient devaient être incorporés dans la ligne, renvoyés chez eux ou admis à la retraite, selon l'ancienneté de leur service. A cette nouvelle, la colère des canonniers éclata; ils annonçaient qu'ils ne voulaient se séparer que lorsqu'ils seraient payés de leur solde arriérée de près de trois mois et ils parlaient hautement de se rendre avec leurs pièces à Paris pour l'obtenir. Ils en voulaient surtout au général Dulauloy; ils l'accusaient d'avoir négligé les intérêts de la troupe pour ne s'occuper que des siens et d'avoir détourné à son profit l'argent destiné à l'artillerie (2). Il pouvait bien en être quelque chose, mais l'argent dont il avait pu disposer n'était pas celui de la solde, et les canonniers l'en accusaient à tort. Dans ces moments d'effervescence, les meilleures raisons sont souvent inutiles; aussi, il se garda de paraître à La Fère. Il trouva plus prudent de nous y envoyer. Pour parer aux premiers besoins et apaiser les réclamations les plus urgentes, il nous remit 40 000 ou 50 000 francs en or et les menaces des canonniers lui firent trouver des ressources que, sans cela, il n'aurait pas même sollicitées.

A notre arrivée, les soldats étaient assez mal disposés.

(1) Henry-Dominique Lallemand, chef d'état-major général de l'artillerie pendant la campagne de Russie, général de brigade depuis le 12 mars 1814, devait quelques mois plus tard, à la nouvelle du débarquement de Napoléon, tenter de s'emparer de l'arsenal de La Fère et combattre à Waterloo à la tête de l'artillerie de la garde.

(2) Pion, lui aussi, apprécie peu Dulauloy, et assure que le nouvel inspecteur général « acheta partout sans formes légales » et « jeta l'administration dans une confusion bientôt irremédiable ».

Mais ce n'était pas à nous qu'ils en voulaient et ils apprirent que nous apportions de l'argent. Leur mécontentement se calma et, dès le lendemain, le licenciement commença assez paisiblement, sauf quelques propos contre le nouvel ordre de choses. L'opération continua les jours suivants. L'argent que nous avions apporté fut réparti proportionnellement au dû de chaque homme; des bons furent remis pour le reste de la créance et le dernier détachement partit le 15 (1).

(1) Cf. sur le mécontentement de l'artillerie et sur son licenciement les réflexions de Pion, *Mes campagnes*, p. 403-405.

CHAPITRE XVII

MÉZIÈRES ET LE HAVRE

(1814-1822)

Griois directeur d'artillerie à Mézières. — Le colonel Desbordes. — Le général Dumonceau. — Le chef de bataillon Lavigne. — La société de Charleville. — Inspection de d'Anthouard. — Voyage du duc de Berry. — Sa réponse à la députation de Sedan. — Un ancien domestique. — Débarquement de Napoléon. — Sentiments de Griois. — Devoir de combattre l'étranger. — Préparatifs de guerre. — Vandamme. — Tournée dans les places. — Le général Lemoine. — Waterloo. — Passage de Napoléon à Mézières. — Siège. — Les canonniers de la garde nationale. — Prise et pillage de Charleville. — Parlementaires. — Sortie sur Saint-Laurent et Mohon (25 juillet 1815). — Duel d'artillerie. — Pourparlers. — Milon de Villiers. — Attaque de la presqu'île de Saint-Julien. — Travaux de l'ennemi. — Batterie d'obusiers. — Bombardement (9 août). — Convention (13 août). — Opposition de Griois. — Evacuation de la citadelle (3 septembre). — Griois à Paris. — Aspect de la ville. — Griois directeur d'artillerie au Havre. — Un Paris en miniature. — Voyage du Dauphin (1817). — Demande de retraite. — Installation définitive à Paris (18 janvier 1823).

J'étais désormais un colonel sans régiment, rien ne me retenait plus à La Fère et je partis en poste le 20 juillet à 9 heures du soir, avec Lallemand et Cappelle, pour rentrer à Paris le 21, à 11 heures du matin.

Le service actif et les jouissances d'amour-propre que donne le commandement d'un régiment d'artillerie à cheval avaient eu jusqu'alors beaucoup d'attraits pour moi. Mais les années et plus encore le changement que les derniers événements apportaient dans ma manière de voir, me firent désirer par-dessus tout d'être débarrassé de tout commandement de troupes et, d'ailleurs, aucun régiment de la ligne ne pouvait me dédommager de celui que je quittais. Aussi, je m'empressai d'écrire au

comité des généraux d'artillerie, chargé de la recomposition des corps, que je demandais une des directions les plus voisines de Paris, si je ne pouvais obtenir celle de Paris qui était l'objet de toute mon ambition. Mais j'avais trop tardé; celle-ci était déjà donnée. Je fus nommé à celle de Mézières et, le 19 août 1814, je partis pour m'y rendre. Pendant mon séjour à Paris, j'avais été nommé chevalier de Saint-Louis, par ordonnance du 29 juillet, et le 7 août, j'avais été reçu (1) au château des Tuileries par Monsieur, comte d'Artois.

Je venais remplacer à Mézières le colonel Desbordes, admis à la retraite (2). Quoique âgé et fort ancien de service, il quittait avec peine une place dont les appointements étaient toute sa fortune. Mais il savait que je n'étais pour rien dans ce qui lui arrivait. Il me reçut en bon camarade, et les procédés dont j'usai envers lui, surtout l'abandon que je lui fis d'un jardin auquel il tenait beaucoup et qui appartenait à la direction, me gagnèrent son amitié. C'était le meilleur des hommes; mais, soit que cela tînt à son âge ou à son caractère, il se laissait gouverner par tout ce qui l'entourait et plusieurs désagréments qu'il avait eus dans le service résultaient de sa trop grande confiance dans son garde d'artillerie et peut-être dans sa propre femme. Ce bon et digne Desbordes n'a survécu que deux ans à la perte de son emploi et je suis persuadé que ses chagrins ont contribué à sa mort qui m'a fait réellement de la peine.

(1) C'est-à-dire reçu chevalier de Saint-Louis. Il avait du reste sollicité cette distinction; le 28 juillet 1814, il envoyait au ministre l'état de ses services en ajoutant qu'il espérait « en obtenir la récompense la plus flatteuse pour lui, la croix de Saint-Louis ».

(2) Silvain-François Desbordes, né à Paris en 1747, surnuméraire ingénieur militaire (1772), sous-lieutenant d'artillerie à la Martinique (1777), lieutenant (1780), capitaine (1786), chef de bataillon (1793), chef de brigade du 8e régiment (1794), directeur à Mézières (20 avril 1802), admis à la retraite de 4 000 francs (28 décembre 1814); « très brave et très respectable colonel » (Pion, p. 127).

La ville de Mézières est petite, sa population peu nombreuse et cette garnison semblait offrir peu d'agrément. Cependant, j'y ai passé fort agréablement les seize ou dix-huit mois que j'y suis resté, sauf toutefois les inquiétudes et le profond chagrin que j'éprouvai lorsque, à la fin de 1815, l'ennemi envahit mon malheureux pays et s'empara de Mézières.

C'était le chef-lieu de la division et le général Dumonceau (1), qui commandait cette division, avait à Mézières sa résidence. Sa maison était le rendez-vous des fonctionnaires et des principaux habitants et je formai avec quelques-uns des liaisons d'amitié et de plaisir dont je conserve le meilleur souvenir. La société de M. Godart, payeur général, et de Mme Baudelot (depuis Mme Godart) était celle que je fréquentais le plus et, presque tous les jours, on se réunissait chez l'un ou chez l'autre. Je me liai aussi avec le chef de bataillon du génie Lavigne (2), qui arriva à Mézières presque en même temps que moi; j'avais quelques années de plus que lui, mais les mêmes goûts rapprochaient nos âges et nous menions ensemble joyeuse vie.

(1) Jean-Baptiste Dumonceau, né à Bruxelles en 1760, dragon durant la révolution brabançonne, chef d'un bataillon belge en 1792, général de brigade le 28 janvier 1794, noté par Pichegru comme « un officier intelligent et zélé, qui pourrait faire un bon général de division », général de division le 11 novembre 1810, comte de Bergendal le 2 mai 1811, retraité le 4 septembre 1815, mort le 29 décembre 1821.

(2) Louis Lavigne ou de Lavigne, né à Clermont en Argonne en 1779, élève à l'Ecole polytechnique (1800) et à l'Ecole de Metz (1802), lieutenant (1803), aide de camp du général Kirgener et capitaine en second (1807), chef de bataillon (14 mai 1813), employé à Wittenberg et prisonnier de guerre (1814), attaché à la place de Mézières du 30 juin 1814 au 1er janvier 1816, directeur par intérim à Châlons (1816-1817), chef du génie à Vitry-le-François (1817), à Sedan (1818), à Belfort (1835), lieutenant-colonel (13 janvier 1831), retraité (15 août 1838), sur sa demande, à cause de l'affaiblissement de ses forces physiques. C'était un des meilleurs officiers de son arme: ses inspecteurs reconnaissent qu'il « se conduisit avec talent et une rare énergie à Mézières », et le directeur des fortifications Laffaille disait en 1830 qu'il avait « de la fermeté dans le caractère et de l'élévation dans les sentiments ».

Charleville, beaucoup plus considérable que Mézières, ne nous offrait pas autant de ressources. Séparés seulement par la Meuse et par une chaussée de quelques centaines de toises, les habitants des deux villes se voyaient peu. Plusieurs familles de Charleville étaient ou se disaient nobles et croyaient devoir prendre des airs assortis à leurs prétentions; aussi les laissait-on s'ennuyer dans leur coin sans se mêler à elles.

Vers la fin de novembre, le général d'Anthouard arriva à Mézières en qualité d'inspecteur général d'artillerie et je l'accompagnai dans sa tournée, le 22 novembre, aux forges des Mazures; le 23, à Givet; le 24, à Charlemont; le 25, à Rocroi.

Invité, ainsi que Lavigne, à un bal que donnait la garnison de Sedan, à l'occasion de la réception de ses drapeaux, nous partîmes le 26 et revînmes à Mézières le 28.

Ce fut peu de temps après que le duc de Berry, accompagné du général Montelégier (1) et du colonel Rohan-Chabot (2), vint à Mézières. Il y resta deux jours qu'il employa à recevoir l'hommage des autorités, à visiter les établissements publics et à passer en revue la garnison composée du 28e régiment d'infanterie, commandé par le colonel Véran-André (3), et du régiment de cuirassiers,

(1) Le vicomte Bernon de Montelégier (1780-1825), hussard en 1798, sous-lieutenant, lieutenant et capitaine dans la campagne d'Egypte, chef d'escadron en 1807, colonel en 1819, général de brigade depuis le 30 mai 1813, avait été nommé aide de camp du duc de Berry le 26 juin 1814 et devait être promu lieutenant-général le 25 avril 1821.

(2) Auguste de Rohan-Chabot, prince de Léon, naguère chambellan de l'empereur, avait été nommé par la Restauration sous-lieutenant à la suite des chevau-légers avec rang de major ou de lieutenant-colonel. La maréchale Oudinot (Stiegler, *le Maréchal Oudinot*, p. 349) se rappelle avec complaisance ces « aides de camp élégants du duc de Berry, parmi lesquels se faisaient remarquer le général Montélégier et le prince de Léon ».

(3) Jean Véran-André, né à Robion (Vaucluse) en 1772, capitaine au 2e bataillon de Vaucluse (1792), puis à la 17e légère (1796), puis aux chasseurs à pied de la garde (1805), chef de bataillon (1807), puis major

commandé par le colonel Lefaivre (1). Un bal lui fut offert par les habitants à l'hôtel de ville. Ce prince avait un extérieur peu aimable et le ton brusque de ses paroles et ses manières heurtées annonçaient un caractère rude et emporté que l'éducation n'avait pas adouci. Soit maladresse, soit qu'il se souciât fort peu de plaire, il ne donna pas à Mézières une idée bien favorable des Bourbons. Je fus témoin en deux occasions de ce défaut de tact et de convenance (2). A la revue des troupes, il jugea les manœuvres de nos cuirassiers inférieures à celles de la cavalerie anglaise. Ce mauvais compliment, qui fut recueilli, blessa l'amour-propre des cuirassiers, et avec raison. Le même jour ou le suivant, une députation de la ville de Sedan lui fut présentée et lui témoigna le désir que cette ville avait de le recevoir et d'être honorée de la présence d'un fils de France. L'invitation était faite avec les périphrases de basse flatterie qui se placent si naturellement dans la bouche de nos orateurs de députation. Mais ils n'eurent pas lieu de s'applaudir du succès de leur harangue. Avec un ton qui approchait de la colère, le prince leur répondit qu'il était venu, non pour visiter des fabriques et des établissements civils, mais pour voir les troupes, et qu'ainsi il n'irait pas à Sedan. Après cette agréable réception, il leur tourna le dos. Quant à moi, je n'eus qu'à me louer de lui. Il me questionna sur mes services et mes décorations; je portais encore celle de la Couronne de fer avec l'effigie de Bona-

(1819) au 121e et au 88e, colonel du 22e (1813), destitué le 15 avril 1815, colonel de la légion de la Moselle le 25 octobre 1815, baron le 2 mars 1816, maréchal de camp le 30 juillet 1823, retraité le 20 février 1835.

(1) Ce colonel, dont Griois écrit le nom *Lefebvre*, est le colonel du 8e cuirassiers Lefaivre dont il parle plus haut; voir p. 270, note 1.

(2) Cf. là-dessus THIÉBAULT, *Mémoires*, V, p. 228; MACDONALD, *Mémoires*, p. 329; STIEGLER, *le Maréchal Oudinot*, p. 345; BIOT, *Souvenirs* p. 198-200, et surtout le *Journal* de CASTELLANE, I, p. 263-266, 284, qui ne tarit pas sur les « sottises » et sur les « sorties ridicules » de ce prince étourdi, grossier, semblable à un étudiant qui sort du collège.

parte, et il ne parut pas scandalisé de la franchise avec laquelle je lui parlai des campagnes où je les avais obtenues. Il me fit même l'honneur de m'inviter à dîner avec lui à la préfecture où il logeait, et le lendemain, lorsque à son départ je l'escortai à cheval avec le général de division et son état-major, il se récria sur la beauté de ma monture, et cet éloge prouvait au moins l'envie qu'il avait de me dire quelque chose d'obligeant. Tout le monde n'avait pas été aussi heureux.

J'avais été surpris agréablement, en arrivant à Mézières, d'y retrouver mon ancien domestique, Baptiste Bouderont, qui avait été pris avec mes bagages en Russie. J'appris de lui qu'après avoir bivouaqué dans un village à moitié chemin de Moscou, à l'endroit où il devait me rejoindre, il s'était remis en route avec le convoi de munitions qui avait la même destination, et qui marchait à quelque distance en avant. Mais une troupe de Cosaques fondit sur eux à l'improviste et mit du désordre dans les premières voitures, puis courut aux fourgons de bagages et aux chevaux de main qui se trouvaient en arrière. Il y avait là, en effet, profit sans danger. Ils laissèrent l'artillerie continuer sa route, dépouillèrent mon domestique et mes ordonnances, partagèrent entre eux mes effets et mes chevaux, et disparurent, emmenant le tout avec eux. Mon domestique devint, ainsi qu'un fort beau cheval que j'avais, la propriété d'un des chefs. Par la suite, il fut cuisinier d'un général. Après la paix, il revint en France, chercha à me rejoindre, et apprenant que je devais aller à Mézières, m'y devança de quelques jours. Il fut une des premières personnes que j'y rencontrai. Je le repris avec moi, et comme j'étais très attaché à mon nouveau domestique Jean, j'aurais volontiers gardé ces deux braves garçons. Mais, soit envie de revoir son pays où il avait quelque bien, soit besoin de repos, Baptiste, au bout de quelque temps, désira de retourner

à Riom en Auvergne, d'où il était. Je l'engageai à bien réfléchir avant de prendre ce parti; il y persista, et je me séparai de lui avec peine en lui disant bien que s'il se repentait de m'avoir quitté, il pouvait revenir avec l'assurance d'être bien reçu. Bientôt il m'écrivit qu'il n'avait pas trouvé dans son pays les ressources sur lesquelles il avait compté, et que sa situation n'était pas heureuse. Je l'invitai de nouveau à me rejoindre, je joignis même quelque argent à ma lettre, et depuis je n'ai plus entendu parler de lui.

Le carnaval fut très gai; les bals, les dîners se succédaient presque sans interruption, et ce fut dans une soirée chez le général Dumonceau, le 6 mars, que j'appris le débarquement de l'empereur. Les jeux et les danses cessèrent à l'instant, et chacun fit ses réflexions. La nouvelle était accompagnée de peu de détails et présentée de manière à faire regarder ce débarquement comme un trait de folie d'où résulterait la perte de Bonaparte. Mais je connaissais trop les vues profondes de l'empereur et son pouvoir sur l'esprit du peuple et de l'armée pour ne pas juger différemment, et ne pas entrevoir d'abord tous les maux et les désordres qui nous menaçaient. Les dépêches qui se succédaient chaque jour confirmèrent mes prévisions. A peine avait-il mis le pied sur le sol français, que le gouvernement parut sortir de sa léthargie, et par des mesures justes et sages, mais trop tardives pour être utiles, tâcha de se concilier l'armée, chercha à donner un élan général en France. Il ne prouva que ses craintes et sa faiblesse. Des dispositions de défense et d'armement furent ordonnées; Mézières même y était compris; mais ou elles ne furent pas exécutées ou elles aidèrent au triomphe de celui qu'elles semblaient menacer.

C'est avec un chagrin profond qu'en 1814 j'avais vu l'empereur abdiquer, et je me serais trouvé heureux et

fier de le suivre dans son exil. Cette abnégation de soi-même, ce trône qu'il sacrifiait, ainsi que je le croyais, au repos, au bonheur ou plutôt à l'existence de la France, ajoutait à l'admiration que son immense génie m'avait inspirée, et jamais à mes yeux Napoléon n'avait été plus grand. Maintenant, au contraire, je ne voyais en lui qu'un ambitieux qui avait cédé à la force, et qui n'avait feint un moment de s'immoler à son pays que pour attendre l'occasion favorable de remettre la couronne sur sa tête. Aussi, tout en blâmant les sottises sans nombre que les Bourbons avaient commises depuis leur retour et les arrière-pensées qui semblaient diriger tous leurs actes, c'était avec peine et non sans un triste pressentiment que je voyais le gouvernement royal renversé à son tour par celui de l'empereur. C'est une profession de foi que je fis alors hautement.

Le jour même de l'entrée de l'empereur à Paris, le ministère m'expédia des ordres pour organiser la défense des places de ma direction. Les lettres étaient dictées par le même chef de division et écrites par la même main que celles que j'avais reçues la veille, et qui étaient conçues dans un esprit tout opposé (1). Mais un changement semblable s'était opéré parmi les gens en place que je voyais journellement et j'avais remarqué que leurs principes monarchiques et leur attachement aux Bourbons s'affaiblissaient d'autant plus que l'empereur approchait davantage de Paris.

Le roi et sa famille ayant désespéré de leur cause et abandonné la France pour aller implorer le secours extérieur, je crus dès lors que le devoir des Français était de combattre l'étranger, et je me décidai à servir loyalement

(1) Pion fait la même remarque (*Mes campagnes*, p. 456) : « Evain, chef de division de l'artillerie au bureau de la guerre, nous avait loués de notre royalisme; ce fut lui qui nous annonça officiellement le retour de notre bien-aimé souverain l'empereur. »

le gouvernement nouveau, tout en prévoyant avec douleur que cette crise finirait probablement par une catastrophe dont la France serait la victime (1).

Une impulsion rapide fut donnée à tous les services. Chaque jour des estafettes m'apportaient des ordres pour l'armement et l'approvisionnement des places de la direction. Deux compagnies d'artillerie régimentaire, plusieurs capitaines et officiers supérieurs arrivèrent à Mézières pour être employés sous mes ordres et répartis dans les places.

J'étais bien décidé à soutenir de tous mes efforts cette nouvelle lutte contre toute l'Europe. Pourtant je blâmais l'ambition de l'empereur qui nous replongeait dans un abîme de maux, et je n'avais plus pour lui ce dévouement exalté qui, quelques mois plus tôt, me poussait à le suivre au lieu de son exil. Loin de profiter de la facilité que j'aurais eue à reprendre mes fonctions de major de l'artillerie de la garde, je m'empressai de faire connaître au général Desvaux, qui venait d'en être nommé colonel-général, que je désirais rester à Mézières.

Je m'occupais sans relâche de l'armement des places de la direction et je partageais entre elles, selon leur importance, le peu de ressources en bouches à feu et en munitions que contenaient mes magasins. Le général Dumonceau, je ne sais pour quel motif, paraissait ne pas avoir la confiance de l'empereur, et son autorité n'existait plus depuis que le 3e corps d'armée s'était réuni dans le département des Ardennes sous les ordres du général Vandamme.

Vandamme était actif (2); mais son activité désordon-

(1) Tels furent aussi les sentiments de Jacques-Louis Hulot (*Souvenirs*, p. 433) : « L'étranger menaçait la France et je ne me ralliai qu'à elle. »

(2) Dominique-René Vandamme (1770-1830), soldat (1788), capitaine d'une compagnie franche (1792), général de brigade le 27 septembre 1793, général de division le 5 février 1799, comte d'Unsebourg le 1er avril 1809,

née et plus nuisible qu'utile brouillait et confondait tout. Son quartier général était établi à Mézières, et j'employai une partie de mes journées en allées et venues à son logis, où il me mandait pour me répéter des ordres déjà donnés ou me demander des rapports qu'il avait reçus. Extraordinairement loquace, mais doué de beaucoup d'esprit naturel et s'exprimant toujours en bons termes, il parlait durant des heures entières, et on l'écoutait avec plaisir, surtout quand il traitait des questions militaires, ce qu'il faisait avec une grande supériorité (1). Il était fort amusant dans l'intimité, et plaisantait le premier sur la réputation de pillard qu'on lui avait faite dans l'armée. Un jour, à dîner, il nous raconta à ce propos qu'étant allé voir le maréchal Oudinot à sa terre de Jeand'heurs, il avait admiré dans les appartements du château une collection magnifique des tableaux les plus précieux et les plus rares des différentes écoles de l'Europe. « Je vous fais, dit-il alors, mon compliment, mon cher Oudinot, sur les chefs-d'œuvre que vous avez rassemblés ici, et je ne doute pas que vous ne les ayez acquis par des moyens très légitimes. Mais voyez mon malheur! Si c'était chez moi qu'on les vît, on ne manquerait pas de dire que je les ai enlevés dans les provinces où j'ai commandé. Ce que c'est que la réputation! »

Je désirais voir par moi-même où en était l'armement des places de ma direction, et l'exécution des ordres que j'avais donnés. Le général jugea également cette tournée

a été l'objet d'un gros travail de A. Du Casse (*le Général Vandamme et sa correspondance*, 2 vol. 1870). Il a été assez bien jugé par Sprünglin, (*Souvenirs*, p. 233) : « Bon divisionnaire, excellent pour enlever les troupes et pour exécuter des ordres donnés, mais n'a ni le coup d'œil, ni l'aplomb, ni le sang-froid nécessaires pour commander en chef une armée. » Cf. également l'appréciation de Fezensac, p. 396, de Thiébault, III, p. 462, de Marbot, III, p. 276-280.

(1) C'est avec Loison, disait Thiébault, « un des deux hommes de guerre que j'ai entendus parler avec le plus de vigueur et de feu. » (*Mémoires*, III, p. 462), et ailleurs (IV, p. 51 et 114) il parle encore de l'« énergique et fougueuse éloquence » de Vandamme.

nécessaire, et sur son ordre je partis en poste le 29 avril pour Sedan. Le lendemain j'allai à Montmédy, que je visitai avec soin, et je revins le même soir à Sedan. Le chemin qui conduit à Montmédy par le bourg de Carignan est très mauvais. Quant à la place, elle est située sur une hauteur très escarpée et peu susceptible d'être attaquée. Le 1er mai, je me rendis à Bouillon; le château est petit et ses fortifications étaient en assez mauvais état, mais sa position le rend presque imprenable de vive force. Je revins coucher le soir à Mézières, et je repartis le lendemain pour visiter Marienbourg, bon poste militaire, Philippeville, très bonne place, mais délabrée et mal entretenue, et je vins coucher à Givet. Je parcourus le lendemain les fortifications et le camp retranché du Mont-d'Haur, qui domine la ville et en est la véritable défense; ces retranchements, forts par leur tracé, le sont davantage par leur position. J'allai le 3 mai à Rocroi, assez bonne place mais en mauvais état, et je revins le soir à Mézières. Dans cette tournée rapide, j'avais pu me convaincre que les places des Ardennes n'offriraient pas la résistance dont elles eussent été capables si leur entretien n'avait pas été négligé depuis longtemps, et si leur armement avait pu être complété. Toutes, cependant, exigeaient une attaque en règle, et l'on ne peut attribuer leur prompte reddition qu'au peu de fermeté de leurs commandants. Ils n'ont pas eu assez de force d'esprit pour résister au découragement. Givet, seul, ne se rendit pas aux menaces de l'ennemi, qui n'osa même pas l'attaquer. Mézières ne céda qu'après un siège régulier, dont le résultat aurait peut-être été différent si un autre général y eût commandé. Les autres places capitulèrent à la première sommation, ou du moins aux premiers coups de canon.

L'activité de l'empereur avait mis à profit tous les moments pour organiser ses armées et armer les places frontières. Tout annonçait un de ces mouvements inat-

tendus, une de ces opérations hardies et décisives que son génie lui inspirait. Le 3e corps, réuni dans les Ardennes sous les ordres de Vandamme, n'attendait que le signal pour pénétrer en avant. Un commandant supérieur avait été nommé pour la place de Mézières. C'était le général Lemoine, désigné d'abord pour commander une division du 3e corps, mais dont Vandamme avait sans doute été bien aise de se défaire (1). Absolument nul sous le rapport du talent et des connaissances, Lemoine avait eu cependant une certaine réputation dans nos premières guerres; mais l'élan du jeune âge, auquel il la devait, était passé depuis longtemps, et avec lui tout ce qui avait pu autrefois le faire remarquer. J'en jugeai ainsi à la première vue, mais l'idée que je m'en formai était encore bien éloignée de la réalité (2).

Dans les premiers jours de juin, l'empereur, parti de Paris, vint se mettre à la tête de l'armée, et les grandes opérations commencèrent. Avec quelle anxiété nous suivions tous les mouvements, et quel intérêt nous apportions à recueillir les nouvelles! Le premier jour, des marches rapides et savamment dessinées portèrent notre armée au milieu des cantonnements ennemis; des succès importants et que la renommée grossissait encore en

(1) Il commandait la 11e division d'infanterie; mais le 3 juin, Napoléon ordonnait au ministre Davout de l'« employer dans le commandement d'une division militaire ou d'une place. »

(2) Louis Lemoine, né à Saumur en 1764, soldat au régiment de Brie (1783-1791), lieutenant-colonel en second du 1er bataillon de Mayenne-et-Loire (1791), chef de bataillon (1792), général de brigade (23 décembre 1793) et de division (1er janvier 1796), admis au traitement de réforme (1800), commandant d'armes (1809), puis commandant supérieur (1813) de Wesel, commandant une division d'infanterie (1813), mis en non-activité (1814), commandant supérieur de Mézières (6 juin 1815), mis de nouveau en non-activité (1er août 1815), retraité (18 décembre 1816), mort à Paris en 1842. Voir sur lui les *Mémoires* de THIÉBAULT qui l'accuse, par exemple, d'avoir agi en Italie d'une « manière absurde et coupable » et qui lui reproche une « insuffisance profonde », de l'intrigue, de la déloyauté; Lemoine, dit Thiébault, était propre à tout, hors au bien, (*Mémoires*, II, p. 351 et 422; V, p. 28.)

furent les résultats, et le génie de l'empereur semblait avoir ramené le temps de nos brillants succès; on ne parlait, on ne rêvait que victoires. Le 20 juin vers le soir, le bruit d'une grande bataille gagnée se répandit dans Mézières, mais sans aucun détail. Le 21, dans la matinée, blessés ou feignant de l'être, quelques soldats isolés entrèrent dans la ville; ils avaient quitté le champ de bataille avant que l'affaire fût décidée, mais les nouvelles qu'ils donnaient étaient assez satisfaisantes. On se portait à la rencontre des militaires arrivants, dont le nombre grandissait de moment en moment; on tâchait, en comparant leurs récits, de démêler la vérité qui devenait d'une incertitude inquiétante. Un sous-officier de cuirassiers fut le premier qui annonça le désastre; le général le fit appeler, et, le soupçonnant de quelque mauvais dessein, le fit arrêter et conduire en prison. Nous aimions encore à douter de l'exactitude de son rapport; mais un aide de camp du général Hulot (1) qui arriva ensuite et que j'interrogeai en particulier, ne me laissa plus aucun doute sur le malheur de notre armée, et la multitude des fuyards de toutes armes qui se présentèrent aux portes dans l'après-midi ne le confirmèrent que de trop.

Vers minuit, une chaise de poste dans laquelle l'empereur était renfermé, je crois, avec le général Bertrand, arriva sur la place de la citadelle. Mais elle ne s'y arrêta que le temps nécessaire pour changer de chevaux. A peine Napoléon dit-il quelques mots au général Lemoine qui vint à la portière et qui demanda des ordres. Anéanti de fatigue et de soucis, il n'en avait pas à donner (2).

(1) Il s'agit ici d'Etienne Hulot, dit Hulot de Mazerny, général de brigade depuis le 9 août 1812 (plus tard lieutenant-général, 23 mai 1825); il commandait le département de la Meuse, au retour de Napoléon, et il avait été mis à la tête d'une division du 4e corps d'armée.

(2) Sur la façon dont le désastre de Waterloo fut connu à Mézières et sur le passage de Napoléon par la ville, voir *le Siège de Mézières en 1815*, par Jules Poirier, p. 61-66.

Livrés à nous-mêmes, nous redoublâmes de zèle et d'activité pour mettre la place en état d'arrêter la marche de l'ennemi, ou du moins de ralentir sa poursuite et de paralyser une partie de ses forces. Le général gouverneur aurait pu recruter facilement, dans la foule de militaires isolés, de quoi grossir sa garnison. Mais, ou il ne jugea pas ses approvisionnements assez considérables, ou il pensait qu'il avait bien assez de soldats pour la défense qu'il comptait faire, et certes dans ce cas il avait bien raison. Il ne retint que peu de monde, et toutefois il m'autorisa à arrêter à leur passage quelques officiers d'artillerie et deux ou trois attelages du train qui me furent d'une grande ressource.

Nos communications avec l'extérieur avaient été libres jusqu'au 27. Mais ce jour-là, dans l'après-midi, des partis ennemis parurent sur les hauteurs et établirent des postes sur les principaux points. Nous apprîmes aussi que Sedan avait ouvert ses portes après quelques faibles démonstrations de l'ennemi, et que la garnison s'était retirée par capitulation dans le château qu'elle évacuerait à une époque fixe si elle n'était pas secourue (1).

Le feu de la place commença le 27, et, depuis, continua chaque jour jusqu'à la fin du siège, quelquefois même assez inutilement. Mais il était extrêmement difficile de faire entendre aux trois compagnies de canonniers de garde nationale qui, avec une compagnie régimentaire, formaient toutes les troupes d'artillerie, la nécessité de réserver nos munitions pour écraser l'ennemi lorsqu'il établirait ses batteries. Les empêcher de tirer, ou plutôt de faire du bruit sans résultat, leur semblait presque une trahison, et dès qu'un tirailleur ennemi paraissait, vite il fallait braquer le canon sur lui, et ils n'y manquaient

(1) Cf. sur la capitulation de Sedan le livre de Jules Poirier, *le Siège et le blocus de Sedan en 1815* et l'étude d'A. Chuquet sur Bertèche, *Etudes d'histoire*, 2e série, p. 251-253.

pas si un officier n'était pas là pour les en empêcher, et quand je dis un officier, je ne parle pas d'un des leurs, car ils étaient là-dessus à peu près aussi entêtés que leurs soldats. Au reste, cette consommation démesurée de munitions fut, en définitive, sans inconvénients, puisque ce n'est pas le défaut de poudre qui obligea de rendre la place, et cette canonnade presque continuelle eut même un bon résultat : l'ennemi trouva moins de munitions dans Mézières.

Charleville est une ville ouverte. Ses habitants, par un zèle mal entendu, avaient imaginé de retrancher les principales entrées. Ces légers ouvrages, bons contre des partis de cavalerie, étaient de nulle résistance contre de l'infanterie et du canon. Malheureusement la population ne pensait pas ainsi, et le 29, lorsque l'ennemi voulut s'emparer de Charleville pour compléter l'investissement de Mézières, elle le reçut à coups de fusil. La lutte fut très vive, mais elle ne pouvait être longue. En vain nous fîmes feu sur les assaillants de tous les fronts qui avaient vue sur eux : la distance était trop grande; on pouvait tuer des hommes, mais non faire manquer l'attaque.

Charleville fut donc emportée de vive force, livrée au pillage pendant deux heures, et plusieurs de ses habitants furent tués. Les gens de Mézières s'étaient portés sur les remparts pendant l'action. Ils furent témoins de ce désastre qui les touchait dans leurs plus chères affections, puisque c'était contre des voisins, des amis, des parents que l'ennemi dirigeait ses coups, et ils auraient voulu leur porter secours. Je suis même persuadé qu'une sortie faite à propos aurait pu, non pas empêcher la prise de Charleville, ce qui était impossible, mais au moins opérer une diversion et donner le temps aux habitants de faire une capitulation et d'éviter ainsi une attaque de vive force. Si j'avais été le maître, cette sortie eût été

exécutée. Je ne puis cependant blâmer absolument le général Lemoine d'avoir pensé autrement. La composition et la force de sa garnison n'étaient pas de nature à donner assez de confiance pour l'aventurer dans une sortie hors de la portée du canon de la place (1).

Une fois maître de Charleville, l'ennemi put compléter l'investissement de Mézières et couper toutes nos communications. Il commença aussi à remuer de la terre et à élever sur la route de Flandre et sur celle de Sedan plusieurs batteries, qui, par leurs positions mal combinées et sans ensemble, accusaient un défaut de plan et de l'hésitation. Mais le feu de la place redoubla de vivacité sur les travaux des assiégeants, et les canonniers avaient acquis une telle justesse de tir que peu de leurs coups étaient perdus. C'était le général prussien Hacke qui commandait le siège (2). Chaque jour ses parlementaires cherchaient par des promesses ou des menaces à décider le gouverneur à rendre la place. Le 11 juillet, il nous apprit l'occupation de Paris par les alliés et la retraite de l'armée française sur la Loire; le 17, il nous annonça la rentrée du roi à Paris, et il terminait chaque message en demandant la remise de Mézières, et en nous menaçant des terribles conséquences qu'aurait notre refus. Il

(1) Voir dans Poirier, p. 68-80, de plus amples détails sur la prise et l'occupation de Charleville. Dans son mémoire, Lemoine dit de même que les bourgeois de Charleville « ne calculèrent pas les conséquences d'une résistance qu'on pouvait tout au plus opposer à un parti de cavalerie » et que la garnison de Mézières n'était pas suffisante et assez sûre pour qu'il vînt au secours de Charleville.

(2) Charles-Georges-Albert-Ernest de Hacke, né en 1768 à Flatow près de Cremmen, page de Frédéric II (1780), enseigne (1785), second lieutenant (1788), capitaine (1797), aide de camp de Möllendorff (1799) et du prince Henri (1804), directeur de la 1re division (1809), puis chef (1810) du ministère de la guerre, général-major (1812), plénipotentiaire de la Prusse près de Schwarzenberg (1813), commandant la 13e brigade, puis le corps dit armée du Nord de l'Allemagne qui avait pour mission de prendre Sedan, Mézières et Montmédy (1815), commandant à Danzig, à Glogau et sur le Rhin (1816), ministre de la guerre à la fin de 1819, prend sa retraite en 1833 et meurt à Castellamare, près de Naples, en 1835.

nous croyait sans doute peu préparés à soutenir un siège régulier, et il était persuadé que ses démonstrations d'attaque achèveraient de déterminer le gouverneur. Mais Lemoine, malgré son peu de fermeté, en eut assez pour ne pas céder à de simples menaces. Il se contenta de demander les passeports nécessaires pour envoyer des officiers prendre les ordres du roi, et il promit de se conformer à ces ordres sitôt qu'il les recevrait. Cette proposition, réitérée avec instance, fut toujours rejetée par Hacke. Ce général voulait s'emparer de Mézières pour le compte de son souverain et s'en faire honneur auprès de lui. Peu lui importaient les protestations de soumission à Louis XVIII que Lemoine ne cessait de répéter, et dont le drapeau blanc qu'il avait fait arborer au haut du clocher, témoignait à dix lieues à la ronde (1).

Les batteries dont l'ennemi s'occupait depuis plusieurs jours paraissaient terminées lorsque, le 25 juillet, Lemoine ordonna une sortie sur les villages de Saint-Laurent et de Mohon, situés tous deux à peu de distance de la ville, pour reconnaître les travaux de l'ennemi et ses forces. Cette sortie, composée d'un millier d'hommes, fut partagée en deux détachements. Le plus nombreux, qui avait avec lui deux pièces de 4, se dirigea sur Mohon; il attaqua assez franchement l'ennemi et le repoussa jusqu'au village, qu'il trouva fortement occupé et garni de batteries de sorte qu'après un engagement assez court et sans autre résultat que quelques hommes mis de part et d'autre hors de combat, il rentra dans la place. L'autre détachement, qui s'était tenu en observation et qui n'avait eu affaire qu'à des avant-postes, suivit ce mouvement. Dans cette sortie, l'artillerie eut deux blessés : le

(1) Pour « manifester à Sa Majesté le dévouement de la garnison », Lemoine avait fait arborer le drapeau blanc le 18 juillet au clocher et à la maison commune, et il avait ordonné que tous les militaires prendraient la cocarde blanche.

lieutenant Fabre, du 2e régiment, qui commandait les deux pièces, et un canonnier de la garde nationale qu'un beau zèle avait porté à se joindre comme volontaire aux canonniers régimentaires; mais leurs blessures étaient légères (1).

Dans la nuit qui suivit, l'ennemi arma ses batteries et en éleva même de nouvelles sur la route de Flandre et au village de Mohon. Le 20, au point du jour, après un mois d'investissement et de travaux, il ouvrit son feu avec quatre mortiers, six obusiers et six pièces de 12. Mon artillerie riposta avec l'avantage que lui donnaient la supériorité des calibres et l'habitude des canonniers; elle démonta plusieurs pièces, bouleversa quelques batteries et ne cessa de tirer que vers le soir, lorsque l'ennemi eut de lui-même éteint son feu. Mais cette tranquillité fut de peu de durée et vers une heure du matin, un feu plus vif encore recommença de part et d'autre et continua jusqu'au soir sans interruption. Les trois jours suivants se passèrent en pourparlers. L'ennemi, dont les attaques mal dirigées ne pouvaient avoir d'autre but que d'intimider la garnison et les habitants, somma de nouveau le gouverneur, et, mettant en avant un certain Milon de Viliers, ex-sous-préfet de Mézières, sot et ridicule personnage qui voulait à toute force jouer un rôle pour attraper ainsi quelque poste plus avantageux, il l'annonça au général Lemoine comme commissaire envoyé par Louis XVIII et porteur de ses ordres. Une entrevue avec lui eut lieu aux avant-postes. Elle n'aboutit qu'à faire ressortir sa sottise, et montra qu'il n'y avait rien de réel dans sa mission que le désir qu'il avait d'en tirer parti au profit de son ambition (2).

(1) Cf. sur la sortie du 25 juillet le mémoire de Lemoine, et POIRIER, p. 105-107.

(2) POIRIER, p. 116-122, dans son troisième chapitre de *Mézières en 1815* qu'il intitule « La mission de Viliers », trouve au contraire que l'ancien sous-préfet a fait preuve d'un « sublime dévouement »; ce qui est trop dire.

Hacke voyait échouer des négociations appuyées vainement par les bombes et boulets qu'il avait fait pleuvoir sur la ville. Il comprit enfin qu'il ne pourrait s'emparer de Mézières que par un siège régulier. Le front de Saint-Julien fut avec raison choisi pour point d'attaque, et, dans la nuit du 31 juillet, des troupes, jetées dans la presqu'île de Saint-Julien, y assaillirent nos postes avec vigueur. Pour faire diversion, une attaque partielle fut dirigée en même temps sur une redoute construite en avant de la citadelle. Les deux attaques furent repoussées, mais l'adversaire se maintint dans la partie la plus éloignée de la presqu'île (1).

Le 2 août, vers une heure du matin, nouvelle tentative sur les mêmes points, mais plus sérieuse. Après une assez vive résistance, la redoute de la citadelle, défendue par les douaniers, fut emportée. L'ennemi travailla aussitôt à s'y loger; mais, foudroyé par une batterie de huit à dix pièces de 16 qui armait cette partie du front de la citadelle, il fut obligé de l'abandonner avec une perte qui dut être considérable, et les douaniers y rentrèrent. L'attaque de Saint-Julien, qui était la véritable, n'eut pas non plus le succès que l'assiégeant en attendait; cependant il resta maître de toute la presqu'île jusqu'à portée de fusil de nos retranchements. Le feu sur ces deux points dura jusqu'au jour (2).

Pendant les cinq jours suivants, l'ennemi fit beaucoup de travaux dans l'île de Saint-Julien. Il y établit deux ponts, ouvrit des tranchées, commença des batteries, et attaqua chaque nuit nos postes avancés, mais toujours inutilement. Une de ces attaques, beaucoup plus vive que

(1) Dans la partie où s'élevaient les bâtiments connus sous le nom de ferme de la Warenne. (POIRIER, p. 123.)

(2) Sur l'occupation du faubourg de Saint-Julien et la défense de la lunette de Bertaucourt ou lunette des Gabelous, voir encore POIRIER, p. 124-125, qui a tort de placer au 3 août cet épisode qui est du 2, comme le prouve, outre le récit de Griois, le mémoire de Lemoine.

les autres, eut lieu dans la nuit du 6 au 7. Il s'avança en silence jusqu'aux palissades des ouvrages avancés de Saint-Julien, et il en avait déjà arraché quelques-unes lorsque nos troupes, secondées par l'artillerie de la place, parvinrent à le repousser, malgré les forces considérables qu'il avait déployées. Plusieurs de ceux qui avaient pénétré jusqu'aux palissades furent tués.

Un autre genre d'attaque était employé contre nous. Chaque nuit une batterie d'obusiers occupait successivement différents points pour tirer sur la ville; à chaque position elle lançait dix à douze obus et se portait ensuite sur une autre. Cette manœuvre était sans résultat décisif, mais elle avait pour nous le grave inconvénient d'inquiéter la population et de tenir sur pied toutes les nuits une partie de la garnison, et malheureusement nous ne pouvions nous y opposer d'une manière efficace. L'obscurité favorisait l'ennemi; ce n'était que lorsqu'il commençait le feu que nous pouvions tirer sur lui; à peine étions-nous en mesure que tout rentrait dans la nuit et le silence, et nous ne ripostions qu'au hasard.

Les travaux de l'assiégeant avançaient toujours. Le 9, ses batteries furent terminées et à la pointe du jour vingt pièces se mirent à tonner. Le feu fut extrêmement vif, mais celui de la place eut constamment l'avantage; vers le soir, une partie des parcs de l'ennemi fut démontée et la canonnade cessa entièrement. L'ennemi employa cette cessation momentanée d'hostilités à de nouvelles négociations. Des parlementaires furent envoyés et favorablement écoutés par le général Lemoine, qui s'empressa de convoquer le conseil de défense pour délibérer sur la reddition de la place.

J'avais eu le temps d'apprécier les talents et le caractère de Lemoine, et certes mon jugement était loin de lui être favorable (1). Aussi, ne fus-je pas étonné de la pro-

(1) Tel fut aussi le jugement — qui demeura inédit — des bureaux de la guerre et notamment du chef de la 8e division, le maréchal de camp

position qu'il fit au conseil de rendre la place et de se retirer dans la citadelle avec une partie de la garnison. Mais j'étais loin de prévoir que sa proposition, aussi contraire à nos devoirs qu'à nos intérêts bien entendus, serait adoptée presque sans opposition. Il essaya de la motiver en alléguant les observations de la municipalité (1) sur les maux soufferts par les habitants, le découragement et la fatigue de la garnison et de la garde nationale, la pénurie de nos munitions, les grands moyens dont l'ennemi pouvait disposer et les travaux considérables qu'il avait déjà faits. Ces motifs étaient à peine spécieux. Les habitants avaient souffert, il est vrai, mais il ne peut en être autrement dans un siège, et l'on doit renoncer à défendre aucune de nos places fortes si l'on croit devoir écouter les doléances de leurs municipalités. Le découragement régnait parmi les chefs, non parmi les soldats; et si la désertion avait eu lieu dans les bataillons de garde nationale mobilisée, c'est qu'on avait mis peu d'énergie à la réprimer. Quant aux munitions, j'assurai qu'elles suffiraient encore pour huit jours de feu, et dans les huit jours des ordres du roi pouvaient arriver. D'ailleurs, il était possible que l'ennemi, rebuté de notre résistance, convertit le siège en blocus, malgré les nombreux moyens qu'on lui prêtait et qu'on ne mettait probablement en avant que comme un épouvantail. Mais le conseil était décidé à se rendre, et des raisons, plus mauvaises encore que celles qu'on alléguait, lui auraient semblé suffisantes. M. Marion, commandant de la garde nationale de Mé-

comte Alexandre d'Ollone : en comparant le mémoire de Lemoine avec celui des deux officiers d'état-major du général Dumonceau, Marie et Villé, le comte d'Ollone jugeait que Lemoine n'avait pas eu « le caractère franc, énergique et décidé qu'on aime à trouver dans un officier général chargé de défendre une place. »

(1) La municipalité avait, en effet, écrit à Lemoine qu'un nouveau bombardement amènerait « la ruine totale de la ville et de ses édifices, notamment de la préfecture dont les archives renfermaient tout ce qui intéresse la fortune des habitants du département. »

zières, fit seulement observer que son bataillon n'était ni découragé ni mal disposé, et qu'il avait toujours le même zèle, le même dévouement. Toutefois son opposition se borna là, et je fus le seul à combattre la reddition d'une place qui avait été confiée à notre honneur et que nous ne devions remettre que sur un ordre du roi. J'ajoutai que dans le cas où, contre mon opinion, une plus longue défense de la ville serait jugée impossible, il fallait rendre en même temps la citadelle, bien moins tenable encore, et non pas nous y renfermer et nous mettre ainsi à la discrétion de l'ennemi (1). On passa outre malgré mon avis, dont je requis l'insertion dans le procès-verbal. Il a été depuis rapporté d'une manière inexacte dans la relation du siège qu'a fait publier le général Lemoine (2).

En conséquence de cette délibération, une convention fut conclue, le lendemain 10 août, entre les deux généraux. Ses principales dispositions furent que, le 11, la ville, avec une partie de son artillerie, serait remise en dépôt aux troupes alliées, que le gouverneur entrerait le même jour dans la citadelle avec les troupes qu'il jugerait nécessaires et que le reste de la garnison serait licencié. Toutes hostilités devaient être suspendues jusqu'au 1er septembre et même jusqu'au 10, si le gouverneur déclarait le 1er du mois vouloir à cette dernière époque remettre la citadelle aux mêmes conditions que la ville.

Une chose très vraie, tout incroyable qu'elle paraisse, c'est que le jour de la capitulation, le général Lemoine, étant monté sur les remparts du front de Saint-Julien,

(1) Voici les paroles mêmes de Griois (délibération du conseil de défense, 9 août; POIRIER, p. 178) : « Nous pouvons et devons continuer à défendre la place pour le roi et pour l'honneur et, dans le cas où on serait réduit à capituler, on doit le faire en même temps pour la citadelle et pour la place. »

(2) Lemoine ne l'a même pas reproduit; il dit simplement qu'il a réuni le conseil de défense et que, « d'après sa délibération motivée sur des principes sages et mûrement réfléchis, il sollicita et obtint la permission d'envoyer deux officiers près de Hacke pour traiter d'une convention ».

se récria sur les nombreux travaux exécutés par l'ennemi et sur leur proximité de nos ouvrages.Il en manifesta son étonnement à Lavigne et à moi. C'était, en effet, chose nouvelle pour notre prudent général, qui ne parut pas aux batteries dès que le feu commença.

Dans les premiers jours, l'ennemi observa fidèlement les clauses de la capitulation. Il nous laissa même communiquer librement de la citadelle en ville; mais cette conduite loyale ne fut pas de longue durée. Le 22 août, des mouvements commencèrent sur divers points; une galerie de mine fut ouverte sous le bastion de droite de la citadelle par une compagnie de mineurs établie à cet effet dans les bâtiments de la préfecture, qui attenaient à ce bastion, et dès ce moment toute communication avec la ville nous fut interdite. Pourtant, malgré la surveillance de l'ennemi, quelques habitants de Mézières, et particulièrement M. Lécuyer, banquier, trouvaient moyen de nous instruire des nouvelles publiques et des opérations des assiégeants. Chaque nuit, à une heure convenue, je me rendais à une casemate qui donnait sur les fossés et là, par un soupirail, je recevais de M. Lécuyer les renseignements qu'il avait pu se procurer.

Un neveu du roi de Prusse, le prince Ferdinand, vint passer quelques jours à Mézières (1), et c'est probablement à lui qu'on doit attribuer le commencement des travaux, ou du moins leur grand développement et l'activité avec laquelle ils furent poussés. Par une bravade digne de sa conduite déloyale, ce prince vint caracoler au pied de nos remparts, sur la place qui sert d'esplanade. La suspension d'armes rendait cette fanfaronnade sans danger; à défaut de coups de fusil, les huées de nos soldats en firent justice, et il s'éloigna.

La fausse position où il s'était mis rendait le général

(1) Ce prince avait reçu le commandement supérieur de tous les sièges que faisait l'armée dite du Bas-Rhin.

Lemoine encore plus faible et plus irrésolu. Pendant plusieurs jours, il resta tranquille spectateur des travaux que l'ennemi avait entrepris malgré la capitulation. Enfin, le 27, il se décida à se plaindre, et dans sa lettre au général Hacke il annonça qu'en vertu des stipulations du traité, il remettrait la citadelle entre ses mains le 11 septembre. Hacke différa de répondre jusqu'au 30 (1). Alors il déclara, en interprétant le traité de la manière la plus déloyale, qu'il acceptait la reddition de la place pour le 11 septembre, mais que, pour sûreté de cette promesse, il exigeait que les deux portes de la citadelle fussent, le 1er septembre, livrées à ses troupes. Ainsi arrivait ce que j'avais prévu, qu'en abandonnant la défense de la ville, nous nous étions mis à la discrétion d'un ennemi sans foi; malheureusement, il était trop tard pour résister, et c'est ce que Hacke avait calculé en nous entourant de ses batteries, qu'il avait élevées aussi tranquillement qu'en pleine paix. Une d'elles, de douze ou quinze pièces de gros calibre, était établie sur la place même de la citadelle, à quelques toises seulement des murailles, et blindée de manière à être à peu près à l'abri de nos coups. Outre ce genre d'attaque déjà bien suffisant, la mine du bastion était terminée et chargée. Toute résistance devenait donc impossible, et c'est ce que reconnut le conseil de défense qui s'assembla le 31 (2). Lemoine voulut cependant faire encore un appel à la loyauté prussienne, et il me chargea, avec M. Traullé, commandant de la place (3), de me rendre près de Hacke pour réclamer

(1) Parce qu'il dut, comme il dit (Poirier, p. 182), communiquer au prince Ferdinand de Prusse les propositions de Lemoine.

(2) Cf. Poirier, pièces justificatives XV et XVI, p. 183-184, rapport de Lavigne et procès-verbal du conseil.

(3) Pierre-Alexandre Traullé, né en 1766 à Abbeville, sous-lieutenant au 1er bataillon de la Somme (1791), lieutenant, puis capitaine (1792), blessé et fait prisonnier à Avesnes-le-Sec (1793), évadé (1794), chef de bataillon (1796), commandant d'armes de Sedan depuis 1795 et de Mézières depuis le 9 septembre 1801, retraité le 6 octobre 1815.

l'exécution littérale du traité précédent. Ce général refusa même de nous recevoir, et Lemoine dut s'engager à évacuer la citadelle et à livrer les portes le lendemain, ce qui eut lieu.

Le 3, au matin, Lemoine sortit à la tête de la garnison avec armes et bagages et quatre bouches à feu. Il se dirigeait sur Paris. Quant à moi, j'écrivis au ministre pour lui demander un congé, et j'attendis sa réponse. Elle me parvint le 22. Le congé que je sollicitais m'était refusé et j'avais ordre de rester à Mézières comme directeur d'artillerie. C'était, sans doute, une espèce de protestation du gouvernement français contre l'occupation de la ville. Mais cet ordre m'était très désagréable; par le fait, je n'avais plus de fonctions, et il m'était extrêmement pénible de me trouver en quelque sorte prisonnier au milieu d'une garnison de Prussiens. Je n'eus cependant qu'à me louer des procédés de leurs officiers à mon égard et de la considération qu'ils me témoignaient pour ma conduite pendant le siège. Les habitants me donnèrent aussi des preuves d'estime et de satisfaction auxquelles je fus bien sensible, et plusieurs fois j'entendis dire, lorsque je passais dans la rue, que si tout le monde avait agi comme le commandant de l'artillerie, les Prussiens ne seraient pas maîtres de Mézières. Je menais, du reste, une vie aussi agréable qu'elle pouvait l'être dans les circonstances présentes; j'avais toujours les mêmes sociétés intimes où j'étais comme un membre de la famille, et j'avais renoué de petites liaisons que le siège m'avait fait négliger.

Le général Lion, nommé commandant de la 2e division militaire, était arrivé à Charleville (1). Ses fonctions,

(1) Cf. sur le général notre article de la *Revue historique ardennaise*, juillet-août 1898, p. 141-159. Il avait été nommé le 7 septembre commandant de la 2e division militaire et il s'installa, non à Mézières, mais à Charleville; les Prussiens refusèrent de le reconnaître, et, sur l'ordre de Hacke, il fut escorté jusqu'à Reims; il dut s'établir à Châlons-sur-Marne jusqu'au traité de paix.

toutes nulles qu'elles fussent, ainsi que les miennes, donnèrent cependant de l'ombrage au général Hacke. Un soir Hacke fit publier dans la ville au son de la caisse l'ordre à tous les militaires non domiciliés à Mézières et Charleville d'en sortir sous quarante-huit heures. Cette mesure, dont le commandant de place me donna officiellement connaissance, secondait trop bien mon désir de me rendre à Paris. J'en profitai, et, le 1er octobre, je partis de Mézières dans mon cabriolet avec mes chevaux que mon domestique conduisait en postillon. Je couchai à Rethel le même jour, le 2 à Fismes et le 3 à Villers-Cotterets. Là, j'appris qu'un corps des alliés était en mouvement sur le chemin que je suivais. Pour éviter leur rencontre, je pris la route de Meaux. Je couchai, le 4, à Claye, après avoir passé par La Ferté-Milon, et j'arrivai, le 5, à Paris : j'avais fait cinquante-six lieues en cinq jours.

Je descendis, rue Bourbon-Villeneuve, chez mon ami Duménil, qui m'avait offert un logement, et, dès le lendemain, j'allai au ministère de la guerre rendre compte du motif qui m'avait obligé de quitter Mézières. Le ministre voulut d'abord faire acte d'autorité et me renvoyer à Mézières en dépit des Prussiens. Je m'attendais à recevoir cet ordre dans la journée. Mais, par suite de la faiblesse et de l'indécision qui régnaient dans toutes les affaires, cette résolution changea; on se contenta de négocier, et ce ne fut qu'au bout d'un mois qu'il fut convenu que je retournerais à Mézières pour mettre en ordre la comptabilité arriérée de la direction (1). L'utilité de cette mission pouvait être contestée; c'est que les chefs qui dirigeaient alors l'artillerie voulaient me conserver d'une manière quelconque en activité.

Paris avait alors un aspect bien triste. Des militaires

(1) C'est le 26 octobre 1815 qu'il reçoit l'ordre de se rendre à Mézières pour « terminer le travail de la comptabilité de la direction ».

anglais, russes, autrichiens, prussiens, etc., encombraient les lieux publics, et leurs soldats occupaient tous les postes. Leur sinistre présence empoisonnait le plaisir que j'avais de me retrouver dans ma famille. Un jour surtout j'éprouvai une sensation bien pénible. J'étais allé au musée pour jeter un dernier coup d'œil sur les chefs-d'œuvre dont nos victoires l'avaient orné; la plupart avaient déjà disparu, et on emballait les autres; des factionnaires anglais, placés à toutes les issues et jusque dans l'intérieur des galeries, semblaient insulter par leurs regards hautains au regret que j'éprouvais. Ils m'étaient odieux, certes, mais beaucoup moins que ces lâches Français qui, sous la protection des baïonnettes étrangères, s'empressaient d'exécuter leurs ordres, et de les prévenir même, et qui semblaient tirer vanité de leur zèle et de leur promptitude à dépouiller leur patrie des nombreux trophées dont nos armes l'avaient enrichie. Ce spectacle, dont je m'éloignai promptement, me remplit de tristesse et d'indignation, et tous les jours de nouveaux faits, que mon humeur chagrine grossissait peut-être encore, revenaient accroître ma haine pour les alliés et mon mépris pour leurs adhérents.

Aussi fut-ce avec plaisir que, mon ordre en poche, je quittai Paris le 7 novembre dans l'après-midi, par le courrier, pour arriver à Mézières le lendemain à 8 heures du soir. Je me retrouvais, il est vrai, dans une ville au pouvoir des Prussiens; mais du moins les habitants ne les avaient pas appelés de leurs vœux, et ils n'étaient pas leurs vils courtisans.

Mes journées, partagées entre mes occupations et quelques sociétés d'amis et d'amies, se passaient d'une manière tranquille et agréable, lorsque je reçus ma nomination à la direction d'artillerie du Havre (1). Elle m'avait

(1) Sa nomination est du 16 décembre 1815, et le 8 septembre précédent, il avait demandé cette direction du Havre : elle « me rapprocherait davantage, écrivait-il, de ma famille et de Paris où j'ai tous mes intérêts. »

été promise lorsqu'elle serait vacante. Sa proximité de Paris où résidait mon père, et de Rouen, où mon frère était directeur des contributions directes, me l'avait fait désirer. Je partis de Mézières par le courrier le 3 janvier 1816, et après quelques jours passés à Paris, j'arrivai le 16 au Havre avec mon frère, chez qui je m'étais arrêté quarante-huit heures et qui vint m'installer dans ma nouvelle résidence et me présenter aux personnes de sa connaissance.

Les sept années que j'ai passées au Havre sont au nombre de celles que j'aime à me rappeler. J'y ai trouvé une société aimable et gaie, ainsi que de bonnes et franches amitiés. La ville elle-même doit être comptée pour quelque chose dans l'agrément du séjour que j'y ai fait Déjà fort jolie lors de mon arrivée, elle a reçu chaque année de nouveaux embellissements, et je ne crois pas qu'aucune autre de France puisse lui être préférée sous le rapport des agréments sociaux, des commodités de la vie, de la situation, de l'activité et de l'industrie. C'est Paris en miniature, mais Paris offrant le tableau mouvant et varié du port le plus fréquenté de nos côtes.

Les années que j'ai passées au Havre sont dépourvues d'événements importants. Elles ont été une suite de plaisirs tranquilles dont la monotonie, qui a bien son charme, ne fut interrompue que par quelques voyages à Paris et à Rouen.

En 1817, le Dauphin vint passer deux jours au Havre. Le mauvais temps l'empêcha de passer la revue de la garnison hors de la ville, comme il en avait le projet. Il vit les troupes dans leurs casernes, visita l'arsenal et les autres établissements militaires et maritimes, reçut les autorités. Il posa la première pierre de la nouvelle salle de spectacle et assista à un bal que lui donna la ville. Il se montra fort affable dans ses réceptions, et il recommandait souvent l'union et l'oubli. Je l'avais à peine vu

à Paris. Au Havre, je fis plus ample connaissance; j'eus l'honneur de dîner avec lui et plusieurs fois il m'adressa la parole. C'est un grand malheur pour un prince d'avoir un extérieur aussi disgracieusement ridicule que le sien. Petit et mal tourné, se dandinant sans cesse et ricanant sans motif, il a l'air d'un véritable pantin (1), et cependant il ne manque ni de sens ni d'instruction, et il montra même, à l'occasion d'un petit incident, un aplomb et une vigueur que sa figure sottement débonnaire ne semblait pas annoncer. D'après les règlements sur le service des places, le commandant ne prend l'ordre que du roi, et ne fait que le communiquer aux maréchaux et aux princes. Aussi le commandant de La Chapelle, lieutenant de roi (2), eut grand soin d'envoyer chez le prince un de ses adjudants avec l'ordre, soigneusement plié et cacheté. Le prince était au milieu d'un cercle nombreux dont je faisais partie. Il eut à peine vu ce qu'on lui présentait, que, tournant le dos à l'adjudant et à son message : « Apprenez, monsieur le commandant, dit-il au comte de La Chapelle, que je donne l'ordre et ne le reçois de personne. » Ces paroles prononcées d'un ton sec et fier, imposèrent tellement au pauvre commandant, — dont l'ultra-royalisme était loin de s'attendre à une pareille sortie, — qu'il ne put que balbutier quelques excuses que le prince ne voulut même pas entendre. D'après les règlements, le commandant avait, selon moi, toute raison, au moins dans le fond; mais si le

(1) Thiébault dit de même du duc d'Angoulême (*Mémoires*, V, p. 228), que c'était un « Gilles ou pantin ne sachant jamais sur quel pied danser ».

(2) Alexandre-François-Godefroy Lefilleul, comte de La Chapelle, sous-lieutenant au régiment de Bassigny (1785), enseigne aux gardes françaises (1787), émigré en 1791, avait fait la campagne de 1792 à l'armée des princes, celle de 1793 dans Salm hussards à l'armée de Condé et celles de 1794 et de 1795 dans l'armée anglaise. Employé en 1796 et en 1797 au recrutement et en 1798 au transport des prisonniers, envoyé en 1799 à la Martinique, il fut breveté colonel par le roi le 30 janvier 1801. Nommé commandant d'armes de la place du Havre le 22 août 1815, il prit sa retraite à la fin de 1818.

prince se fâchait à tort, du moins ce mouvement de vivacité annonçait chez lui une énergie dont je l'aurais cru incapable.

Depuis bien des années, j'avais arrêté le projet de prendre ma retraite dès que je pourrais, à dix ans de grade de colonel, unir le triste avantage des cinquante ans d'âge et des trente ans de service exigés par la loi. Les événements de 1814, en bouleversant mon existence militaire et plus encore mes idées d'affection et de devoir, m'avaient confirmé dans cette résolution. Or, c'était dans le courant de 1822 que je devais réunir les conditions exigées, et je n'avais plus qu'un ou deux mois à attendre lorsque, dans le courant d'avril, je lus dans un journal qu'il était fortement question de retirer aux officiers d'artillerie l'avantage dont ils jouissaient d'avoir, après dix ans de grade, la retraite du grade immédiatement supérieur (1).

Quoique cette nouvelle n'eût rien de certain, elle me décida à devancer l'époque que je m'étais fixée. Je fis au ministre la demande de ma retraite et l'adressai au colonel Pache, à Paris, en le priant de s'informer auprès du colonel Cottin, chef du bureau de l'artillerie, si le règlement sur les retraites devait être changé et, dans ce cas, de lui remettre ma demande. Il me répondit qu'il était en effet question de ce changement, mais que ce n'était qu'un projet; en conséquence il avait gardé ma lettre au ministre et il m'engageait à venir moi-même à Paris avant de prendre un parti. C'est ce que je fis. Le 9 mai j'étais à Rouen, et le 11, au matin, à Paris. Je fus aussitôt trouver le colonel Cottin. Il me dit qu'il ne croyait pas à un changement prochain dans la fixation des retraites et que j'avais tort de penser à me retirer : la manière dont j'avais

(1) C'est ainsi que les colonels d'artillerie Belly de Bussy (Cf. notre *Jeunesse de Napoléon*, I, p. 236 et 472); Jacques-Louis Hulot (*Souvenirs*, p. 481), Beaufranchet et Raffron de Val (Cf. tome I, p. 146, note 1 et p. 210, note 1), se retirent avec le grade honorifique de maréchal de camp.

servi et dont j'étais noté au ministère devait me faire espérer de l'avancement, et d'ailleurs je pouvais être sûr de conserver ma place tant qu'elle me conviendrait; on ne songerait jamais à changer ma situation que pour l'améliorer. Il finit par me prier de réfléchir encore.

Le conseil était sage; j'en profitai et ce ne fut qu'après avoir réfléchi pendant plusieurs jours que la perspective de vivre à Paris dans une indépendance parfaite et d'y jouir d'une liberté entière d'opinion l'emporta sur les avantages de ma place et sur mes chances d'avancement. Je calculai que ma retraite, mon traitement de commandeur de la Légion et mes économies suffisaient, et au delà, à mes besoins et à mes goûts. Le 23 mai, mon parti était pris. J'adressai ma demande de retraite au ministre (1), et, ma lettre envoyée, je ne pensai plus qu'au bonheur que j'allais avoir d'être enfin maître de mes actions et de disposer à ma fantaisie des années qui me restaient à vivre. Je n'ai jamais regretté ma résolution. Mais je l'aurais certainement ajournée si la révolution de 1830 fût arrivée en 1822. C'eût été avec plaisir que j'aurais consacré quelques années encore à servir un gouvernement qui promet de réaliser les idées de liberté, d'ordre et de tolérance que je me suis formées et après lesquelles j'ai si souvent soupiré au milieu de tous les partis et de tous les pouvoirs qui se sont succédé.

Ce ne fut que le 21 août que l'ordonnance qui m'admettait au maximum de la retraite de maréchal de camp fut signée (2) et je ne la connus officiellement que le

(1) « Si le roi, dit-il dans cette lettre du 23 mai 1822 au ministre, si le roi, avec la retraite de maréchal de camp, daignait aussi m'en accorder le grade, j'apprécierais vivement cette faveur. » Il était, en effet, colonel du 23 juin 1811, et au 1er juin 1822, il avait dix ans, onze mois et huit jours d'activité dans le grade de colonel; par suite, et selon l'article 19 de l'ordonnance du 27 août 1814, il avait droit à la retraite de maréchal de camp.

(2) Griois fut mis à la retraite le 8 juin 1822, et le ministre lui écrivit que le grade de maréchal de camp lui était accordé en récompense de

19 septembre, par le *Bulletin des Lois*. Le 1er décembre, je remettais le service à mon successeur.

Je quittai le Havre, pénétré de reconnaissance des sentiments affectueux dont j'avais été l'objet pendant sept ans et dont je reçus un nouveau témoignage à mon départ. Quarante des principaux habitants se réunirent pour m'offrir un dîner d'adieux. Rien ne fut oublié de leur part pour me prouver l'estime et l'amitié qu'ils me portaient et le regret de me voir partir. Les autorités du Havre étaient au nombre des convives.

Le 18 janvier 1823, je m'installais définitivement à Paris. J'avais cinquante ans, ma vie active était close et je voulais chercher dorénavant le bonheur dans le repos, l'indépendance, la tranquillité d'âme, le goût des arts et les souvenirs d'une vie peu brillante, mais heureuse, dont aucune action ne pèse sur mon cœur.

ses bons et loyaux services, et qu'il prendrait rang à partir du 21 août. « Je me plais à reconnaître, ajoutait le ministre, que dans tout le cours de votre carrière militaire, vous avez toujours rempli vos devoirs avec distinction et que vous vous êtes acquis l'estime et la considération de tous les officiers du corps royal d'artillerie. »

FIN

INDEX ALPHABÉTIQUE

Abano, 375, 373, 407.
Aboville (d'), 149.
Adelsberg, 249.
Adige, 128, 139, 140, 225.
Adige (département de l'), 369, 376.
Adriatique, 192, 259, 295, 312.
Advinay, 44.
Agoult (d'), 18.
Aguesseau (d'), 335.
Aisne, 11, 303.
Aix, 168.
Albano, 270, 271.
Albatazzi, 235.
Alexandre (le tsar), II, 222, 232.
Allaize, 16, 19.
Allemagne, 118, 382.
Allix, 20, 119, 120, 128, 129, 130, 131, 134, 135, 138, 141, 142, 143, 144, 146, 149, 151.
Alméras, 173, 183.
Alpes (les), 129.
Altedo, 258.
Altenbourg, II, 222.
Amantea, 338-348, 365.
Amanton, 411.
Amato (l'), 291, 308.
Amico, 277, 348.
Amiens (paix d'), 157, 170, 174.
Ancône, 259, 363.
Angibout, II, 302.
Angitola (l'), 291, 308.
Anglais (les), 63, 308, 309, 310, 314, 317, 319, 338.
Angleterre, 157, 414.
Angoulême (duc d'), II, 366, 368.
Annunziata (l'), 286.
Anthouard (d'), 26, 50, 58, 59, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 201, 202, 209, 211, 217, 225, 368, 389, 417; II, 57, 83, 109, 110, 123, 212, 213, 342.
Aoste, 123, 124, 126.
Apennins (les), 192, 294, 332, 340, 360.
Aquilée, 253.
Archambaut, 115.
Arcis-sur-Aube, II, 280, 302, 313, 314, 315, 317, 319, 320.
Arlon, 11, 276.
Arno (l'), 189.
Arona, 409.
Artois (comte d'), II, 340.
Asselin, II, 112.
Astruc (Mme), 63.
Aube (l'), II, 280.
Aubry, 21; II, 219.
Augereau, 68, 82.
Augsbourg, II, 4.
Augustin, 152, 165.
Auletta, 347.
Auriol, 34, 36,
Austerlitz, 249; II, 33,
Autriche, 202, 223, 379, 384, 402.
Autrichiens, 125, 128, 142, 226, 254; II, 282, 299.
Auxerre, 151.
Auxonne, 329, 407, 410-416, 417; II, 191.
Avallon, 151.
Averne (lac d'), 279.
Aversa, 347, 348, 349, 351.

Avice, 335.
Avignon, 31, 168.

Baccano, 357.
Bagnara, 303, 307.
Bagneaux, II, 325.
Bagration, II, 16.
Baïes, 279.
Baillet, 19.
Bailly (capitaine), 208, 209.
Balleydier, 171.
Baltus, 209.
Bansi (la), 216.
Banyuls-dels-Aspres, 56.
Baraguey d'Hilliers (général), 389, 390, 395, 397, 398, 399, 404.
Baraguey d'Hilliers (Mme), 399.
Barcelone, 64.
Bard, 64.
Bard, 124, 125.
Bar-sur-Aube, II, 279.
Battaglia, 373, 381.
Baudelot (Mme), II, 341.
Bautzen, II, 4, 223, 229, 236.
Bavarois, II, 182, 262.
Baverel (abbé), 1, 4.
Bavière, 400, 401.
Bayreuth, II, 4
Bazarne (M. de), 151.
Beaufils, 367.
Beaufranchet, 146.
Beaugency, II, 329.
Beaumaretz, 49, 58, 59, 60, 66, 67, 73, 75, 86, 96.
Beausaint, II, 277.
Beauvais, II, 334.
Belgiojoso, 62, 134.
Belgiojoso (palais), 225.
Bellegarde, 36, 68, 71.
Bellet, II, 166, 168, 169, 170.
Belliard, II, 126, 211, 306, 309, 312.
Belliocchi (comtesse), 259.
Béranger (capitaine), II, 234.
Bérésina, II, 14, 16, 149-166, 175, 180, 182, 204, 205, 216.
Berge, II, 276.
Beringo (Mlle), 35, 49, 57, 60, 61, 64, 73, 95,
Berka, II, 260.
Berlin, II, 216, 217, 218.
Bernadotte, 154.
Berry (duc de), II, 342-344.
Berry-au-Bac, II, 303.
Berthier (colonel), dit Berthier l'aîné, 48, 49.
Berthier (François) de Grandry, II, 83, 109, 112, 123, 127, 137, 194, 212, 213.
Berthier (maréchal), II, 140, 242, 254, 327.
Bertinotti (la), 193.
Bertrand (général), II, 258, 351.
Besançon, 1, 3, 12, 13, 14, 24, 25, 99, 101, 103, 104, 105, 107, 108, 109, 111, 112, 165, 186.
Bessières, II, 62.
Bezout, 14.
Bézu, II, 303.
Bicêtre, 23.
Bigarré, 346, 365.
Birkenbrück, II, 224.
Birkenfeld, II, 276.
Bisignano, 334, 339.
Bisson, 373, 374, 375.
Bitsch, II, 241.
Blanchard (aîné), 7.
Blücher, II, 235, 236, 237, 284.
Boban, 408.
Bode (colonel hollandais), II, 96.
Bogillot, 12.
Boileau (chirurgien-major), II, 221, 251.
Boileau (maître de danse), 12.
Boisselier, II, 306-307.
Bologne, 192-193, 258, 363, 364.
Bonaparte, 114, 115, 116, 117, 127, 260; II, 7, 343.
Bonnardel, II, 153, 154.
Bonneval, II, 333.
Borisof, II, 16, 144, 149, 152, 154.
Borodino, II, 28, 39.
Borovsk, II, 82, 94.
Borromées (îles), 409.
Borysthène, II, 16, 18, 106, 109.
Botzen, 389, 390, 392, 394, 395, 397, 400, 401, 402, 404, 405; II, 4.
Bouderont, 197, 308, 338, 416; II, 73, 74, 344.
Bouillon, II, 349.
Boulart, II, 125, 127, 130, 275, 330, 331, 337.
Boulou (le), 39, 49, 51, 59, 67, 68, 70, 71, 73, 78, 94.
Bourbons (les), II, 331, 342, 346.

Bourg, 410.
Bourges (capitaine), 172, 173, 174, 180, 181, 182, 184.
Bourmont, II, 117, 213, 214.
Boyer (général), II, 300.
Bozzolo, 244.
Brandenbourg, II, 209.
Brasseur, 133.
Braye, II, 307.
Bréguet, 350.
Brenta (la), 377.
Brescia, 143, 146, 372.
Brésil, 152.
Breslau, II, 4.
Brest, 152-159, 170.
Bréviandes, II, 282.
Brienne, II, 280, 294.
Brune, 140, 141.
Briançon, 27, 131, 132.
Brigue, 410, 416.
Brixen, 379; II, 4.
Broussier, II, 127, 128, 133.
Bruch, 382.
Buchet, 164, 165.
Buffalora, 126.
Bunzlau, II, 224, 226.
Bureaux de Pusy, 110, 111, 416.
Bussolengo, 139, 140.
Buttelstedt, II, 259.

Cabasset, 344.
Calabre, 168, 175, 258, 262, 278, 285-365; II, 191.
Calamita (la), 175, 177.
Calcio, 137.
Calda (la), 287.
Caldiero, 226, 379.
Cambronne, II, 305.
Campo-Tenese, 288, 347.
Cantel, 46.
Capodichino, 277.
Capoliveri, 176.
Capoue, 270, 276, 338.
Cappelle, II, 229, 232, 273, 331, 333, 337, 339.
Caprera, 171.
Capri, 278.
Carcassonne (docteur), 57.
Cariati, 325.
Carignan, II, 349.
Carniole, 387.
Carpi, 365.
Carrache, 190.
Cassano (d'Adda), 135.
Cassano (al Jonio), 329, 330.
Castelfranco, 246.
Castellucio, 287, 336, 339, 347.
Castelmoro, 139,
Casti, 136.
Castiglione, 138.
Castrovillari, 290, 330, 331, 335, 339, 347.
Catalans (les), 34.
Catalogne, 68.
Catanzaro, 299, 306, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320.
Caulaincourt, II, 38.
Caumont de La Force, II, 45, 213.
Cava (la), 286.
Céret, 37, 44.
Cervoni, 168.
Cesène, 258, 363.
Chabert, 389, 390, 391, 396, 397.
Chalon-sur-Saône, 25.
Chalons, 12, 14-21, 24, 27, 51, 96, 165, 194, 199; II, 277.
Chambery, 151, 162, 163, 165.
Chambry, II, 296, 297.
Champagne (régiment de), 36, 37, 38, 39, 41, 42, 45.
Champaubert, II, 284, 285, 295.
Championnet, 201.
Chancel, 133.
Chancenay, II, 323.
Charbonnel, II, 207, 208.
Charlemont, II, 342.
Charleville, II, 342-364.
Charpentier, 368.
Chartres, II, 333.
Charybde, 302.
Chastel, II, 3, 67, 80.
Chasteler, 245.
Château-Thierry, II, 286, 288, 289, 290, 303.
Châtillon, 124.
Châtres, II, 282, 300.
Chaumont, II, 278.
Chavardès, 245.
Chavignon, II, 307, 308, 309.
Chichmory, II, 191.
Chievo, 139.
Chopin, II, 99.
Choppin d'Arnouville, 21.
Cicéron, 276.

Ciney, II, 277.
Ciro, 324.
Ciro (la), 324, 325.
Cisterna, 271, 354.
Citadella, 245.
Civita-Castellana, 265, 357.
Clamecy, 151.
Clarens, 119.
Claye, II, 364.
Clermont-Tonnerre, 337.
Clitumne, 262.
Clorinda, 247.
Cloyes, II, 333.
Cobenzl, 247.
Codroipo, 247.
Coessin, II, 293.
Collioure, 36.
Collot d'Herbois, 71.
Colmar, 165.
Colombey, II, 279.
Colonna (Mme), 28.
Compans, II, 29.
Compère, 307, 310, 311, 312.
Compiègne, II, 334, 335.
Conegliano, 247, 254.
Connewitz, II, 252.
Convention (la), 35.
Corbeny, II, 304, 305.
Corigliano, 295, 325, 326, 327, 328, 329.
Cornet, 12.
Corona (la), 168, 292.
Corse, 167, 168, 183.
Corse (cap), 171.
Corunto (le), 347.
Cosaques, II, 26, 28, 35, 40, 49, 63, 77, 97, 88, 92, 93, 94, 98, 100, 101, etc.
Coscia, 134.
Coscile (le), 290.
Cosenza, 290, 291, 294, 299, 320, 330, 331, 332, 334, 339, 340, 344, 347.
Cotrone, 317, 318, 322.
Cottin (colonel), II, 111, 112, 123, 137, 177, 178, 368,
Courier, 199-205.
Courvoisier, 252.
Covigliajo, 192.
Crati (le), 290, 291.
Crémone, 135, 244.
Creuse (bataillon de la), 19.
Cropani, 318.
Crozat (Mme), 63.
Cruvelli, 216.
Cucuzzo (le), 290, 341, 342.
Cuges, 169.
Curial, II, 246.
Cüstrin, II, 216.
Cutro, 317, 321.
Czerikovo, II, 61.

Daclin, 161.
Dagobert, 41, 42, 43.
Damas (Roger de), 288.
Danzig, II, 204.
Darancey, 45, 84, 160, 162, 164.
Dartois, 112.
David, 212.
Davout, 62, 134, 135; II, 15, 21, 90, 91, 94, 97, 136.
Debelle (général de division), 126.
Debelle (général de brigade), 253.
Debelle (capitaine), 253, 254.
Dedon, 338.
Degoutin (oncle et neveu), 196.
Delattre, 83.
Delbrel, 81, 83, 88.
Delpech, 331.
Delzons, II, 84-85.
Demanelle, 194, 197, 198, 199, 201, 206, 207, 211, 213, 214, 219, 221, 223, 225, 226, 227, 228, 230, 232, 235, 239, 242, 264.
Demange, II, 208.
Demarçay, 21, 146.
Derivaux, 159, 161, 164, 165, 178, 179, 251, 253, 254, 263, 266, 279, 395; II, 219.
Desbeufs, 72.
Desbordes, II, 340.
Desgenettes, II, 138.
Desvaux, 20, 27, 28, 29, 59, 73, 75, 96, 98, 377; II, 129, 221, 275, 347.
Dhouain, 101.
Dijon, 15, 414.
Dinant, II, 277.
Dnieper, II, 16, 22, 23, 24, 141, 143.
Dobritz, II, 236. 237.
Doire (la grande), 129.
Dôle, 165, 410, 416.
Dommanget, II, 3, 38.
Domo d'Ossola, 409, 416.
Donin, II, 152.
Donop, 186.

Dora (la) *Baltea*, 123, 124.
Dorogobouje, II, 24, 25, 45, 104, 105, 106, 107, 126, 206.
Dosnon, II, 320, 321.
Doubrovna, II, 139, 140, 151.
Doukhovtchina, II, 24, 106, 118, 119, 120, 121.
Doumerc, II, 2, 159, 216.
Dresde, II, 4, 222, 237.
Dreux, II, 333.
Drouot, II, 135, 218, 231, 247, 253, 264, 293.
Droz, 5.
Dubard, 99, 100, 101.
Düben, II, 240, 241.
Ducamp, II, 332, 333.
Duchand, 199, 205-208.
Duchemin, II, 112, 136, 137.
Ducommier, 77, 78, 81, 82, 83, 84, 85.
Ducommier (fils), II, 26.
Dugua, 41, 42, 43.
Dujon, II, 241.
Du Hamel, 19.
Dujard, 25.
Dulauloy, 228, 247, 252, 270, 278, 334, 337; II, 219, 221, 223, 225, 233, 240, 247, 275, 296, 310, 337.
Du Lebo, 213, 216.
Dumas (Mathieu), II, 56.
Duménil, 112, 165, 412; II, 334, 364.
Dumolard, 399.
Dumonceau, II, 341, 345, 347.
Dumont (capitaine), 381.
Duphot, 34, 66.
Duroc, 114, 115, 127, 217; II, 219, 221.
Durosnel, II, 222.
Duroz, 34, 41, 45.
Durrieu, II, 117, 213.
Duval, 165, 168.
Duveauroux, 153.
Duvernay, 35.
Drina (la), II, 16, 155.

Ebersbach, II, 228, 229.
Eblé, II, 203-204.
Eboli, 286.
Eckartsberg, II, 259.
Egypte, 98, 260.
Eilenbourg, II, 240.
Eisenach, II, 222, 260.
Elbe (île d'), 169, 184.
Emilei (comtesse), 141.
Emilei (casa), 366, 405.
Elbe (l'), II, 230, 235, 237.
Elbing, II, 126, 210, 211.
Elster (l'), II, 243, 254.
Engelstadt, II, 273.
Epernay, II, 313.
Erfurt, II, 220, 222, 260.
Espagne, 36, 89, 97, 102, 182, 202.
Espagnols, 40, 42, 43, 44, 47, 51, 58, 59, 69, 85.
Esterhazy (prince), 383.
Esternay, II, 302.
Etna (l'), 300.
Etroubles, 122, 123.
Etrurie, 100.
Eugène (prince), 209, 368, 379, 389, 404, 417; II, 23, 32, 35, 37, 85, 102, 114, 116, 127, 130, 133, 137, 142, 151, 156, 212.
Eve, II, 189.
Exelmans, II, 295, 314, 316, 317, 321.
Eylau, II, 209.

Fabriano, 251.
Faenza, 258.
Falerne, 277.
Falletans (Mlle de), 135.
Fano, 259.
Faultrier (Philippe de), 30, 34.
Faultrier (Simon de), 142, 144, 193, 194, 198.
Faure de Gière, 26, 366, 368, 418, 419, 422.
Ferdinand (prince de Prusse), II, 361.
Ferdinand (roi de Naples), 314, 348.
Fère-en-Tardenois, II, 303.
Ferrare, 258.
Ferréol (fille), 63.
Ferveur, 160, 164.
Février, II, 309.
Fiereck, II, 113, 120, 131.
Figuières, 85, 86, 91, 93, 96.
Filadelfia, 330.
Fillon (abbé), 6.
Filocomo (don Paolo), 294.
Fingerlin, II, 220, 271.
Fismes, II, 303, 364.

Flagellants (les), 32.
Flahaut, II, 301, 302.
Florence, 188, 192, 204.
— (vélites de), II, 224, 253.
Fluvia (la), 85, 97.
Foccardo (fort), 177.
Foligno, 259, 357, 358, 359.
Fondi, 275, 351, 353.
Fontainebleau, II, 312, 327, 328, 329.
Forli, 258, 363.
Forno, 20, 115.
Fort-les-Bains, 36.
Foux, II, 113.
Foy, 21.
Fra Diavolo, 275, 276.
France (docteur), 111.
Franceschi, 334.
François de Paule, 286.
Francfort, II, 219, 220, 221, 222. 268, 270, 271.
François (empereur), 383.
Frascati, 263, 269, 270.
Frauenbourg, II, 209, 210.
Fraustadt, II, 4, 6.
Freiberg, II, 237.
Fréjus, 114.
Fresach, 282.
Freyburg, II, 257, 258.
Friederichs, II, 62, 81, 95, 166.
Friedland, II, 33.
Frignicourt, II, 321.
Frioul, 379.
Frisches Haff, II, 207.
Fulda, II, 220, 222, 262.
Fusil (Mme), II, 202.

Gaëte, 276, 338, 353.
Gaeti, II, 154, 155, 160.
Gafforini (la), 130.
Gagarine, II, 305.
Gail (la), 381.
Galantini (comtesse), 136.
Gallico, 293, 304.
Gardanne, 140.
Garigliano (le), 276.
Gassendi, 203, 204, 411.
Gatreau, 137.
Gaudenard, 152, 157, 158,
Gautherin, II, 3.
Gelnhausen, II, 220, 222, 262, 263.
Gênes, 221, 338,
Genève, 27, 118, 165, 271, 410, 416.
Gentil, 23.
Georges de Lemud, II, 250, 251.
Gera, II, 222.
Gérard, II, 3.
Gers (bataillon du), 36, 37, 41.
Ghiatsk, II, 27.
Ghioni (comtesse), 131, 147, 148, 248.
Gioja, 306
Girard (lieutenant), II, 168.
Gisors, II, 334.
Giuletti, 340, 344.
Giustina, 245.
Givet, II, 277, 342, 349.
Glanjaud, 87, 89.
Glogau, II, 4, 5, 6, 195, 204, 208, 211-217.
Gnesen, II, 213.
Godart, 163.
Godart (M. et Mme), II, 341.
Gomain, 209.
Gorizia, 247, 252, 253.
Görlitz, II, 4, 223, 224, 228, 229.
Gossa, II, 244, 246.
Gotha, II, 220, 222.
Gourgaud, II, 141.
Gouvion Saint-Cyr, 201, 246; II, 230.
Gradisca, 247, 253, 254.
Graff (les), 400, 401.
Grammont d'Aster, II, 41.
Grande Chartreuse, 164.
Grandfontaine, 26.
Grassard, II, 160, 199, 205.
Graudenz, II, 213.
Greifenburg, 395.
Grenoble, 25, 27, 28, 30, 96, 152, 156, 159, 163, 165, 167, 168.
Griois (Lolo), 1, 2, 3, 24.
Griois (Mme), 2, 10, 12, 100, 102, 103, 106.
Griois (Mlle), plus tard Mme Duval, 3, 99, 100, 152, 165.
Griois (oncles), 23, 110.
Griois (père), 3, 10, 12, 14, 99, 100, 104, 105, 106, 152, 412.
Griois (Sophie), 1, 2, 3, 109, 110, 165, 414.
Griois (tante), 71.
Grosset, 20.
Grouchy, 130; II, 2, 4, 7, 10, 11, 14, 15, 16, 30, 33, 35, 36, 37, 38, 41, 59, 79, 80, 89, 91, 98, 105, 146.

Guastalla, 365.
Gudin, II, 23.
Guerrier, II, 311.
Guignes, II, 296.
Guillaume, 12.
Guilleminot, II, 111, 141.
Guillet, 249.
Guillien, 234.
Gumbinnen, II, 198, 203.
Guyon, II, 118.
Guyot (général), II, 290, 296.
Guyot (lieutenant), II, 186, 187, 192, 196, 199, 201, 204, 209.

Hacke, II, 354, 355, 357, 362, 364.
Halle, II, 220.
Hambourg, II, 217.
Hanau, II, 220, 221, 263-269.
Haxo, 205, 246.
Haynau, II, 224.
Hazard, 248.
Heiligenbeil, II, 209.
Henraux, II, 240, 273, 331.
Herbisse, II, 302.
Herculanum, 283, 284.
Heudelet, II, 196, 197, 208.
Hochheim, II, 272.
Hochkirch, II, 236.
Höchst, II, 271.
Hofer (André), 402, 404.
Hollandais, II, 28.
Hongrie, 379, 382.
Huard, 310, 342, 402, 403.
Huguenet, II, 3.
Hulot, II, 351.
Humbert (général), 154.
Hünfeld, II, 222, 262.
Hyères, 170.

Iéna, II, 222.
Imola, 258, 363.
Indre (bataillon de l'), 19.
Innspruck, II, 4.
Insterbourg, II, 205.
Ischia, 278.
Italie, 98, 113, 118, 122, 123, 129, 152, 175, 187, 194, 198, 259, 260, 262, 357, 361, 364, 368, 379, 382, 385, 389, 395, 396, 415, 416, 417; II, 24.
Itri, 275, 276, 351.
Ivrée, 124, 125.

Jacotot, 110.
Jean (archiduc), 379.
Jeand'heurs, II, 348.
Jesi, 259, 263.
Joinville, II, 278.
Joseph (le roi), 289, 303, 304, 337, 338, 346, 349, 350, 365.
Joséphine (impératrice), 218.
Josse de Beauvoir, II, 333.
Jouarre, II, 302.
Joubert (ordonnateur), II, 88.
Jourdan, 130, 147, 198, 211, 212, 213, *Judenburg*, 382.
Julien, 161, 380, 389, 418.
Jumilhac, II, 7, 11, 30, 44, 45, 50, 59, 67, 69, 75, 76, 77, 79, 81, 86, 87, 98, 99, 101, 106, 146, 206.

Kaiserslautern, II, 276.
Kalisch, II, 6, 7.
Kalmouks, II, 304.
Kalouga, II, 28, 59, 82.
Kamenz, II, 236.
Kellermann, II, 2.
Kemberg, II, 241.
Kernaevet, 16.
Klagenfurt, 382, 395.
Klitschdorf, II, 226, 227.
Kobitzsch, II, 237.
Kochem, II, 276.
Kœnigsberg, II, 155, 187, 199, 205, 209.
Kœnigsbrück, II, 235.
Kœnigstein, II, 237.
Kokanof, II, 146.
Kologda (la), II, 34, 96, 97.
Kolotskoi, II, 97.
Kotzebue, 386.
Koutouzof, II, 59, 84, 99, 92.
Kovno, II, 13, 14, 191-199, 208.
Krasnoï, II, 18, 19, 134, 135, 137.
Krasnoïa-Pakra, II, 82.
Kremlin, II, 52, 53, 54.
Kreuznach, II, 275.
Kulm, 235.

Labbia, 422.
Labey, 19.
La Borde (Hue de), 25, 28.
Labour (Terre de), 348.
La Cattonne, 25.
La Chapelle (colonel de), II, 367.

Lacombe (lieutenant), 328.
Lacombe Saint-Michel, 217, 247.
La Condamine, 108.
Laconia, 292.
Lacoste, 246.
La Fère, 220; II, 332, 335, 336, 337, 339.
La Ferté-Milon, II, 364.
La Ferté-sous-Jouarre, II, 302.
La Fontaine, 136.
Lagonegro, 287, 288, 336, 337, 339, 340, 342, 343, 347.
La Guérinais, II, 164-165.
Laino (le), 288.
La Houssaye, II, 2, 39, 41, 64, 65, 66, 67, 76, 80, 105.
La Jonquière, 76, 77, 79, 80, 81, 84, 85, 86, 94.
Lalance, 27, 28, 29.
Lallemand (général), II, 336, 337, 339.
Laloyère, II, 283, 306.
Lamarque, 350, 373.
La Martillière, 46, 50, 56, 68, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 92.
Lambesc, 168.
Landi, 230.
Landsberg, II, 243.
Landstuhl, II, 276.
Langres, II, 278.
Lanquine, 95.
Lanslebourg, 151.
Lanusse, II, 200.
Laon, II, 304, 308.
Lapisse, 142, 143.
Laplace (père), 18.
Laplace (fils), II, 297.
Laporte, II, 316.
Lariboisière, 203, 382, 384, 388, 415; II, 130.
Lariboisière (fils), II, 36.
La Salette, 46, 67, 68.
La Salinière, 376.
Lascours, II, 283.
La Storta, 265.
La Tour-du-Pin, 151.
Latour-Maubourg, II, 218.
La Union, 85.
Launois, II, 277.
Lauriston, 116, 255, 256; II, 67, 72, 254.
Lausanne, 119.
Laussig, II, 240, 242, 243.
Lavigne, II, 341, 342, 361.
Lebeau, II, 3.
Leberton (M. et Mme), 332-333.
Le Boul, 340, 344.
Lécuyer, II, 361.
Ledard, II, 38.
Lefaivre, II, 270, 343.
Lefebvre Desnoettes, II, 261.
Lefebvre (maréchal), 295.
Legriel, 186.
Le Havre, 156, 159; II, 365-370.
Leipzig, II, 216, 218, 219, 220, 237, 242-254.
Lemaire (général), 183.
Lemoine (général), 350-363.
Lenoble, II, 74, 135, 137, 186.
Le Noury, 172; II, 265.
Leoben, 382.
Leonora, 179, 184.
Le Rebours, 12.
Letort, II, 287.
Liady, II, 137.
Liebertwolkwitz, II, 243.
Liegnitz, II, 4, 224.
Lienz, 390, 391, 392, 392, 393, 394, 395, 397, 402.
Lignières (les), 60, 61.
Lignim (Bon de), II, 335.
Lindenau, II, 253, 254.
Lion (général), II, 363.
Lithuanie, II, 15, 137.
Livourne, 177, 185, 186, 187, 188.
Livry, II, 160.
Lobau, 203.
Löbau, II, 229.
Lodi, 135.
Loire (la), II, 354.
Lombardie, 126, 192.
Longeville, 5.
Longone, 172-184.
Longus, 204.
Lonnewitz, II, 238, 239.
Loreto ou *Lorette*, 361-363; II, 277.
Lötzen, II, 6.
Loubnia, II, 130-131.
Louèche, 410.
Louis (capitaine), 167, 168.
Louis XVIII, II, 355, 356.
Louiset, 15.
Louja (la) II, 84, 86.

Löwenberg, II, 229.
Lucchesini (Maurice de), 399.
Lusace, II, 235.
Lusigny, II, 301-302.
Lützen, II, 255, 256.
Luxembourg, II, 276.
Luxeuil, 96, 102, 103, 104, 105.
Luzy, II, 314.
Lyon, 28, 151.

Macdonald, II, 12, 235, 269.
Macerata, 361.
Machiavel, 190.
Magdaillan, 35, 36, 40, 46.
Magdebourg, II, 218, 219, 220.
Magenta, 129.
Magon, 156.
Maida, 312.
Maillard de Liscourt, II, 228.
Maillot, 20.
Mainville, II, 246.
Maire, 198.
Maisons-Blanches, II, 282.
Majeur (lac), 409, 416.
Malborghetto, 281.
Malo-Iaroslavets, II, 84, 85, 86, 86.
Mancel, II, 292, 293.
Mandelli, 239.
Mantoue, 244, 349, 359, 364, 365, 372, 374, 404.
Marais Pontins, 353, 354.
Marcellinara, 314, 315.
Marchand-Duchaume, 171.
Marche-en-Famenne, II, 277.
Marcilly, II, 268.
Marchenoir, II, 329.
Marchesi, 210, 216.
Marciana, 176.
Marengo, 127, 128.
Marguerite (voir *Beringo*).
Marie, 106.
Marienbourg (France), II, 349.
Marienbourg (Prusse), II, 211.
Marienwerder, II, 211, 212.
Marin, II, 281, 295, 334.
Marion, II, 359.
Markoro, II, 177.
Marlet (abbé), 11.
Marmont, 114, 115, 116, 117, 119, 127, 128, 135, 136, 137, 141, 144, 146; II, 226, 227, 228, 269, 308, 327.
Marne (la), 321.
Marolles, II, 325.
Marseille, 167-169.
Martel (lieutenant), II, 168.
Martelet, 110.
Martigny, 119.
Martin (lieutenant), 51, 53, 55.
Martique, 262.
Mas de la Paille, 49, 52, 53, 58.
Mas Deu, 41, 42, 44.
Mas Ros, 45, 47.
Masséna, 114, 226, 251, 330, 331, 332, 335, 348.
Mayence, II, 219, 271, 272, 273, 275.
Mazade (capitaine), 55.
Mazures (les), II, 342.
Meaux, II, 293, 296, 364.
Médoc (régiment de), 66.
Mées, 416.
Mein (le), II, 270.
Meissen, II, 222, 237.
Ménars, 23, 110.
Menou (capitaine), 138.
Mercastel, II, 142.
Méry, II, 300, 315.
Messine, 292, 297.
Mestre, 254, 257.
Metternich, 413.
Meuse, II, 342.
Mézières, II, 277, 307, 340-366.
Micas, 169.
Michaud (général), 140.
Michaud (ordonnateur), 336.
Michel-Ange, 190.
Milan, 125, 127, 128, 129, 134, 135, 136, 137, 138, 146, 197, 202, 211, 213, 217, 225, 368, 370, 372, 378, 389, 407, 408, 416, 417, 418.
Mileto, 292.
Milhaud, 60, 61, 62.
Millas, 47.
Milon de Villers, II, 356.
Miloradovitch, II, 102.
Mincio (le), 138, 139.
Minerva, 371, 372, 378, 380, 381, 387, 395, 396, 397, 405, 406, 407, 408, 409, 419, 421, 422.
Minsk, II, 15, 16, 149.
Minturnes, 276.
Mirabel, 69, 70.
Modène, 193, 364, 365.
Moet, II, 313.
Mohilef, II, 16.

Mahon, II, 355, 356.
Mojaisk, II, 40, 42, 44, 90, 96, 98.
Mola di Gaeta, 276, 351, 353.
Molodetchno, II, 166, 176.
Moncey, 126.
Monchablon, 16.
Monestrol, 26, 31.
Monfalcone, 248, 249, 252.
Monfort, II, 254.
Monluc, II, 95.
Monmoulin, 224,
Monnier, 143.
Montagne Noire, 82.
Montalivet, 414.
Mont-Blanc (le), vaisseau, 156, 157.
Montbrun, II, 31, 34.
Mont-Cenis, 149.
Mont d'Haur, II, 349.
Montebello, 144, 244, 371.
Monteforte, 371, 380, 396, 397, 407, 408.
Montelégier, II, 342.
Monteleone, 299, 306, 307, 332, 333, 334, 338.
Montelice, 250.
Montélimar, 168.
Montereau, II, 298, 299.
Monterosi, 265.
Montesquieu, 67.
Monte-Tortone, 373.
Montlouis, 36.
Montmirail, II, 285, 290, 292.
Montoire, II, 330.
Montmédy, II, 349.
Montpellier, 31.
Monzambano, 138.
Morand, II, 35.
Morano, 289, 290.
Moreau, II, 232.
Moreau de Saint-Méry, 212-214.
Morel, 215.
Morelli, 227.
Moret, II, 325, 326, 327.
Morges, 118.
Morial, 20.
Mortier, II, 252, 275-282.
Moscou, II, 23, 33, 44-77, 150, 157, 174, 175, 176, 178, 188, 193, 202, 272, 344.
Moskova (la), II, 39, 40, 43, 46, 53.
Mossel, 21, 127, 168, 331, 334.
Mostitten, II, 205.
Mouchel, II, 142.
Mouga (la), 69.
Mouillet, II, 3.
Mouton, 248.
Mozart, 386.
Mügeln, II, 237.
Muiron, 27, 28, 29.
Muller (capitaine), 351, 353, 359, 379.
Murat, II, 19, 21, 37, 42, 43, 44, 59, 61, 62, 65, 66, 67, 68, 69, 74, 77, 81, 89, 103, 126, 127, 140, 233, 234.
Mürzzuschlag, 382.

Nagle, II, 104.
Namur, II, 276, 277, 279.
Nangis, II, 298.
Nansouty, II, 283, 293, 295, 300, 301, 302, 303, 305, 306, 309, 312.
Nantes (bataillon de), 36.
Nantua, 410.
Naples, 137, 200, 206, 252, 276, 277-284, 290, 299, 305, 320, 330, 334, 335, 337, 338, 339, 344, 347, 349, 350, 351, 357, 359, 377, II, 190.
Napoléon, 216-224, 413, 414; II, 8, 28, 32, 40, 53, 54, 89, 127, 140, 177, 233, 242, 251, 271, 286-296, 309, 311, 316, 346, 351.
Napolitains (les), 288, 292.
Narbonne, 31, 78.
Narni, 263.
Naumbourg, II, 220.
Neidenbourg, II, 6.
Nepi, 265.
Neufchâteau, II, 277.
Neumark, II, 224.
Neustadt, 382.
Ney, II, 19, 102, 103, 142, 185, 198, 285, 303, 320.
Nicastro, 291, 292, 306, 317, 332, 334.
Nicolas (saint), I, 19, 42.
Nicotera, 297, 306.
Niemanitza, II, 150.
Niémen, II, 13, 192, 197.
Nils, 66.
Nimes, 31, 98.
Nisida, 278.
Nocera, 281, 267, 286.
Noel, 210, 353, 357; II, 208.
Nogent-sur-Seine, II, 282, 284, 299.

Norguet, 418; II, 3, 219.
Normandie, 295.
Novare, 125, 129, 146.
Nova-Topchina, II, 16.
Novo-Troki, II, 14.
Noyon, II, 335.
Nuremberg, II, 4.
Nyon, 118.

Océan (l'), vaisseau, 154.
Oedenbourg, 382.
Oletzko, II, 6.
Olivieri, 261.
Ollendorf, II, 259.
Olry, 103, 105.
Opcina, 249.
Orange, 168.
Orcha, II, 16, 137, 140-144, 149.
Ordinaire, 12.
Orgon, 168.
Orléans, II, 329.
Ornano, II, 132.
Orria, 329.
Oschatz, II, 238.
Osimo, 361, 363.
Osma (l'), II, 25.
Osmond (vicomte d'), II, 331.
Otricoli, 264.
Ottendorf, II, 225.
Oudinot, II, 150, 155, 159, 348.
Oulx, 134.

Pache (Jean), II, 224, 232, 368.
Padoue, 144, 145, 146, 257, 258, 372, 377.
Paestum, 286.
Pajol, 12; II, 259, 298.
Palao, 93, 95.
Palladio, 145.
Palmajola, 176.
Palma-Nova, 247, 252, 253, 254.
Palmi, 301, 304, 305, 306, 307.
Paola, 286, 339.
Paris (Mme de), II, 331.
Paris, 22, 23, 24, 106, 107, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 149, 151, 159, 165, 179, 193, 203, 411, 412, 413; II, 284, 299, 323, 325, 327, 331, 336, 337, 339, 340, 346, 350, 354, 363, 364, 365, 366, 368, 369, 370.
Parisien (le), 114; II, 55.
Parme, 198, 210.
Partenheim, II, 273.
Partouneaux, 348.
Pastol, 346.
Pavie, 62, 127, 134, 135, 136.
Pellaro (cap), 307.
Pentimele, 301.
Peraldi, 173.
Perdrinelli, 339, 343, 344, 346, 347.
Pérignon, 52, 83, 84, 88.
Pernety, 26; II, 219.
Perpignan, 28, 30, 31, 35, 36, 37, 39, 40, 41, 42, 44, 45, 48, 49, 51, 56, 58, 59, 60, 62, 63, 64, 73, 74, 75, 78, 93, 94, 98, 270.
Perrot, 14.
Pesaro, 258, 363,
Pescantina, 140.
Peschiera, 139.
Petit de Chastenay, 161, 285; II, 191, 192, 193, 212.
Petites-Loges, II, 277.
Petrovski, II, 50, 54.
Peyre, 271.
Peyrestortes, 59.
Peyron, 64, 65.
Phare (le), 302.
Philippeville, II, 349.
Philippstal, II, 222.
Pia, 60.
Picheru, 13 (note).
Picquet, 161.
Pie VII, 211, 214.
Piémont, 130, 147.
Pierrelatte, 168.
Pietramala, 192.
Pignatelli, 289, 321.
Pillau, II, 207.
Pillnitz, II, 235.
Pingenot, 380.
Pion, II, 112, 137.
Piperno, 353.
Pirna, 230, 235, 236, 237.
Pithiviers, II, 329.
Pitti (palais), 189.
Piverone, 125.
Pizzo (le), 292.
Plaisance, 181, 183, 192-243, 258, 360.
Planat, 116, 117.
Plancy, II, 313.
Platof, II, 14, 16, 88.

Plauen, II, 231, 237.
Plock, II, 6.
Pô (le), 129.
Poligny, 416.
Pologne, II, 4, 5, 7, 8, 9, 12, 13, 18, 200, 201.
Polonais, 308, 309, 311; II, 169.
Pompée (le), 309.
Pompéi, 283, 284, 286.
Poniatowski, II, 252, 253, 254.
Poniatowski (princesse), II, 8.
Pontebba, 381, 396.
Pontedera, 188.
Ponte-Molle, 263, 265, 266.
Ponthierry, II, 327.
Pont-Saint-Esprit, 31.
Pont-sur-Seine, II, 300.
Pordenone, 247, 254.
Portia (princesse), 375.
Portici, 282, 283, 284.
Porto-Ferrajo, 171, 172, 174, 175, 176, 183, 184.
Port-Vendres, 71.
Posen, II, 213.
Pouille, 320.
Pouzzoles, 279.
Prague, II, 227.
Prâwald, 249.
Prébois, 7.
Presbourg, 402.
Prévost, II, 212.
Probstheida, II, 243, 247.
Prost, 196, 198, 199, 270.
Proteau (général), II, 329.
Prussiens, II, 334, 335, 363-365.
Pyrénées, 68.

Queis (la), II, 226.

Raab, 379.
Radziwill, II, 8.
Raffron de Val, 210; II, 269.
Ramadou, II, 247.
Ranay, II, 330, 331.
Raoul, II, 221.
Raphael, 363.
Rassasna, II, 18.
Recanati, 361.
Reggio (de Calabre), 168, 292, 293, 294, 300, 303, 304, 307, 332.
Reggio (d'Émilie), 193, 210.
Reichenbach, II, 223.
Reims, 17; II, 277, 307, 310, 312, 313.
Reipen, II, 209.
Reisser, II, 3.
Rémond, 16.
Renique, 333.
Rethel, II, 277, 364.
Révolution (la), vaisseau, 154.
Reynier, 246, 270, 278, 285, 286, 289, 301, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 313, 314, 315, 321, 325, 326, 327, 329; II, 254.
Rhin (le), II, 271, 272, 275.
Rhône (le), 31, 168.
Rio, 175, 176, 178.
Rimini, 258, 259, 363.
Riom, II, 345.
Rivière, 227.
Robillard, 77.
Rocca di Neto, 322.
Rochlitz, II, 222.
Rocroi, II, 277, 342, 349.
Rohan-Chabot, II, 342.
Roland (opéra), 22.
Rolle, 118.
Romain (Jules), 363.
Rome, 263-269, 355, 357.
Romiguières, 60, 62.
Roquefère, 26-27.
Roses, 77, 79, 85, 86, 88, 90, 91.
Rossano, 325, 326.
Rossano (duc de), 329.
Rostopchine, II, 54, 59.
Rotonda, 288.
Rouen, 414; II, 333, 334, 366, 368.
Rousseau (dom), 3.
Rousseau (Jean-Jacques), 162, 163.
Rousseau (professeur à Châlons), 19.
Roussillon (le), 32.
Roussillon (médecin), 65.
Rouza, II, 47, 48.
Roveredo, 397; II, 4.
Rovigo, 258.
Rusca, 172, 182.
Russes (les), II, 18, 20, 22-208, 284, 286, 289, 303, 304, 322,
Russie, 405, 421; II, 7, 13, 17.
Ruty, 165; II, 247.

Saale (la) II, 256.
Sabine (la), 270.
Sachsenburg, 395.
Saint-Ange (Mme), 6, 7, 8, 9, 10.

Saint-Bernard (le), 119, 120, 122, 129.
Saint-Dizier, II, 277, 315, 322, 323, 324.
Saint-Domingue, 41, 157, 158.
Saint-Elme, 71.
Saint-Gangolphe, 416.
Saint-Hilaire, 35.
Saint-Hubert, II, 277.
Saint-Jean de Maurienne, 151.
Saint-Julien, II, 357, 358, 360.
Saint-Laurent, II, 355.
Saint-Laurent de la Mouga, 68, 69.
Saint-Léonard, 142.
Saint-Marcellin, 167.
Saint-Martin, 124.
Saint-Maurice, 119.
Saint-Pierre, 119, 120, 121, 122.
Saint-Vincent, 18, 194, 222.
Sainte-Euphémie, 291, 299, 307, 308, 312, 319, 330, 338.
Sainte-Marie de Capoue, 334, 338, 351.
Sala, 287.
Salerne, 285, 339, 347.
Saliceti, 351.
Salva, 77, 88, 89, 91, 92, 93.
Sandrupt, II, 322.
Sanson, 87.
Salvator-Rosa, 324.
Sambiase, 309.
Santhia, 125.
Sappel, 161, 165.
Saulieu, 151.
Sauret, 37, 38, 49, 87.
Savoie, 150.
Saxe (roi de), II, 4, 237, 249.
Saxenburg, 395.
Scandale, 318.
Scherer, 97.
Schieritz, II, 237.
Schilt, 373.
Schlüchtern, II, 222, 262.
Schmiedefeld, II, 223, 229, 236.
Schmiegel, II, 213.
Schœnbrunn, 384.
Scigliano, 332, 334.
Scilla, 297, 301, 302, 304.
Sebastiani, II, 312, 313, 315, 317, 318, 319, 320, 321.
Sedaine, 412.
Sedan, II, 343, 349, 352.
Ségur, II, 90.
Seine (la), II, 281, 299, 300.
Semellé, II, 260.
Seminara, 292.
Semoine, II, 314.
Senosetsch, 249.
Seras, 248, 252.
Sermoneta, 353.
Seron, II, 2.
Serravalle, 359.
Sesana, 249.
Sessa, 276, 351.
Sesto, 418.
Seyny, II, 6, 7, 13.
Sézanne, II, 284, 302.
Sicile, 168, 292, 302, 319, 344, 348.
Sidney Smith, 309, 321.
Sila (la), 290, 294.
Sillian, 390, 391, 392.
Simplon (le), 406, 416.
Sinigaglia, 259, 363.
Sion, 410.
Smolensk, II, 18, 19, 20, 22, 23, 33, 122-131, 153, 192.
Smorgoni, II, 177.
Sobernheim, II, 275, 276.
Soissons, 182; II, 308, 309, 310, 312.
Solilhac, 16.
Soncino, 135, 136, 137.
Sopransi, II, 43, 44.
Sorbier, 204, 370, 377, 379, 382, 405; II, 219, 221.
Souchotte, II, 238.
Souham, 367, 373.
Soult, 130; II, 2[illegible]4.
Souply, 322.
Speiser, 323.
Spolète, 262, 263, 269, 357.
Stallupönen, II, 202.
Steibelt, 113.
Steinwerden, II, 276.
Sterque (dom), 4, 5.
Stocchi (les), 291.
Stoudianka, II, 154, 156.
Strongoli, 322, 323, 324.
Suchet, 138, 139.
Suisse (bataillon), 309, 311, 314, 315, 328, 329.
Suze, 131, 134, 149.

Tadelwitz, II, 240.
Talleyrand-Périgord (Edmond de), II, 94.

Tallevrand-Périgord (Elie de), II, 283.
Tapiau, II, 205.
Tardy de Montravel (père), 14, 16, 17, 18, 19,
Tardy de Montravel (fils), 15, 20.
Tarsia, 290, 331.
Tarvis, 381, 397.
Taviel, 26.
Tchitchagof, II, 155, 159.
Tech (le), 67, 73.
Terni, 263, 357.
Terracine, 271, 274, 275, 351, 353.
Terrier de Santan, 5.
Tessin, 126, 409, 418.
Teste, 367, 373, 376, 377, 390, 392, 395.
Thémis (la), 169, 170.
Thiene, 369.
Thierry (Gaspard), 135.
Thiry, II, 2.
Thonon, 410.
Thorn, II, 213.
Tibre, 265.
Tilsit, II, 198.
Tisserand, 35.
Tolentino, 360, 361.
Tolotchin, II, 16, 146, 149.
Torre dei Confini, 275.
Torre dei Tre Ponti, 272, 273, 354.
Torre del Greco, 280, 286.
Tortone, 127, 128.
Toscane, 182, 184.
Toulon, 63, 80, 169, 170.
Toulouges, 47.
Tradicini. 236.
Traullé, II, 362.
Trénis, 108.
Trente, 397; II, 44.
Tre Ponti, 272, 273, 354.
Treves. II, 276.
Trévise, 246, 254, 381.
Trieste. 248. 249, 250, 251.
Trois-Clochers, 15, 77.
Tropea, 306.
Trouan-le-Grand, II, 321.
Troyes, 15; II, 280, 281, 282, 300, 301, 302, 325.
Tugny, 213, 219, 350.
Tulle, 109.
Turenne (Amédée de), II, 41.
Turin, 128, 129, 130, 134, 146, 147, 148, 149, 248, 389.
Tusculum, 269.
Tyrol, 379, 382, 389, 397, 401, 402, 404.

Udine, 377, 381.
Union (camp de l'), 66.
Unstrut (l'), II, 257.
Unzmarkt, 382.
Ursinetti (les), 348.

Vacha, II, 220, 262.
Vacherie (la), II, 281.
Vairo (régiment de), 352.
Valais (le), 120, 416.
Valcourt, II, 324.
Valence, 31. 167, 168.
Valleggio, 138, 139.
Valoutina, II, 23.
Vandamme, 398; II, 235, 347, 348, 350.
Vandœuvre (M. de), II, 312.
Varsovie, II, 7, 8, 12.
Vatican, 267.
Vaticano (cap), 306.
Vaudey (Mme de), 107, 109.
Vaudrey, 355, 356, 357, 379.
Velletri, 271, 355.
Vendeuvre, II, 280.
Vendôme, II, 328-333.
Venise, 145, 254-258, 372, 377-378.
Venturi (Fanny), 419, 421.
Venturi (les), 371, 380, 396, 407, 418.
Vénus (la) de Médicis, 191.
Verceil, 124, 125, 126, 129.
Verdier, 339, 343, 346.
Verdun, 22.
Véréia, II, 94, 95.
Verita (comte et comtesse), 372, 421.
Vermandois (régiment de), 41.
Vernage (Mme de), II, 330, 331.
Vernet (Carle), 108, 268.
Vernet (Horace), II, 286.
Véronais (le), 192.
Vérone, 139, 140, 141, 142, 144, 146, 193, 225, 244, 329, 364, 365, 367-423; II, 3, 4, 11, 186, 219.
Véronèse, 146.
Véronette, 226.
Verrès, 124.
Verrier, 161; II, 219.

VERRIÈRES, 115.
Vesoul, 99, 100, 101.
Vésuve, 276, 278-282.
Vevey, 119.
Viasma, II, 25, 27, 102, 103, 104.
Vicence, 145, 146, 244; 245, 372, 381.
VICTOR, 82; II, 150, 152, 155, 159.
Vienne, 382-389, 406.
VIENNEY (M. et Mme DE), 107, 108.
Vignory, II, 278.
Vilbel, II. 220. 221.
Villach, 381, 382, 388, 389, 390, 395.
Villafranca, 244, 365, 366.
VILLARET-JOYEUSE, 153, 157.
VILLARET-JOYEUSE (colonel), 152, 156, 157, 158.
Villanova, 396.
Villeneuve, 119, 123.
Villeneuve-l'Archevêque, II, 325.
Villers-Cotterets, II, 364.
Ville-sur-Terre, II, 325.
Vilna, II, 13, 14, 15, 101, 179-189.
Vinkovo, II, 63, 67, 68, 69, 72, 73, 75, 105
VIRGILE, 294.
VISCONTI (Mme), II, 43.
Vistule, II, 6, 12, 213.
Vitebsk, II, 16, 33.
Vitry-le-Français, II, 277, 320, 321, 323, 324.
Voghera, 128.
Volta, 138.
Vop (le), II, 24, 113-117.
Voronovo, II, 60, 82.

Wachau, II, 243.
Wagram, 203, 204, 382.
Waldau, II, 225, 228.
Waldheim, II, 222.
WARENS (Mme DE), 162.
Wassy, II, 321, 325.
Waterloo, 29; II, 288.
WATIER, II, 64.
WEBER, 250.
Weimar, II, 222.
Weissenfels, II, 256.
WIENCH, II, 217, 239, 270, 344.
Willenberg, II, 6.
WILLOT, 37, 38.
WINZINGERODE, II, 323.
Wittenberg, II, 237, 240, 241.
WITTGENSTEIN, II, 150, 155, 159.
Wolfstein, II, 276.
Wurschen, II, 229.
WURTEMBERGEOIS, II, 147, 262, 299.
Wurzen, II, 242.

Zazélé, II, 110.
Zembin, II, 163.
ZURICH, 114.
Zvenigorod, II, 47, 48.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION I

CHAPITRE XI

MOSCOU

(Février-octobre 1812)

Griois commandant de l'artillerie du 3e corps des réserves de cavalerie. — Départ de Vérone (28 février). — Dresde. — Glogau. — Les juifs. — Les veilleurs de nuit. — Spectacle et Casino. — Fraustadt. — Kalisch. — Plock. — Seyny. — Mystification. — Jumilhac et le faux Napoléon. — Aspect de la Pologne. — Paysans et gentilshommes. — Juifs. — Orage du 24 juin. — Passage du Niémen (25 juin). — De Kovno à Vilna. — Minsk. — Passage de la Bérésina à Borisov. — Tolotchin. — Orcha. — Nova Topchina. — Charrettes et chevaux. — Rossasna. — Passage du Dnieper. — Krasnoï. — Courage passif des Russes. — Murat. — Incendie de Smolensk (17 août). — Doukhovtchina. — Dorogobouje. — Chaudes affaires de la fin d'août. — L'adjudant-général Dugommier. — Tactique des Russes. — Viasma. — Ghiatsk. — Bataille de la Moskova. — Réflexions. — Mojaïsk. — Griois et Jumilhac associés. — Caumont de La Force. — Rouza. — Zvenigorod. — Aspect de Moscou. — Peterskoe. — Visites dans la ville et au Kremlin. — Achats. — Commencement de l'incendie et du pillage. — Le feu est partout. — Belle et héroïque horreur. — Patriotisme sauvage. — Désordre et indiscipline. — Mathieu Dumas et son cuisinier. — Plaques de métal. — Voitures. — Une Française fugitive. — A l'avant-garde, sous Murat. — Marches et contre-marches. — Bessières. — Canonnade du 4 octobre. — Maladresses de Lahoussaye. — Mission de Lauriston. — Violence de Murat. — Vinkovo. — Les équipages de Griois enlevés par les Cosaques. — Misère et maraude 1

CHAPITRE XII

VIASMA, KRASNOI ET ORCHA

(Octobre-novembre 1812)

Attaques des Russes (18 octobre). — La retraite. — Malo-Iaroslavets (23 et 24 octobre). — Les deux Delzons. — Abandon des

blessés. — Les Cosaques. — Combats singuliers. — Véréia. — Paysans brûlés. — La Kologda. — Le colonel Chopin, son fourgon et sa bande. — Combat de Viasma (3 novembre). — Ney plus brave que Murat. — Les traîneurs. — Le 3e corps désorganisé. — Griois isolé et sans ordres. — Dorogobouje. — Moulins à bras. — Griois au 4e corps. — La neige et l'hiver (6 novembre). — Caissons et canons abandonnés. — Château de Zazélé. — D'Anthouard, blessé, remet à Griois le commandement de l'artillerie du 4e corps. — Passage désastreux du Vop (9 novembre). — Doukovtchina (10 et 11 novembre). — Marche de nuit (12 novembre). — Un soleil de sang. — Acte de barbarie. — Vol d'un portemanteau. — Smolensk (13 novembre). — Bivouac du colonel Boulart. — Belliard et Murat. — Le prince Eugène. — Pillage des magasins de Smolensk. — Départ de Smolensk (15 novembre). — Cécité momentanée. — Loubnia. — Combat du 16 novembre. — La route barrée. — Marche de nuit. — Arrivée à Krasnoï. — Bivouac inhospitalier. — Combat de Krasnoï (17 novembre). — Liady. — Les premiers habitants. — Desgenettes. — Dégel. — Doubrovna (18 septembre). — Napoléon en pelisse et bonnet. — Murat et Berthier. — Orcha (19 novembre). — Eugène et Griois au-devant de Ney. — Complète désorganisation du 4e corps. — Le veau et le Bavarois. — Kokanof (21 novembre). — Tolotchin (22 novembre.) — Mort affreuse d'un Wurtembergeois..... 79

CHAPITRE XIII

LA BÉRÉSINA

(Novembre-décembre 1812)

Apathique sécurité. — Le corps de Victor. — Niemanitza (26 novembre). — Incendie. — Griois tourmenté par la fièvre et la toux. — Borisof. — Donin. — Bonnardel. — Gaëti. — Stoudianka. — Excellente nuit dans une grange. — Le 28 novembre. — Marche vers les ponts. — Encombrement. — Griois dépassé par ses camarades. — Désordre. — Brouillard. — Epouvante. — Affreux épisodes. — Boulets et obus des Russes. — Griois à cheval au milieu de la foule. — Le maréchal des logis Grassard. — Obstacles et confusion de plus en plus grande. — Griois aperçu et sauvé par les pontonniers. — Le pont bordé de chevaux qui appuient leur tête sur le plancher. — Une cantinière et son enfant. — Zembin. — L'auteur retrouve ses camarades. — Récits et vols. — La Guérinais. — Le général Friederichs. — Molodetchno (2 et 3 décembre). — Les lieutenants Bellet et Girard. — Une journée pendant la retraite. — Associations. — Marches silencieuses. — Le feu aux maisons. — Corvées du soir. — La vermine. — La bouillie. — Les marchés. — Costumes et grotesques accoutrements. — Markovo (4 décembre). — Smorgoni (5 décembre). — Départ de l'empereur, seule manière de sauver l'armée. — Colères du colonel Cottin. — Le froid et la misère à leur comble (7 décembre). — Les prisonniers russes..... 149

CHAPITRE XIV

VILNA ET KOVNO

(Décembre 1812)

A pied jusqu'à Vilna (9 décembre). — Cadavres. — La foule devant Vilna. — Confusion. — Entrée dans la ville. — Un bon logement. — Insouciance. — Nouvelle de l'évacuation. — Découragement. — Désir de rester. — Le lieutenant Guyot. — Départ en traîneau avec Guyot et un détachement de canonniers (10 décembre). — La colline de Ponari. — Eve (11 décembre). — Le cheval de Griois volé. — Chichmory (12 décembre). — Arrivée à Kovno. — Le chef de bataillon Petit. — Egoïsme. — Encombrement. — Pillage. — Logement dans une cabane de juifs. — Achats de vivres et de chaussures. — Les Cosaques. — Départ précipité. — Rixe avec les juifs. — Ivresse des soldats. — Route de Gumbinnen. — Les derniers coups de canon (13 décembre). — Une nuit dans une grange (14 décembre) et dans une chambre de paysan (15 décembre). — Stallupönen. — Une auberge. — Groupes nombreux. — Une actrice. — Séjour dans une ferme (16 décembre). — Gumbinnen (17 décembre). — Le général Eblé. — Insterburg (18 décembre). — Kœnigsberg (20 décembre). — Un « gasthaus ». — Une chambre à soi. — Charbonnel. — Noël. — Départ de Kœnigsberg (28 décembre). — Frauenbourg et son ministre. — Elbing (1er janvier 1813). 181

CHAPITRE XV

LA CAMPAGNE DE SAXE

(1813)

Elbing. — Marienbourg et Marienwerder. — Le prince Eugène. — D'Anthouard. — Glogau. — Bourmont. — Redoutes. — Promenades. — Officiers malades. — Du Lédo et Doumerc. — Voyage à Berlin. — Griois major de l'artillerie à pied de la garde impériale (26 janvier). — Vilbel et Francfort. — Ordre de rejoindre l'armée. — Birkenbrück, Waldau, Klitschdorf. — Château de Klitschdorf. — Chasses. — Rupture de l'armistice. — Ebersbach. — Marche sur Dresde. — Bataille (27 août). — Joie de Napoléon. — L'adjudant-major Béranger. — Revers de Vandamme et de Macdonald. — Kamenz. — Marches et contre-marches. — Incendie de Lonnewitz. — Nouvelles marches. — Leipzig (14 octobre). — Visite de la ville (15 octobre). — Bataille du 16. — Beau spectacle. — Griois devant Wachau. — Heureux combat d'artillerie. — Charge des Cosaques de la garde. — Attaques contre Gossa. — Journée du 17. — L'empereur soucieux. — Bataille du 18. — Griois avec la vieille garde. — Un exemple du plus admirable courage. — Griois à Con-

newitz. — Les vélites de Florence. — Poniatowski. — Matinée du 19. — Marche sur Lindenau à travers la ville. — Explosion. — Retraite sur Lützen et Weissenfels. — Chemins horribles. — Défilé de l'Unstrut. — Eckartsberg. — Les isolés. — Ollendorf. — Le général Pajol. — Erfurt (23 octobre). — Gotha (24 octobre). — Eisenach (25 octobre). — Berka (26 octobre). — Hünfeld (27 octobre). — Fulda et Schlüchtern (28 octobre). — Gelnhausen (29 octobre). — Bataille de Hanau (30 octobre). — Francfort et Mayence. 211

CHAPITRE XVI

LA CAMPAGNE DE FRANCE

(1814)

Griois major de l'artillerie à cheval de la garde. — Il commande l'artillerie de Mortier. — Trèves. — Namur. — Départ de la garde pour Langres et Chaumont. — Combat de Bar-sur-Aube (24 janvier). — Troyes. — Arrivée de Napoléon (5 février). — Les Maisons-Blanches (6 février). — Châtres (7 février). — Nogent-sur-Seine (8 février). — Griois commande l'artillerie de la cavalerie de la garde. — Portrait de Nansouty. — Son état-major. — Sézanne (9 février). — Combat de Champaubert (10 février). — Combat de Montmirail (11 février). — Tableau d'Horace Vernet. — Combat de Château-Thierry (12 février). — Bravoure de Napoléon. — Belle charge des dragons. — Le général Letort. — Poursuite. — Le pont de Château-Thierry. — Combat de Vauchamps (14 février). — Attaque d'une ferme. — Joie de Napoléon. — Sa colère épouvantable contre le général Guyot. — Guignes (16 février). — Mission de Griois et du capitaine Laplace à Chambry. — Combat de Montereau (18 février). — Elan national. — Nogent-sur-Seine (20 février). — Pont-sur-Seine (21 février). — Méry (22 février). — Les divisions d'Espagne. — Pierre Boyer. — Troyes (24 février). — L'échauffourée de Lusigny. — Flahaut et Nansouty. — Herbisse (27 février). — Esternay (28 février). — Jouarre (1er mars). — La Ferté-sous-Jouarre (2 mars). — Nouveau combat de Château-Thierry (3 mars). — Fismes (4 mars). — Combat de Berry-au-Bac (5 mars). — Une déroute sans pareille. — Le prince Gagarine. — Préludes de l'affaire de Craonne (7 mars). — Belliard et Nansouty. — Mort de Boisselier. — Une cave de Braye. — Chavignon (3 mars). — Bataille de Laon (9 et 10 mars). — Séjour à Soissons (11 et 12 mars). — Départ de Nansouty. — Marche sur Reims (13 mars). — Prise de la ville (14 mars). — Le général Sebastiani. — Epernay (17 mars). — Semoine (18 mars). — Luzy (19 mars). — Bataille d'Arcis-sur-Aube (20 mars). — Fuite de la cavalerie. — Napoléon l'épée à la main. — Attaque de Torcy-le-Grand. — Les canonniers gardes-côtes. — Une rude canonnade. — Suite de la bataille (21 mars). — Retraite sous une pluie de boulets. — Bivouac à Dosnon. — Escarmouches (22 mars). — Sebastiani et Exelmans. — Trouan le Grand. — Marche sur Vitry (23 mars). — Wassy. — Saint-Dizier. — Dernière victoire (26 mars).

— Volte-face. — Valcourt. — Espièglerie d'un chasseur. — Ville-sur-Terre (28 mars). — Marolles (29 mars). — Bagneaux (30 mars). — Moret (31 mars). — Capitulation de Paris. — Douleur et indignation de Griois. — Fontainebleau (2 avril). — Ponthierry (3 avril). — Le lieutenant Lacombe. — Arrivée à Vendôme (15 avril). — Le château de Ranay. — Mme de Vernage. — Le marquis d'Osmond. — Départ pour La Fère. — Griois et le maire de Vendôme. — Certificat de bien vivre. — Séjour à Rouen et à Compiègne. — Querelle entre artilleurs et Prussiens. — Vol d'un cheval à un officier russe. — Voyage à Paris. — Licenciement de l'artillerie de la garde et paiement de son arriéré..... 274

CHAPITRE XVII

MÉZIÈRES ET LE HAVRE

(1814-1822)

Griois directeur d'artillerie à Mézières. — Le colonel Desbordes. — Le général Dumonceau. — Le chef de bataillon Lavigne. — La société de Charleville. — Inspection de d'Anthouard. — Voyage du duc de Berry. — Sa réponse à la députation de Sedan. — Un ancien domestique. — Débarquement de Napoléon. — Sentiments de Griois. — Devoir de combattre l'étranger. — Préparatifs de guerre. — Vandamme. — Tournée dans les places. — Le général Lemoine. — Waterloo. — Passage de Napoléon à Mézières. — Siège. — Les canonniers de la garde nationale. — Prise et pillage de Charleville. — Parlementaires. — Sortie sur Saint-Laurent et Mohon (25 juillet). — Duel d'artillerie. — Pourparlers. — Milon de Viliers. — Attaque de la presqu'île de Saint-Julien. — Travaux de l'ennemi. — Batterie d'obusiers. — Bombardement (9 août). — Convention (13 août). — Opposition de Griois. — Evacuation de la citadelle (3 septembre). — Griois à Paris. — Aspect de la ville. — Griois directeur d'artillerie au Havre. — Un Paris en miniature. — Voyage du Dauphin (1817). — Demande de retraite. — Installation définitive à Paris (18 janvier 1823)..... 339

INDEX ALPHABÉTIQUE..... 371

TABLE DES MATIÈRES..... 387

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 11626.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Vers la Bérésina (1812), par le général B.-M.-F. van VLIJMEN. 2e édition. Un volume in-8° écu . . . . . 5 fr.

Mémoires du colonel Combe sur les campagnes de Russie 1812, de Saxe 1813, de France 1814 et 1815. Nouvelle édition. Un volume in-18 . . . . . 3 fr. 50

Soldats de Napoléon. **Journal de route du capitaine Robinaux** (1803-1832), publié par M. Gustave SCHLUMBERGER, membre de l'Institut. Un volume in-16 . . . . . 3 fr. 50

Soldats de Napoléon. **Lettres du commandant Coudreux à son frère** (1804-1815), publiées par M. Gustave SCHLUMBERGER, membre de l'Institut. Un volume in-16 . . . . . 3 fr. 50

Le Général Duphot (1767-1797), par un de ses arrière-neveux, Georges BOULOT, avocat à la Cour d'appel. Un volume in-16 avec un portrait . . . . . 3 fr. 50

Souvenirs du Chevalier de Cussy, garde du corps, diplomate et consul général (1795-1866), publiés par le comte Marc DE GERMINY. Deux volumes in-8° avec un portrait en héliogravure. Chaque volume . . . . . 7 fr. 50

Mémoires sur les guerres de Napoléon (1806-1813), par le général D. CHLAPOWSKI, publiés par ses fils, traduits par MM. Jan-V. CHELMISKI et le commandant A. MALIBRAN. 3e édition. Un vol. in-16. Prix . . . . . 3 fr. 50

Mémoires militaires de Joseph Grabowski, officier à l'état-major impérial de Napoléon Ier (1812-1813-1814), publiés par M. Waclaw GASIOROWSKI; traduits du polonais par MM. Jan-V. CHELMINSKI et le commandant A. MALIBRAN. 2e édition. Un volume in-16 avec un portrait . . . . . 3 fr. 50

Un Général hollandais sous le premier Empire. **Mémoires du général baron de Dedem de Gelder** (1774-1825). Un vol. in-8° avec un portrait en héliogravure. . . . . 7 fr. 50

Mémoires du baron Fain, premier secrétaire du cabinet de l'Empereur, publiés par ses arrière-petits-fils, avec une introduction et des notes par P. FAIN, chef d'escadron d'artillerie. 3e édition. Un vol. in-8° avec un portrait en héliogravure . . . . . 7 fr. 50

Souvenirs du maréchal Macdonald, duc de Tarente, avec une introduction par Camille ROUSSET, de l'Académie française. Ouvrage orné de deux portraits d'après David et d'après Gérard. 7e édition. Un vol. in-8° . . . . . 7 fr. 50

Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat (1767-1815). I. *Lettres de jeunesse. — Campagnes d'Italie et d'Egypte. — Corps et armée d'observation du Midi.* 2e édition. Un vol. in-8°, avec portrait et fac-similés. . . . . 7 fr. 50

II. *Armée d'observation du Midi* (suite). — *République cisalpine. — République italienne* (1801-1803). Un vol. in-8° avec portrait et fac-similés . . . . . 7 fr. 50

Récits de guerre et de foyer. **Le Maréchal Oudinot, duc de Reggio,** d'après les souvenirs inédits de la maréchale, par Gaston STIEGLER. Préface de M. le marquis COSTA DE BEAUREGARD. 9e édition. Un vol. in-8° avec deux portraits . . . . . 7 fr. 50

Journal des campagnes du baron Percy, chirurgien en chef de la Grande Armée (1754-1825), publié d'après les manuscrits inédits avec une Introduction par M. Emile LONGIN. 3e édition. Un vol. in-8°, avec un portrait et un fac-similé . . . . . 7 fr. 50

Mémoires de la comtesse Potocka (1794-1820), publiés par Casimir STRYIENSKI. 8e édition. Un vol. in-8° avec un portrait en héliogravure et un fac-similé d'autographe. . . . . 7 fr. 50

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 11625.